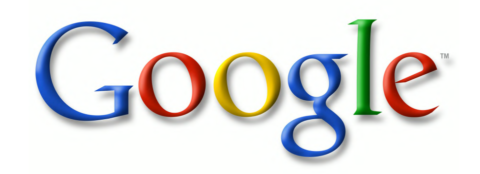
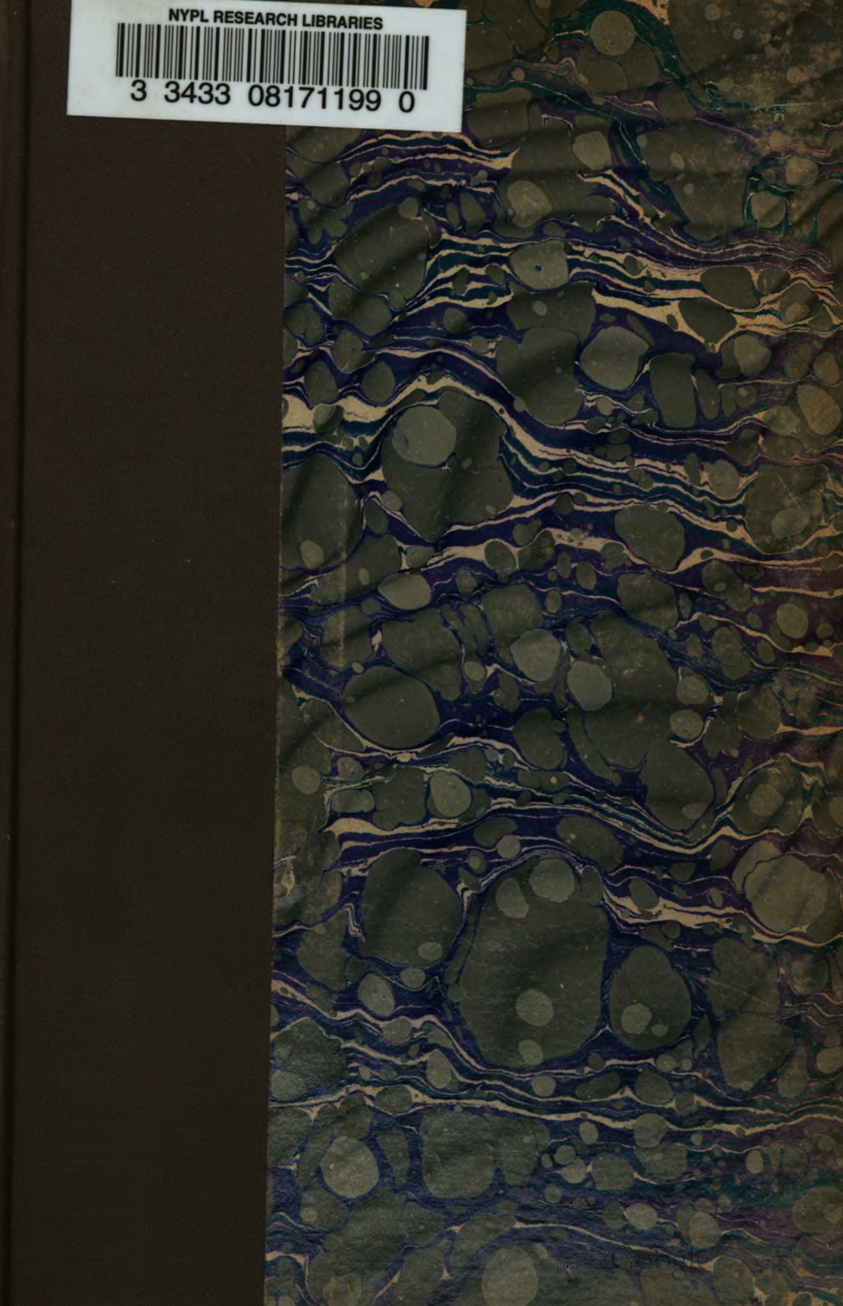






GAZETTE ANECDOTIQUE

HUITIÈME ANNÉE — TOME II

GAZETTE ANECDOTIQUE

HUITIÈME ANNÉE — TOME II

GAZETTE
ANECDOTIQUE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

PUBLIÉE PAR G. D'HEYLLI

Paraissant le 15 et le dernier jour de chaque mois

8

HUITIÈME ANNÉE — TOME II



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIII





GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 13 — 15 JUILLET 1883

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Un Ménage d'artistes. — Variations sur la chaleur. — Coppée peint par lui-même.
Théâtres : Comédie-Française.
Varia : A propos d'amnistie. — Un Mot historique. — La Petite Fête de Courbevoie.
Variétés : Les Quarante de la Comédie-Française. — La Mort de J.-J. Rousseau.

LA QUINZAINE. — *Un Ménage d'artistes.* — Il paraît qu'ainsi que la vertu, le vice n'est pas toujours triomphant ni récompensé. Nous venons d'en avoir tout récemment une preuve absolue et consolante. Une demoiselle Gabrielle Elluini, depuis longtemps connue dans le monde de la galanterie et des théâtres, bonapartiste par occasion, et même témoignant un peu trop bruyamment de ses opinions politiques, a jugé à propos

de faire une fin en épousant un de ses camarades de l'Ambigu, M. Vidal, dit Abel, qui a eu quelques succès comme jeune premier. Mais il ne faut pas juger les gens sur la mine!... M. Abel est, en effet, un beau garçon, très bien constitué, au moins en apparence, plus jeune que Mlle Elluini, et que précisément celle-ci a choisi en raison de son soi-disant grand air et de son beau visage. Or, Mlle Elluini avait de la fortune, une grande fortune même, dont nous ne rechercherons pas l'origine; quant à M. Abel, il n'avait guère pour lui, — en guise de dot,— qu'un inconvénient physique que Mlle Elluini, devenue Mme Abel, put, hélas! constater par elle-même et à peu près *de visu*.

Quand la nouvelle mariée eut découvert ce pot aux roses inattendu, elle intenta bien vite un procès en séparation *de corps* à son époux, l'envoyant à tous les diables, et lui conseillant notamment d'aller visiter certain docteur illustre qui tient ses assises dans un hôtel bien connu de la rue de Tournon. Le procès est venu devant le tribunal de Versailles, et voici une partie de la plaidoirie de l'avocat de la demanderesse, Me Cléry, qui va nous édifier suffisamment sur le point délicat première cause du litige :

« Le 28 décembre 1882, a dit Me Cléry, Mlle Gabrielle Elluini contractait mariage avec M. Eugène Vidal, dit Abel, connu comme l'un des plus brillants jeunes premiers de Paris.

« Par acte du même jour, les époux avaient fait rédiger un contrat où la future figurait comme apportant une fortune des plus importantes. Quant à M. Abel, il était alors en disponibilité, et, comme dot, il n'avait rien du tout, sauf quelques dettes criardes, — voire des dettes de jeu.

« Certes, je l'avoue, la fortune de Mlle Elluini n'avait rien de patrimonial. Mais je dois ajouter que M. Abel n'en ignorait point l'origine, et que, dans son mariage, il n'avait recherché qu'une vie luxueuse et facile.

« M. Abel n'avait pas d'ailleurs fait mystère de ses sentiments dans le monde des coulisses, où il vivait ; il disait qu'il était las de son existence, et qu'il était prêt à épouser une femme borgne et bancale, pourvu qu'elle fût un bon parti. Quand il s'était rencontré avec ma cliente, qui offrait la dernière condition, il avait employé ses moyens habituels, les tirades convaincantes de son répertoire, et Mlle Elluini, dont la vie s'écoulait alors monotone au sein de la nature, souffrant par-dessus le marché d'une maladie de cœur, prêta une oreille complaisante à la littérature de M. Abel.

« Elle croyait enfin tenir le repos et le bonheur; hélas ! elle s'était trompée !

« En effet, peu de temps après le mariage, elle s'aperçut que son mari lui avait apporté une charge que n'avait point mentionnée leur contrat : une maladie innommable. C'est à Nice, où Mlle Elluini possède une

propriété, que dans une promenade en voiture, à la promenade des Anglais, M. Abel avoua à sa femme ce mal, que je ne qualifierai point davantage. Je fournis toutefois la preuve de ce que j'avance, car voici des ordonnances de médecins très éloquentes et des lettres où il est question du docteur Fournier[1], chez lequel le médecin de M. Abel, M. Jules Besnier, devait, y est-il dit, conduire son client. »

Cette révélation mit Mme Elluini-Abel hors des gonds : sa fureur ne connut pas de bornes, et elle s'empressa de s'épancher, par lettre, dans le sein d'un de ses amis, lequel trouva très naturel et très simple de publier *in extenso* cette lettre d'épanchement conjugal dans le journal *l'Événement*. A cette lettre, M. Abel, mari outragé et furieux, répondit par une contre-lettre que publia le *Gil Blas*. A la suite de ces deux lettres, il y eut entre les nouveaux époux une scène terrible qui menaça de se terminer par des coups de revolver ! C'est à ce moment que fut introduite par Mme Elluini la demande en séparation de corps.

Le procès n'a pas encore abouti ; mais le substitut, M. Cabat, a conclu à une demande d'enquête dans des termes qui ne font pas présager une issue favorable aux prétentions de Mlle Elluini.

Nous ne savons ce que révélera l'enquête. Pour nous,

---

1. L'un des meilleurs émules de l'illustre Dr Ricord.

nous aurions renvoyé les deux parties dos à dos, le cas de l'une n'étant pas plus intéressant que celui de l'autre. Et d'ailleurs, ne sait-on pas que les mariages de ce genre se terminent généralement à peu près tous aussi mal ! Pourquoi donc séparer légalement deux personnes qui, d'ici à quelques mois sans doute, se seraient si facilement séparées d'elles-mêmes ! aussi facilement d'ailleurs qu'elles s'étaient unies, sans motifs plausibles et sans raisons sérieuses !...

P.-S. Eh bien ! le tribunal a ordonné l'enquête ! et ce, après des attendus assez peu favorables à l'honneur conjugal de la plaignante :

« Attendu, disent en substance les considérants, que, si la maladie articulée comme grief par la dame Abel contre son mari n'est point contestée, ce mal étant antérieur au mariage, le sieur Abel s'est, d'ailleurs, abstenu de toute relation avec sa femme ;

« Attendu qu'en admettant que certaines femmes, en raison de leur éducation et de leur pudeur, puissent invoquer un pareil grief, — la dame Abel ne se trouve point dans cette situation ;

« Attendu, d'un autre côté, que si le sieur Abel a fait publier une lettre dans le *Gil Blas*, celle-ci n'a été qu'une réponse à la publicité organisée par sa femme. »

Toutefois le tribunal a admis Mme Elluini-Abel à

prouver les injures et sévices graves dont elle soutient avoir été victime.

Mais enfin, il résulte de tout ceci que Mlle Elluini n'est pas devenue *définitivement* Mme Abel! Il resterait donc un point curieux à examiner, si la chose était possible, c'est de savoir au juste pourquoi cette bonapartiste endurcie épousait M. Abel, puisqu'elle n'en voulait faire son mari qu'*in partibus*.

Variations sur la chaleur. — Nous voici arrivés, une fois encore, à cette époque terrible de l'année où tout directeur de journal qui se respecte réunit ses rédacteurs autour de lui et leur dit cyniquement : « Mes amis, je pars. Une affaire imprévue m'appelle à Luchon ; je vous connais, vous êtes des gens de cœur, et je vous abandonne avec une entière confiance ce que j'ai de plus précieux au monde : mon journal. » Et pendant que les malheureux journalistes s'épongent et sont dans un état à se tordre... non pas de rire, malheureusement pour eux, l'implacable directeur continue : « Soyez gais, vifs, spirituels. Les yeux braqués sur l'horizon politique, littéraire ou mondain, notez soigneusement tous les points noirs, bleus ou jaunes qui s'y rassemblent. Soyez indiscrets surtout, soyez *interviewer,* le public aime beaucoup ça. C'est bien le diable si l'un de vous ne décroche pas une conversation soignée avec Li-Hung-Chang qui est en Chine, ou avec Louise Michel qui est je ne

sais où, au diable sans doute. Puis, n'allez-vous pas avoir le 14 juillet, heureux mortels, *fortunatos nimium?* N'allez-vous pas vous promener toute une nuit avec des pétards sous vos pieds et des lampions sur vos têtes? Que de rires, de franche et saine gaieté! Je vous vois d'ici. Allons, mes amis, aidez-moi à faire mes malles, et soyez sûrs que du fond des Pyrénées ma pensée s'envolera vers vous bien souvent. Chaud, chaud! »

Notre rédacteur en chef ne pouvait manquer à cette tradition de tous points respectable, et c'est de Saint-Valery-en-Caux qu'il dirige présentement la *Gazette anecdotique*. La tâche qu'il nous a laissée est d'autant plus lourde que tout chôme en ce moment, sauf la politique, qui précisément n'est pas de notre domaine. La rubrique *Déplacements et Villégiatures* prend des proportions épiques dans les malheureux journaux littéraires qui n'ont pas la moindre Tonkinade à se mettre sous la dent. Ils nous apprennent gravement et longuement, ces malheureux journaux, ces journaux infortunés, que M. le duc de La Rochefoucauld et M. Beautendon sont partis, l'un pour Dieppe, qui a un si beau casino, et l'autre pour Courseulles, qui a de si belles huîtres; M. Durand est à Vichy, M. Dupont à Bagnères-de-Bigorre, et l'abbé Benoît à Néris; en un mot, il ne reste plus personne à Paris, et si l'omnibus de la Bastille fait trente centimes de recette, c'est que le conducteur a pris l'intérieur.

Eh bien! non, il y a une exagération évidente de

la part de ces journaux. Paris n'est pas désert, et la preuve, c'est que nous y avons rencontré dernièrement M.***, que nous croyions mort depuis si longtemps. Les omnibus regorgent, les établissements de bouillon Duval ne désemplissent pas, et les théâtres seuls auraient le droit de se plaindre, si les directeurs bien avisés n'eussent eu le soin de leur fermer la bouche.

Puis nous serions des ingrats de médire de l'été, puisque c'est sous sa chaleur bienfaisante et procréatrice qu'éclosent comme par enchantement les mariages, que fleurissent les séparations et que verdoient les fêtes champêtres, où, comme à Neuilly, par exemple, les belles et honnestes dames vont se pâmer, dans d'humbles baraques de lutteurs, devant des biceps et des pectoraux qui leur font faire mine grise, le soir, à leurs maris. N'est-ce pas à la chaleur que nous devons cet étonnant et immortel procès Abel-Elluini? Si nous en croyons la noble dame autant qu'épouse infortunée, parmi les *apports* du mari, il en était un que le notaire avait oublié de mentionner dans l'acte, et qu'eût contresigné volontiers le très célèbre docteur Ricord. Heureux époux!

Ne médisons donc pas des trente degrés à l'ombre qui font fuir tant de gens à Vichy, où ils en trouvent trente-cinq, et n'imitons pas cette brave et grosse dame qui, exaspérée contre une température à laquelle ses charmes n'opposaient qu'une molle défense, s'écriait : « Ah! les anciens étaient bien heureux! ils ne souffraient pas de

la chaleur. » Et, comme on lui demandait pourquoi : « Mais, parce qu'ils n'avaient pas de thermomètre ! » répondit-elle simplement.

COPPÉE PEINT PAR LUI-MÊME. — L'auteur du *Passant* et de tant d'autres œuvres poétiques charmantes pose sa candidature à l'Académie française. Prié par un ami, qui voulait écrire sa biographie, de lui donner quelques détails nécessaires, Coppée lui adressa une intéressante lettre que reproduit l'*Événement*, et dont voici les passages essentiels :

Mon cher ami,

Voici la notice biographique que vous m'avez demandée.

Je suis né à Paris, en 1842, de parents parisiens; mon père était un modeste employé du ministère de la guerre. La famille était nombreuse, on n'était pas riche; mais on s'aime mieux à vivre à l'étroit, les uns serrés près des autres. Mon père avait une nature de rêveur, adorait les lettres ; il m'apprit à les aimer, et, dès les premières années du collège, j'ai aligné des lignes inégales, avec une rime au bout.

C'était au lycée Saint-Louis, où je n'étais qu'externe. Le soir, je faisais mon thème près de la lampe unique, sur la table qui réunissait toute la famille autour d'elle. Je fis d'ailleurs des études médiocres et incomplètes.

J'étais un enfant débile, un écolier paresseux; mais il y avait déjà des vers en marge de mes cahiers.

Plus tard, j'ai été pris d'une fringale de lecture et j'ai complété tant bien que mal mon instruction.

J'étais encore bien jeune quand une de mes sœurs se maria ; puis une autre mourut, puis le père s'en alla à son tour, et je restai seul avec ma mère et ma sœur aînée.

Chef de famille à vingt ans ! C'était dur et doux à la fois.

A mon tour, j'étais devenu commis de la guerre et, comme le père, j'apportais mes appointements à la fin du mois pour faire aller le ménage.

J'écrivais toujours, — et toute sorte de choses : des nouvelles, du théâtre, des vers surtout. J'ai plus tard condamné tout cela.

Il existe une petite revue, *le Causeur*, où l'on m'imprima quelques contes en prose. Qu'est devenue la comédie en trois actes que j'ai faite avec Charles Yriarte, que j'avais connu chez des peintres ? En somme, une vie en famille, très calme, très retirée ; aucune bohème.

Sans la moindre prétention au titre de sorcier, nous pouvons, dit l'*Événement*, renseigner M. Coppée sur le sort de sa comédie. Un jour que nous nous trouvions chez M. Charles Yriarte, l'auteur des *Portraits parisiens* nous montra précisément le manuscrit en question, qu'il conserve religieusement.

Revenons à la lettre de M. Coppée.

Après avoir rappelé que M. Catulle Mendès voulut bien le conseiller, comme dit Alfred de Musset en parlant de Mathurin :

Du temps que du voisin il prenait les avis,

l'auteur du *Reliquaire* dit que le succès du *Passant*, en 1869, changea sa vie. Ses œuvres forment six volumes

(ou plutôt formaient six volumes à l'époque où la lettre fut écrite). Il ajoute, avec cette discrétion qui sied au talent :

Ce n'est pas à moi d'en parler, de les énumérer même. Le catalogue du libraire Lemerre suffit pour donner ces renseignements.

Quant à ma vie privée, elle est sans intérêt. Il ne se passe rien dans l'existence des poètes que des rêves et des feuilles de papier noirci.

Je ne me suis pas marié et je vis avec ma sœur aînée, ma chère Annette, qui est restée fille, elle aussi, et qui a remplacé ma mère, morte il y a peu d'années.

J'habite au fond du faubourg Saint-Germain, dans une maison paisible, avec des livres et des fleurs.

Comme j'ai continué à n'être pas riche, je sors de chez moi [1] pour remplir mes fonctions de bibliothécaire du Théâtre-Français et assister aux premières représentations, dont je rends compte dans le feuilleton de la *Patrie*. C'est le pain quotidien.

Que puis-je dire encore? Que j'ai été un peu mondain, mais que je ne le suis plus : le temps du travail est trop précieux ; — que j'ai un important poème et un grand drame en préparation ; — qu'on m'a donné le ruban rouge en 1876, — et que je suis candidat à l'Académie.

Je voudrais que vous puissiez ajouter à cette biographie que je serai nommé. Mais votre prophétie serait fort imprudente. J'ai peu de chances, m'assure-t-on, bien que j'aie reçu chez tous les immortels un excellent accueil.

---

1. Cette phrase nous rappelle cet alexandrin par lequel Albert Millaud a si plaisamment fait la charge des vers de Coppée :

Quand je sors de chez moi, je descends dans la rue.

« Le grand obstacle, me disait l'un d'eux avec obligeance, c'est que vous êtes paradoxalement jeune. »

J'aurai cependant quarante ans tout à l'heure, hélas!

Bien à vous d'amitié.

FRANÇOIS COPPÉE.

THÉATRES. — Le jeudi 28 juin la Comédie-Française a donné la première représentation d'une pièce en un acte, en vers, intitulée *Mademoiselle du Vigean*, et qui a pour auteur une demoiselle *Simone Arnaud* dont c'est la première œuvre représentée. Il paraît qu'une personne du monde, Mlle de L..., se cache sous ce pseudonyme, et que déjà elle a écrit plusieurs autres comédies ou drames, dont une *Jane Grey* que Sarah Bernhardt doit jouer, assure-t-on, l'hiver prochain, à la Porte-Saint-Martin.

La pièce nouvelle avait trois actes à l'origine; les exigences du théâtre ont obligé Mlle Arnaud à réduire ces trois actes en un seul, ce qui a rendu cet acte unique un peu obscur par suite des incidents pressés et accumulés dans un cadre trop restreint pour contenir tout ce que l'auteur a voulu conserver des éléments qui composaient d'abord sa pièce. La scène se passe à l'hôtel de Rambouillet; le retour de Condé et sa passion pour Mlle du Vigean, historique d'ailleurs, en forment le sujet. Mlle du Vigean, qui se sait aimée, sacrifie, après quelques péripéties d'un mince intérêt, son amour à la

gloire de son héros, et elle s'enferme dans un cloître. On se demande comment, avec si peu de chose, Mlle Arnaud avait bien pu fabriquer trois actes! Que de digressions historiques et autres n'avait-elle pas dû introduire dans sa pièce pour lui donner la durée voulue! L'amour contrarié de Condé n'est ici qu'un épisode, et la pièce elle-même ne semble guère être qu'une grande scène extraite d'un plus long ouvrage. En somme sujet insuffisant; mais en revanche style brillant, nerveux et qui annonce dans Mlle Arnaud un tempérament poétique et même dramatique au-dessus de l'ordinaire.

Delaunay, Baillet, Laroche, etc... et Mlle Bartet ont joué avec beaucoup de talent les rôles principaux de la pièce de Mlle Arnaud qui ne devait certes pas rêver, pour sa première œuvre, une interprétation aussi éclatante. Ajoutons que Mlle Lloyd représente à merveille la marquise de Rambouillet, et qu'elle en a surtout la haute et fière allure.

Le même soir, reprise au même théâtre d'une jolie petite comédie en un acte de notre regretté confrère Clément Caraguel, *le Bougeoir*. Cette fine et spirituelle comédie nous est venue de l'Odéon où elle fut jouée pour la première fois le 21 mai 1852; elle a été reprise à la Comédie-Française le 26 mai 1856. Voici la distribution de ses trois rôles aux trois époques de la création et des deux reprises, en y comprenant celle d'aujourd'hui :

	1852	1856	1883.
Mme de Lucenay.	Mme SARAH FÉLIX.	A. PLESSY.	BROISAT.
M. de Lucenay.	M. FILLION.	BRESSANT.	PRUD'HON.
Lucien.	METRÈME.	DELAUNAY.	BOUCHER.

C'est un joli proverbe à la façon Musset ou Feuillet, d'un esprit pas trop alambiqué et écrit dans un très bon style. On se demande même comment la Comédie-Française a attendu si longtemps pour le reprendre, et surtout pourquoi elle n'a pas opéré cette reprise du vivant de son auteur. Cette réparation posthume n'en est pas moins louable. Mme Broisat joue d'ailleurs avec beaucoup de charme le rôle de Mme de Lucenay, et Prudhon et Boucher sont également aimables dans leurs rôles de mari et d'amant placés tous deux dans une si étrange et si amusante situation.

VARIA. — *A propos d'amnistie.* — Une jolie phrase cueillie dans la demande d'amnistie récemment déposée par quelques-uns de nos législateurs.

« La sévérité croissante et inattendue de ces condamnations a étonné l'opinion, et *il nous paraît inadmissible que la justice soit vraiment satisfaite quand l'esprit public est aussi généralement surpris.* »

Ce galimatias double serait profondément comique s'il n'avait pas le côté dangereux qu'on lui connaît. N'insistons pas davantage.

A nous aussi, il nous paraît *inadmissible que la justice soit vraiment satisfaite...*

... Quand on demande la tête des jurés qui n'ont pas craint de remplir leur devoir en lui dictant son arrêt.

Et tout cela pour une Louise Michel qui, vers 1862, commettait un petit volume de poésies intitulé *Lueurs dans l'ombre*, où elle se comparait angéliquement « à la blanche colombe portant à l'arche son rameau d'olivier ».

Aujourd'hui la colombe est un émouchet, et le rameau tourne à la torche incendiaire. Quelles lueurs dans l'ombre!

Ceci nous fait penser à Maroteau qui rimait, lui aussi, des vers angéliques avant de demander la tête de l'archevêque de Paris.

Défions-nous des muses trop mystiques. Leurs petits livres coûtent souvent trop cher à la société qui ne les a point achetés.

Un Mot historique. — Le succès du haut-relief exposé par M. Dalou a remis en grande circulation la réponse célèbre de Mirabeau au marquis de Dreux-Brézé : « Nous sommes ici par la volonté du peuple, et nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes. »

Cette phrase énergique a eu, nous dit le *Figaro*, un complément qui est beaucoup moins héroïque et plus humain.

En effet, après avoir dit : « par la force des baïonnettes ! » le tribun se pencha vers Lameth et ajouta : « et puis, si elles viennent, nous f...rons le camp ! »

C'est chez E. Delacroix, quand il étudiait son Mirabeau, que Lameth raconta cette prosaïque péroraison devant un témoin encore vivant aujourd'hui, M. E. L..., grand aquarelliste bien connu de la génération présente.

La Petite Fête de Courbevoie. — Quelques initiés ont reçu cette semaine cette carte d'invitation qui n'a l'air de rien, mais qui vaut assurément le fac-similé.

Monsieur LOUIS ULBACH prie

M

de lui faire l'honneur d'assister à la petite fête en plein vent qu'il donnera le dimanche 8 juillet, à une heure et demie précise,

Comédie, Opéra,
Ballet, Parade.

10, RUE DE L'HOTEL-DE-VILLE,
Courbevoie (Seine).

N. B. — La pluie, qui n'est pas demandée, mais qui est prévue, n'empêcherait pas la fête.

L'entrée ayant été sévèrement interdite aux reporters (prohibition en vedette sur l'affiche), nous voici bien empêchés de dire que les ordonnateurs de la petite fête ont fait honneur à un programme dont toutes les invraisemblances ont été galamment réalisées. Il y a eu bien

réellement comédie, opéra, parade et ballet. On n'a pas seulement applaudi des artistes aimés de notre première scène lyrique ; le maître du logis et sa fille, Mme Charles Durand, ont eu les mêmes droits à la reconnaissance de leurs spectateurs, installés au frais sous la plus ombreuse charmille du monde, devant un vrai théâtre. Et les suffrages de cette assistance pouvaient compter, car le premier ministre d'une nation amie n'avait pas dédaigné de s'y cacher dans le plus strict incognito. La journée s'est passée gaiement et cordialement, selon les promesses de l'affiche, qui se terminait par cette aimable et hospitalière facétie : *Un cabaret gratuit et obligatoire est à la disposition du public. On n'emporte pas; on consomme sur place.*

VARIÉTÉS

LES QUARANTE

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Le soir de la première représentation de *Mademoiselle du Vigean* (28 juin), Mlle Simone Arnaud a été le quarantième auteur femme représenté sur la scène de la Comédie-Française. Notre confrère et ami Georges Monval, archiviste de la Comédie-Française, a donné les noms de ces écrivains femelles, et le titre de leurs ouvrages, avec certains détails anecdotiques s'y rapportant, dans un important article que

vient de publier le *Figaro*. Nous emprunterons à cet article la liste sommaire des femmes auteurs que cite notre confrère, ainsi que la nomenclature des pièces jouées sous leur nom.

Et d'abord MADELEINE BÉJART, l'amie de Molière, auteur de l'arrangement d'une vieille pièce de Guérin du Bouscal : *Sancho Pança*.

Mme DE VILLEDIEU, qui fut aussi l'amie de Molière, a fait représenter deux tragédies : *Manlius Torquatus* et *Nitétis*, et une tragi-comédie, *le Favori, ou la Coquette*. Elle n'était pas alors mariée, et c'est sous son nom de jeune fille, Hortense des Jardins, que furent jouées ses trois pièces.

Mme DESHOULIÈRES, auteur d'une tragédie tombée : *Genséric, roi des Vandales*.

Mlle DE LONGCHAMP, souffleuse de la Comédie-Française, qui a fait représenter une comédie intitulée : *Titapapouf, ou le Voleur*, laquelle n'a jamais été imprimée et dont le manuscrit même n'existe plus.

CATHERINE BERNARD, Rouennaise, auteur de trois tragédies, qu'on a attribuées soit à Thomas Corneille, soit à Fontenelle : *Laodamie, reine d'Épire*, *Brutus* et *Bradamante*.

Mlle ULRICH a donné sous son nom *la Folle Enchère*, comédie qu'on trouve imprimée dans le théâtre de Dancourt, et qu'il avait sans doute retouchée. Cette femme-auteur est encore plus connue comme femme galante.

Mlle BARBIER DE VAUX a fait jouer quatre tragédies :

Arrie et Pétus, *Cornélie, mère des Gracques*, *Tomyris, reine des Scythes*, et *la Mort de César*, antérieure à celle de Voltaire. On lui doit également la petite comédie du *Faucon*. L'abbé Pellegrin passe pour avoir collaboré très activement à ces diverses pièces, surtout à la dernière.

Mme DE GOMEZ, née Madeleine-Angélique Poisson, et l'une des quatre filles du fameux Crispin-Paul Poisson, a donné trois tragédies : *Habis*, *Sémiramis* et *Cléarque, tyran d'Héraclée*.

Mme FIQUET DU BOCCAGE, femme d'un receveur des tailles de Dieppe, a fait représenter la pièce des *Amazones*, que sa fortune lui permit d'offrir gratis aux comédiens. Elle fit également les frais des principaux costumes.

Mme DE GRAFFIGNY, auteur de deux comédies : l'une, *Cénie*, représentée avec succès en 1750; l'autre, *la Fille d'Aristide*, qui chuta bruyamment en 1758, chute qui ne fut pas étrangère, dit-on, à la mort de son auteur.

Mmes ROZET et CHAUMONT, auteurs en collaboration de *l'Heureuse Rencontre* (7 mars 1771), comédie qui n'eut que cinq représentations. Deux ans plus tard, Mme Chaumont donna sous son nom seul *l'Amour à Tempé*, pastorale « érotique » (*sic*) en deux actes, pièce à la fois niaise et indécente qui ne put être jouée jusqu'à la fin.

MARQUISE DE SAINT-CHAMOND (née Marie-Claire

Mazarelly), auteur des *Amants sans le savoir,* comédie en 3 actes, qui ne vécut que quatre soirs.

Mmes DELHORME ont fait jouer en collaboration, le 23 novembre 1776, une comédie en un acte, en vers : *La Rupture ou le Malentendu,* qui tomba sous les sifflets.

Mlle RAUCOURT, sociétaire de la Comédie-Française, fait représenter, le 1er mars 1782, un drame en 3 actes, en prose, *Henriette,* dont elle joue le principal rôle. Succès médiocre.

Mme DE MONTANCLOS, auteur du *Déjeuner interrompu,* comédie en 2 actes (1783), puis d'un livret d'opéra-comique, *Robert le Bossu.*

Mme DE MONTESSON, qui épousa secrètement le duc d'Orléans, le 23 avril 1773, a composé seize comédies, tragédies ou drames. La Comédie-Française n'a représenté que sa *Comtesse de Chazelle,* comédie en 5 actes, en vers, tirée de *Clarisse Harlowe* et des *Liaisons dangereuses.* Elle a fait jouer plusieurs de ses autres pièces sur son théâtre particulier de la Chaussée-d'Antin.

COMTESSE FANNY DE BEAUHARNAIS, née Mouchard, tante de l'impératrice Joséphine, a fait représenter, le 31 janvier 1787, *la Fausse Inconstance ou le Triomphe de l'honnêteté,* comédie en 5 actes, qui ne put être jouée jusqu'au bout.

Mme DU FRÉNOY, connue par ses élégies. Elle a donné aux Français, en 1788, *l'Amour exilé des cieux,* comédie en un acte, en vers, qui n'ajoutera rien à sa gloire.

Olympe de Gouges, la trop fameuse femme-auteur de *l'Esclavage des nègres ou l'Heureux Naufrage*, drame en 3 actes, en prose (28 octobre 1789), et de *l'Entrée du général Dumouriez à Bruxelles, ou les Vivandières*, 4 actes, en prose (23 janvier 1793). Ces deux pièces d'actualité n'eurent que quelques représentations. On sait que leur auteur mourut sur l'échafaud le 4 novembre de cette dernière année.

Mme de Fleurieu (la Présidente), auteur d'une comédie en 2 actes, en vers, représentée sous le titre de *Pauline*, puis réduite en un acte et reprise peu après sous le titre de *la Fille naturelle*.

Mme de Genlis a fait jouer, le 15 décembre 1791, sous le pseudonyme de Boisjolin, un drame en 5 actes, *Jean-Jacques Rousseau dans l'île de Saint-Pierre*, qui a été attribué à de Sivry.

Mlle Candeille, sociétaire de la Comédie-Française, a donné les pièces suivantes : *Catherine ou la Belle Fermière*, 3 actes mêlés de chant (1792). Cette comédie fut jouée 144 fois de suite; *le Commissionnaire de Saint-Lazare* (1794); *Bathilde ou le Duo*, comédie en un acte; *la Bayadère ou le Français à Surate*, 5 actes, en vers, et enfin *Louise ou la Réconciliation*, comédie en 5 actes. Aucune de ces quatre dernières pièces ne retrouva le succès de la première.

La « citoyenne » Villeneuve, qu'il ne faut pas confondre avec l'amie de Crébillon morte en 1755,

a fait jouer, le 20 octobre 1797, une comédie en 3 actes, en prose, intitulée : *Les véritables honnêtes gens*.

La comédienne Julie Molé, qui fut plus tard la comtesse de Vallivon, a fait jouer, en collaboration avec Bursey, un drame imité de Kotzebuë, *Misanthropie et Repentir* (28 décembre 1798) dont le succès a été considérable.

Mme Pipelet a fait représenter au Théâtre-Français, le 28 février 1800, un drame en 5 actes, en vers, intitulé : *Camille ou Amitié et Imprudence*. Elle a épousé plus tard le prince de Salm-Dyck. On lui doit aussi les paroles de la romance devenue si populaire sous le titre de *Bouton de rose*.

Mme de Bawr, d'abord comtesse de Saint-Simon, a donné à la Comédie-Française deux pièces, dont l'une est toujours restée au répertoire : *La Suite d'un bal masqué* (9 avril 1813), et à une grande distance (7 avril 1835), un drame en un acte, *Charlotte Brown*, qui eut moins de succès. Mlle Mars, amie de l'auteur, créa le principal rôle de ces deux pièces.

Mme Talma a donné au Théâtre-Français deux ouvrages : *Laquelle des trois?* comédie en 3 actes, en prose (20 juillet 1816); et *les Deux Mericour,* comédie en un acte, en vers (1er décembre 1819). Fille du sociétaire Vanhove, elle avait épousé en premières noces le danseur Petit; elle divorça pour épouser Talma, et enfin,

en 1828, elle épousa en troisièmes noces le colonel comte de Chalot.

Mme SOPHIE GAY, mère de Mme Émile de Girardin. Elle a donné trois pièces à la Comédie-Française : *Le Marquis de Pomenars*, un acte en prose (18 décembre 1819); *Une Aventure du chevalier de Grammont*, 3 actes, en vers (4 mars 1822), et un drame en 3 actes : *Marie ou la Pauvre Fille* (9 novembre 1824).

Mme VIRGINIE ANCELOT est l'auteur de trois pièces représentées à la Comédie-Française : *Marie ou les Trois Époques*, en 3 actes, et son chef-d'œuvre (1836); *le Château de ma nièce*, un acte (1837), et *Isabelle ou Deux Jours d'expérience*, 3 actes (1838).

Mlle MARIE SÉNAN, qui devint Mme Lessard, a donné, en collaboration avec Jules de Wailly, un drame en un acte, en vers : *l'Attente* (6 avril 1838).

Mme GEORGE SAND a fait représenter les pièces suivantes à la Comédie-Française : *Cosima* (1840), chute profonde, malgré le talent de Mme Dorval; *le Roi attend* (1848), prologue; *Comme il vous plaira*, comédie imitée de Shakespeare (1856), et les deux reprises du *Mariage de Victorine* (1876), et du *Marquis de Villemer* (1877).

Mme GABRIELLE D'ALTENHEIM, née Soumet, a donné en collaboration avec son père une tragédie en 5 actes, *le Gladiateur ou l'Esclavage* (24 avril 1841).

Mlle CLAIRE MARBOUTY a collaboré, sous le pseudonyme de *Brune*, à une comédie en un acte, en prose,

avec Émile Souvestre, qui fut représentée à la Comédie-Française en mai 1841, sous le titre de : *la Protectrice.*

Mme ÉMILE DE GIRARDIN a fait représenter à la Comédie-Française deux tragédies : *Judith* et *Cléopâtre*, et trois comédies : *C'est la faute du mari*, *Lady Tartufe*, et *la Joie fait peur.*

Mme LOUISE COLET, née Révoil. Le 15 janvier 1844, à l'occasion du 222e anniversaire de la naissance de Molière, Beauvallet a lu son poème intitulé : *le Monument de Molière*, couronné l'année précédente par l'Académie française.

Mme ACHILLE COMTE, veuve de Laya et mère de Léon Laya, à qui on doit, entre autres jolies pièces : *les Jeunes Gens* et *le Duc Job*, a fait jouer le 11 avril 1845, une *Madame de Lucenne*, comédie en 3 actes, en prose.

Mme CASAMAJOR, épouse en deuxièmes noces du saint-simonien Émile Barrault, a fait une comédie en 5 actes en prose, *le Nœud gordien*, représentée avec succès le 5 novembre 1846.

La piquante et regrettée soubrette AUGUSTINE BROHAN a donné deux proverbes de sa façon à la Comédie-Française : *Compter sans son hôte* (1er mai 1849), au bénéfice de Mlle Mante, et *Qui femme a guerre a* (13 décembre 1859), au bénéfice de Michelot.

Mme CAROLINE BERTON, fille de Samson, femme de Francis Berton, le créateur du marquis de Presles dans *le Gendre de monsieur Poirier*, et mère de Pierre Berton,

le jeune premier du Vaudeville, a fait représenter à la Comédie-Française un petit acte souvent repris : *la Diplomatie du ménage* (7 janvier 1852).

Mme Roger de Beauvoir, connue comme actrice sous le nom de Mlle Doze (Aimée-Léocadie), a fait jouer *l'Un et l'autre*, comédie en un acte (5 avril 1852).

Enfin vient Mlle Simone Arnaud, qui clôt pour le moment la liste de ce que nous appellerions volontiers les *Bas-bleus dramatiques*, si parmi eux il ne se trouvait quelques femmes exceptionnellement douées, et dont le talent ferme et viril a fait un grand et durable honneur à la Comédie-Française.

LA MORT DE J.-J. ROUSSEAU

L'ouverture de l'exposition iconographique de J.-J. Rousseau, organisée avec tant de soin par M. John Grand-Carteret, a concordé avec l'apparition d'une petite plaquette que M. Labour, vice-président du tribunal de la Seine, vient de consacrer à l'auteur des *Confessions*, et dont il n'a tiré que quelques exemplaires non destinés au commerce. C'est pourquoi nous croyons devoir en conserver, dans notre *Gazette*, le passage suivant, qui intéressera certainement nos lecteurs.

Je laisse René de Girardin raconter lui-même l'arrivée de Rousseau à Ermenonville. Le morceau est tout à fait dans le goût de l'époque. Il est empreint de cette sensiblerie qui plaisait tant aux contemporains. En le lisant, plus d'une jeune femme fut prise d'un de ces attendrissements qu'exigeait la mode d'alors. Il était de bon ton

de s'émouvoir, de pâlir et de paraître troublé. L'épître de René de Girardin obtint le succès voulu ; à sa lecture, les yeux des belles dames s'humectèrent de larmes.

« Je crois avoir dit dans ma dernière lettre avec quel tendre épanchement de cœur le plus sensible des hommes avait reçu la proposition de se retirer à Ermenonville, et qu'il s'y était rendu d'autant plus volontiers qu'il lui avait été impossible de se méprendre sur le sentiment qui l'avait dictée.

Nous partîmes donc sur-le-champ, ma femme et moi, pour lui faire arranger un petit appartement, sous un toit de chaume situé au milieu d'un ancien verger. Cette habitation champêtre semblait lui appartenir de droit, puisque ayant été entièrement disposée suivant la description de l'Élysée de Clarens, il en était le créateur ; mais quelque diligence qu'on pût apporter au petit arrangement intérieur qui lui convenait, l'impatience de son cœur fut encore plus prompte que la main des ouvriers. Sa poitrine, oppressée depuis si longtemps, avait un si grand besoin de respirer l'air pur de la campagne, que, peu de jours après notre départ, il vint nous trouver avec un de ses amis et des miens.

Dès qu'il se vit dans la forêt qui descend jusqu'au pied de la maison, sa joie fut si grande qu'il ne fut plus possible à son ami de le retenir en voiture. « Non, dit-il, il y a si longtemps que je n'ai pu voir un arbre qui

ne fût couvert de fumée et de poussière! Ceux-ci sont si frais! Laissez-moi m'en approcher le plus que je pourrai, je voudrais n'en pas perdre un seul.» Il fit près d'une lieue à pied de cette manière. Sitôt que je le vis arriver, je courus à lui. «Ah! Monsieur, s'écria-t-il en se jetant à mon col, il y a longtemps que mon cœur me faisait désirer de venir ici, et mes yeux me font désirer actuellement d'y rester toute ma vie. — Et surtout, lui dis-je, s'ils peuvent lire jusque dans le fond de nos âmes.»

Bientôt ma femme arriva au milieu de tous mes enfants; le sentiment les groupait autour de cette douce et tendre mère d'une manière plus heureuse et plus touchante que n'aurait pu le faire le plus habile peintre. A cette vue, il ne put retenir ses larmes : «Ah! Madame, dit-il, que pourrais-je vous dire; vous voyez mes larmes, ce sont les seules de joie que j'aie versées depuis bien longtemps, et je sens qu'elles me rappellent à la vie.» Il avait laissé sa femme à Paris. Elle y était chargée de tous les soins du déménagement, afin de lui en épargner le tourment et l'agitation : car, plus il était capable de s'occuper des grandes choses, moins il l'était de s'occuper des petites. Il eût mille fois mieux gouverné un grand État que ses propres affaires; et il eût plus aisément dicté des lois à l'univers que des clauses et des articles à un procureur ou à un notaire.»

Le dernier trait est charmant, surtout quand on songe

que la rapace Thérèse vendait au marché les bonnes volailles du Mans envoyées à Rousseau par des grandes dames, ses admiratrices, pour acheter en place de la charcuterie et de l'eau-de-vie.

Comment ces deux êtres si dissemblables avaient-ils pu s'unir ? Le cœur de l'homme est un insondable problème. La situation mentale de Rousseau est si discordante qu'elle défie toute analyse.

Rousseau ne vécut que six semaines à Ermenonville. Il faisait ordinairement le tour de l'île où est son tombeau. Il aimait beaucoup à causer avec les ouvriers; mais, persuadé que leur salaire est toujours dans la stricte proportion avec leurs besoins, il ne leur faisait jamais perdre de temps sans les en dédommager. Il portait sur lui de petits cornets de tabac et leur en distribuait.

Ce dernier détail dépeint l'homme; homme singulier qui, ayant commis des extravagances, des crimes même, conserve cependant, jusque dans les infiniment petits, la passion de la justice.

Quelquefois Rousseau s'éloignait du parc d'Ermenonville pour errer dans la forêt; il lui arriva même de porter ses pas jusqu'à Dammartin et au Plessis-Belleville.

J'ai interrogé la tradition, et j'ai constaté que le souvenir des quelques semaines passées par Rousseau à Ermenonville n'était point effacé. Les anciens m'ont raconté une visite qu'il fit à Dammartin, le 18 juin 1778.

Il était vêtu d'un habit gris à collet ras et à larges basques, culotte courte et souliers bouclés. Il avait la tête un peu penchée en avant et portait une longue canne; ses manières étaient franches, honnêtes, et ses paroles modestes et obligeantes. Il se rendit au bureau de la voiture de Paris et en rapporta un paquet qui contenait des cahiers de musique. Il se reposa quelque temps à l'auberge des Deux-Anges, puis, après avoir écrit une lettre, il repartit pour Ermenonville. Le petit-fils de l'aubergiste a consigné par écrit le récit de cette visite, et il le termine ainsi :

« Quand, plus tard, je lus les écrits de ce grand homme, je ne pouvais voir sans une sorte de vénération la table, la chaise, l'encrier qui lui avaient servi chez nous, et que mon père me montrait encore; je sentis l'influence d'un grand génie sur une imagination, et je compris qu'Homère eût des autels. »

C'est quinze jours après cette excursion à Dammartin, le 1er juillet, que Rousseau fut atteint du mal qui devait l'enlever en quelques heures.

Le 2 juillet, il se leva comme de coutume, de bon matin, alla se promener au soleil levant, fit le tour du lac où se trouve l'Ile des peupliers et revint par la cascade cueillir du mouron; c'était son plaisir d'en apporter chaque jour à ses serins, qu'il appelait ses petits musiciens. Rentré chez lui, il déjeune, prend avec plaisir sa tasse de café au lait, que sa femme lui avait préparée;

quelque temps après, au moment où elle sortait pour les soins journaliers du ménage, il lui recommande de payer, en passant, un serrurier qui venait de travailler pour lui, et surtout de ne rien lui rabattre sur son mémoire, parce que cet ouvrier paraissait un honnête homme. Ensuite il s'habille; son intention est d'aller donner une leçon de chant à Mlle Sophie de Girardin, qui lui avait témoigné le désir de connaître son secret, c'est-à-dire de chanter plus pour le cœur que pour l'oreille, plus avec l'âme qu'avec la voix; mais il n'a pas plus tôt atteint la première cour, que, éprouvant un malaise général, il revient sur ses pas, monte non sans peine jusqu'à sa chambre et se jette dans un fauteuil.

Sa femme, de retour, le trouve se plaignant de grandes anxiétés, de douleurs, de coliques lancinantes. Elle envoie prévenir que Rousseau se trouvait mal. Mme de Girardin, avertie la première, y courut aussitôt, et comme il n'était pas neuf heures du matin, et que ce n'était point une heure à laquelle on eût coutume d'y aller, elle prit le prétexte de lui demander, ainsi qu'à sa femme, si leur repos n'avait pas été troublé par le bruit que l'on avait fait la nuit dans le village. « Ah! Madame, lui répondit-il du ton le plus honnête et le plus attendri, je suis bien sensible à toute votre sollicitude et à vos délicates bontés, mais vous voyez que je souffre, et c'est une gêne ajoutée à la douleur que celle de souffrir devant le monde; vous-même, vous n'êtes ni d'une assez bonne

santé, ni d'un caractère à pouvoir supporter la vue de la souffrance. Vous m'obligerez, Madame, et pour vous et pour moi, si vous voulez vous retirer et me laisser avec ma femme pendant quelque temps. » Elle se retira aussitôt en lui faisant promettre d'envoyer demander tout ce dont il pourrait avoir besoin, personnes ou choses.

Rousseau vit approcher le terme de sa carrière ; c'est alors que, faisant ouvrir la croisée, il prononça ces mots : « Ouvrez, que je voie encore une fois ce soleil dont il me semble que l'aspect riant m'appelle. Comme la nature est grande, comme elle est belle ! Le bonheur luit enfin ! Je vais bientôt goûter sous ces arbres la paix éternelle, cette paix inaltérable que j'ai tant désirée... Il faut nous quitter, Thérèse... J'ai toujours souhaité de mourir sans maladie et sans médecin et que vous puissiez me fermer les yeux. Mes vœux vont être exaucés. Si je vous donnais des peines, si en vous attachant à mon sort je vous ai causé des malheurs que vous n'auriez jamais connus sans moi, je vous en demande pardon. »

Cependant, ses maux augmentaient.

A dix heures il souffrait déjà cruellement ; des picotements très incommodes se manifestaient à la plante des pieds ; il se plaignait en même temps d'une sensation de froid le long de l'épine dorsale, si profonde, qu'il la comparait à un fluide glacé. A ces douleurs succédèrent d'affreux tiraillements d'estomac ; le mal gagna aussi la tête ; il en exprimait la violence extrême en portant les

deux mains sur son front. René de Girardin était alors près de lui, qui lui prodiguait tous les soins de l'amitié. Rousseau, vivement attendri, le mouille des larmes de la reconnaissance. Bientôt, rassemblant toutes ses forces, il se lève, veut se rendre seul dans un cabinet voisin; sa femme et René de Girardin entendent du bruit, ils accourent. Rousseau, tombé sur la tête, est sans parole et sans mouvement; on le relève; du sang sort d'une légère blessure que dans sa chute il s'est faite au front. On le porte aussitôt sur son lit, il donne encore signe de vie, quoique frappé par un coup d'apoplexie séreuse. Il ouvre les yeux et meurt, tenant serrées les mains de son généreux ami, et en même temps celles de Thérèse, comme pour lui pardonner tous les maux dont elle l'avait abreuvé.

Le 4 juillet, les dépouilles mortelles de Rousseau furent déposées dans l'Ile des peupliers. L'inhumation eut lieu le soir, par le plus beau temps du monde : « La lune dans tout son éclat, dit un spectateur, étendait sa lumière pâle et douce sur cette scène de douleur. » Les assistants étaient nombreux, ils couvraient les deux rives du lac et même les montagnes qui le couronnent; tous conservèrent un silence religieux, tous versèrent des larmes.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 14 — 31 JUILLET 1883

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Monrose, Boïeldieu, le président Devienne, Alphonsine, Mgr Lamazou, Beslay. — Deux Sonnets oubliés. — Deux Comédiens disparus. — La Réclame.

Varia : Les Hongrois au théâtre. — Une Décoration nouvelle. — Trouillebert et Corot. — Les Lauréats de l'Institut. — Les Décorés de juillet. — L'état civil de Louise Michel. — Dupin chansonné. — La Claudication du comte de Chambord. — Le Mensonge au théâtre.

Les Mots de la Quinzaine.

Variétés : Le Ménage d'Henri Heine.

LA QUINZAINE. — Quelle triste et funèbre quinzaine pour les lettrés et pour les artistes ! Quelle quinzaine également triste et funèbre pour le journalisme, pour la magistrature et même pour le clergé ! Sept décès de personnages célèbres ou connus appartenant à ces diverses classes de la société parisienne, et disparus en moins de huit jours, du 7 au 15 juillet.

Le 7, Louis-Martial Barizain, dit Monrose, sociétaire retiré de la Comédie-Française, fils du comédien illustre

dont le souvenir est toujours vivant au théâtre de la rue de Richelieu, est mort à Paris, à l'âge de soixante-douze ans, des suites d'une maladie de cœur; il était né à Turin le 10 juin 1811, ses débuts à la Comédie-Française remontent au 21 juin 1833 (Dubois, des *Fausses Confidences*); mais il ne fit alors que passer sur notre première scène et il accepta un engagement à l'Odéon, où il joua en compagnie de Delaunay. Il ne rentra à la Comédie-Française que le 11 juin 1846, dans Sganarelle, du *Festin de Pierre*, et Pâris, de *la Ciguë*. Il fut enfin admis sociétaire en 1852. Ajoutons qu'il a été professeur au Conservatoire du 1er janvier 1867 au 1er septembre 1880. Il avait cessé d'appartenir à la Comédie-Française le 31 décembre 1868 et avait eu sa représentation de retraite le 27 février suivant (30e représentation des *Faux Ménages*. Recette : 6,293 fr. 50 c.)

Ses funérailles ont été célébrées à l'église Notre-Dame de Lorette, au milieu d'une grande affluence d'artistes, au nombre desquels figuraient MM. Marais et Guitry, deux de ses meilleurs élèves. Au cimetière Montmartre, où a eu lieu l'inhumation, M. Gustave Worms, remplaçant son camarade Got, empêché, a prononcé un émouvant discours d'adieu.

Le 8 est mort un bien charmant chanteur espagnol, très connu dans tous les salons et concerts de Paris, Lorenzo Pagans, qui disait avec tant de verve et de chaleur communicatives les cantilènes si originales de

son pays. Pagans avait jadis débuté au Théâtre-Italien dans l'emploi des ténors légers, mais il n'avait qu'une jolie voix, insuffisante pour la scène et qui, au contraire, lui valut une réputation partout ailleurs. Pagans avait tout au plus cinquante ans.

Adrien Boïeldieu, le fils unique de l'illustre auteur de *la Dame blanche*, est mort le 9 juillet, à l'âge de soixante-sept ans. Il avait fait représenter divers ouvrages à l'Opéra-Comique et au Théâtre-Lyrique : *le Bouquet de l'Infante*, *la Butte des moulins*, *la Fille invisible*, etc... C'était un compositeur distingué, mais à inspirations courtes et qui a dû surtout au nom de son père la faveur momentanée dont quelques-uns de ses ouvrages ont joui.

Le premier président Devienne, qui occupa le poste le plus élevé de la cour de cassation sous le dernier empire, est mort à Lyon le 10 juillet. Les derniers temps de sa vie ont été troublés, à dater du 4 septembre, par les révélations relatives à la fameuse Marguerite Bellanger (Françoise Lebœuf), maîtresse de Napoléon III. Bien qu'après une consciencieuse et longue enquête, la cour de cassation eût déclaré elle-même, par la bouche de son procureur général, M. Renouard, que M. Devienne ne s'était, en rien, dans cette affaire, « écarté de ses devoirs d'honnête homme », les graves accusations portées contre le premier président ne perdirent pas entièrement de leur force aux yeux d'une certaine

partie du public toujours peu disposée à l'indulgence pour les grands.

Le 11 juillet la fine et spirituelle comédienne si connue dans les théâtres de genre sous le nom d'Alphonsine est morte à l'âge de cinquante-quatre ans. Elle se nommait en réalité Alphonsine Benoît, dite Fleury, et dans ces derniers temps elle avait épousé un sieur Margaine, dont elle était peu après devenue veuve. Sa mère était une simple marchande des quatre saisons.

Alphonsine est montée pour la première fois sur les planches en 1839, au théâtre du Gymnase enfantin (passage de l'Opéra). Elle a surtout brillé aux Délassements comiques, dans les revues célèbres du temps, puis aux Variétés où elle a fait quelques créations remarquables : *Les Amours de Cléopâtre*, *l'Infortunée Caroline*, *l'Homme n'est pas parfait*. Elle a abordé la comédie plus relevée au Gymnase dans son importante création de Madame Alphonse, de la célèbre pièce de Dumas fils. Enfin elle a joué à la Renaissance divers rôles d'opérette, *Giroflé-Girofla*, *la Petite Mariée*, *la Reine Indigo*, où elle a encore montré beaucoup de verve et d'esprit. Atteinte depuis quelques mois d'une cruelle maladie qui lui interdisait toute sortie, la pauvre femme est morte presque subitement à la suite d'une suffocation. Alphonsine était aimée de tout le monde, et elle ne laissera que des regrets.

Le lendemain 12, Mgr Lamazou, évêque de Limoges,

qui venait d'être nommé au siège d'Amiens, est mort subitement dans la gare de Nevers, en descendant du train qui l'amenait de Saint-Honoré les Bains où il était allé prendre les eaux. Il était né le 8 mai 1828, et avait longtemps appartenu au clergé de Paris. D'abord vicaire à la Madeleine avec M. Deguerry pour curé, il fut nommé ensuite à la cure d'Auteuil, puis à l'évêché de Limoges le 13 mai 1881.

Mgr Lamazou avait été emprisonné, sous la Commune, à Mazas, puis à la Roquette. Il a publié ensuite le récit de sa captivité dans un livre des plus intéressants et qui a eu grand nombre d'éditions, *la Place Vendôme et la Roquette.*

Enfin, le 16, notre confrère François Beslay, rédacteur en chef du journal *le Français*, a succombé à une attaque de paralysie dont il avait été frappé la veille. Il était né en 1835. Son père, ancien représentant du peuple en 1848, avait accepté une élection à la Commune en 1871. Délégué à la Banque de France, il montra dans ses fonctions tant de tact, de convenance et de réserve qu'on peut assurer que notre premier grand établissement financier lui dut son salut. C'est en récompense de cette conduite si louable qu'au lendemain de la Commune M. Beslay reçut un sauf-conduit pour se rendre en Suisse, et depuis ne fut plus jamais inquiété.

Presque toutes ces disparitions ont été imprévues. En

revanche, une mort illustre qui paraissait devoir se produire en quelque sorte du jour au lendemain, durant cette quinzaine, s'est trouvée tout à coup suspendue. Le comte de Chambord, gravement atteint, dont on attendait la fin d'heure en heure, a repris pour le moment quelques forces qui donnent à supposer un entier rétablissement. Nous citons le fait simplement pour en conserver la trace, en raison du bruit qu'il a fait et de l'émotion qu'il a causée, et sans indiquer aucune des conséquences qu'aurait pu avoir en France la mort du chef de la légitimité, le cadre de notre *Gazette* ne nous permettant que la simple mention des événements petits ou grands qui touchent à la politique.

DEUX SONNETS OUBLIÉS. — Ils sont du poète Vermersch et ont paru, l'année 1869, dans l'*Almanach gourmand* de Charles Monselet, almanach depuis longtemps lui-même tombé dans l'oubli, au moins pour les morceaux de ce genre qu'il contient. Ces deux jolis sonnets contrastent singulièrement avec la littérature spéciale à laquelle s'est finalement adonné Vermersch en son triste et sanglant *Père Duchêne* de 1871.

CHAIR ET POISSON

—

I. — LA PERDRIX.

Lorsque montent des bois les brouillards de rosée,
Marchant à petits pas dans les champs endormis,

La perdrix, se drapant dans la soie ardoisée
De sa robe, poursuit les vers et les fourmis ;

Plongeant au loin ses yeux ronds et clairs, la rusée
Fait le plus doux espoir des succulents salmis.
Si quelqu'un vous parlait, — langue malavisée ! —
De choux... Oh! qu'il ne soit jamais de vos amis!

C'est un sot!... Fuyez la mode périgourdine ; —
Que la truffe y soit rare et discrète, — en sourdine.
Elle doit être là comme un simple éperon.

Gourmets! servez sa chair aux pieds roses, *rôtie,*
Une barde de lard voilant sa modestie,
L'estomac arrosé des larmes du citron.

II. — LA SOLE.

O sole, poisson merveilleux!
Il faudrait au moins dix chapitres
Pour énumérer tous tes titres
A ce sonnet respectueux!

Les Vatels te comprennent, eux!
T'entourent du velours des huîtres,
De truffes, de moules belîtres
Et de champignons savoureux!

La nature s'est surpassée
Quand elle ourdit ta chair, tissée
De filets ténus, égrillards,

Et qui, mieux qu'un savant breuvage,
Réveillent, au penchant de l'âge,
L'amour dans le sang des vieillards!

Deux Comédiens disparus. — Notre quinzaine sur *la Perle du Brésil* (nº de la *Gazette* du 31 mai), nous a valu l'intéressante lettre anonyme suivante, où nos lecteurs trouveront quelques détails biographiques sur deux artistes de l'ancien boulevard du Temple un peu oubliés aujourd'hui, et dont l'un, le comédien William, vient de mourir seulement ces jours derniers, à l'âge de soixante-huit ans.

A M. Georges d'Heylli.

Paris, 23 juin 1883.

Monsieur,

Dans l'un de vos derniers numéros vous avez, à propos de la reprise de *la Perle du Brésil*, parlé du chanteur Junca que vous n'avez pas traité, permettez-moi de vous le dire, avec toute la considération que la mémoire de cet artiste mérite. Junca n'était pas seulement un solide gaillard et une forte voix : c'était en plus un excellent homme et un artiste de talent. Mes fonctions à l'Opéra national m'avaient mis en relations journalières avec lui, et j'ai rarement vu, sous une plus haute apparence de force physique, se montrer un caractère plus doux, plus facile et de meilleur accueil. Il se prénommait François-Marcel, et était né à Bayonne au mois de juin 1818. On le destina d'abord à la marine, mais un accident l'obligea à renoncer à cette carrière, et, comme il avait une belle voix, le directeur du Conservatoire de Toulouse le fit travailler, puis l'expédia au Conservatoire même de Paris, où il séjourna jusqu'à dix-huit ans. Quand il le quitta, il obtint un début à l'Opéra, mais, comme on le lui fit trop longtemps attendre, il s'en fut à Metz où un bon engagement

l'attendait. Il chanta successivement tous les grands rôles d'opéra et d'opéra-comique. De là il passa à Lyon, puis à Marseille, également applaudi dans le répertoire. C'est là qu'Adolphe Adam, premier concessionnaire du privilège de l'Opéra national, s'en vint le trouver pour lui offrir un engagement. Je n'entrerai pas dans le détail des créations que fit alors Junca à l'Opéra national, puis au Théâtre-Lyrique. Vous avez justement cité *Si j'étais roi*, mais *la Butte des Moulins*, *le Roi d'Yvetot*, *les Amours du diable*, *la Moissonneuse*, *Elisabeth* et beaucoup d'autres ouvrages moins connus offrirent à Junca l'occasion de montrer à la fois sa forte prestance et sa belle voix.

Junca quitta l'Opéra national vers le moment où M. Carvalho en devint le directeur. Ce solide gaillard, comme vous l'avez appelé, était déjà sourdement miné par le mal qui l'a enlevé il y a quelques années, et je l'ai d'ailleurs, à dater de cette époque, tout à fait perdu de vue, car il était retourné en province.

Étant à l'Opéra national, j'ai aussi beaucoup connu un de nos excellents voisins du Théâtre du Cirque où l'on jouait tour à tour des drames historiques et patriotiques et des féeries, le brave et excellent William qui vient de mourir, il y a quelques jours seulement, pensionnaire du théâtre de la Renaissance où M. Koning l'avait recueilli plutôt par charité que par utilité pour son répertoire.

Ce William, de son nom patronymique Addison, était un bon vivant, très rond, très spirituel et d'une humeur toujours égale. Il avait commencé par le théâtre Comte, puis avait passé au théâtre du Panthéon; enfin il avait été engagé par Dejean au Cirque national. Il avait trouvé là sa vraie voie, et surtout le compagnon inséparable de toutes ses créations, Lebel, le roi des féeries, qui, comme Junca, avait à la fois une si belle prestance et une si forte voix. A dater de ce jour, il n'y eut plus au Cirque de pièce où parût Lebel sans y être

accompagné de William. L'un avait, dis-je, une voix solide et tonitruante; l'autre, au contraire, une voix enrouée et qui ne faisait entendre que des sons gutturaux tout à fait aigrelets, une sorte de galoubet! Aussi étaient-ils impayables étant tous deux réunis, et les scènes dans lesquelles ils paraissaient ensemble assuraient toujours le succès d'une pièce. Mais tout passe! Lebel est mort il y a quelques années dans une maison de santé; William, plus heureux, est demeuré sur la brèche jusqu'à la fin, très diminué, très oublié même, car bien des gens ne se doutaient pas, en le voyant à la Renaissance dans les petits bouts de rôles insignifiants qu'on lui donnait à jouer, qu'ils avaient là, devant eux, ce même William qui avait fait jadis, et si longtemps, les beaux jours des plus illustres féeries contemporaines au Cirque national du boulevard du Temple, et ensuite au Châtelet.

Je pense, Monsieur, que vous trouverez ces quelques détails biographiques intéressants pour vos lecteurs, et je vous prie de recevoir l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Un ancien secrétaire
de l'Opéra national.

La Réclame. — Certainement il en faut, comme de la vertu. Mais, sans nous attarder à lever les bras au ciel et à nous écrier : « O temps! ô mœurs! » nous commençons à nous demander sérieusement en quel siècle naîtra un public assez courageux pour se poser de face devant la réclame et lui crier : « Tu n'iras pas plus loin! » Est-elle née en Amérique, comme l'affirment ceux qui lui consacrent de longs articles? c'est possible, mais elle s'est fait naturaliser Française depuis

un bon bout de temps déjà, et elle s'est joliment acclimatée parmi nous. Tenue en suspicion et en défiance dans les premiers temps, elle s'est montrée à la fois si audacieuse et si insinuante que nous l'accueillons maintenant à bras ouverts comme une bonne et brave fille qu'elle n'est pas. Pendant qu'une loterie africaine nous corne aux oreilles qu'elle seule donne en lots un sixième de son capital (qu'en dites-vous, madame Elluini?) un marchand du boulevard nous asperge de son eau minérale, et ce n'est pas trop pour nous sécher de toute la veloutine dont l'odeur embaume la quatrième page de tous les journaux. Nous en arrivons à lire sans stupéfaction des choses de ce genre :

Jeune fille à marier. — Bonne position de fortune. — Grand talent sur le piano. — UN SEUL ENFANT!

Les journaux de province sont un peu en retard; la réclame chez eux se fait plus humble et exhale un parfum de naïveté charmante. Exemple cueilli dans le *Journal de Villefranche.*

« M. Beudet, le célèbre aéronaute, n'ayant pu, par suite de la violence du vent, effectuer son ascension dimanche dernier, nous prie d'informer le public qu'elle aura lieu demain soir. Les cartes d'entrée prises dimanche serviront pour cette deuxième *audition.* »

Mais ce qui nous indispose le plus contre la réclame exagérée et charlatanesque, c'est qu'elle envahit de plus en plus les annonces de certains libraires et éditeurs.

Nous avons eu l'exemple d'un éditeur qui ne craignit pas de faire précéder une *Imitation de Jésus-Christ* de sa biographie, à lui, éditeur. On en rit, on fut désarmé. Aujourd'hui ce sont les illustrations des livres qui en sont le prétexte. Tout volume de luxe qui se respecte doit être accompagné d'une quintuple suite, pour le moins, en noir, en jaune, en bleu, en bistre, et bientôt sans doute en fraise écrasée; c'est la couleur à la mode. De même, on ne se contente plus des épreuves *avant* et *avec* la lettre, et des épreuves de premier état, qui ont leur raison d'être. Il y a encore les eaux-fortes avant le premier état : la gravure, qui, achevée, coûte 5 francs, en vaudra 20 si l'on y distingue seulement quelques traits; quant à celle où l'on ne voit absolument rien, elle est hors de prix, et l'on se l'arrache. Nous ne désespérons pas de voir un éditeur faire pour le texte ce que l'on fait pour les gravures; il annoncera un tirage à part du texte *avant les dernières corrections* qui coûtera les yeux de la tête, et un autre, fait à très petit nombre, *avant toute lecture et avec toutes les coquilles et toutes les fautes d'impression.* Nous frémissons à l'idée du prix qu'atteindra ce dernier tirage.

VARIA. — *Les Hongrois au théâtre.* — Une délégation d'écrivains et d'artistes hongrois est venue en France pendant cette quinzaine, et une réception des plus cordiales

lui a été ménagée par le syndicat de la presse parisienne. Des représentations dramatiques à l'Opéra et à la Comédie-Française ont notamment été organisées en son honneur. A l'Opéra les Hongrois ont entendu deux actes de *Faust*, suivis du joli ballet de la *Korrigane*. A la Comédie-Française, M. Perrin avait voulu leur donner un spécimen de tous les genres de littérature dramatique qui composent son riche répertoire. La représentation à laquelle ils ont assisté le 15 juillet comprenait les trois premiers actes de l'*Œdipe-roi* de Sophocle, mis en vers par Jules Lacroix, du *Menteur* de Corneille, du deuxième acte du *Roi s'amuse* de Hugo, et des *Précieuses ridicules* de Molière.

Entre *le Menteur* et *le Roi s'amuse*, Mlle Dudlay est venue lire la pièce de vers suivante, qui ne figurait pas au programme, et que notre confrère Henri de Bornier a composée spécialement pour la circonstance :

AUX VOYAGEURS HONGROIS

Vous que guide une heureuse et noble fantaisie,
Étrangers à nos yeux, à nos cœurs bien connus,
Ambassadeurs de l'art et de la poésie,
Dans Paris fraternel soyez les bienvenus!

Salut, amis Hongrois! La Hongrie et la France
Ont eu des deuils égaux, des triomphes pareils,
De semblables vertus dans la même souffrance,
Et des réveils communs sous les jeunes soleils !

Peuple de chevaliers, de héros, de poètes,
Dans tes prospérités, dans tes douleurs encor,
Toujours ont tressailli nos âmes et nos têtes
Au bruit de tes clairons ou de tes harpes d'or;

Poètes, que de fois nous voyons dans nos rêves
Ces féeriques pays au seuil de l'Orient,
Le Danube indompté, ses gouffres et ses grèves,
Et la blonde Tisza, le doux fleuve riant!

La voici, la voici, la plaine magyare!
Tour à tour la légende ou l'histoire y parla,
Et l'on y croit encor, dans l'ombre où l'on s'égare,
Entendre au loin hennir les chevaux d'Attila!

O prés verts du Koros, steppes de Coumanie,
Horizons éclatants sous la splendeur des cieux,
Vaste nappe de blés, comme la mer unie,
Où passe la cigogne avec des cris joyeux,

C'est là, peuple hongrois, race en qui l'honneur vibre,
Que grandissent tes fils pour l'avenir vainqueur,
Cuirassant leur poitrine au vent pur, au vent libre,
Pur comme leurs amours, libre comme leur cœur!

Soyez les bienvenus, poètes, chez Molière;
Vous avez autrefois, nous nous en souvenons,
Envoyé pour sa fête un vert feston de lierre,
La maison de Molière a retenu vos noms;

Soyez les bienvenus chez Racine et Corneille,
Et chez Victor Hugo, le Corneille vivant;
Chez tous ceux qui, pour l'art pleins d'une foi pareille,
Vont possédant déjà la gloire ou la rêvant;

Merci d'être venus nous exciter encore
A la lutte, au devoir, aux efforts triomphants,
A tout ce que la France aime, bénit, honore
Dans ses nobles aïeux et ses nobles enfants!

Une Décoration nouvelle. — Nous n'avons en France qu'une seule décoration proprement dite, qui est la Légion d'honneur. La médaille militaire n'est, ainsi que son nom l'indique, qu'une simple médaille. Je ne compte pas les nombreuses médailles commémoratives de nos campagnes militaires, Crimée, Chine, Mexique, ni même la médaille de Sainte-Hélène, pas plus d'ailleurs que les décorations universitaires. Donc un ordre unique jusqu'à ce jour, auquel le gouvernement vient, par décret, d'en ajouter un second, l'*Ordre du Mérite agricole,* destiné à récompenser exclusivement les services rendus dans l'agriculture.

Cet ordre se compose de chevaliers dont le nombre est fixé à 1,000, sans que le chiffre des décorations accordées puisse dépasser 200 par année. La décoration consiste dans une étoile à cinq rayons doubles, surmontée d'une couronne en feuilles d'olivier; le centre de l'étoile, entouré d'épis, présente d'un côté l'effigie de la République, avec la date de la fondation de l'ordre; de l'autre côté, la devise : « Mérite agricole ».

L'étoile, émaillée de vert, est en argent; son diamètre est de 40 millimètres.

Les chevaliers du Mérite agricole portent la décoration attachée par un ruban moiré vert, bordé d'un liséré de couleur amarante, sans rosette, sur le côté gauche de la poitrine. Le ruban peut également être porté sans la décoration.

Les nominations sont faites par arrêté ministériel.

Trouillebert et Corot. — Il n'est bruit dans le monde artistique que de ce tableau attribué à Corot, vendu et acheté comme tel après de nombreuses expertises, et qui, en somme, s'est trouvé être l'œuvre d'un peintre parfaitement inconnu et qui se nomme Trouillebert. Le voilà célèbre du coup, et il ne serait pas étonnant que dans peu d'années les Trouillebert véritables se payassent aussi cher qu'avait été payé ce faux Corot !

« L'amateur moderne, nous dit à ce propos Jules Claretie, place son argent sur des tableaux. Il en achète comme il achèterait du vingt pour cent. Ce n'est pas l'œuvre même, c'est la signature qui lui importe. Et si on le menace de la *conversion*, si les Corot deviennent des Trouillebert et les Courbet des Pata, l'amateur se fâche.

Pata est un peintre tout à fait remarquable qui a trouvé le secret de la peinture solide de Courbet, comme Trouillebert a saisi le charme quasi impalpable de Corot. M. Pata ne vend point des Courbet, il vend des Pata ; mais que de revendeurs font des Courbet

avec des Pata comme d'autres font des Corot avec des Trouillebert !

Il y avait un peintre de scènes algériennes, Paul Delamain, mort aujourd'hui, qui, avant Eugène Fromentin, étudia et saisit, moins finement que le maître, le cheval arabe et les burnous kabyles. Delamain mort, on a acheté nombre d'études et de tableaux de Paul Delamain, on a gratté la signature, on a mis le nom de *Fromentin*, et les Delamain se vendent couramment pour des Fromentin, en Amérique.

C'est le *truquage*, comme on dit en termes de métier. Il en est de même de certains *Victor* Dupré. On a substitué au prénom de *Victor* le prénom de *Jules*, et tel Jules Dupré transatlantique est un Victor Dupré débaptisé !

J'ai vu, un jour, Jules Dupré entrer, rue de Clichy, chez un marchand qui exposait un *Jules Dupré* d'il y a trente ans, avec la gravure de Maixey à côté pour bien prouver l'authenticité de l'œuvre.

J'avais signalé ce tableau à l'artiste. Nous disons au marchand :

« Il est bien de Dupré, votre tableau ?

— Parfaitement. Voici la signature. Mais je ne le vends pourtant pas garanti !

— Et vous avez raison, répond le peintre, car le tableau n'est pas de Jules Dupré !

— Mais, Monsieur...

— Et Jules Dupré, c'est moi !

— Alors, je ne dis plus rien, fit le marchand ; mais, si vous n'étiez pas vous, je vous assurerais bien qu'il est de vous ! »

L'aventure est des plus fréquentes. Diaz savait pertinemment où il y avait une fabrique de Diaz. Les faux les plus patents s'étalent aux devantures des boutiques. Je ne parle pas, bien entendu, des maisons hors de pair, et la mésaventure du *Trouillebert* n'est qu'un accident. On peut se tromper après tout, et une fois n'est pas coutume. Mais la falsification des tableaux est pratiquée sur une aussi grande échelle que celle des vins, et il n'y a pas de laboratoire municipal pour la dévoiler. »

Les Lauréats de l'Institut (Académie française). — Voici la liste des lauréats auxquels l'Académie française a attribué cette année la somme de 18,000 francs qui représente l'ensemble du prix Monthyon :

Un prix de 2,500 fr. à M. Gustave Larroumet, pour son remarquable ouvrage : *Marivaux, sa vie et ses œuvres.*

Deux prix de 2,000 fr. chacun à M. Émile Krantz : *Essai sur l'esthétique de Descartes;*

A M. Auguste Vitu : *La Maison mortuaire de Molière.*

Un prix de 1,500 fr. à M. Henri Welschinger : *La Censure sous le premier Empire.*

Neuf prix de 1,000 fr. chacun à :

M. Maurice Croisset : *Essai sur la vie et les œuvres de Lucien;*

M. Charles Bigot : *Le Petit Français;*

M. Léon de La Brière : *Madame de Sévigné en Bretagne;*

Mme Marie Robert Halt : *Histoire d'un petit homme;*

Mme Vattier (d'Ambroyse) : *Le Roman d'une sœur : six orphelins;*

Daniel Lesueur (Mlle Jeanne Loiseau) : *Le Mariage de Gabrielle;*

M. Gaston Tissandier : *Les Récréations scientifiques;*

M. Gaston Lavalley : *Les Grands Cœurs,* biographies et récits;

M. Stéphen Liégeard, pour un recueil de poésies, intitulé aussi : *Les Grands Cœurs.*

L'Académie a décerné enfin une médaille d'or de la valeur de 1,000 francs à M. Jules Comte, directeur de la Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts, pour récompenser et encourager cette intéressante publication.

Les Décorés de juillet. — Voici le nom de divers artistes et écrivains décorés à l'occasion de la fête du 14 juillet :

Ont été promus officiers de la Légion d'honneur :

MM. de La Rounat, directeur de l'Odéon;

Eug. Manuel, inspecteur général de l'Univer-

sité et auteur dramatique (*les Ouvriers*, *l'Absent*, etc.).

Le peintre Galland, professeur à l'École des Beaux-Arts.

Ont été nommés chevaliers :

MM. Émile Dehau, rédacteur du *Siècle;*

Cassigneul, directeur du *Petit Journal;*

Henry Yvan, dit Théodore Henry, directeur du journal *le Petit Marseillais* et auteur dramatique;

Notre ami et confrère René Delorme, chef de bureau au ministère du commerce, et qui est chargé de la critique dramatique à la *France* sous le pseudonyme de Saint-Juirs, dont il a également signé quelques romans.

Parmi les artistes décorés à l'issue du Salon, citons le peintre Roll, les sculpteurs Dalou et Morice, le graveur Pisan, l'architecte Dutert, et enfin M. Gruyer, de l'Institut, conservateur des peintures au musée du Louvre.

Une femme, — le fait est à noter pour sa rareté, — Mme Frary-Gross, a été décorée de la Légion d'honneur comme ancienne directrice d'ambulance pendant la guerre.

Le journal *la Liberté* a annoncé par erreur la nomination au grade de chevalier de M. Henri Becque, l'auteur distingué des *Corbeaux*. C'est le frère de cet écrivain, M. Charles Becque, chef de bureau à la grande chan-

cellerie de la Légion d'honneur, chevalier depuis 1872, qui a été promu au grade d'officier; mais il est évident que le tour de Henri Becque n'est qu'ajourné.

L'état civil de Louise Michel. — Voici la copie authentique de l'acte de naissance de Louise Michel, communiquée au *Figaro* par un de ses lecteurs :

N° 6
MICHEL (Louise)

L'an mil huit cent trente, le vingt-neuf du mois de mai, à l'heure de huit heures du soir, par devant nous Étienne Charles Demahis, maire de la commune de Vroncourt, canton de Bourmont, département de la Haute-Marne, est comparu Claude-Ambroise Laumond, âgé de quarante ans, docteur en médecine, domicilié à Bourmont, lequel nous a déclaré que le vingt-neuf du mois de mai, à cinq heures du soir, la demoiselle Marie-Anne *Michel*, femme de chambre, demeurant au château de Vroncourt, est accouchée dans ladite maison d'un enfant du sexe féminin qu'il nous présente et auquel il donne le prénom de *Louise* et le nom de *Michel*, lesdites déclarations et présentation faites en présence de Joseph-Benoît Girardin, âgé de trente-quatre ans, coutelier, domicilié à Vroncourt, et de Claude Desgranges, âgé de trente-quatre ans, propriétaire, domicilié à Vroncourt, et ont, le déclarant et les témoins, signé avec nous le présent acte de naissance après qu'il leur en a été fait lecture.

DEMAHIS, A. LAUMOND,
GIRARDIN, DESGRANGES.

Et le correspondant du *Figaro* ajoute :

« C'est à Vroncourt que, vers 1850, Louise Michel

courtisait la Muse, appelait Henri V de tous ses vœux, encensait Victor Hugo qui l'appelait *confrère*, demandait à la France d'offrir un asile à Pie IX, et lançait aux républicains d'alors cette tirade indignée que je copie dans un manuscrit inédit que j'ai sous les yeux :

. . . .

L'enfer et la folie, ensemble réunis,
Enchaînent à leur char les hommes asservis.
Le sol français s'émeut, et, tremblant de colère,
Veut rejeter enfin cette horde étrangère,
Qui, sous le joug sanglant de ses absurdes lois,
Fait tressaillir encor les ombres de nos rois!

Des sénateurs romains informes parodies,
Ils croient les imiter, pour être leurs sosies.
Levant leur tête hideuse et leur sanglant drapeau,
Ils appellent sur nous la honte et l'échafaud;
Du sombre Robespierre ils évoquent le spectre.
Ils ont brisé le trône et profané le sceptre;
Proscrit le sang des rois et menacé l'autel.
Déjà s'arme contre eux le bras de l'Éternel.
Sous un masque trompeur voilant leur perfidie,
Avec des mots brillants ils cachent l'infamie.
Retirez-vous, fuyez, subalternes tyrans,
Hideux nains affublés du manteau des géants!
Retirez-vous, fuyez : la France se réveille.
A nos vœux, à nos pleurs, un Dieu prête l'oreille;
Il rend à notre amour le descendant des rois,
Et nos palais déserts s'animent à sa voix!
Des fils de saint Louis l'immortelle bannière
Flottant sur nos remparts, le proclame à la terre.

. . . .

« *Souvent femme varie!* dit le proverbe. Si peu que Louise Michel croie devoir sacrifier aux grâces de son sexe, elle est du moins restée femme par les variations, en religion comme en politique. »

Dupin chansonné. — M. Paul Lacroix nous communique la chanson suivante, faite contre Dupin avant la république de 1848, et qui n'a jamais été publiée. Elle a couru au Palais et dans les salons orléanistes. L'auteur était certainement un électeur du département de la Nièvre.

M. DUPIN

AIR : *Un jour le bon Dieu s'éveillant.*

Gens de bourse, vrais loups-cerviers,
Je vous attaque volontiers :
Comme avocat, j'ai sous la robe
Montré si je suis homme probe;
Et chacun sait, quand je plaidais,
Le peu d'or que je demandais!
Si j'ai jamais pris de trop une obole,
Je consens, messieurs, à passer pour un drôle,
Je consens à passer pour un drôle!

D'avocat, ce n'est pas trop mal,
Je suis procureur général :
Au Palais, du fond de ma cave,
On m'a vu remonter en brave,
Après les trois jours de Juillet,

Pendant lesquels, pour parler net,
Si j'ai jamais joué le moindre rôle,
Je consens, Messieurs, à passer pour un drôle,
Je consens à passer pour un drôle!

Des trois Dupin je suis l'aîné,
En nous l'esprit est incarné :
La France doit en être fière!
Si bien qu'à la mort de ma mère
De la mère des trois Dupin,
J'ai pris d'avance le burin!
Si l'épitaphe a l'air d'une hyperbole,
Je consens, Messieurs, à passer pour un drôle,
Je consens à passer pour un drôle!

Il faut, pour être citoyen,
Commencer par être un chrétien :
A Raffigny, j'ai, de ma poche,
Fait le baptême d'une cloche :
Mais de Saint-Acheul croyez bien
Que je ne suis pas le soutien!
Si j'ai jamais visité cette école,
Je consens, Messieurs, à passer pour un drôle,
Je consens à passer pour un drôle!

J'étais loustic, un peu mordant,
Et c'est parfois compromettant;
Mais aujourd'hui, grâce à mon zèle,
La loi prévient toute querelle.
J'en suis content : car, pour ma peau,
J'aime l'arme dans le fourreau!
Si j'en ai pris d'autre que la parole,
Je consens, Messieurs, à passer pour un drôle,
Je consens à passer pour un drôle!

Ah! je vieillis, mes calembours
A la Chambre n'ont plus de cours :
Mon étoile vient, dans l'Adresse,
De filer avec maladresse,
En ne laissant au grand sauveur
Que ses souliers et son honneur!
Si je reprends mon crédit qui s'envole,
Je consens, Messieurs, à passer pour un drôle,
Je consens à passer pour un drôle!

La Claudication du comte de Chambord. — Les anecdotes pleuvent, en ce moment, sur le comte de Chambord, que sa maladie vient de replacer pour quelque temps en complète évidence.

La vicomtesse de Chaignon, fille de M. de Lavillate, officier de la garde royale sous Charles X, et qui fut attaché par le roi à la personne du duc de Bordeaux, vient de publier quelques souvenirs sur son père. Nous en extrayons la partie suivante qui donne l'origine de l'accident qui rendit le comte de Chambord infirme pour la vie.

« Le prince, en 1839, à dix-neuf ans, avait la taille d'un cuirassier, et par la tenue de sa tête paraissait plus grand... Deux ans plus tard, en 1841, un jour qu'il était au château de Kirchberg, il sortit à cheval du château. Il était accompagné de MM. de Locmaria et de Foresta. A une assez grande distance du château, il rencontra dans un chemin creux et étroit une charrette couverte d'une toile. Le cheval du prince eut peur et

se cabra. M. de Locmaria, craignant un accident, voulut marcher en avant.

« Ce serait un mauvais précédent, et cela me regarde », dit le prince.

Alors, il donna un vigoureux coup d'éperon à l'animal qui se renversa sur son cavalier. Celui-ci lui sangle un coup de cravache. Le cheval veut se relever, mais il retombe sur la cuisse du prince. Il y eut fracture grave du col du fémur. Le prince avait alors vingt et un ans. »

Le Mensonge au théâtre. — La récente reprise du *Menteur,* de Corneille, à la Comédie-Française, a inspiré à notre confrère Sarcey les réflexions suivantes à propos du rôle que jouent au théâtre le mensonge et les menteurs.

« Nos écrivains sont toujours hommes de style. Où la réalité a le tort de ne pas mettre de point, ils en laissent tomber un pour finir; ils dérangent les faits pour les arranger; ils les parent afin de frapper davantage les yeux. Ils font œuvre d'art. Ce sont des *menteurs.*

C'est ainsi que s'explique le plus souvent cette manie d'exagération qui est si commune en notre pays et qui n'est pas rare non plus, dit-on, en Italie et en Espagne. Il faut absolument faire effet et forcer les mots. Vous vous rappelez le joli récit que contait si bien Arnal :

« Je me sauvai à travers l'escalier, j'arrivai au qua-

« trième étage et fermai sur moi la porte. Tout le monde « accourait derrière moi, et ils étaient sur le palier plus « de dix mille qui regardaient par le trou de la serrure.

« — Oh! dix mille? lui dit son interlocuteur avec « doute.

« — Ils étaient au moins quatre », reprend Arnal avec conviction.

Dix mille! Voilà l'homme d'imagination. S'il avait dit : « Quatre personnes couraient après moi », c'eût été la réalité nue et sèche. Mais que voulait-il? Enfoncer dans l'esprit de son auditeur l'idée qu'il avait couru un grand danger, qu'un bruit terrible de pas se pressait derrière lui; il a donc, usant d'un procédé familier à tous les arts, grossi le trait dont il voulait que les yeux et l'imagination demeurassent frappés.

C'est grâce à cet élément que le mensonge, dont le nom seul excite l'horreur, est si agréable dans la comédie de Corneille et dans toutes celles qui ont été faites depuis sur ce thème. »

LES MOTS DE LA QUINZAINE.

« Quelle chance, cette petite Emmeline ! Elle épouse un homme charmant, un agneau...

— Il effacera les péchés du monde ! »

(*Gaulois.*)

En diligence, deux nouveaux mariés anglais. Simple dialogue :

« Vô étiez bien, milady ?

— Yes.

— Vô ne sentez pas le cahote ?

— Nô.

— Vô n'avez pas le courant d'air ?

— Nô.

— Vôlez-vô me céder vôtre place ?... »

(*Gaulois.*)

« J'ai une aphonie de la voix », disait dernièrement un bon bourgeois à Eugène Labiche.

Celui-ci, de son air le plus grave :

« Ce sont les plus dangereuses ! » (*Figaro.*)

Un Marseillais, à un de ses amis, qui a toujours le cigare à la bouche :

« Le tabac, c'est ta ruine. Si tu ne fumais pas, tu aurais, depuis dix ans, une bastide aux Aygalades.

— Tu ne fumes pas, toi ?

Jamais.

— Eh bien ! reprend l'autre en se levant, mène-moi à ta bastide ! » (*Figaro.*)

Un bébé très moderne, ayant entendu parler des sacrements de l'Église, demande à sa mère des renseignements :

« Est-ce qu'il en reste encore, des sacrements de l'Eglise ?

— Mais, évidemment, il y en a toujours.

— C'est que j'ai entendu dire, hier, que la dame de l'entresol venait de recevoir les derniers. »

(*Gaulois.*)

VARIÉTÉS

LE MÉNAGE D'HENRI HEINE

Notre spirituel confrère, M. Alex. Weill, dont la verve est toujours si alerte et si originale, vient de publier ses *Souvenirs intimes sur Henri Heine* à la librairie Dentu. Ce piquant volume, si plein de révélations inédites, eût dû être plutôt intitulé : *Le Ménage d'Henri Heine.* C'est en effet dans le ménage même de cet écrivain exotique et en même temps si français que nous introduit Alex. Weill, qui a si bien connu Heine et sa

femme, et qui a vécu dans l'intimité la plus complète avec ces deux singuliers époux. Il nous fait donc le récit véridique de la vie commune de Heine et de Mathilde, qui fut sa maîtresse avant d'être sa femme, et il nous fait connaître des détails bien curieux et bien particuliers qui donnent à son récit un intérêt des plus vifs.

Mathilde, qui devint Mme Heine, était d'une beauté extraordinaire. « Si la beauté plastique sans distinction peut être parfaite, celle de Mathilde était la perfection même. Elle était taillée en marbre; ses dents étaient plus belles que les perles les plus blanches d'Ophir, et, comme toutes les femmes aux belles dents, elle souriait à tout moment... La première fois que Heine me demanda mon avis sur Mathilde, je lui dis : « Physiquement, « elle ressemble à Marie Stuart, moins, j'espère, le vice « et le crime... »

Quant à Heine lui-même, voici le portrait qu'il traçait de sa femme :

« Elle est tout à fait originale et *sui generis,* et voilà pourquoi je l'aime tant. Avec sa nature excessive, elle ne ferait pas de mal à un chat; elle adore les bêtes, surtout les perruches, et ne lit pas de romans. J'ai dépensé plus de dix mille francs pour lui apprendre à lire et à écrire, car quand je l'ai prise elle ne savait rien. Marie Stuart était jalouse, Mathilde ne l'est pas... »

C'est dans un magasin de ganterie du passage Choiseul, où elle était ouvrière, que Heine découvrit cette

merveille. Sa patronne était une parente qui l'avait fait venir de la Belgique « pour attirer les clients par sa beauté printanière ». Heine ne parvint pas facilement à la séduire : il fallut beaucoup de temps et de pourparlers pour décider Mathilde à quitter son magasin pour la maison du poète. Ce fut d'abord comme sa maîtresse qu'elle vécut avec lui ; puis Heine l'épousa, et, de fait, elle n'appartint jamais qu'à lui.

Les deux époux s'adoraient, et néanmoins se querellaient très souvent. Les choses allaient même si loin que parfois Mme Heine « était battue ». Heine disait à Weill : « Ma femme a de nouveau besoin d'être battue... » Et le jour de batterie était ordinairement le lundi. Ce jour-là, « il tirait les petits rideaux des fenêtres, et, de ses deux pauvres poings, il tapait sur les deux belles épaules de Mathilde, qui ne bougeait pas et se laissait battre en pleurnichant... Le prix de la réconciliation était toujours ou un chapeau, ou un châle, ou une mantille. »

Mais nous ne pouvons nous étendre plus longtemps sur ce piquant volume, qu'il faut absolument lire et même étudier, car il renferme de nombreux renseignements anecdotiques et historiques qui peuvent passer pour documentaires, notamment le très curieux récit d'un dîner qui eut lieu chez Alex. Weill, en 1847, et qui réunissait, à côté de l'amphitryon, Eug. Sue, Balzac et Henri Heine : c'est là le point culminant du livre.

Alex. Weill ne nous raconte pas la fin si triste d'Henri Heine, le lecteur en trouvera les douloureux détails dans le remarquable ouvrage qui renferme les *Souvenirs de Mme Jaubert*, publié chez Hetzel. Quant à Mathilde, elle survécut à son mari... « Je l'ai rencontrée, nous dit Weill, un peu obèse, mais toujours belle et accompagnée de deux chiens blancs... Elle ne s'est pas remariée, et je l'ai toujours connue honnête et vertueuse. Si sa tête avait été à la hauteur de son cœur, elle eût été une merveille de femme. Qu'elle repose en paix! Elle n'a fait de mal qu'à son mari, et son mari lui a pardonné. La postérité fera de même... »

En somme, le mariage de Heine ne fit que très imparfaitement son bonheur; il avait eu le tort d'épouser une grisette, qui eut le mérite de lui demeurer fidèle, mais qui n'eut que celui-là. C'est la conclusion que nous devons tirer de l'intéressant ouvrage d'Alex. Weill.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 15 — 15 AOUT 1883

SOMMAIRE.

La Quinzaine : MM. Sardou et Dumas fils. — Allocutions scolaires. — L'Affaire Libri. — Nécrologie. — Théâtres : Opéra, Porte-Saint-Martin, Châtelet, Théâtre des Nations.

Varia : Deux tremblements de terre en 1688. — La Croix de Louis Monrose. — Le Serpent de mer. — Heureuse Académie ! — Un Crabe disputé. — Les Vins du château.

Les Mots de la Quinzaine.

Variétés : La Maison de Saint-Denis.

LA QUINZAINE. — Deux polémiques, dont l'une assez vive, débattues et soutenues toutes deux par deux maîtres en l'art d'écrire, et par deux des plus illustres auteurs dramatiques de ce temps, MM. Dumas fils et Sardou, ont occupé littérairement l'attention publique pendant la dernière quinzaine.

Nous avions jadis mentionné ici même la revendica-



tion formulée par M. Mario Uchard, auteur de la comédie *la Fiammina*, au sujet de la comédie de M. Sardou qui a pour titre *Odette*. M. Uchard avait alors publié un mémoire dans lequel il accusait formellement M. Sardou de plagiat. Enfin, passant de la parole aux actes, M. Uchard porta l'affaire devant la première chambre du tribunal civil de la Seine, pour se voir allouer des dommages-intérêts, reprochant à M. Sardou d'avoir puisé dans *la Fiammina* l'idée, l'intrigue et jusqu'à certains mots de sa comédie d'*Odette*. L'affaire est venue, dans ces conditions, le vendredi 27 juillet dernier, Me Pouillet plaidant pour M. Uchard et Me Cléry pour M. Sardou.

A ce propos, M. Sardou, qui n'avait encore répondu que peu de chose aux attaques de M. Uchard, produisit, au moment du procès, une brochure en riposte à celle de son adversaire. Cette brochure, intitulée *Mes Plagiats*, est une page d'histoire littéraire fort curieuse. Sardou y résume très habilement toutes les accusations d'emprunt et même de plagiats complets portées contre lui à propos de presque toutes ses pièces, et il présente en même temps sa défense. Quant à *Fiammina*, il cite une lettre écrite par lui à Uchard, en réponse à une autre lettre que celui-ci lui avait adressée pour lui signaler les points étonnants de ressemblance qu'il trouvait entre sa comédie et *Odette*. Cette lettre contient en quelques lignes la défense tout entière de l'auteur d'*Odette* :

Novembre 1882.

Mon cher ami,

La question est fort simple. La *Fiammina* est de vous, et *Odette* est de moi. Je ne reconnais pas, entre les deux pièces, d'autre ressemblance que celle qui résulte forcément de la même situation, situation qui appartient à tout le monde et qui est du domaine commun : *la séparation du mari et de la femme.*

Je n'ai même pas songé à relire la *Fiammina* en faisant *Odette.*

Je ne dois rien à la *Fiammina :* je ne lui ai fait aucun emprunt. Vous êtes chez vous; je suis chez moi. Je ne me suis pas plus inspiré de la *Fiammina* pour ma nouvelle pièce que je ne m'étais inspiré de votre *Raymon* pour *les Vieux Garçons;* car, à cette époque-là, je ne le connaissais pas.

J'ajoute, pour le confrère, que s'il se croit en mesure de faire valoir les étonnantes prétentions formulées dans sa lettre, il ne tient qu'à lui de porter le débat devant la commission dramatique.

Mais je m'adresse encore une fois à l'ami, et je ne le lui conseille pas; car, vrai, mon cher Uchard, votre réclamation est insensée.

Sur ce, poignée de main, quoi qu'il arrive.

VICT. SARDOU.

Dans sa brochure M. Sardou rapproche les deux sujets d'*Odette* et de *Fiammina* ainsi que l'avait fait son adversaire, lequel avait même dressé une sorte de petit tableau synoptique où il prétendait montrer que les deux pièces pouvaient être résumées dans les mêmes phrases, dans le même sommaire pour ainsi dire, les

noms des personnages seuls étant changés. M. Sardou fait ressortir à quels extrêmes absurdes on arriverait avec ce procédé :

« Supposons, dit Sardou... — que l'on me pardonne un tel blasphème !... — supposons que Uchard est Molière, et que je suis, moi, Beaumarchais !... Il a fait jouer *l'École des Femmes*, je fais jouer *le Barbier de Séville*. Il m'accuse de plagiat, et il le prouve par le petit tableau suivant :

ARGUMENTUM

DE *l'École des Femmes* OU DU *Barbier de Séville*.

(AD LIBITUM)

{ Arnolphe / Bartholo } est le vieux tuteur d'une jeune { Agnès, / Rosine } et il est amoureux de sa pupille qui ne peut pas le souffrir et qui lui préfère un jeune galant { Horace / Almaviva }. C'est en vain que { Arnolphe / Bartholo } fait bonne garde et cherche à supprimer tous rapports entre { Agnès / Rosine } et { Horace / Almaviva }. La pupille est plus fine que son argus et, en dépit de toutes les ruses de { Arnolphe / Bartholo }, elle trouve le moyen de correspondre avec { Horace / Almaviva } et même de le recevoir dans la maison de son tuteur à l'insu de celui-ci. Enfin { Arnolphe / Bartholo } se décide à brusquer les choses par son ma-

riage avec { Agnès / Rosine ; celle-ci en donne avis à son amant et, au moment même où le tuteur croit triompher, Agnès / Rosine } se fait enlever par { Horace / Almaviva et l'épouse à la barbe de { Arnolphe / Bartholo , qui est forcé de consentir à cette union.

« Et voilà *le Barbier de Séville* bien convaincu d'être exactement la même pièce que *l'École des Femmes*.

« Il m'a suffi pour cela de procéder exactement comme Uchard : de supprimer dans la dissection des deux pièces tout ce qui est la saveur propre, l'originalité, la force de chacune d'elles ; tout ce qui distingue l'ingénieuse Rosine de l'ingénue Agnès, Bartholo d'Arnolphe, Almaviva d'Horace ; de négliger l'intrigue, qui diffère, les scènes, qui n'ont rien de commun, le dialogue, le style, etc. Bref, tout ce qui fait de *l'École des Femmes* une œuvre originale, bien à Molière, et du *Barbier de Séville* une œuvre personnelle, toute à Beaumarchais.

« Et, admirable résultat qui prouve bien la valeur du procédé Uchard, j'ai pu raconter tout *le Barbier de Séville* sans prononcer une seule fois le nom de Figaro !...

« Où trouverait-on une démonstration plus éclatante de cette vérité que j'affirmais tout à l'heure : « Tout « est dans la forme ! » — Molière et Beaumarchais ont puisé l'idée de leurs pièces à la même source : dans *la*

Précaution inutile de Scarron, qui l'avait empruntée aux *Facétieuses Nuits* de Straparole, qui l'avait trouvée lui-même dans le *Pecorone* de ser Giovanni, qui la tenait d'un autre, lequel, etc., et ainsi de suite jusqu'à la naissance du monde, où le premier barbon amoureux de sa pupille fut nécessairement trompé par elle pour un blondin ! »

Et le tribunal, d'accord en cela avec l'opinion publique, a donné raison à Sardou contre Mario Uchard. « *Fiammina* et *Odette*, a dit très spirituellement le substitut chargé de résumer l'affaire, sont deux sœurs jumelles qui ont eu le même berceau ; mais elles ont grandi séparément, leur destinée a été différente, et elles sont entrées dans la vie par des chemins tout à fait divers, si divers même qu'il était impossible qu'elles se rencontrassent. »

— M. Alexandre Dumas fils vient de publier sur la question de la recherche de la paternité une brochure qui fait grand bruit en ce moment. On sait que M. Rivet, député, a déposé un projet de loi admettant la recherche de la paternité et condamnant le père reconnu qui ne veut pas épouser la mère à lui payer des dommages-intérêts. C'est une question que M. Dumas a touchée en plusieurs de ses romans et de ses pièces, et il n'a pas résisté au désir de donner son avis sur le projet.

La première partie de la brochure expose l'état de

la question, et la seconde l'opinion personnelle de M. Dumas fils. C'est un jugement de la cour d'appel de Paris, du 28 juin dernier, qui l'a engagé, dit-il, à intervenir dans ce débat si palpitant et si touchant et qui, depuis tant d'années, on pourrait dire tant de siècles, attend toujours sa solution. Sa nouvelle brochure est sortie de l'indignation qu'il a éprouvée en lisant ce jugement.

Mlle G... était entrée au service de M. G..., cultivateur dans la Marne, son parent, marié et beaucoup plus âgé qu'elle. M. G... eut avec elle des rapports intimes desquels naquirent successivement deux enfants. Mlle G... s'étant placée à Paris, M. G... cessa de lui envoyer aucune espèce de secours. Le tribunal de Vitry-le-François, auprès duquel son tuteur introduisit une demande en dommages-intérêts fondée sur la séduction, jugea que l'âge de la jeune fille, sa qualité de parent, sa qualité de maître, faisaient à G... un devoir de conscience et d'honneur de la diriger, de la surveiller, et à plus forte raison de la respecter; il le condamna à 6,000 francs de dommages-intérêts. G... en appela, et le 28 juin dernier, la cour d'appel de Paris, présidée par M. Sénart, décida que la séduction n'avait pas été accomplie à l'aide de moyens coupables et que G... n'était responsable que devant son *for intérieur*. Elle infirma le jugement du tribunal de Vitry-le-François, débouta la fille G... de sa demande, ordonna

la restitution de l'amende et la condamna aux dépens.

Ce jugement, pense M. Dumas, prouve que la proposition de M. Rivet était urgente. Il est temps, dit-il, de mettre un terme à une si criante injustice. Et M. Dumas en arrive même à trouver le projet de loi du député insuffisant. Voici donc comment, s'il était lui-même législateur, il rédigerait la loi :

« 1° Tout homme célibataire qui sera reconnu père d'un enfant qu'il aura abandonné à la charge de la mère, sera, à la suite des réclamations de ladite mère, et des preuves établies par elle, obligé de donner son nom à cet enfant et de lui fournir des moyens d'existence selon sa position et dans une proportion qui ne pourra pas être inférieure à la somme de 1 franc par jour.

« 2° Si cet homme est marié et dans l'impossibilité de donner son nom; s'il est pauvre et dans l'impossibilité de fournir à l'enfant les moyens d'existence nécessaires, il sera condamné à un emprisonnement qui pourra être de deux à cinq ans, deux ans étant le minimum.

« 3° Toute femme qui sera convaincue d'avoir poursuivi en recherche de paternité, dans un but de spéculation ou de scandale, un homme innocent, sera punie (non pas, comme vous le demandez, Monsieur, de la peine des diffamateurs), mais de la peine des faux témoins en justice, qui peut être de dix ans de détention,

ou des faussaires, qui peut être de vingt ans de travaux forcés.

« 4° La mère convaincue d'avortement sera, ainsi que ses complices, punie de dix ans à vingt ans de travaux forcés.

« 5° La mère convaincue d'infanticide sera punie de mort. »

Telles sont les vues du célèbre écrivain sur la question soulevée par le projet de loi de M. Rivet. Mais M. Dumas est sceptique, et il ne croit guère au succès des idées qu'il préconise avec tant de chaleur, beaucoup plus pour donner satisfaction à sa conscience qu'avec l'espoir de réussir. D'abord ses vues sont celles d'un romancier et d'un auteur dramatique, et il estime que c'est là une double raison pour leur porter malheur. « Rien de ce qui regarde la femme, dit-il, n'intéresse nos hommes politiques, qui, à ce qu'il paraît, n'ont ni mère, ni sœurs, ni femme, ni filles, ni maîtresses même. Entre la Vierge Marie et Louise Michel ils ne distinguent rien. » Il n'importe; fort de l'exemple de Molière, qu'il invoque dans sa brochure, M. Dumas s'en remet à l'avenir : « Cela n'empêchera cependant pas ces choses de s'accomplir un jour ou l'autre!... »

Allocutions scolaires. — Un certain nombre de distributions des prix de nos grands lycées ont offert cette année un intérêt littéraire tout particulier. Ainsi, c'est

M. Ernest Renan qui a présidé celle du lycée Louis-le-Grand, et il y a prononcé une allocution très fine et très familière à la fois, pleine de bonhomie et d'érudition, en un mot très académique, bien qu'elle n'en eût pas l'air.

A Charlemagne, c'est un des anciens élèves du lycée, devenu aujourd'hui et depuis longtemps l'un des plus brillants écrivains contemporains, M. Edmond About, qui a pris la parole. Son discours n'a été qu'une simple étude rétrospective dans laquelle il a passé en revue ses souvenirs de lycéen, citant les élèves de son temps qui se sont fait un nom, mais celà dans un style clair, spirituel, amusant même, qui a enchanté et enthousiasmé son jeune auditoire. Les élèves du temps d'About étaient François-Victor Hugo, Louis Ulbach, Eug. Manuel, Chassang, Glachant, Fallex, Edmond Got, aujourd'hui doyen de la Comédie-Française, Tissot, encore dernièrement ambassadeur à Londres, Gustave Doré et Paul Albert, hélas! tous deux prématurément disparus, le professeur et critique Maxime Gaucher, etc.

J'allais oublier l'un des plus connus de ces condisciples d'About, son intime ami, le Pylade dont il est l'Oreste, le bras droit dont il est le bras gauche, notre confrère Sarcey.

« J'entends encore notre professeur de septième, dit About dans son allocution, dicter les places de notre première composition au mois d'octobre 1839. Je vois

encore descendre des gradins un gros garçon sanglé dans son habit bleu barbeau à boutons de métal et si myope sous ses énormes lunettes, qu'il trébucha deux ou trois fois avant d'atteindre le banc d'honneur. Il était le premier en thème et s'appelait Francisque Sarcey. »

Au lycée Henri IV, signalons une curieuse innovation. M. Chantavoine, professeur chargé du discours traditionnel, a cru devoir le prononcer en vers, et en vers vraiment pas mal tournés, d'une forme vive, également familière et qui nous console de tant d'autres discours arides et prétentieux tels qu'on en a trop souvent prononcé en semblable occasion. Voici le début de cette poétique allocution :

Vous partirez bientôt pour un heureux voyage,
Vous briserez gaîment le mur de la prison,
Vous vous envolerez vers un libre horizon,
Et, comme des oiseaux échappés de leur cage,
Vous reverrez le lieu natal, ville ou village,
Et vous retrouverez le seuil de la maison.

Je viens vous dire adieu sur la porte entr'ouverte,
Adieu pour quelques-uns, pour d'autres au revoir.
Rassurez-vous pourtant, je ne veux rien prévoir,
Sinon que cette cour sera bientôt déserte;
Dehors l'air est plus vif et la feuille plus verte;
La liberté vous tente, et vous l'aurez ce soir.

Ce soir vous dormirez d'un sommeil sans contrainte,
Vous vous réveillerez demain... quand vous voudrez,
Les yeux brillants, l'esprit en fête, et vous irez

Des bras de votre mère et de sa douce étreinte,
Dissipés sans remords et vagabonds sans crainte,
Revoir les vieux amis que vous reconnaîtrez.

Ces vieux amis, ce sont les coteaux et les plaines,
L'Océan dont le bruit sourd et mystérieux
Est comme un long soupir qui monte vers les cieux,
Et les grandes forêts dont les branches sont pleines
Du doux frémissement des légères haleines
Et du concert des nids effarés ou joyeux.

L'Affaire Libri. — La communication suivante, relative à l'affaire Libri, est extraite d'une note envoyée à Florence par le correspondant d'un journal italien. — « La grande affaire Libri, qui avait si vivement préoccupé le petit monde des bibliothèques publiques en 1848 et 1849, semblait tout à fait enterrée avec le malheureux savant italien naturalisé français, condamné par contumace comme voleur de livres, de manuscrits et d'autographes. La plupart des défenseurs et des amis de Libri sont morts : Mérimée, Guizot, Paulin Pâris, en France; Holmes, de Morgan, Panizzi, en Angleterre. Or, voici que le procès de Libri ressuscite et se ravive devant le tribunal de l'opinion et de la science. M. Léopold Delisle, le savant directeur de la Bibliothèque nationale, a prouvé d'une manière péremptoire que cinq ou six manuscrits vendus par Libri à lord Asburnham, provenant de nos dépôts publics, avaient dû être soustraits à la bibliothèque

publique de Lyon et à la bibliothèque de Tours : de là une nouvelle levée de boucliers contre la mémoire de Libri, qui possédait (le fait est incontestable) cinq ou six précieux manuscrits volés à deux bibliothèques de France. Or, Libri avait vendu à lord Asburnham non seulement ces cinq ou six manuscrits d'une provenance suspecte, mais encore deux mille manuscrits en tout genre, qui ont passé de ses mains dans celles de lord Asburnham. Déjà on accuse Libri d'avoir dérobé ces deux mille manuscrits dans nos bibliothèques départementales! Qui osera prendre maintenant la défense de Libri contre ce nouveau réquisitoire criminel de l'opinion?

« Nous voudrions que ce fût Libri lui-même, car on sait que, s'étant retiré malade dans sa patrie, où il est mort le 28 septembre 1869, il n'avait jamais désespéré de se justifier de la formidable accusation qui le poursuivait depuis 1848 : c'était dans ce but qu'il rassemblait les pièces justificatives de sa défense et qu'il écrivait des mémoires destinés à répondre à ses accusateurs. Ces mémoires, ces pièces justificatives existent. Les amis de la justice et de la vérité espèrent que le moment est venu de les produire. Lorsque Libri sentit que sa fin était proche, il fit réunir sous ses yeux tout ce qui, dans sa pensée, pouvait servir à sa justification posthume : vingt caisses furent remplies de correspondances, de papiers, de documents et de livres. Mme Libri, sa

seconde femme, que Libri avait épousée pendant son exil, reçut de lui-même la mission solennelle de faire parvenir ces vingt caisses à M. Guizot, qu'il chargeait de publier, en temps utile, les preuves irréfutables de son innocence. Les dernières volontés de Libri ont été exécutées religieusement par Mme Libri, née de Lamotte, qui doit résider aujourd'hui dans sa famille, à Swanage, comté de Dorset, en Angleterre. Les caisses, adressées à M. Guizot par le chemin de fer italien, lui sont parvenues un mois après la mort de Libri, comme sa veuve l'a déclaré à toutes les personnes que le fait pouvait intéresser. Le bruit a couru alors que M. Guizot avait fait déposer, soit à la Bibliothèque nationale de Paris, soit au British Museum de Londres, les caisses qui doivent contenir le dernier mot de l'affaire Libri, pour être ouvertes à une époque fixée par M. Guizot lui-même. Le moment n'est-il pas venu de les ouvrir ? »

Nécrologie. — Le peintre Pierre Cot est mort le 1er août, âgé d'à peine quarante-six ans. Il avait commencé par la peinture de genre, et tout le monde se souvient du délicieux tableau *le Printemps* qui a fait sa réputation et qu'ont tant popularisé la gravure et la photographie. On a reproduit en effet sous toutes les formes cette toile charmante qui a fait, on peut bien le dire, le tour du monde. Dans ces dernières années, et comme seconde manière, M. Cot était devenu portraitiste, et il a

également excellé en ce genre. Cet habile artiste disparaît en pleine renommée et sa mort est une perte véritable pour les arts.

— Le docteur Parrot, membre de l'Académie de médecine, est mort le 7 août à Paris. Il avait commencé ses études médicales en 1849. Reçu docteur en 1857, et nommé agrégé en 1860, il était devenu médecin des hôpitaux en 1862 et professeur de la faculté à la chaire d'histoire de la médecine en 1876. Cinq ans après, le docteur Parrot était nommé médecin en chef de la maison d'éducation de la Légion d'honneur à Saint-Denis, et, comme tel, il avait presque aussitôt à combattre une épidémie d'angine diphtérique qui s'était manifestée dans ce grand établissement. La croix d'officier de la Légion d'honneur le récompensa l'année suivante du zèle et de l'intelligente activité qu'il déploya en cette circonstance. Le docteur Parrot n'avait encore que cinquante et un ans.

Théâtres. — L'Opéra vient de remettre *l'Africaine* à la scène avec une distribution entièrement nouvelle pour les principaux rôles du grand ouvrage de Meyerbeer. C'est Mlle Dufrane qui chante aujourd'hui le rôle de Selika, où Mme Sass et surtout Mme Krauss ont laissé de si puissants souvenirs. Sans prétendre à faire oublier ses illustres devancières, Mlle Dufrane s'est fait remarquer et applaudir, notamment dans la berceuse du

deuxième acte et dans le grand air du Mancenillier. Mlle Lureau a eu un égal succès dans le personnage, d'ailleurs un peu effacé, d'Inès. Un débutant, M. Plançon, qui avait déjà chanté, il y a quelques semaines, le rôle de Méphistophélès dans *Faust* à la satisfaction générale, a également réussi dans le personnage de l'amiral, où il se montrait pour la première fois. Enfin M. Dereims chantait aussi pour la première fois le rôle de Vasco. Ce n'est qu'un ténor de grâce que M. Dereims, et il devait nécessairement faiblir dans les passages du rôle qui exigent un grand développement de la voix. Mais il a chanté adorablement le grand air et sa partie du brillant duo du quatrième acte. Quant à M. Lassalle il a eu son succès habituel dans le personnage de Nelusko, et il a même été cette fois, au quatrième acte, l'objet d'une ovation véritable.

— Le 4 août la Porte-Saint-Martin a repris un drame de Théodore Barrière et Léon Beauvallet, *le Crime de Faverne*, que Frédérick Lemaître, sur le déclin de sa carrière, avait créé en 1868 à l'Ambigu, et où il avait obtenu un de ses derniers succès. Le grand comédien était secondé dans cette pièce, assez médiocre d'ailleurs, par Brindeau, Castellano et Schey. Aujourd'hui c'est Taillade qui joue le rôle du notaire Séraphin. Il le rend autrement que Frédérick, dont il n'a ni la puissance de geste ni la grande autorité, mais son interprétation, plus âpre et plus dure même, pourrait-on dire, n'en est pas

moins intéressante. En somme, ce remarquable artiste a eu, avec Mme Fromentin, toujours si mesurée et si habile comédienne, les honneurs de la soirée.

— Au Châtelet, une vieille féerie, *Peau d'âne*, de MM. Vanderbuch, Laurencin et Clairville, vient d'obtenir un nouveau et durable succès, grâce à une série d'innovations et de rajeunissements qui ne laissent plus guère subsister que le cadre de l'œuvre primitive. Cette féerie, qui avait été jouée à la Gaîté le 14 août 1863, sous la direction Koning, n'avait alors que vingt tableaux; elle en a trente aujourd'hui! mais l'intérêt de la nouvelle reprise est plutôt en dehors de la pièce que dans la pièce elle-même. Ce sont les accessoires et le machiniste qui triomphent absolument seuls, grâce surtout à une compagnie de clowns anglais du nom de Lauri, qui accomplissent des exercices d'une agilité véritablement vertigineuse. Il y a là notamment une course au singe qui doit attirer tout Paris pendant plusieurs mois. O littérature!...

— Il n'y a pas grand'chose à dire d'une certaine *Orpheline de Senillac*, drame en six actes et un prologue, de M. Ernest Morel, qui supporte difficilement une analyse. C'est le Théâtre des Nations qui nous a donné ce nouveau produit d'un genre dramatique dont il a malheureusement l'habitude. Ce n'est guère que vers la conclusion du drame que l'intérêt commence, et la salle était aux trois quarts vide lorsqu'un cinquième acte assez habilement

6

fait a un moment réveillé les quelques spectateurs qui restaient. Nous souhaitons, sans l'espérer, que *l'Orpheline de Senillac* fasse des recettes.

Montbars et le comique Gardel se sont fait applaudir, ce dernier surtout, qui a de l'avenir et qui ne restera certainement pas aux Nations.

VARIA. — *Deux Tremblements de terre en* 1688. — L'émotion du public a été péniblement excitée par les détails de la terrible catastrophe qui a frappé la petite île d'Ischia : à ce propos, M. Thénard nous fait part de la relation d'un malheur semblable et plus épouvantable encore, qui détruisit presque la ville de Smyrne en Asie Mineure.

Cette relation est tirée d'une lettre qui se trouve dans le Journal d'un bourgeois de Marseille, publié par la *Société pour l'étude des langues romanes, à Montpellier*.

« Je me suis donné l'honneur de vous escrire par les deux derniers courriers touchant le dessein que j'avois de passer d'icy à Smyrne ; mais il ne faut plus parler de cela : Smyrne a passé, il n'est plus qu'un tas de pierres l'une sur l'autre ; et cette ville si fameuse par son négoce qu'il avoit fallu des siécles pour la rendre ce qu'elle estoit, la voilà détruite au néant dans deux heures de temps par un horrible tremblement de terre

qui luy survint le 20 de ce mois entre onze heures et midi. Cecy est fort surprenant d'abord, et il est vray qu'il l'est; mais ce sont les effets de ce misérable monde après lequel nous soupirons tant de voir périr les choses les plus solides et les mieux establies, et cependant nous ne faisons point réflexion pour nous amender, ou si nous en faisons, ce n'est qu'en passant dans le temps que les accidents arrivent, après quoy nous n'y pensons plus.

« Cet effroyable tremblement de terre a duré pendant quatre jours et quatre nuits; d'autres disent six, mais autant que c'en soit quatre que six, puisque vingt-deux secousses qu'il fit pendant lesdites deux heures ont suffi pour détruire presque entièrement toute la ville, à la réserve seulement de quelques maisons au haut, proche de l'ancien château; et deux ou trois au bas, où demeuroient les marchands, mais en si mauvais estat qu'il faut achever de les abattre, pour les refaire si on veut les habiter. On dit qu'il a péri plus de quinze mille personnes, ce qui est peu au regard de cent mille dont cette ville estoit peuplée, eu égard à la violence avec laquelle il commença; car il donna si peu de temps pour s'y reconnoistre, qu'on croit cecy un miracle qu'il en soit tant échappé, et s'il estoit arrivé la nuit comme le jour, il ne se seroit pas sauvé une personne, la perte qu'il s'est fait en cette ville ne se peut pas estimer, car elle estoit fort riche et on n'a sauvé

que peu de chose à cause du feu qui s'y prit le mesme jour, qu'on croit estre venu des maisons mesmes : car elles n'estoient pas sans feu à ceste heure là, qui se prit au bris d'icelles dans les mesmes ruines, qui a presque tout consumé, jusques aux pierres, qu'il a reduites en cendres pendant trois jours et trois nuits qu'il a duré. Ç'a été une désolation si grande qu'il faut fondre en larmes au recit qu'on en a fait et aux relations qu'on a envoyées. Sans ledit feu, on auroit retiré tout ce qu'il y avoit sous les ruines, ou du moins on n'auroit perdu que fort peu de chose, avec la démolition des maisons; mais cet impitoyable élément a fait la désolation générale de tout ce qu'il y restoit de gens de ceste miserable ville.

« Les trois nations françoise, hollandoise et angloise y ont beaucoup perdu, mais principalement la dernière, parce qu'ils avoient leurs magasins pleins, soit de leurs marchandises ou de celles dù pays, qu'ils devoient charger sur leurs vaisseaux. Les Hollandois n'ont pas tant perdu, parce que leurs convois n'y estoient pas arrivés, et la nostre y a perdu moins que les autres : mais quelque petite qu'en soit la perte, elle est toujours fort considérable pour notre pauvre ville (Marseille). »

Le bourgeois de Marseille auteur de cette lettre écrit encore :

« Le mois de juillet 1688 est arrivé un grand spec-

tacle dans la ville de Naples, qui l'a reduite en cendres dans cinq heures de temps par un grand tremblement de terre, et a péri dans la ruine de cette pitoyable ville quinze mille personnes. »

La Croix de Louis Monrose. — Les journaux ont raconté, à propos de Louis Monrose, le sociétaire de la Comédie-Française dont nous annoncions le décès dans notre dernier numéro, que ce comédien distingué, avait été proposé pour la croix de la Légion d'honneur, il y a quelques années, mais que le conseil de l'ordre s'était opposé à la nomination. Le fait ainsi rapporté est inexact.

La vérité est qu'en 1878, M. Bardoux, alors ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, proposa Louis Monrose pour la décoration de la Légion d'honneur, en sa qualité de professeur au Conservatoire, et alors que, depuis le 1er janvier 1869, cet artiste n'appartenait plus au théâtre. Le conseil de l'ordre approuva parfaitement la proposition qui était faite dans toutes les règles. Elle fut donc renvoyée au ministre avec cette approbation, et il ne manquait plus que la signature du Président de la République pour que la nomination devînt définitive. Quelles influences intervinrent alors pour faire rayer le nom de Louis Monrose sur la liste où il figurait? nous ne saurions le dire. On a prétendu qu'un des artistes éminents de la Comédie-Française avait eu

assez. de pouvoir pour imposer cette radiation au ministre en raison de rancunes personnelles qu'il n'était pas fâché de satisfaire de cette façon. Nous ne serions pas étonné que cette version tînt quelque peu de la légende ; elle est, dans tous les cas, bien invraisemblable. Quoi qu'il en soit, le nom de Monrose disparut du décret de propositions ; voilà tout ce que nous pouvons assurer.

Quant à la question « d'indignité » qui aurait en quelque sorte motivé, — selon les récits des journaux, — le rejet de la proposition par le conseil de l'ordre, il n'y a même pas à discuter ce point, l'assertion péchant par sa base même. En effet, les journaux paraissent mal connaître les droits du conseil de l'ordre en matière d'exclusion. Le conseil n'a pas à apprécier le plus ou moins de valeur qu'un candidat peut avoir à la croix, attendu que la proposition est toujours faite par un ministre et absolument sous son entière responsabilité. Le conseil de l'ordre se borne à examiner si la proposition est faite conformément aux lois et décrets en vigueur, et notamment si le candidat proposé a le nombre d'années de services exigé. Louis Monrose remplissant ces conditions, le conseil n'avait aucunement à apprécier son plus ou moins de mérite personnel, et quoi qu'en aient pu dire certains journaux, la proposition qui le concernait, — Monrose était d'ailleurs l'homme le plus honorable du monde, — n'a jamais pu être repoussée par le conseil.

Le Serpent de mer. — Ce fameux animal marin, qu'on a cru si longtemps n'être qu'un produit de l'imagination trop inventive du *Constitutionnel*, existerait réellement, s'il en faut croire la lettre suivante d'un capitaine américain qui déclare en avoir vu personnellement plusieurs. Cette curieuse lettre est extraite du journal *la Gazette des animaux*.

Au capitaine Robert Flatt.

Baltimore, 13 février 1883.

Mon cher capitaine,

Voici la description que vous me demandez des serpents de mer, tels que je les ai vus au nombre de trois, deux grands et un petit :

Les deux grands laissaient voir une partie de leurs corps, mesurant environ 15 pieds de longueur, et se dressaient au-dessus de l'eau à une hauteur de 6 pieds. J'estimai que la tête pouvait avoir 12 à 15 pouces de diamètre, et que le corps, augmentant graduellement de volume jusqu'à la ligne de l'eau, mesurait en ce point 2 pieds 1/2 à 3 pieds de diamètre. Ils nageaient très vite, dans une direction opposée à la nôtre. Nous nous trouvions en ce moment à environ 2 milles du phare du cap Cod.

Ces animaux ressemblaient à des serpents d'une manière saisissante. La tête était aplatie; et lorsqu'ils se trouvèrent en pleine lumière, à 250 ou 300 pieds de distance, le petit ayant levé la tête en nous faisant face, comme ma lunette était justement braquée sur eux, je remarquai que le dessous de la mâchoire était également aplati, et qu'une sorte de rebord marquait la jonction des lèvres, comme chez les serpents

et les batraciens. En se dressant, leur corps faisait, avec la surface de la mer, un angle de 15 à 20°. Sur le dos était une nageoire longue et mince, projetant en avant un angle de 20° et mesurant, à ce que j'estimai, 5 à 6 pieds de long. Le dos était de couleur ardoise, se dégradant insensiblement sur les côtés, pour se fondre en une couleur de crème en dessous.

Une autre chose dont je fis la remarque, c'est que ces animaux ne se courbèrent point au moment de disparaître, mais s'enfoncèrent tout droit et avec lenteur.

Je pense, à en juger par l'apparence, que c'étaient bien des serpents de mer. Beaucoup de mes officiers et de mes passagers les virent comme moi; le capitaine d'un des steamers qui font le service de Philadelphie à Boston, qui avait doublé le cap Cod un peu avant moi, passa plus près d'eux, et il en a donné une description qui, d'après ce que me rapporta mon ami, était entièrement conforme à la mienne, pas comme le juge Bond, qui dit « qu'il fallait que je fusse bien malade pour en avoir vu trois, au lieu de me contenter d'un seul ».

Signé : Capit. HOWES.

Voilà qui venge complètement, si le capitaine Howes n'est pas un mystificateur, le grave *Constitutionnel* des quolibets que lui ont jadis valus ses articles sur les serpents de mer!..

Heureuse Académie! — A propos du procès Uchard-Sardou, dont nous parlons plus haut, *l'Événement* cite la boutade suivante de Sainte-Beuve qu'il donne pour inédite, et qui finit par un joli coup de massue sur les têtes des Quarante :

« En fait d'œuvres théâtrales, je ne vois que des vo-

leurs, mais des voleurs à la manière de l'abeille, qui vole sans cesse dans tous les sens, qui vole tout le monde, mais qui enrichit tout le monde. Le vieux Plaute a volé la conversation des Romains; il la mettait dans sa comédie, imitant Aristophane, son maître, qui dans la sienne mettait les mots venant des marchandes d'herbes d'Athènes. Cyrano de Bergerac a volé, Molière a volé. Quel grand voleur que M. Scribe, écrémant tous les journaux littéraires de Paris! De nos jours, les auteurs en vogue, Sardou en tête et Dumas fils, volent tout ce qu'ils entendent dire de piquant. On prend sur les boulevards et à la Halle; il n'y a qu'à l'Académie française qu'on ne vole pas, parce qu'il n'y a rien à prendre! »

Un Crabe disputé. — Une lutte souterraine, mais homérique, a été engagée dernièrement entre l'État et la Ville de Paris, au sujet de fouilles secrètement entreprises dans les fondations du château des Tuileries. On sait que Palissy eut de ce côté un atelier. On y avait reconnu la présence de certaines épaves que l'État réservait au musée de Sèvres, comme propriétaire du sol.

De son côté, la Ville de Paris avait profité des démolitions pour hasarder quelques coups de pioche indiscrets.

Il lui a fallu venir à restitution, non sans peine, surtout quand il s'est agi d'un crabe superbe déjà placé

au musée Carnavalet. Il est vrai que le crabe a toujours été de digestion difficile.

Les Vins du château. — A propos des Tuileries, on ne sait pas généralement que les vins de Napoléon III, murés dans leurs petits caveaux, ont été respectés pendant tout le temps du siège et de la Commune. L'incendie du château n'a pas même troublé leur quiétude ni altéré leur bouquet.

Et le tout s'est très bien vendu vers 1872.

LES MOTS DE LA QUINZAINE.

A propos des récents concours du Conservatoire, *le Charivari* nous sert le mot suivant :

La fille de Mme Piquoiseau a été retorquée énergiquement. La maman, qui prétend que dans le tas on n'a pas fait attention à sa fille, a laissé échapper ce beau cri :

« Ah! si Léontine avait pu prendre chacun des jurés isolément... »

Entre gendres :

« Oh! ma belle-mère!

— Et la mienne, donc! Elle n'a jamais pu trouver à se marier. » (*Gaulois.*)

Depuis bientôt six mois, l'aimable et vieux de B...

fait sa cour à Mme X... Il arrive régulièrement à neuf heures et se retire à onze. Très bien accueilli, très encouragé, il n'a qu'à demander la main de la jolie veuve pour l'obtenir :

« Mais, enfin, pourquoi ne l'épousez-vous pas?

— Mon cher, je ne saurais plus où passer mes soirées. »

(*Gaulois.*)

X..., qui passe pour négliger sensiblement sa toilette, va aux bains et donne un franc de pourboire au garçon.

Ce dernier se confond en remerciements.

« Laissez donc! dit X..., ça ne m'arrive pas si souvent! »

(*Gil Blas.*)

Entre boulevardiers :

« Eh bien! votre ami X..., le terrible réactionnaire!... il vient d'accepter une place du gouvernement!... le voilà donc converti à la République!...

— Mon cher, cet excellent X... est comme saint Thomas... Du moment qu'il touche, il croit!... »

(*Gil Blas.*)

« Voyons, mon cher, il faudra pourtant, un jour ou l'autre, vous débarrasser de vos créanciers.

— Jamais de la vie.

— Vous connaissez pourtant le proverbe : Qui paye ses dettes s'enrichit.

— Oh! moi, j'ai des goûts simples! »

VARIÉTÉS

LA MAISON DE SAINT-DENIS

EN 1831

Nous avons déjà donné ici même plusieurs lettres empruntées à la correspondance inédite du maréchal Bosquet. En voici une encore dans laquelle le jeune Bosquet, tout fraîchement sorti de l'École polytechnique,raconte avec beaucoup de verve et de gaieté une visite faite par lui, en 1831, à la maison d'éducation de la Légion d'honneur à Saint-Denis. Il semble qu'alors on était assez facile sur l'entrée des jeunes gens dans cette maison; on est plus sévère aujourd'hui, l'accès des parloirs étant seul permis aux frères ou cousins des élèves, lesquels, dans aucun cas, ne sont admis à pénétrer dans les autres parties de la maison. Cette jolie lettre de Bosquet a donc un intérêt purement rétrospectif.

Je t'avais annoncé une visite à Saint-Denis, et des détails; je vais essayer de te tenir parole. Mme C. L. avait eu la bonté de me proposer ce petit voyage quelques jours avant l'époque fixée annuellement pour faire visiter la maison aux étrangers. Il fallait une permission de la Chancellerie, et des titres pour l'obtenir. Je fus donc décoré du nom de cousin de Mlle Louise, la difficulté disparut. J'attendais la veille mon uniforme d'artilleur en herbe; il n'arriva pas, et je dus me rendre en uniforme de polytechnicien, ce qui me valut le reproche de « petit maladroit »; je l'acceptai. Je te le dis tout

bas, comme en confidence, je n'avais pas d'habits bourgeois convenables.

La façade de l'établissement n'est pas bien belle; les parloirs, où l'on entre à gauche, forment une assez longue enfilade, tourmentée et coupée d'angles; ils sont fort incommodes. Au fond du corridor, dans une cellule, nous saluâmes une dame décorée de l'ordre de Saint-Louis, c'était la sentinelle du parloir; de cinquante à soixante ans, physionomie de femme philosophe. Nous attendîmes longtemps; enfin parurent, mais pour un instant seulement, les deux filles de Mme C. L.; quoique cousin, je dus, en ma qualité de masculin, les saluer derrière la grille; les dames étaient dans l'intérieur.

Ces demoiselles étaient charmantes malgré l'uniforme de leur bataillon : chapeau noir, robe noire, bas noirs, tout noir, excepté, je crois, une petite mousseline qui jouait autour du cou, et le galon de la compagnie, qui, en servant de ceinture, passe encore sur les épaules comme les cordons qui servent à attacher le sac sur le dos des soldats.

Une cloche sonna; elles disparurent. Une dame de corvée dérida un front très sévère, au dire des demoiselles, et nous offrit son aide pour visiter la maison. Deux dames étrangères, accompagnées de deux anciens militaires décorés et mutilés, la suivirent avec nous. Du parloir, nous passâmes dans une vaste cour couverte de verdure et festonnée de petits sentiers; sa forme est celle d'un demi-cercle, dont l'arc appartient

au parloir ; le côté rectiligne forme la façade d'une aile de la maison ; elle est majestueuse ; des colonnes attachées aux murs, et un air de demi-vétusté. Nous entrâmes dans un vestibule circulaire, où, aux grands jours, les pensionnaires viennent danser ; il aboutit à de longs corridors en arcades, comme ceux des cordeliers.

La cloche avait annoncé le dîner, et nous passâmes au milieu du réfectoire. Partout des visages frais et beaucoup de beaux yeux ; c'était ravissant. Mme C. L. cherchait du regard ses filles tout en avançant, et moi aussi. Au fond du réfectoire était une espèce de censeur en robe : décorée, ruban rouge éclatant, une pèlerine, fourrure grise, et un maintien imposant ; véritable pendant d'un censeur de collège. Les tables sont rangées à droite et à gauche, et, à l'extrémité de chacune d'elles, est assise une dame-maîtresse, qui préside et découpe sans doute. Tout avait l'air très propre ; mais il faisait froid ; tout en pierre, et une salle immense.

Nous visitâmes deux belles salles de dessin, où je rencontrai des vues du château de Pau. Ces salles sont parfaitement disposées et fort belles. Nous longeâmes de longs et larges corridors, aux carrefours desquels la Restauration avait gratté de ses ongles de jalousie et de bêtise les noms fameux d'Austerlitz, Wagram, Lodi, Eylau, etc. On nous montra, dans une belle salle d'exposition, le produit des talents des jeunes artistes ; on y pouvait remarquer des morceaux délicieux. Je ne te

parlerai pas des salles de broderie, de la lingerie. Je te dirai seulement que, de la salle d'exposition, entre les rideaux d'une porte vitrée, nous fûmes juges silencieux des grâces ou des mouvements encloués d'une compagnie entière de jeunes demoiselles disposées sur deux rangs, l'œil fixe, le corps droit, et manœuvrant au son du violon et sous les ordres d'une maîtresse de danse, qui ressemblait assez mal à une nymphe, si toutefois il est vrai que les nymphes étaient légères, à la jambe fine et au pied sautillant.

A la lingerie, deux jeunes personnes cachaient leur visage derrière les toiles grossières qu'elles assemblaient; l'oreille un peu rouge, les mains blanches et un costume différent de celui des pensionnaires. On me dit tout bas que c'était pénitence.

Dans les dortoirs, c'est une ordonnance, une propreté admirables; des voûtes élevées, soutenues par des pilastres, et couvrant de vastes salles allongées; quatre rangs de lits tout petits, adossés deux à deux, séparés par rien, sur une même ligne; au fond et à l'entrée, deux grandes rosaces coloriées au-dessus des portes; un grand nombre de fenêtres donnant sur un vaste jardin, sur les plaines de Saint-Denis; et dans le lointain on aperçoit la butte Montmartre et toute la ligne du coteau.

Le jardin, au pied des dortoirs, qui sont au second étage, est une nappe de verdure partagée en deux par

une vaste allée qui va vers la façade de l'aile de l'établissement correspondante; tout autour règne une allée courbe et d'autres allées plantées d'arbres, lesquels forment berceau.

Nous vîmes bien autre chose, mais rien de plus joli que la physionomie spirituelle de Mlle Louise et de deux de ses amies.

Nous rentrâmes au parloir, où les demoiselles venaient nous rejoindre. Il y avait déjà beaucoup de monde en dehors de la grille; j'étais seul sur un banc, écoutant et devisant quand un petit silence d'une seconde me permettait de placer un mot; c'était un bourdonnement! Je fus envoyé faire des provisions de sucreries.

J'eus le temps de visiter les tombeaux de Saint-Denis. Ces mausolées ne sont que des images, du marbre, et pas de cendres dessous. Le jour y arrive par des soupiraux, et rien de bien majestueux. Dans un coin très obscur, que le gardien éclaira d'une lampe sale et rougeâtre, j'aperçus deux caisses noircies où reposaient, embaumés et dans du plomb, deux personnages royaux, je ne sais lesquels. Il valait bien la peine d'être roi!

BOSQUET.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 16 — 31 AOUT 1883

SOMMAIRE.

La Quinzaine : *Le Supplice d'une femme.* — Progrès de la concurrence étrangère. — Nécrologie.

Varia : Le goût des autographes. — Un curieux Manuscrit de Balzac. — Le Sobriquet de Plomplon. — L'Age vrai de la Patti. — Les Mémoires d'Aug. Barbier. — Une Collaboratrice de Scribe. — Un Souvenir de Buzenval.

Les Mots de la Quinzaine.

Variétés : A propos du divorce.

LA QUINZAINE. — *Le Supplice d'une femme et son histoire.*

La Comédie-Française vient de reprendre *le Supplice d'une femme*, cette comédie célèbre dont les auteurs, qui sont pourtant deux des plus brillants parmi les écrivains de la presse ou du théâtre contemporains, MM. Émile de Girardin et Alex. Dumas fils, continuent, sur l'affiche, à garder l'anonyme.

Tout le monde connaît l'histoire de cette comédie déjà plus de deux fois centenaire. Elle fut écrite par M. Emile de Girardin et reçue par la Comédie-Française à la condition d'être retouchée par M. Dumas fils. Celui-ci la retoucha si bien qu'il en fit son œuvre propre, ne laissant rien ou presque rien subsister de l'ouvrage primitif. Aux répétitions, M. de Girardin, ne reconnaissant plus son enfant, se retira furieux et déclara qu'il ne se laisserait nommer ni dans la salle, le soir de la première, ni le lendemain sur l'affiche ou sur la brochure. M. Dumas fit de même, et voilà comment *le Supplice d'une femme*, qui avait deux pères avant la représentation, n'en a pu retrouver un seul ensuite malgré l'immense succès qui accueillit sa laborieuse mise au monde.

Cette soirée du 29 avril 1865 doit demeurer en effet mémorable dans les annales du Théâtre-Français. Jamais on ne vit succès plus vif, plus brillant, plus incontesté. Le lendemain M. de Girardin publia une brochure explicative où il cherchait à démontrer que M. Dumas fils avait gâté sa pièce; malheureusement, dans cette brochure, M. de Girardin citait les principaux passages du *Supplice d'une femme*, première version, ce qui donna lieu, entre les deux textes, le sien et celui de Dumas fils, à des points de comparaison qui restèrent absolument à l'avantage de ce dernier. M. Dumas fils répondit à son tour à la brochure de son brillant con-

tradicteur pour rétablir les faits, citant, lui aussi, d'autres passages de la pièce primitive, et mettant finalement tous les rieurs de son côté.

Le Supplice d'une femme eut les honneurs d'une interprétation exceptionnelle. Regnier créa le rôle de Dumont, le mari trompé, Lafontaine, celui d'Alvarez, le séducteur, et Mlle Favart, celui de Mme Dumont. Deux petits rôles, celui d'une grande coquette et d'une petite fille, étaient tenus, l'un par Mme Provost-Ponsin, l'autre par Mlle Camille Schetler qui, sous le pseudonyme de Camille Davenay, a créé aussi le rôle de Fanfan Benoîton dans la fameuse comédie de Sardou. Regnier et Mlle Favart obtinrent un succès tout à fait considérable et on leur prodigua des ovations sans fin. Je dois dire qu'aujourd'hui l'interprétation nouvelle ne saurait donner lieu à un même excès d'enthousiasme; elle est terne, nous oserons même dire insuffisante. Nous nous bornerons à signaler le nom des artistes auxquels M. Perrin a confié le soin de faire valoir à nouveau l'œuvre commune de MM. Dumas fils et de Girardin :

Dumont.	MM.	LAROCHE.
Alvarez.		PH. GARNIER.
Mathilde.	Mmes	DUDLAY.
Madame Larcey.		AMEL.
Jeanne.		AUMONT.

Ce sont certes de consciencieux comédiens que

M. Laroche et Mlle Dudlay, mais ils ont mieux fait leurs preuves en d'autres pièces où ne les écrasait pas le souvenir de Regnier, de Got, qui a repris après lui le rôle de Dumont, ou de Mlle Favart.

Je voudrais rappeler, à propos de cette reprise, une particularité que j'ai déjà signalée ailleurs, et qui offre un véritable intérêt de curiosité littéraire. Il existe de par le monde un drame qui n'a jamais été joué, mais que son auteur, un sieur Chalumeau, alors « administrateur du district de Melun », a publié en 1791, en un volume in-8°, sous le titre de *l'Adultère*. Or, ce drame qui, de même que *le Supplice d'une femme*, a aussi trois actes, offre avec cette dernière pièce des points absolument étonnants de comparaison et de ressemblance. On retrouve en effet dans *le Supplice d'une femme* non seulement le sujet même de *l'Adultère*, mais encore certaines scènes absolument analogues à d'autres scènes du premier drame, et surtout, — à un près, dont l'inutilité est flagrante, — le même nombre de personnages du même sexe, du même âge et du même caractère, remplissant identiquement les mêmes rôles.

Voici l'analyse sommaire des deux pièces mises en regard l'une de l'autre.

L'ADULTERE

Drame en 3 actes.

Personnages : de Saint-Pré (le mari); Mme de Saint-Pré (sa femme); de Valchaumée (le séducteur); la petite de Saint-Pré; Mme de Mainville (l'amie).

—

Analyse.

Un homme, M. de Saint-Pré, a recueilli, logé et hébergé chez lui, par charité, sympathie et affection, un autre homme, M. de Valchaumé, qui, abusant de la confiance de son hôte, parvient à séduire sa femme. Le mari sait bientôt la fatale vérité; la femme apprend par une amie, Mme de Mainville, que cette vérité est connue et presque publique. Cette amie lui conseille d'éloigner au plus vite son amant. Discussion entre la maîtresse et l'amant : celui-ci veut fuir seul, mais celle-là veut fuir avec lui; tous deux sont indécis sur le parti à prendre; survient le mari; il provoque l'amant, qui refuse de se battre et qui, tout à coup, tombant aux pieds de l'homme

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

Drame en 3 actes.

Personnages : Dumont (le mari); Mme Dumont (sa femme); Alvarez (le séducteur); la petite Dumont; Mme Larcey (l'amie).

—

Analyse.

Un homme, Dumont, a pour associé un autre homme, Alvarez, devenu son ami et son commensal et qui, abusant de la confiance de son hôte, parvient à séduire sa femme. Cet homme ignore la fatale vérité; sa femme apprend par une amie, Mme Larcey, que cette vérité est connue et presque publique. Cette amie lui conseille ou de marier son amant, ou bien de l'éloigner au plus vite. Discussion entre la maîtresse et l'amant; ce dernier veut enlever sa maîtresse, qui, dans l'horreur de sa faute et aussi de son amant, livre elle-même le secret terrible à son mari, en lui donnant de son plein gré la lettre par laquelle Alvarez lui propose de partir. Mais Dumont ne veut ni duel

qu'il a outragé, obtient à la fois, — du moins tout donne lieu de le penser, — l'oubli pour lui et le pardon pour sa maîtresse, la brusque fin de la pièce sans conclusion aucune laissant le champ libre à toutes les suppositions.

ni scandale; il chasse donc son déloyal associé en se ruinant par une liquidation précipitée dont il lui laisse tout l'odieux, et il éloigne sa femme, qui retourne chez ses parents pour un temps indéterminé.

Donc le fond des deux pièces est tout à fait le même; la différence existe seulement dans les développements et dans les détails. Je ne saurais m'étendre plus longuement ici sur les points de comparaison surprenants qui existent aussi entre les personnages des deux pièces, notamment ceux des deux coquettes et des deux enfants dont les caractères semblent décalqués absolument l'un sur l'autre. Il est difficile d'ailleurs de tirer une conclusion de ce petit débat, qui n'offre, en somme, comme je l'ai déjà dit, qu'un simple intérêt de curiosité littéraire. Toute la question serait de savoir si M. de Girardin connaissait par avance le drame que j'ai rapproché du sien, ce qui ne semble pas probable. Mais il est évident que si *le Supplice d'une femme* eût été signé de M. Sardou, tout le monde eût crié au plagiat, ce que personne n'a songé à faire à propos de M. de Girardin, et ce que, — malgré toutes les apparences réunies contre lui, — nous nous garderons bien de faire nous-même.

Progrès de la Concurrence étrangère. — A beaucoup d'ouvriers, la grève a paru jusqu'ici un excellent moyen de tuer le patron, ou, pour parler le langage convenu, d'anéantir l'infâme capital. On a donc usé de la grève comme du nœud coulant qu'on serre par degrés jusqu'à étranglement final.

Tout cela serait merveilleusement combiné si les grèves étaient européennes, si elles obéissaient avec ensemble aux mêmes chiffres ascensionnels; mais, tant que ce progrès nouveau ne sera point réalisé, tout ce qu'on fera contre les patrons français ne fera que profiter aux patrons de l'Étranger. C'est là qu'on achète déjà les produits cotés trop cher en France. Nos producteurs eux-mêmes en seront réduits à faire fabriquer au loin, s'ils ne veulent point fermer boutique.

Les grèves françaises auront donc abouti à ce merveilleux résultat de ruiner la France au bénéfice de ses voisins. Et nos ouvriers ont cependant la ferme conviction d'être des patriotes.

Citons ici deux exemples.

Un entrepreneur fait marché avec un chef ouvrier pour un travail de boiserie. Le lendemain, il voit arriver un inconnu qui lui dit : « Vous avez traité hier pour tel travail?

— En quoi cela peut-il vous intéresser?

— Cela m'intéresse directement. Je représente le syndicat des ouvriers de cette industrie. Or, le syndicat ne trouve pas vos conditions rémunératrices.

— Cela ne le regarde point.

— Cela le regarde absolument. Vous payerez deux francs de plus par mètre, ou votre marché ne recevra pas d'exécution.

— Comme vous voudrez. On me demandait, en Allemagne, moins que le prix auquel j'avais conclu à Paris. Du moment qu'il en est ainsi, c'est là que je m'adresserai pour éviter tout nouveau désagrément [1]. »

Deuxième exemple : Un éditeur a publié, cette année, des albums illustrés pour enfants. Les chromolithographies étaient nombreuses, bien exécutées, et le prix était peu élevé. Comme je lui en faisais mon compliment :

« Ne me félicitez pas trop, dit-il; cela vient d'Allemagne... Que voulez-vous? Le *chromo* qu'on nous livre à Paris pour 30 centimes revient là-bas à 7 centimes. Bientôt il nous faudra faire fabriquer nos livres à Leipzig. »

Les cas dont nous parlons ne sont pas isolés. D'autres éditeurs, et des plus considérables, sont condamnés à prendre leurs petits livres d'étrennes à Londres, et cependant l'Angleterre n'est pas le pays du bon marché.

---

1. Un fait curieux à noter, même chose s'est passée vers la fin de la Commune, un pouvoir qui n'était pas suspect celui-là. Cette Commune avait traité à un prix convenu pour les uniformes des troupes fédérées, mais elle avait compté sans un certain nombre de tailleurs non favorisés qui firent à l'Hôtel de ville sommation d'annuler l'adjudication et de surélever ses tarifs.

On sait également que notre journal de modes le plus répandu reçoit de Berlin ses clichés. Quelle sera la fin de tout cela?

Au point de vue artistique, nous y perdrons notre individualité. Au point de vue économique, nous y perdrons notre argent, et nos ouvriers affamés verront qu'il ne suffit point de supprimer tout intermédiaire pour s'enrichir. A l'étranger, on ne néglige rien pour hâter cette crise suprême. Tous les moyens sont bons. Ainsi Lyon a fourni beaucoup moins de soie à la place de Paris cette année parce que les modèles de ses nouveautés avaient été achetés secrètement et fort cher par des concurrents allemands qui les ont copiés en toute diligence et sont arrivés les premiers sur le marché avec un rabais notable. Dans une seule maison, on en a pris pour 2,500,000 francs (deux millions et demi).

A côté de la question coloniale qui préoccupe tant les esprits à l'heure présente, on voit qu'il est une question intérieure non moins grave, en ce sens qu'une solution satisfaisante n'est point à prévoir.

Nécrologie. — Le comte de Chambord est mort à Frohsdorff le vendredi 24 août, à 7 heures 27 minutes du matin. Cette fin était depuis longtemps prévue. Le comte, qui était malade depuis plusieurs mois, avait d'abord résisté; un mieux très sensible s'était même produit, à ce point qu'on avait pu croire le mal enrayé et

même pour un certain temps suspendu; puis il a repris plus violemment, les dernières crises ont été rapides, et enfin le chef et le dernier représentant de la légitimité a disparu à jamais de ce monde. Né le 20 septembre 1820, le comte de Chambord allait donc accomplir sa soixante-troisième année. On sait qu'à son berceau il avait reçu le titre de duc de Bordeaux. Il était fils du duc de Berry, lui-même fils de Charles X, et qui est mort si misérablement sous le couteau de Louvel, le 13 février 1820.

Quelles que puissent être les conséquences politiques de la mort du comte de Chambord, nous n'avons ni à les discuter ni à les rechercher. Nous nous bornons à en signaler l'importance.

— Le 18 août est mort subitement, à Saint-Valery en Caux, M. Charles-François Defrémery, membre de l'Institut. Il était né le 8 décembre 1822. C'était un orientaliste des plus distingués. A ses funérailles, auxquelles assistaient la plupart des membres de l'Institut et du Collège de France, M. Ernest Renan a prononcé un discours fort touchant et qui a produit une vive impression sur l'assistance.

— Le 19 août est mort à Paris M. Louis Breton, l'un des gendres du célèbre libraire Hachette, et l'un des directeurs de cette grande maison, à laquelle il appartenait depuis 1839. M. Breton laisse un fils, M. Guillaume Breton, et trois filles, Mmes René Fouret,

Alfred Vaudoyer et Edmond Guérin. Il était né en 1817.

— Notre confrère Étienne Énault, romancier très connu, mais qu'il ne faut pas confondre, comme l'ont fait quelques journaux, avec le romancier Louis Énault, son cousin, est mort le 21 août à l'âge de soixante-six ans. Ses obsèques ont eu lieu le 23 du même mois, à l'église de la Trinité.

VARIA. — *Le Goût des autographes.* — MM. Charavay nous avaient fait espérer un *Manuel de l'amateur d'autographes ;* la publication de cet intéressant ouvrage s'est arrêtée à la lettre M dans leur revue spéciale, intitulée *l'Amateur d'autographes.* Avant eux, le savant bibliographe Peignot s'était occupé de recueillir les matériaux d'une histoire anecdotique des autographes. M. Paul Lacroix nous a promis de nous communiquer des fragments de cette histoire, qui n'a jamais été terminée. En voici un passage assez piquant :

« Une loterie d'autographes a eu lieu à Londres, il y a une quarantaine d'années (vers 1796), et d'une manière improvisée, dans une soirée que M. Browmell donna à son ami le prince de Galles. Voici à quelle occasion :

« Pendant la soirée, on apprit qu'un riche brasseur de Londres venait d'être ruiné par un incendie. Pour

lui procurer quelques secours, Browmell imagina de faire une loterie d'autographes des gens célèbres qui se trouvaient à cette soirée.

« Le prince de Galles donna l'exemple en offrant un billet doux qu'il trouva dans sa poche et qu'il venait d'écrire à la marquise de C..... ;

« Le colonel Lennox offrit le cartel qu'il avait reçu quelques jours auparavant du duc d'York;

« Sheridan donna un billet d'auteur pour sa comédie de *The School for scandal*;

« Mme Siddons, le fameux passage de lady Macbeth : *Here's the smell of the blood still*, écrit derrière quelques lignes de Shakespeare;

« Pitt donna un fragment de son premier discours au Parlement;

« Le banquier Coutts un chèque de mille livres sterling sur sa caisse;

« La célèbre Georgina, la belle et spirituelle duchesse de Devonshire, le dernier billet qu'elle avait reçu du duc de Lauzun, le jour de son exécution;

« Le peintre Reynolds, un croquis de la figure de Garrick, dessiné au crayon sur son lit de mort.

« Ces curieux autographes et quelques autres de Fox, de Burke, etc., furent mis aux enchères et rapportèrent dans la soirée plus de quatre mille livres sterling.

« C'est de cette soirée que date, en Angleterre, la mode des autographes, qui s'est depuis répandue dans

toute l'Europe, où l'on compte à présent des collections de ce genre si précieuses et si complètes, que plusieurs sont évaluées à plus de deux cent mille francs. »

Il y eut aussi à Paris, en 1836, une loterie ou plutôt une tombola d'autographes, moins fameuse, puisque les contemporains eux-mêmes l'ont oubliée. Voici ce que nous lisons dans *la Quotidienne* du lundi 7 mars 1836 :

« Au bal de l'Opéra qui a eu lieu à Paris le 10 mars 1836, on prétend qu'il y a eu une loterie où se trouvaient des lots très nombreux, auxquels on a ajouté de jolis dessins et plus de trois cents autographes, au nombre desquels on remarque ceux de nos plus grandes illustrations littéraires et artistiques, tels qu'une romance inédite de la composition de Mme Damoreau, une cavatine composée par Rossini, une *canzonetta* napolitaine de M. Lablache, un recueil des plus beaux points d'orgue par Rubini, etc. »

Un curieux manuscrit de Balzac. — On sait quel prix élevé ont atteint les manuscrits de Balzac à la vente mobilière de Villeneuve-Saint-Georges. Cependant il n'était pas une de ces reliques littéraires qui valût la *copie* autographe de *Un Début dans la vie*, possédée aujourd'hui par une dame qui refuse de s'en dessaisir à aucun prix. A cette copie sont joints, en effet, les placards de la première et de la seconde épreuve, pla-

cards couverts de corrections assez nombreuses, assez importantes pour acquérir, par ce fait, la valeur d'un second et d'un troisième manuscrit autographe.

J'ajouterai que cette édition du *Début dans la vie* n'était point la première. On voit combien Balzac était sévère pour lui-même, châtiant et remaniant toujours son travail. Sur les épreuves dont nous parlons, on peut suivre les évolutions de cette implacable censure ; le fait est d'autant plus à noter que Balzac passait pour très vaniteux aux yeux de ceux qui l'ont approché. Il faut qu'il ait été mal jugé, car les vaniteux sont ordinairement et imperturbablement satisfaits de leurs œuvres.

Le Sobriquet de Plomplon. — La revue *le Livre* reproduit une lettre inédite du roi Jérôme-Napoléon, qui contient une révélation assez inattendue. C'est lui-même, en effet, qui donnait familièrement à son fils le surnom de Plomplon dont on a fait depuis un sobriquet et une plaisanterie, et qui n'était au début qu'un petit mot d'amitié paternelle :

A la Princesse Mathilde

Sur le bateau à vapeur, près de Coblentz,
le 30 avril 1834.

Ma bonne Mathilde,

Je réponds à ta petite lettre du 19, qui m'a fait grand plaisir. Je suis sensible à la pensée que tu as d'apprendre un

air sur la harpe pour m'être agréable : aucune de vos bonnes intentions, chers enfants, n'est perdue pour votre père, elles vont droit à son cœur!!! Tes cousines m'ont chargé de mille et mille choses pour toi et pour Plomplon, de même les filles de la grande-duchesse de Bade.

Je t'écris sur le bateau à vapeur descendant le Rhin par un temps superbe. Je serai ce soir à Cologne et après-demain à Bruxelles, pour arriver, j'espère, à Londres, le 5 au plus tard. Croyez, mes chers enfants, que votre père restera loin de vous et de votre excellente mère *le moins possible!!!* Je compte que tous les deux vous faites *de tout* pour contenter maman; s'il en était autrement, je serais bien mécontent.

Je vous presse tous les deux sur mon cœur et vous bénis. Votre affectionné et bon père.

JÉROME.

L'Age vrai de la Patti.— Un journal, annonçant le prochain engagement fabuleux de la Patti pour l'Amérique, donne trente-six ans à la célèbre diva. Elle en a quelque peu davantage ainsi que le constate la copie authentique de son état civil dont voici l'exacte reproduction et qui constitue un document pour l'histoire musicale de notre temps :

VILLE DE MADRID

Livre des baptêmes, nº 42, feuille 15 verso.

« En la ville de Madrid, arrondissement et province du même nom, le 8 avril 1843, moi, don Joseph Losada, vicaire de la paroisse de Saint-Louis, j'ai baptisé solennellement une fille née à quatre heures de l'après-midi du 10 février de l'année

courante, fille légitime de M. Salvator Patti, professeur de musique, né à Catania, en Sicile, et de Mme Catherine Chiesa, née à Rome; les grands-parents paternels étant M. Pierre Patti et Mme Concepcion Marino, natifs de Catania, et les maternels étant M. Jean Chiesa, né à Venise, et Mme Louise Caselli, née à Marino, dans les Etats pontificaux. On lui donna pour noms Adèle-Jeanne-Marie.

« Assistèrent au baptême, comme parrain, M. Joseph Sinico, né à Venise, professeur de musique, et comme marraine son épouse, Mme Rose Manara Sinico, née à Crémone, en Lombardie, lesquels je prévins de la parenté spirituelle et des devoirs qu'ils contractaient par cet acte; et comme témoins, Julien Huezal et Casimir Garcia, nés à Madrid, sacristains de cette paroisse.

« En foi de quoi, j'ai rédigé, signé et délivré le présent certificat le 8 avril, etc.

« Joseph LOSADA. »

Voici également quelques renseignements sur l'état civil du mari de la diva, dont elle vit, comme on sait, séparée depuis 1877.

Louis-Sébastien Henri de Roger de Cahuzac, marquis de Caux, est né le 14 décembre 1825 à Hanovre où son père était ambassadeur. Il est grand d'Espagne. Sa mère a épousé en secondes noces le duc de Valmy; l'une de ses sœurs est la comtesse de Recülot et l'autre la princesse Ginetti. Après avoir été d'abord attaché d'ambassade, le marquis de Caux est devenu écuyer de l'empereur en 1858 et il a rempli ces fonctions pendant neuf ans. Il a été fait, en cette qualité, chevalier de la Légion

d'honneur le 13 août 1862. En 1867, âgé de dix-huit ans de plus que la Patti, il l'épousa à Londres, et l'un des témoins de son mariage fut notre ambassadeur même près la reine Victoria, le prince de La Tour d'Auvergne.

La Robe au théâtre. — M. Alexandre Dumas fils vient d'adresser à notre confrère Sarcey, à propos de certains abus de la mise en scène au théâtre, une lettre où le célèbre écrivain traite plus particulièrement de l'excès toujours croissant de cette mise en scène même et de ses conséquences. La première, et selon lui la plus grave qu'il indique, est l'influence que cette mise en scène outrée a exercée sur la toilette des actrices qui ont voulu, dans les rôles modernes, que leurs robes fussent en rapport avec la somptuosité des décorations, et surtout des mobiliers de haut luxe au milieu desquels elles devaient se produire.

Voici le passage principal de cette curieuse lettre, qui a fait le tour de la presse pendant cette quinzaine :

« ..... A l'endroit des décors, l'auteur et le directeur peuvent encore s'entendre, mais, pour les robes de ces dames, c'est une autre affaire. A moins qu'elles n'aient un talent de premier ordre, ce qui est rare, comme vous avez souvent à le constater, à partir d'un certain moment des études, elles ne pensent plus qu'à leurs toilettes. Ou elles arrivent aux répétitions éreintées, parce que, depuis le matin, elles se tiennent

sur leurs jambes entre les mains de la couturière ou du couturier qui coupe, qui taille, qui épingle, qui coud sur elles comme sur des mannequins, ou elles arrivent préoccupées du rendez-vous qu'elles ont pour essayer. Elles répètent toutes distraites, et elles disparaissent avant la fin de la répétition. « Mais aussi « vous verrez quelles robes je vais avoir. » On n'entend plus que cela. Le travail se ressent naturellement de cette préoccupation où la femme se substitue complètement à l'artiste. Il ne s'agit plus de bien jouer son rôle, il s'agit d'avoir une robe comme on n'en a jamais vu.

Et chacune de ces dames garde son secret. L'auteur ne sait rien de la couleur ni de la forme de ces fameuses robes qui doivent *ébouriffer* les femmes du monde. Il n'est pas rare que deux ou trois de ces dames, qui souvent n'ont que des rôles sans importance, apparaissent tout à coup avec des *costumes* de la même couleur, qu'il faut faire refaire du jour au lendemain. Ce sont alors des scènes, des cris dont vous ne pouvez vous faire une idée; chaque entr'acte de la répétition générale dure une heure. La robe n'arrive quelquefois que cinq minutes avant le lever du rideau. Quelquefois elle n'arrive pas du tout, parce qu'elle n'est pas terminée, quelquefois elle n'arrive pas parce que celle qui doit la porter ne veut pas la montrer avant la première. Elle tient à en garder la surprise, l'effet pour ce jour-là. Elle ne

veut pas se soumettre à l'examen de la répétition générale, et, tout le temps que durent les autres répétitions, tous les comédiens doivent observer vis-à-vis d'elle certaines distances respectueuses exigées par la longueur des traînes commandées et qui motivent, pendant les représentations, un petit coup de pied en arrière, une ruade disgracieuse, sans quoi elles se jetteraient le nez par terre en marchant sur leur queue.

« ..... Les femmes de valeur artistique, qui n'ont et ne veulent avoir d'autres ressources que leur talent, il y en a, sont débordées par ce courant. Elles sont forcées de lutter avec leurs voisines, je ne dis pas leurs camarades, sur ce terrain nouveau. Tout en le faisant avec la plus grande économie, avec le respect qu'elles doivent à leur art et à leur supériorité, presque tous leurs appointements passent chez la couturière. Pendant les deux mois de congé qu'elles ont, elles sont condamnées, au lieu de se reposer, à s'en aller battre monnaie en province ou à l'étranger pour arriver à équilibrer leur budget. Avec les vingt-cinq mille francs d'appointements qui sont la somme la plus élevée qu'elle puisse toucher, une actrice de comédie ou de drame, étant données les dépenses de costumes auxquelles elle est astreinte aujourd'hui, une actrice d'un théâtre de comédie ou de drame n'a que très juste de quoi vivre, à moins qu'elle n'appartienne au Théâtre-Français, qui donne des indemnités pour les toilettes s'il ne les paye pas tout en-

tières. Quant à mettre de côté la somme nécessaire pour se retirer à temps à l'âge du repos et du respect de soi-même, elle n'y peut pas songer. Mlle Delaporte a dû, au milieu de sa carrière, et gagnant 2,000 francs par mois, renoncer à ses succès parisiens, partir pour la Russie, afin de payer ses dettes, de subvenir aux très modestes besoins de sa famille et de s'assurer l'indépendance et la dignité qu'elle voulait conserver jusqu'à la fin de sa vie. Si Desclée, qui gagnait la même somme, n'avait pas, pendant son congé de l'année où elle est morte, été gagner en Belgique et en Angleterre une trentaine de mille francs, si Montigny ne lui avait pas payé généreusement tous ses appointements pendant les six mois de la maladie dont il savait bien qu'elle ne se relèverait pas, elle n'aurait pas eu je ne dis pas de quoi vivre, mais de quoi mourir. Le luxe excessif des toilettes de certaines femmes de théâtre qui ont des ressources particulières a donc des conséquences déplorables pour des femmes de talent qui ne veulent pas user des mêmes moyens. »

Certes M. Dumas est un profond moraliste; mais que de choses on pourrait répondre à cette attaque à fond de train contre le luxe des femmes de théâtre, et comme il serait facile de lui prouver, par le titre même de la plupart de ses comédies, combien ses arguments pèchent par la base, et combien il a contribué lui-même à cette extension du luxe des femmes au théâtre qu'il déplore

aujourd'hui si amèrement! Vous représentez-vous le quatrième acte de la *Dame aux camélias*, le deuxième acte du *Demi-Monde*, ou le premier acte de *l'Étrangère*, pour ne citer que ces trois comédies célèbres, joués par des actrices qui seraient vêtues avec de simples robes d'indienne ou de jaconas?... M. Dumas lui-même le souffrirait-il?

Les Mémoires d'Auguste Barbier. — Le libraire Dentu vient de publier les *Souvenirs* de l'auteur des *Iambes*. On y trouve quelques curieuses silhouettes, très vivement et finement tracées de divers poètes contemporains. Nous choisirons les portraits qui concernent les trois plus illustres poètes du siècle.

LAMARTINE. — La première fois que j'ai vu Lamartine d'un peu près, c'est le jour du 15 mai 1848. Quelques minutes avant que la Chambre fût envahie, une horde d'individus demandait à grands cris qu'on lui ouvrît la grille qui ferme l'entrée du Palais-Bourbon du côté du pont. M. de Lamartine, suivi de M. Marie et de M. Hetzel, vint haranguer cette multitude. J'étais derrière la grille, au nombre des gardes nationaux. A peine eut-il prononcé quelques paroles, qu'on couvrit sa voix sous les huées; on criait: « Assez de *blagues* comme cela! Nous n'en voulons plus! » Quel aimable salaire des *Girondins!* quel payement de ses efforts pour établir la république! O popularité!

La poésie, qu'il avait négligée et qualifiée même, à un certain moment, avec peu de révérence, restera le plus beau fleuron de sa couronne. Il a augmenté l'ampleur et la *sonorité du vers* de Racine et produit dans le genre lyrique des odes, des élégies et des fragments de poèmes vraiment admirables. Sa prose, quoique large et d'un beau mouvement, me paraît moins à l'abri de l'âge. Il lui manque la propriété des mots et la fermeté du tissu. Comme orateur, il était abondant, imagé, mais sans logique. Enfin, comme politique, il n'eut jamais des idées bien arrêtées et *fut plus entraîné qu'entraînant.*

VICTOR HUGO. — Au fond, avec ses ambitions de penseur et de politique, ce n'est qu'un artiste. Maintenant, quel artiste est-il? Assurément ce n'est pas un *Grec;* mais quelque chose plutôt *mêlé de Saxon et d'Espagnol.* Pour le style, M. Victor Hugo est un fils de Ronsard et de Chateaubriand. En prose et en vers, il a outré les qualités de ses deux pères. C'est le plus grand *imagier* de la littérature française et le plus grand remueur de mots...

ALFRED DE MUSSET.—L'invention chez lui n'était pas des plus fortes: vous retrouverez dans toutes ses œuvres Shakespeare, Byron, Calderon, Schiller; puis Boccace, La Fontaine, Regnier, Ronsard, Marivaux, ce qui faisait dire à une femme d'esprit: « Quand je lis M. de Musset, je crois toujours avoir lu cela quelque part. » Mais ces traces-là sont enveloppées chez lui de tant de grâce,

d'esprit et de désinvolture, qu'on se croit en présence de créations propres à l'auteur. C'est le style qui a fait vivre La Fontaine, bien qu'il n'ait presque point eu d'idées de fables et de contes à lui, et c'est le style qui fera vivre aussi Musset. Il a eu de beaux élans de lyrisme et de passion; mais, en définitive, son plus grand mérite, selon moi, est d'avoir possédé une qualité assez rare en France, l'*imagination dans l'esprit.*

Une Collaboratrice de Scribe. — Nous avons cité dans notre numéro du 15 juillet le nom des femmes de lettres qui ont eu des ouvrages représentés à la Comédie-Française. Dans le nombre figure une demoiselle Claire Marbouty, qui a signé ses œuvres du pseudonyme *Claire Brune.* A ce propos cette demoiselle a écrit à notre ami Monval une lettre assurément bien curieuse et dans laquelle elle affiche des prétentions tout à fait inattendues à une collaboration illustre. Nous allons d'ailleurs laisser parler elle-même Mlle Marbouty. Nos lecteurs apprécieront; mais, s'il fallait en croire Claire Brune, Scribe n'eût été qu'un véritable plagiaire !

Après avoir déclaré que la comédie *la Protectrice,* signée du nom de Souvestre et du sien, est bien d'elle seule, *absolument* d'elle seule, Mlle Marbouty ajoute :

... En outre, je suis encore l'auteur d'*Une Chaîne.* Cette pièce de moi, acceptée par *Scribe,* pour la donner au Théâtre-

Français, a été jouée, pour la première fois, pendant une de mes absences de Paris.

A mon retour, apprenant que le *nom de Scribe* avait *seul* été donné au public, je fus m'en expliquer.

Je trouvai *Scribe confus*, honteux, presque humilié de ce qui était arrivé. C'était mon droit d'être *nommée* avec lui! Il le reconnaissait, il avait eu la *main forcée!* Il en était *fâché;* il avait cédé à des *influences!* — Ses amis, disait-il, voyant le grand succès de cette pièce, l'ont exigé de lui. — Le directeur lui-même l'a voulu; il en a fait une question d'*orgueil littéraire;* établissant qu'ayant signé *seul* toutes mes autres pièces du *Théâtre-Français*, il devait à lui-même, à ses œuvres, de conserver cette position.

Mais la raison la plus puissante, ajouta-t-il, celle qui l'avait déterminé, c'est que Mme X (en rapport depuis longtemps avec lui avant leur mariage) lui en *avait fait la loi!!!* Ne voulant pas, disait-elle, qu'un nom de femme autre que le sien parût en public à côté de Scribe. — Elle avait, pour cela, groupé toutes les influences de son entourage, et de celui de Scribe, dans ses intérêts.

Pouvais je l'attaquer? J'étais sa collaboratrice pour d'autres œuvres. Je puis prouver que j'ai longtemps travaillé avec lui, que je l'aidais : *la Calomnie*, *Ginevra*, des ballets, *une Chaîne*, une autre pièce (*Trois Ambitieux*) aujourd'hui à l'Odéon et que depuis trop longtemps je ne puis parvenir à faire représenter.

.Je me suis contentée d'établir mes *droits violés* à notre société des *Auteurs dramatiques*, et messieurs les sociétaires du théâtre d'alors en ont eu connaissance; ils peuvent attester le fait.

Qu'on lise mes ouvrages, on y reconnaîtra facilement les facultés dramatiques que Scribe appréciait en moi. Quelques-uns de nos grands auteurs l'ont *reconnu aussi* en prenant, pour leurs propres ouvrages, dans mes *créations*, des sujets, des scènes, des faits ou des caractères.

Peu de temps avant la mort si imprévue de Scribe, je le rencontrai sur le boulevard des Italiens; — il descendait, — je montais; — nous nous abordâmes et causâmes assez longtemps (ce qui était plus rare depuis son mariage). Je me suis occupé de vous hier (me dit-il), j'ai réglé *nos comptes d'une Chaîne,* je vous redois 11,000 *francs;* à tout événement je l'ai déclaré *par écrit,* dans un billet placé dans *mon bureau.* Si je ne vous l'envoie pas, c'est que la pièce se joue encore, — que l'année n'est pas close, — que mon temps est pris. — Comme toujours (ajoutai-je), en nous séparant amicalement. Car personne n'était aussi bon que *Scribe!...* Peu de jours après, il était mort.

Je n'ai jamais reçu ni touché les 11,000 francs laissés pour moi dans son bureau.

CLAIRE BRUNE.

Mais pourquoi Claire Brune a-t-elle attendu vingt ans et plus, — Scribe étant mort en 1861, — pour faire une telle révélation ? Et comment, étant l'auteur d'une comédie de la valeur dramatique et comique d'*une Chaîne*, a t-elle depuis gardé un silence vraiment bien coupable?... Voilà ce qu'il importerait de savoir et ce que sans doute Claire Brune ne nous dira pas!..

Un Souvenir de Buzenval. — On vient d'inaugurer officiellement, avec grande pompe, musique, discours , revues, illuminations, etc., au rond-point de Courbevoie, un groupe superbe du sculpteur Barrias en l'honneur de la défense de Paris. Ce monument se trouve élevé sur le piédestal même qui avait reçu, sous l'Empire, le

Napoléon de Seurre, vêtu de la redingote légendaire, et qu'on avait descendu de la colonne pour faire place au César qui s'y trouve encore aujourd'hui.

A ce propos Claretie raconte dans *le Temps* une touchante anecdote que nous citerons ici tout entière :

« Je me rappelle encore, en écrivant, un funèbre souvenir de ces journées dures. Nous revenions, le soir du 20 janvier, de Buzenval à Paris en traversant Rueil, quand, devant la porte de la mairie de Rueil, — ce Rueil plein de cadavres alors et qui a un casino maintenant, — notre attention fut attirée par un jeune sergent de mobiles qui, debout, les yeux rouges de larmes, se tenait, son képi à la main, humblement, en suppliant, devant un gros homme à figure réjouie et importante qui, sa casquette sur la tête, lui répondait :

« C'est impossible !.... tout à fait impossible..... Voyons, laissez-moi !

— Ce n'est pourtant pas difficile, répondait le petit sergent, très pâle, très triste, en montrant une grande tapissière où l'on apercevait un vague entassement de corps, des membres raidis, des fronts tout blancs, des taches rouges qui étaient des pantalons, et d'autres taches, plus rouges ou déjà noires, qui n'étaient pas des pantalons. « Non, ce n'est pas difficile, Monsieur. Je vous dis qu'il est là ! là ! »

Et sa main s'étendait vers la tapissière pleine de cadavres.

Nous nous approchons. Ah ! jamais nous n'avons remercié comme ce jour-là les vains galons de nos képis ! Nous demandons ce dont il s'agit. C'est un des employés de la mairie, le portier, je crois, —je ne sais au juste,— qui refuse au petit mobile, — vingt ou vingt-deux ans, l'air d'un enfant, — d'arrêter pendant cinq minutes la tapissière qu'on emmène et qui emporte, pour les jeter, en tas peut-être, les morts à demi gelés ramassés sur le champ de bataille.

« Pas même cinq minutes, Monsieur ! Deux minutes, je vous en supplie ! Il ne sera pas long à descendre ! Je sais où il est... C'est le cinquième du côté du cheval ! Il n'y en a qu'un autre par-dessus lui ! »

Et le pauvret étendait toujours la main vers la tapissière.

« Ah ! s'il fallait une fosse à part pour tous les soldats, on n'en finirait pas, par exemple ! »

Je l'entends encore, la grosse voix qui répondait à la voix plaintive du petit mobile. Elle était brutale, sans merci, gonflée d'importance aussi, comme celle de tout *fonctionnaire* devant un pauvre diable ou d'un pékin devant un soldat vaincu.

Nous nous approchons :

« De quoi s'agit-il ?

— C'est, dit le mobile tout blême, tremblant, — saluant encore, — c'est que c'est mon frère qui est là dedans, mon frère aîné. Il a été tué hier. J'ai passé la

nuit, puis la journée à le chercher, et quand je le retrouve, c'est là dedans, et on l'emporte, et on ne veut pas me le laisser prendre pour le faire enterrer dans un coin, tout seul. Je voudrais l'avoir, pourtant! Quand nous sommes partis, maman nous avait fait jurer de ne pas nous quitter. Même bataillon, même compagnie. Et c'est vrai, nous ne nous étions pas quittés, jamais. Eh bien! qu'est-ce qu'elle dira, maman? Que je l'ai laissé prendre, voler, que je n'ai pas fait mon devoir et que je n'ai même pas su trouver un coin pour l'y mener, elle, après et lui dire : *Tiens, il est là !*

Ah! le pauvre garçon, et qu'il fallait être Son Importance Monsieur le Fonctionnaire Quelconque pour n'être pas remué par cette pauvre voix d'enfant et de brave enfant, car, s'il pleurait ce jour-là, il s'était hardiment battu, la veille, ce malheureux qui tremblait de n'avoir pas fait son devoir aux yeux de sa mère.

Furieux, contraignant l'employé à ôter sa casquette devant ce soldat qui lui parlait tête nue, nous ordonnâmes alors qu'on laissât le cadavre du frère au frère vivant et qu'on donnât une fosse spéciale au pauvre mort, dans la terre boueuse.

Je n'ai jamais revu ce *mobile* de Rueil, mais j'entends encore sa voix dolente répétant :

« Que dira maman quand je reviendrai, sans savoir où *il* est, à Fontainebleau, au *pays?* »

LES MOTS DE LA QUINZAINE.

Un mari qui doit sa haute situation à la femme qu'il a épousée disait dernièrement, dans le cours d'une conversation tenue au foyer de la Comédie-Française :

« Ma femme m'a fait ce que je suis. »

Mlle ***, qui entrait sur ces mots, demanda étourdiment :

« Avec qui ? » (*Charivari.*)

~~~~~~

Un sergent de bataillon scolaire apprend le pas à ses jeunes élèves. Il se met en tête de la ligne :

« Attention ! jambe gauche, jambe droite ! Arrche !

Le n° 3 lève la jambe droite et le n° 4 la jambe gauche, de telle sorte que les deux jambes, étant en l'air et se touchant, paraissent appartenir au même individu.

« Quel est l'animal qui lève les deux jambes à la fois ? » s'écrie le sergent irrité.

~~~~~~

Un mot de Voltaire, que rappelle le *Gil Blas*, et que nous transcrivons pour ceux de nos lecteurs qui ne le connaîtraient pas.

Il se promenait avec un de ses amis, quand ils rencontrèrent un prêtre portant le viatique. Voltaire ôtant son chapeau, son ami lui demanda :

« Vous êtes donc réconcilié avec Dieu ?

— Nous nous saluons, répondit Voltaire, mais nous ne nous parlons pas ! »

VARIÉTÉS

A PROPOS DU DIVORCE

Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que l'on voit un mari demander le divorce parce que sa femme lui donne le célibat pour rival, et voici à ce propos un document qui se trouve aux archives de la Haute-Savoie, et que nous communique M. Émile Maison.

Il est bon que le lecteur sache que la terre du Faucigny, dont Bonneville s'honore à bon droit d'être la capitale, n'a jamais engendré la mélancolie.

Extrait du registre des délibérations de la Société des AMIS DE LA LIBERTÉ ET DE L'ÉGALITÉ, *séante à Bonneville, commencé le* 12 *décembre* 1792.

Un physionomiste qui, par l'inspection seule des traits altérés du visage, connaît les angoisses d'un tendre cœur ulcéré, invite l'assemblée à vouloir bien destiner une partie de cette séance à la consolation d'un citoyen de cette commune, grand par ses malheurs domestiques; tous les êtres sensés qui sont ici présents comprennent d'emblée qu'il s'agit de la cruelle situation du citoyen Balthazard Conseil, homme de loi.

Possesseur naguère d'une épouse connue par diverses

qualités analogues au beau sexe, des parents barbares, dans le temps même où il ne commençait encore qu'à savourer les préludes des délices tant désirées, ont eu l'impitoyable cruauté de lui ravir cette épouse adorée, pour en augmenter le nombre de celles de Jésus. Ce n'est pas une injuste jalousie contre ce rival céleste qui fait l'objet de ses secrets déplaisirs ; mais il est au-dessus du pouvoir trop impérieux de ses sens en insurrection qu'un cœur né sensible, semblable à un tendre tourtereau qui gémit loin de sa compagne chérie qu'un cruel épervier lui a impitoyablement ravie, puisse se résoudre à voir ainsi sa couche nuptiale solitaire et déserte, et s'écouler infructueusement ses beaux jours et ses nuits, dans d'insoutenables privations, funestes à lui et à sa postérité.

Au nom, pour la satisfaction et l'avantage de la commune, dont ce cœur gémissant est membre considéré, l'on fait avec instance la motion, aux fins d'adoucir les rigueurs d'un sort pitoyable, que le comité de surveillance soit invité à faire des démarches perquisitoriales relativement à ce ravissement si inhumain, et que celui de correspondance ait à composer une élégie tendre et plaintive dans laquelle ledit citoyen Conseil redemandera sa compagne aux échos, aux bois, aux fontaines, aux rochers, et enfin à la nature entière, et telle qu'elle soit capable d'amollir les cœurs des bêtes les plus féroces et même ceux de ses ravisseurs, s'ils en sont susceptibles.

Et, au cas qu'ils soient sourds à ses philoméliques et tendres accents, l'on demande qu'urgente pétition soit faite aux autorités constituées de faire restituer provisoirement et sans délai audit citoyen Balthazard sa chère moitié, ou de prononcer incessamment le divorce en faveur du dépourvu, afin que, pour se venger des ravisseurs et de l'ingrate, il puisse repasser glorieusement en d'autres bras et faire le bonheur, la jouissance et les délices d'une nouvelle beauté sensible à ses soins laborieux, et établir une grande pépinière de citoyens fertiles et générateurs.

Signé : Reydet.

P.-S. Muets furent les échos, sourds les bois, les fontaines et les rochers : l'épouse du citoyen Balthazard Conseil ne réintégra point le domicile conjugal. Tout entière désormais livrée aux amours mystiques, elle laissa prononcer le divorce « en faveur du dépourvu », qui trouva auprès d'une autre moitié moins cruelle tout ce dont l'avait privé celle-là. Il eut une nombreuse descendance.

Emile Maison.

Georges d'Heylli.

Le Gérant, D. Jouaust.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 17 — 15 SEPTEMBRE 1883

SOMMAIRE.

La Quinzaine : *Noris*, *Kéraban le Têtu.* — Les Obsèques du comte de Chambord. — Les Derniers Moments de Louis-Philippe. — Nécrologie : Tourgueneff, Léon Halévy, Geoffroy, Paul Siraudin. — Théâtres. Odéon.

Varia : Le caveau royal de Goritz. — Lettre de Berryer sur le comte de Chambord. — La Femme en Angleterre et en France. — Le Poète Pinchesne. — Sonnet. — Le Culte de Jupiter.

Les Mots de la Quinzaine.

Variétés : L'Album de Mme de Genlis.

LA QUINZAINE. — *Noris.* — *Kéraban le Têtu.* — *Les Obsèques du comte de Chambord.* — Notre ami Claretie vient de publier sous le titre de *Noris*, un nouveau roman dont Paris et la province se partagent en ce moment la lecture. C'est l'œuvre à sensation du jour, de même que *le Million* avait été l'événement littéraire de l'été de 1882, et *Monsieur le Ministre* celui de l'été de 1881. Ainsi, tous les ans, Claretie lance une histoire

nouvelle qui semble chaque fois devoir dépasser le succès des précédentes.

En effet, *Noris* est l'œuvre la plus achevée de son brillant auteur, très supérieure au *Million* et même à *Monsieur le Ministre*, qui nous avait, il y a deux ans, paru devoir l'emporter sur tous les ouvrages déjà publiés de Claretie. Ce qui nous plaît surtout dans *Noris*, c'est que l'auteur ne nous y dépeint sérieusement et complètement qu'un seul personnage, celui de cette belle Suzanne Féraud, dite Noris, d'un si haut caractère, si rempli d'originalité et qui est si peu semblable aux femmes du même genre qui pullulent à Paris. Non, Noris n'est pas une femme ordinaire. Elle est *troublante*, elle a le regard *troublant*, — deux adjectifs un peu trop chers à l'auteur, — mais elle a surtout le cœur hautement placé. Noris est tombée, ou mieux elle a fait une chute, mais elle n'en a fait qu'une, et l'auteur du livre a mis tant d'habileté à l'atténuer, que cette Noris, bien que devenue courtisane, n'en reste pas moins pour nous la femme forte par excellence. Et cela va si loin, cette estime que nous avons pour elle demeure si grande, que nous en venons presque à l'absoudre. Elle repousse finalement, cette Noris fière et hautaine, son premier amant, le prince de Chantenay, qui la veut épouser, parce qu'elle le considère comme indigne d'elle, et, d'autre part, elle repousse de même Raymond de Ferdys, qu'elle aime et dont elle est aimée,

parce qu'elle se trouve indigne de lui. Eh non! cette femme déchue ne l'est pas dans l'estime du lecteur. Elle n'épouse ni celui qui devait lui rendre l'honneur, ni celui qui devait l'aider à le retrouver, mais elle reste forte, immuable et invaincue, en somme, sur les ruines mêmes de son bonheur qu'elle a pu un moment entrevoir.

Cette Noris tient donc et remplit d'un bout à l'autre ce roman passionné, si vivant, si attrayant, si varié dans ses peintures multiples de certains côtés de la vie parisienne, et, malgré les quelques digressions auxquelles s'est cru obligé l'auteur, c'est elle seule qui nous touche et nous attache dans ce récit si rempli d'originalité et d'intérêt.

— Nous ne croyons pas que la même bonne fortune qui a accueilli le roman de Claretie, soit réservée au *Kéraban le Têtu*, drame-féerie que vient de représenter la Gaîté (3 septembre) et qui a pour auteur M. Jules Verne, agissant cette fois par lui-même et sans collaborateur aucun. Le genre exploité, depuis tant d'années, par M. Jules Verne, et dont les deux principaux spécimens, *le Tour du monde en quatre-vingts jours* et *Michel Strogoff*, ont eu tant de succès, commence, il faut bien le dire, à s'user. Cette accumulation de voyages invraisemblables et fantastiques, qui sont, en somme, un peu toujours les mêmes, n'a plus qu'une prise très restreinte sur le public. Nous avouerons que, pour notre part,

nous avons toujours trouvé ces voyages surnaturels et impossibles de M. Jules Verne d'un médiocre intérêt pour la jeunesse, dont ils ne pouvaient que fausser à la fois le goût et le jugement. Aussi y a-t-il en ce moment une sorte de réaction contre ce genre d'ouvrages, les voyages vrais étant certainement beaucoup plus intéressants, même pour les enfants, que toutes ces histoires abracadabrantes que M. Jules Verne nous conte depuis si longtemps. Il en a mis trois jusqu'à ce jour à la scène : les deux que nous avons cités plus haut et *les Enfants du capitaine Grant*, et cela avec l'aide de M. Dennery, le dramaturge le plus expérimenté de notre temps. Cette fois, avec *Kéraban le Têtu*, M. Jules Verne s'est cru de force à voler de ses propres ailes, ce en quoi il s'est étrangement abusé. En effet, son nouveau drame ne devra la vogue qu'il aura certainement qu'à ses décorations, à ses ballets et à ses costumes. Ajoutez à cela une interprétation remarquable en tête de laquelle figurent Dumaine, Pradeau, Talien, Romain, et Mmes Marie Jullien et Tassilly.

Une curiosité à signaler, c'est que ce *Kéraban le Têtu* est la mise en scène d'un roman en deux volumes, dont le premier seul a paru. L'auteur et l'éditeur ont supposé que le bruit que ferait la pièce favoriserait le succès du livre, qui devait en développer plus complètement les péripéties. Il faut reconnaître que voilà une combinaison qui a pour elle, à défaut

d'autre mérite, celui de la nouveauté. Mais il nous semble aussi que MM. Jules Verne et Hetzel n'ont pas besoin de recourir à de semblables expédients pour lancer et vendre leurs livres !

— Les funérailles du comte de Chambord, qui ont été le grand événement européen pendant quelques jours, ont eu lieu à Goritz le 3 septembre, — le même jour que la première de *Kéraban le Têtu*. Si nous rapprochons ces deux faits si dissemblables d'importance, c'est qu'à Goritz on a joué à ce propos une petite comédie qui, elle aussi, toujours comme dans *Kéraban le Têtu*, a failli tourner au drame. Le comte de Paris, qui devait, dans l'esprit de tout le monde, conduire le deuil de son illustre parent, en a été exclu au dernier moment par décision de la comtesse de Chambord, qui semblait protester ainsi, par cette volonté inattendue, contre l'héritage politique que s'était déjà arrogé le comte de Paris. Les héritiers de la famille, princes espagnols ou italiens, n'étaient pas fâchés de jouer ce joli tour à leur cousin, évidemment par protestation, et même, ainsi qu'on l'a dit, par revanche, en souvenir de 1830 ; car enfin, il est bien peu admissible que ces messieurs, le comte de Bardi, don Juan de Bourbon, don Carlos et autres, aient pu supposer un moment que dans le cas où la République consentirait à faire place nette, ce serait à eux que la France s'empresserait de songer pour la remplacer ! Ah ! si nous avions

droit de parler ici politique, que de choses nous pourrions dire à ce sujet! Combien vaines et même amusantes sont d'ailleurs toutes ces compétitions de princes au sujet d'un trône qui n'est pas à prendre, et quel joli sujet de féerie, plus gaie et plus actuelle que ce malencontreux *Kéraban le Têtu*, un dramaturge habile pourrait trouver à exploiter dans cette aventure plaisante — malgré son caractère funèbre.

Les Derniers Moments de Louis-Philippe. — A propos de la mort récente du comte de Chambord, on a beaucoup parlé de celles de Charles X et de son successeur. Aussi pensons-nous que nos lecteurs seront heureux de trouver ici une intéressante relation des derniers moments de Louis-Philippe, qui s'éteignit à Claremont en août 1850. Elle est tirée de la *Chronique de Paris*, que dirigeait alors M. de Villemessant :

« Lorsque les médecins eurent déclaré à Louis-Philippe, sur sa demande, que les palliatifs de la science étaient désormais impuissants devant la marche rapide de la maladie, le roi fit un léger signe de tête qui voulait dire : « C'est bien! je vais m'arranger pour mourir. »

Comme s'il eût calculé, avec sa pensée toujours ferme et prompte, le temps que l'organisme devait fonctionner encore, il voulut employer le restant de ses forces à régler des affaires importantes, réservant pour

sa famille éplorée les derniers battements du cœur, le suprême rayonnement de l'âme !

Assis dans un large fauteuil, le corps enveloppé d'une robe de chambre en tissu léger des Indes, dont il s'était vêtu de préférence, parce qu'elle fatiguait moins son corps brisé, Louis-Philippe dictait à Marie-Amélie un codicille à son testament.

Le général Dumas, aide de camp de Louis-Philippe, entra sans se faire annoncer et sans bruit dans la chambre à coucher de l'auguste mourant; la reine, assise devant une table, tournait le dos au général; mais le roi, voyant faire à ce dernier un mouvement de retraite, lui dit :

« Restez donc, mon cher Dumas, j'ai bien besoin de vous; nous avons à travailler ensemble. Les médecins, ajouta-t-il en souriant, viennent de signer mon bail à l'éternité ! »

Puis, se tournant vers la reine froide et blanche comme une morte :

« Hâte-toi, Amélie ! ces dispositions dernières sont d'une grande importance. »

Le codicille qu'il dictait à la reine renfermait des legs au profit de MM. d'Houdetot, Dumas, de Rumigny, de Chabannes, et des souvenirs pour MM. de Montmorency, Dupin aîné, et Scribe, avocat.

Au moment de signer, le roi sortit sa main droite, qu'il tenait enveloppée dans sa robe de chambre.

« Oh! oh! fit-il en remuant ses doigts roidis, mes mains sont déjà froides. Et maintenant, à nous deux, mon cher Dumas. Nous avons à ajouter une dernière page à mes mémoires. Prenez tous les papiers, là, dans l'armoire à gauche. »

Le général prit un trousseau de clefs; mais sa main tremblait si fort, et ses yeux, dans lesquels roulaient deux grosses larmes, y voyaient si mal que l'aide de camp resta debout devant l'armoire, cherchant inutilement la clef qui devait l'ouvrir.

« Décidément, murmura le vieux roi, moi seul n'ai pas perdu la tête, et c'est heureux! Voyons, venez ici, maladroit... ajouta-t-il moitié riant, moitié grondant. »

Puis, mettant sans hésitation la main sur la clef introuvable, il la prit entre le pouce et l'index, l'agita avec un mouvement de satisfaction, en disant à M. Dumas :

« La voici! »

Le général s'assit à la place qu'occupait la reine. Louis-Philippe lui dicta, sans hésiter; sans courir après l'idée qu'il voulait rendre, la conclusion de ses *Mémoires*, trouvant toujours le mot propre et revenant même, pour la rectifier, sur une expression qui lui avait échappé dans la rapidité de l'improvisation; cette expression, qu'il trouvait un peu crue, lui semblait exagérer sa pensée. Il signa d'une main encore ferme la page que son secrétaire venait d'écrire.

Ce dernier soin accompli, le roi, le politique, avait cessé d'être; le père de famille seul allait se retrouver en face de la mort.

« Et maintenant, fit-il à haute voix, je vais où Dieu m'appelle. »

Il se coucha alors, et il expira trois quarts d'heure après. »

NÉCROLOGIE. — L'éminent écrivain russe, Ivan Tourgueneff, qui avait fait de la France sa seconde patrie, vient de mourir, le 1er de ce mois, à Bougival, dans l'artistique chalet de Mme Pauline Viardot. Né le 9 novembre 1818, Tourgueneff n'avait donc encore que soixante-cinq ans. C'est après 1848 qu'il vint en France et qu'il publia chez nous une série de volumes : *Mémoires d'un Seigneur russe*, *Scènes de la vie russe*, *Dimitri Roudine*, *Nouvelles moscovites*, etc... qui composent autant d'études pleines de curiosité et d'intérêt sur la vie publique et privée en Russie.

Tourgueneff s'était créé de grandes amitiés en France par la distinction de sa personne, l'aménité de son caractère et le charme de son talent si sérieux et, en même temps, si primesautier, véritablement français, témoin son joli roman de *Fumée*. Mérimée, Charles Edmond, Flaubert et surtout les Viardot étaient devenus à la fois ses plus grands admirateurs et ses meilleurs amis. Il était même pendant l'été le commensal de Louis Viar-

dot, qui l'a précédé de si peu de temps dans la tombe.

— Léon Halévy, l'helléniste, le romancier, l'auteur dramatique, etc., est mort le 3 de ce mois. Il était le frère cadet du célèbre auteur de *la Juive* et le père de Ludovic Halévy, à qui le théâtre et le roman doivent de si charmantes et si spirituelles fantaisies. C'était un écrivain sérieux et de grand talent, mais qui n'a jamais pu attirer à lui la popularité et qui a atteint à peine la notoriété. Cela est curieux à dire : cet homme distingué est beaucoup plus connu parce qu'il était le frère d'un compositeur illustre et le père d'un écrivain à la mode que par ses propres ouvrages. « Il appartenait, a dit justement notre ami Claretie dans le discours très ému qu'il a prononcé sur la tombe de Léon Halévy, à la catégorie assez rare des gens qui ont plus de talent que de bonheur. » En effet, le bagage littéraire de Léon Halévy, qui est considérable et qui touche à tous les genres de la littérature, depuis les plus élevés jusqu'aux plus vulgaires, menace de ne pas lui survivre. On ne connaît déjà plus tous les titres de ces nombreux livres, pièces, vaudevilles, etc., auxquels le père de Ludovic Halévy a laissé son nom. Léon Halévy avait quatre-vingt-un ans.

— Le 6 septembre, le théâtre du Palais-Royal a fait une perte bien sensible dans la personne de l'excellent Geoffroy, le premier et le meilleur de ses comédiens. Né en 1813, — il cachait soigneusement et coquette-

ment son âge et se déclarait né en 1820, — Geoffroy a conquis sa première réputation au théâtre du Gymnase, où il a débuté d'abord en 1839, puis définitivement une deuxième fois en 1844. Il y demeura jusqu'en 1862, créant quantité de rôles : ceux du *Bourgeois de Paris*, de *Mercadet*, de la *Poudre aux yeux*, et surtout du *Voyage de M. Perrichon*, sont dans la mémoire de tout le monde. De 1862 jusqu'à sa mort il appartint au théâtre du Palais-Royal où il vit se renouveler et même augmenter encore sa vogue et ses constants succès. Toutes les pièces célèbres de ce théâtre pendant les vingt dernières années de la vie de Geoffroy, *Célimare le bien-aimé*, la *Cagnotte*, la *Bergère de la rue Mont-Thabor*, la *Boule*, le *Panache*, la *Grammaire*, le *Mari de la débutante*, etc., ont été pour ce comédien si complet l'occasion de triomphes successifs.

On poussait beaucoup la Comédie-Française à enlever à son profit Geoffroy au théâtre du Palais-Royal. C'eût été là une grosse erreur. Geoffroy était la bonhomie, la simplicité, le naturel même; mais c'était toujours un bourgeois, un de ces bourgeois de l'école naïve et grotesque dont le Prudhomme d'Henri Monnier demeurera le type éternel. Le répertoire de la Comédie-Française n'aurait fourni que bien rarement à Geoffroy des personnages de ce genre à interpréter, car à la rue de Richelieu on n'aurait pu, comme on l'a fait au Palais-Royal, donner à cet amusant acteur une série sans cesse

renouvelée de rôles à créer, rôles toujours écrits en vue de sa personnalité artistique et de son genre de talent. Geoffroy avait donc trouvé sa vraie et sa seule place au Palais-Royal où son souvenir ne sera jamais oublié.

— L'amusant vaudevilliste Paul Siraudin est mort le 8 de ce mois, à l'âge de soixante et onze ans. Il avait commencé dès 1834 à écrire pour le théâtre. Le nombre de ses pièces est considérable, non moins que celui de ses collaborateurs, car il en a peu signé de son nom seul. En 1860, Siraudin ouvrit rue de la Paix un magasin de confiserie qu'il eut l'esprit de céder peu de temps après à son associé, et il revint à ses vaudevilles pour lesquels il avait en effet beaucoup plus d'aptitude que pour le commerce où il avait failli se ruiner.

Théâtres. — L'Odéon a rouvert triomphalement ses portes (5 septembre) par la première représentation d'une pièce nouvelle : *le Bel Armand*, comédie en trois actes de M. Victor Jannet, dont c'est la première œuvre représentée, ou à peu près, le nouveau venu n'ayant encore fait jouer qu'à la sourdine une petite piécette au Gymnase.

M. Victor Jannet, qui est le petit-fils du fameux Porcher, l'ancien marchand de billets de théâtre, est employé à la Société générale. Sa pièce était écrite depuis un certain temps déjà, et il l'avait d'abord présentée à la Comédie-Française, qui ne daigna même pas l'ad-

mettre aux honneurs de la lecture. Mieux avisé, l'Odéon la reçut, la monta et la joua en quelques mois seulement. Aujourd'hui on s'aperçoit, rue de Richelieu, que la comédie de M. Jannet a beaucoup de rapports avec un drame de M. Albert Delpit, *les Maucroix*, actuellement en répétition au Théâtre-Français, et on en vient presque à regretter de n'avoir pas mieux accueilli *le Bel Armand*. Le premier soir, ce *Bel Armand* a été aux nues : ç'a été un succès unanime, enthousiaste, et le plus incontesté que l'Odéon ait eu à enregistrer depuis de nombreuses années. La pièce d'ailleurs est bien jouée, surtout par Porel, Amaury et Raphaël Duflos, qui a retrouvé à l'Odéon son succès récent de la Gaîté.

Le même soir l'Odéon nous donnait en lever de rideau une petite comédie en vers, *l'Exil d'Ovide,* dont notre confrère en bibliophilie, M. Honoré Bonhomme, se trouve être le tardif auteur. Elle vient bien tard, en effet, cette comédie consciencieusement écrite, mais qui semble être plutôt l'œuvre laborieuse d'un lycéen de rhétorique que d'un écrivain expérimenté qui a atteint sinon dépassé la soixantaine. Entre nous, *l'Exil d'Ovide* est une pièce monotone et estimable à la fois, qu'on peut classer au nombre de ces œuvres à prétentions classiques, mais éphémères, que le cahier des charges de l'Odéon l'oblige à nous servir annuellement.

C'est vraiment tout ce que le théâtre nous a offert de nouveau durant cette quinzaine, avec *Kéraban le Têtu* dont nous parlons plus haut, et un petit marivaudage, en un acte, au Vaudeville, *le Prétexte*, qui a pour auteur un inconnu à la scène, M. le baron Legoux. Volny et Mlle Legault jouent très agréablement ce petit acte qui ne tire pas à conséquence. Les autres théâtres, fermés à l'occasion de l'été, ont ouvert de nouveau leurs portes avec les pièces à succès de la saison précédente.

VARIA. — *Le Caveau royal de Goritz.* — Le caveau où vient d'être enterré le dernier prince français de la lignée directe de Louis XIV est situé à Goritz, sous la chapelle du couvent des Franciscains de Castagnavizza. On y accède par un long couloir en pierre. Ce caveau a été élargi récemment, sur l'ordre même du comte de Chambord. On y a transporté les cercueils des princes de la famille des Bourbons qui se trouvaient auparavant dans un autre caveau devenu trop petit et qui était situé à droite du couloir en pierre. Dans ce nouveau caveau reposent aujourd'hui :

Le roi Charles X, décédé à Goritz en 1836;

Le duc d'Angoulême, son fils, et qui, depuis la mort de son frère le duc de Berry, portait le titre de Dauphin, décédé en 1844;

Sa femme, la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XV et de Marie-Antoinette, décédée en 1851.

Le cercueil de Charles X est placé entre ces deux derniers cercueils.

A droite du caveau, le cercueil du comte de Chambord.

A sa gauche, le cercueil de la duchesse de Parme, sa sœur, morte en 1865.

Sur le cercueil du comte de Chambord est une plaque en argent, au sommet de laquelle est gravée une croix du Saint-Esprit portant l'inscription suivante :

ICI EST DÉPOSÉ
TRÈS HAUT ET TRÈS EXCELLENT PRINCE
HENRI CINQUIÈME DU NOM
PAR LA GRACE DE DIEU
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE
NÉ A PARIS LE 29 SEPTEMBRE 1820
MORT A FROHSDORF LE 24 AOUT 1883

Au-dessous sont gravées les armes du prince.

A l'entrée du couloir qui mène à la sépulture royale est inhumé, dans le mur à droite, M. le duc de Blacas, l'inséparable ami de Charles X qu'il suivit dans son exil. On lit sur son caveau l'inscription suivante :

PIERRE-LOUIS-JEAN-CASIMIR
DE BLACAS D'AULPS
DUC DE BLACAS MARQUIS D'AULPS
ET DES ROLLANDS DES RENCES DE BEAUX
NÉ A AVIGNON LE 10 JANVIER 1771
MORT A VIENNE LE 17 NOVEMBRE 1839
R. I. P.

Lettre de Berryer sur le comte de Chambord. — Voici une lettre pleine d'intérêt et fort peu connue que l'illustre avocat Berryer écrivait d'Angleterre à un de ses amis quelque temps après le grave accident arrivé en 1841 à M. le comte de Chambord; elle retrouve aujourd'hui son actualité :

1841.

Mon ami,

Je m'empresse de vous donner, à mon premier moment de liberté, les nouvelles que vous pouvez désirer. Le comte de Chambord est arrivé ici[1] samedi dernier, à cinq heures et demie du soir. Il a été reçu admirablement; sa santé est parfaite. Sa belle et noble figure rayonne de bonne grâce, de dignité, de bienveillance. Le cruel accident qui nous a tant alarmés n'a laissé que des traces aujourd'hui bien légères et qui ne sont même remarquées que par l'intérêt attentif que l'on porte à tous ses mouvements. Nous venons de passer ces quatre jours en fêtes et en voyages dans les environs d'Alton[2], qui ont rempli toutes nos heures. J'ai déjà beaucoup causé avec le comte de Chambord, soit en voiture, soit dans les salons. J'ai eu avec lui dans son cabinet un entretien tête à tête de plus de deux heures; je vous en dirai les détails. Oh! que je souhaiterais que toute la France eût pu le voir et l'entendre! Elle tomberait à ses pieds comme je m'y étais jeté à la fin de cette conversation, quand à deux reprises il m'a pris dans ses bras et m'a pressé sur son cœur. Le Roi (le comte de Chambord) est, comprend, pense et veut tout ce que la France intelligente et honnête peut désirer, tout ce que réclament et les libertés publiques et la grandeur du pays.

---

1. En Angleterre. — 2. Petite ville d'Angleterre.

Il est fort à désirer que le plus grand nombre possible d'hommes éclairés et sincères puisse profiter du séjour en Angleterre, pour voir, pour entendre le Roi.....

BERRYER.

La Femme en Angleterre et en France. — Il vient de paraître un petit livre des plus instructifs qui a pour titre *John Bull et son île.* Nous trouvons dans ce livre la piquante comparaison qui suit entre la femme anglaise et la femme française :

« Sous bien des aspects, la femme anglaise est supérieure à la femme française : elle est plus naturelle ; elle a rarement des vapeurs et ne connaît point la migraine. Elle n'est pas aussi naïve que la jeune Française ; mais, en revanche, elle est moins niaise.

« Elle sort sans sa maman et sans sa bonne, et vous donne une franche poignée de main en vous regardant hardiment entre les deux yeux. Jeune fille, vous la voyez, libre comme l'air, se promener, aller au spectacle, voyager même avec des jeunes gens... Mariée, elle ne se vante pas de mener son mari par le nez ; elle s'occupe de sa maison et de ses enfants ; elle ne fait peut-être pas beaucoup la cour à son mari, mais elle ne la fait pas non plus aux autres. Si elle ne se montre pas plus empressée auprès de son mari, c'est la faute de ce dernier, qui ne lui permet pas de prendre des libertés avec lui...

« En France, nous voyons les jeunes filles, le dimanche après les offices, aller avec leurs mamans montrer leurs petits brodequins neufs au jardin public. On marche les yeux baissés, à pas menus et saccadés; c'est une petite procession... Point de longues et libres promenades au grand air, à la campagne. Non, on craint la boue des routes; les petites bottines minces prennent l'humidité et les talons pointus, intelligemment plantés au milieu de la semelle, empêchent la marche; et puis enfin, qui verrait à la campagne les robes de soie et les chapeaux de cinquante francs?

« De l'autre côté, regardez-moi la jeune fille anglaise avec ses cheveux simplement noués derrière le cou, un chapeau de paille de cinquante centimes qu'elle relève de côté, une robe de coton, et des bottines à fortes semelles et à talons bas. Regardez-la, avec sa raquette, partir avec une bande de jeunes gens et d'autres jeunes filles aussi simplement vêtues qu'elle, pour aller au loin, dans les champs, faire une partie de *lawn-tennis*... Point de mamans. En rentrant, elle dévore son dîner sans honte... Ce n'est pas un compliment que de dire à une jeune Anglaise : « Vous mangez comme un petit oiseau » ; c'est un reproche...

« Une jeune fille de quinze ans voyage seule. J'en connais qui viennent en pension à Londres, du nord de l'Angleterre. En France, elles n'iraient pas seules s'acheter une paire de gants dans le magasin d'en face.

« Chez nous, la surveillance de l'enfance et la défiance de la liberté font naître le secret et le mystère. En Angleterre, tout dans l'éducation tend à inspirer la confiance en soi... L'absence du soupçon enlève tout le charme au mystère... La vertu naît, germe et mûrit au souffle généreux de la liberté et de la confiance. »

Le Poète Pinchesne. — Qui diable connaîtrait ce poète, lequel vivait du temps de Molière, sans l'article que vient de lui consacrer *le Moliériste*, cette feuille spéciale que notre ami Georges Monval a créée il y a cinq ans et qui est devenue, grâce à lui, une sorte de monument littéraire exclusivement élevé à la gloire du grand comique? Donc Estienne-Martin de Pinchesne, auteur de *Poësies héroïques,* publiées en 1670, et que Boileau a rudement maltraité dans ses satires, vient d'être momentanément ressuscité par M. Paul d'Estrée qui nous cite, entre autres pièces oubliées de ce poète encore plus oublié, les deux suivantes empruntées, l'une à ses *Poësies meslées* (1672), et l'autre à ses *Amours et Poësies chrestiennes* (1674), derniers recueils publiés tous deux chez André Cramoisy, rue de la Vieille-Boucherie, *Au sacrifice d'Abraham*, avec privilège du Roi :

DEMANDE D'UN BAISER

Un baiser chaud et tout de flamme
Pris sur les lèvres d'une dame

Tant soit peu long et savoureux
Du tourment d'un cœur amoureux
Est le plus souverain dictame.
Votre bouche donc ne me blasme,
Si de sa faveur je réclame
Au fort de mes maux rigoureux,
Un baiser.

Souffrez qu'en vos bras je me pasme,
Et que tout prêt de rendre l'âme
Du feu qui me rend langoureux,
J'applique à mes maux douloureux,
Tout de miel, de rose et de basme
Un baiser.

SONNET.

Le jour n'est pas si beau qu'Iris me semble belle,
Et je ne me saurois lasser de l'admirer;
Plus j'arrête mes yeux à la considérer,
Plus je trouve d'attraits et de charmes en elle.

Elle a le teint plus frais qu'une rose nouvelle;
Son bras peut en blancheur aux lys se comparer;
Et sans avoir recours à l'art de se parer,
Rien n'égale en éclat sa grâce naturelle.

J'aime tantôt à voir ses cheveux négligés
Se jouer sur sa gorge, en désordre rangés;
Tantôt son sein caché sensiblement me touche.

Mais rien ne me plaît tant, qu'alors qu'en souriant,
Elle nous laisse voir ces perles d'Orient
Qu'enferment deux rubis au trésor de sa bouche.

Avouons, que pour un poète aussi moqué et bafoué par ses contemporains, ce n'est vraiment encore pas trop mal!

Le Culte de Jupiter. —Si l'on veut être impartial,—et c'est là le caractère principal de notre *Gazette,* — il faut convenir que, si le parti clérical se montre parfois un peu agressif, il arrive aussi que les représailles des libres-penseurs sont ou bien violentes ou bien maladroites.

On vient de mettre en circulation pour les enfants une grammaire expurgée de laquelle les mots de *Dieu,* de *Providence* et autres analogues sont soigneusement écartés. Le *Journal d'Alençon* nous donne la comparaison de certains passages dans la nouvelle grammaire et dans l'ancienne.

ÉDITION 1878	EDITION 1882
Page 11 : DIEU plaça Adam et Ève dans le Paradis.	Il n'est pas prudent de courir sur la glace.
Page 17 : Le CATÉCHISME est un livre.	Le fer est un métal.
Page 17 : NOTRE-DAME est un nom propre. Eglise Notre-Dame de Paris en vignette.	La CORSE est un nom propre. Carte de la Corse en vignette.
Page 20 : CAIN tua son frère Abel.	L'Italie ressemble assez à une botte.

Page 30 : La bonté de Dieu.	La fleur des ânes : le chardon.
Page 37 : Sois béni, ô mon Dieu ! pour ce don de ta Providence.	Merci, QUI QUE TU SOIS ! toi qui m'as accordé ce don.
Page 39 : JÉSUS mourut sur la CROIX.	Un bon soldat aura la CROIX.
Page 65 : Sentiments bien naturels dans le cœur d'un enfant à qui la PROVIDENCE a donné de si bons parents.	Le cœur d'un enfant QUI A de si bons parents.

Jusque-là, pas grand'chose à dire. Le grammairien de l'enfance a le droit de remplacer la « bonté de Dieu » par la « fleur de l'âne », et au lieu de rappeler le meurtre d'Abel, de parler de bottes à propos de l'Italie, ou de l'Italie à propos de bottes. Mais voici qui devient tout à fait facétieux :

Page 103 : Le CRÉATEUR écouta le cheval avec patience...	JUPITER écouta le cheval avec patience.
Voilà, lui dit le CRÉATEUR	Voilà, lui dit JUPITER.
Va, lui dit le CRÉATEUR.	Va, lui dit JUPITER.

Qu'on n'admette, si l'on veut, aucune religion, qu'on regarde tous les cultes comme également superstitieux, mais, superstition pour superstition, nous préférons celle qui enseigne la morale et la vertu à celle qui est la

déification de tous les vices, et nous avouons que le nom de Dieu, si peu déterminé que soit l'être qu'il nous représente, sonne mieux à notre oreille que celui de l'auguste farceur qu'on a appelé Jupiter.

LES MOTS DE LA QUINZAINE.

Un mot emprunté au *Bel Armand*, la pièce à succès de l'Odéon.

Le bel Armand reproche à son fils sa liaison avec une danseuse, et le jeune homme, pour défendre sa belle, la pare de toutes les qualités et de toutes les vertus.

« Je le vois bien, dit le père, la pauvre fille est montée sur les planches à son corps défendant.

— Ah! papa, si elle défend quelque chose, ce n'est toujours pas ça! »

Attribué à un sous-préfet républicain par un journal royaliste.

Le sous-préfet était invité chez son préfet à une soirée où madame la préfète joua du piano d'une façon fort remarquable. Alors le sous-préfet, s'approchant d'elle pour la complimenter, lui dit de l'air le plus galant : « Savez-vous, Madame, que vous secouez la commode avec un certain chic! »

La mort de Siraudin a remis en circulation bon nombre des mots qu'on lui attribue. En voici un, entre mille, rappelé par Aurélien Scholl.

Condamné à seize francs d'amende pour diffamation envers une actrice, il dit en plein tribunal :

« Avec quatre francs de plus, j'aurais la femme ! »

Au jeu des questions :

« Qu'est-ce qu'un soupçon ?

— Un sentiment qui nous pousse à chercher ce que nous ne voudrions pas savoir. » (*Gaulois*.)

Un entrepreneur de mariages a conduit un client dans la famille d'une jeune personne qu'il veut lui faire épouser.

En sortant, il s'écrie avec enthousiasme : « Eh bien ! avez-vous vu ce luxe, ces tableaux, ces riches tentures, ces objets d'art ?

— Oui, répond le client, mais tout ça peut avoir été emprunté. »

Alors, le marieur haussant les épaules :

« Emprunté ! Qui diable voulez-vous qui prête à ces gens-là ? (*Clairon*.)

Un Harpagon vaniteux a invité Monselet à un repas qui aurait à peine suffi pour un malade à la diète.

Après le dessert, Monselet remercie, et son amphitryon lui dit :

« Vous m'excuserez, je vous ai traité en ami, c'est sans cérémonie ; quand voulez-vous que nous recommencions ? »

Alors Monselet furieux : « Tout de suite, si vous voulez. »

Deux petites filles de cinq ou six ans feuillettent un livre de messe orné d'images pieuses...

« Tiens ! s'écrie l'une, regarde la belle dame habillée en or... C'est la Vierge !...

— Mais non, répliqua l'autre, ce n'est pas la Vierge, puisqu'elle n'a pas d'enfant !... » (*Gil Blas.*)

« Un mari vient voir le buste après décès de son épouse qu'il adorait.

« Regardez bien, dit l'artiste, c'est encore en terre glaise, je puis retoucher. »

Le veuf regarde avec attendrissement : « C'est bien elle... le nez un peu fort... signe de bonté. » Et fondant en larmes : « Elle était si bonne, si bonne ! Faites-lui le nez encore plus gros, beaucoup plus gros ! »

(*Bien public.*)

VARIÉTÉS

L'ALBUM DE Mme DE GENLIS

Notre collaborateur, M. Paul Lacroix, nous envoie la communication suivante, relative à une de ces curiosités littéraires que son infatigable ardeur de chercheur lui fait parfois rencontrer.

J'ai acheté, pour quelques sous, un volume in-8, rempli de notes manuscrites, souvent raturées, dans lesquelles j'ai reconnu du premier coup d'œil l'écriture de la comtesse de Genlis. Cette espèce d'album ou de portefeuille est relié en veau fauve, tranche dorée, avec un médaillon en or sur un des plats, renfermant les chiffres enlacés D et G, dans un ovale en maroquin vert. Je n'ai pas eu de peine à reconnaître que les notes qu'il contient avaient été écrites depuis avril 1806 jusqu'au mois de mars 1819. Ces notes ne sont autres que les premières idées et les plans des romans et des ouvrages divers de Mme de Genlis, composés pendant cet intervalle de temps.

Je vous adresserai, pour la *Gazette anecdotique*, quelques extraits tirés de cet agenda littéraire, et je commence par vous envoyer ce qui concerne la *Vie littéraire* de l'auteur (troisième volume), ouvrage qui n'a

jamais été publié, mais qui a sans doute servi de canevas aux *Mémoires inédits* de Mme la comtesse de Genlis, sur le XVIIIe siècle et la Révolution française. (*Paris, Ladvocat,* 1825, 10 vol. in-8.)

« Éloge et portrait d'Henriette. — Éloge de César. — Ma correspondance avec Mademoiselle; comment finie. — Portrait de Mme la comtesse Wederkof. — Départ d'Hambourg, où je vis Paméla. — Ce qu'elle me dit sur son mari. — Mon marché avec Henriette, pour *les Vœux téméraires.* — Son départ. — Le mien pour Brèves, château de Cordélie. — Mon établissement à Brèves. — Episode, la dame au duel. — Trait de l'homme qui prétendait me parler en latin. — Marie, à Brèves. — J'y demande en vain mon petit-fils et ensuite Georgette. — Bontés du prince de Hesse. — Ma visite à la cour. — Mes travaux. — Trait de Jenny, pour *les Vœux téméraires.* — *L'Herbier moral,* mémoire sur les agates. — Mes inquiétudes, mes rêveries, ma maladie. — Mon séjour à Sleswig. — Le bon prêtre. — Conversion de Jenny. — Ma correspondance avec sa tante. — Arrivée de ma nièce. — Kiel, mer Baltique. — Je donnai à ma nièce *les Vœux téméraires.* — Je gardai *les Petits Émigrés.* — Mort du roi de Prusse. — J'écrivis au roi. — Sa réponse. — Mon départ pour Berlin. — Mon arrivée chez Mlle Bocq. — Notre enthousiasme mutuel. — Fête pour le nouveau règne. — Déchaînement de quelques émigrés. — J'y réponds par

mon livre en six langues. — Effet de cet ouvrage. — Mes Heures. — Commencement de ma liaison avec Mlle Bocquet. — Histoire de la canne qu'elle me donna. — Jalousie naissante de Mlle Bocquet. — Ses procédés. — Sa haine. — Ma langueur. — Brouillerie. — Soins de Mlle Bocquet. — Jenny m'est ôtée. — Peu de temps après, je la place. — Mon départ de chez Mlle Bocquet. — Mon séjour auprès de Mlle Itzig. — Aventure de la petite paysanne. — Galanterie de Mlle Schmaleuré. — Mon retour à Berlin. — Mes leçons pendant six mois, après *les Mères rivales*, qui me fatiguèrent. — Connaissance avec Mlles Cohen et Lombard. — Je refuse de dédier un ouvrage au roi. — Eloge de ce prince et de la reine. — Offres de Mme Cohen. — Mon séjour chez elle. — Auparavant, rencontre de la princesse Henri. — M. Ploetz. — Petit Gorkay, voleur. — Portrait de Mme de Thadden. — Sa conduite avec son mari. — Mes ressources pour des livres, des estampes, des tableaux. — Offres de Métra, pour un cours. — Princesse de Radziwil. — Tendresse de Mlle Bocquet. — Casimir. — Mme Cohen. — Nos spectacles. — Histoire de Mlle Fillhon. — Mon trait avec M. de La Garde, pour *les Mères rivales*. — Montre achetée; rappeler celle de César. — Refus de Paméla de venir avec moi. — Trait de bravoure de Casimir, à la campagne. — Attentions de mes amis pour moi. — Les fleurs, les fruits, le beurre, les gâ-

teaux, les corbeilles, etc. — Histoire de la comtesse de Lippen. — Ma joie de l'accueil de Beurnonville. — Mon départ de Berlin. — Mes vœux pour ce pays. — Mon séjour à Hambourg. — Mon départ. — Episode du château de Bentheim. — Gros arbre de quarante-cinq pieds de circonférence. — Ma joie, en couchant, à Herbourg, dans l'auberge où j'avais fait *Épître à l'asile que j'aurai,* et j'allais à Paris! — *Nota.* Ne pas oublier, dans mon dernier séjour à Hambourg, MM. de Talleyrand et Charon. — A quelques lieues de Bruxelles, M. de La Voestine vient au-devant de moi. — Rappeler qu'il était déjà venu à Sielk. — Conter l'aventure qui m'arriva, à ce sujet, avec un aventurier. — Mon séjour à Bruxelles. — Rencontre avec ma fille. — Entrée de Casimir dans le salon. — Eloge de M. et de Mme de Pontécoulant. — Ma joie, en revoyant César et M. de Jouy. — Départ avec ma fille. — Mon enchantement, en apercevant Paris. — Mon entrée rue Papillon.

« Mon séjour à Versailles. — Mort de mon neveu. — Souvenirs. — Mon établissement à l'Arsenal. — Appartement de Mlle Arnould. — Tracasseries avec M. Ameilhon. — *Mme de La Vallière.* — La *Vie pénitente.* — Ma rupture avec Helmina. — Mme de Lage. — L'épreuve corrigée de M. Ameilhon. — Je demande en vain mon petit-fils et Georgette. — Lectures avec Casimir. — Son mot sur la partie d'échecs de Canus. — Mes travaux littéraires. — *Annales de la*

vertu. — Les *Petites Heures.* — *Méthode d'enseignement.* — Ma tentative pour l'*Histoire de Henri IV.* — Eloge de Mmes de Lascours et de Brady. — M. de Cabre. — Mme d'Harville. — Pension de l'Empereur. — *Mme de Maintenon.* — Note de cet ouvrage. — Quelques *Nouvelles.* — *Alphonsine.* — Casimir me sauvant la vie. — Portes de mon antichambre enlevées. — *Alphonse.* — La pitié me fait prendre une nouvelle personne avec moi, Mme de Quingery. — Ses ridicules, sans la nommer. — Je me passionne pour ses lettres. — Ma surprise, en la voyant. — Amour de M. Alyon pour elle. — Je la renvoie. — Alyon me reprend sa fille. — Eloge de cette jeune personne. — Mort de Mme de Montesson. — Ma conduite. — Aventures avec Mme de Chevreuse et Anatole. — Bibliographie; *Maison rustique.* — Voyage de Casimir, en Angleterre. — Sa noble conduite avec Paméla. — La reine de Suède. — Après son retour d'Espagne, son action pour le maçon. — Son voyage à Vienne. — Amitié, pour lui, du prince de Ligne. — Je quitte l'Arsenal. — Retour de Casimir. — Mariage de Georgette. — Je quitte la rue des Lions. — Rue Helvétius. — Mariage de Casimir. — *Mlle de La Fayette.* — Mme de Choiseul. — Restauration. Je fais effacer le nom d'Helvétius. — La Restauration. — Je fais *Henri IV.* — Ecouen. — Charité de Casimir. — Arrivée de Bonaparte. — Citée à la police. — *Mémoires de Dangeau.* — Rue de Vau-

girard. — Mes écolières. — Les pauvres. — *Les Battuécas*. — *Inès*. — Mme de Vilette. — Plusieurs *Nouvelles*. — Citée chez le prévôt. — *Dictionnaire*. — Rue du Faubourg-Saint-Honoré. — Eloge de Mme Récamier. — Ma Nouvelle, pour elle. — Eloge de Mme Moreau. — Château de Vilers. — *Les Parvenus*. — Lord Bristol. — Le duc de Glocester. — Hôpital des bossus. — Mon projet de l'*Encyclopédie*. — *Pétrarque*. — Mon projet de couvent. — Mme de Bouffiers. — M. de Sabran. — M. de Custine. — Mme de Saint-Julien. »

Il faut connaître la vie privée de Mme de Genlis pour savoir quelles sont les individualités qu'elle nomme *Paméla*, *Casimir*, *Georgette*, etc. Ce sont ses enfants légitimes ou naturels.

Cette espèce de table des matières, qui demanderait un commentaire explicatif, peut offrir quelque intérêt si on la compare avec les tomes III, IV, V et VI des *Mémoires* imprimés; elle nous apprend aussi comment Mme de Genlis préparait les ouvrages qu'elle avait à rédiger.

Souvent cette inépuisable faiseuse de livres procédait par des notes et par des pensées jetées au hasard, qu'elle développait ensuite. Voici une de ces notes :

« La manie de se singulariser. On occupe de soi comme on peut. C'est la gloire des gens sans esprit et sans

talents. De là ces évanouissements à l'aspect d'une chauve-souris ou d'une araignée. Les hommes prennent des moyens moins puérils. Les uns jouent la distraction; d'autres affectent des défauts qu'ils n'ont pas, etc. »

Voici une pensée datée du 15 mars 1819 :

« Ainsi que dans l'impiété, il y a de l'aveuglement dans l'ingratitude humaine. Nul ingrat ne s'avoue tel. Tous ont perfectionné l'affreuse logique des mauvais cœurs, qui les justifie à peu près à leurs propres yeux. »

Les yeux des mauvais cœurs!

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 18 — 30 septembre 1883

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Un nouveau volume des *Mémoires* de Viel-Castel. — Bibliographie : *Mémoires d'un fusil.* — Nécrologie : Henri Conscience. — Théâtres : Porte Saint-Martin, Sarah Bernhardt; Opéra, Adèle Isaac.

Varia : Le Salon triennal. — Le dernier portrait de Sarah Bernhardt. — Le Bismarck chinois. — Un bon toast. — Une Légende russe. — Vers d'album. — La Mise en scène au XVIIIe siècle.

Les Mots de la Quinzaine.

Variétés : L'idylle de Montmartre.

La Quinzaine. — *Un nouveau volume des* Mémoires de Viel-Castel. — Décidément, il faut se raccommoder un peu avec les *Mémoires* du comte Horace de Viel-Castel, dont un nouveau volume vient de paraître. C'est un tissu d'indiscrétions, souvent ordurières, mais qui nous paraissent surtout choquantes parce que nous connaissons trop les personnages auxquels elles s'appliquent et que bon nombre vivent encore aujourd'hui.



Le tort de ces *Mémoires,* c'est qu'ils ont été mis au jour soixante ou quatre-vingts ans trop tôt. Talleyrand avait sagement stipulé, dans son testament, que ses *Mémoires* ne paraîtraient que trente ans après sa mort; puis, quand ces trente ans ont été écoulés, les exécuteurs testamentaires de l'illustre diplomate ont encore d'eux-mêmes ajourné la publication à un certain nombre d'années. C'est que Talleyrand, comme Viel-Castel, est un « metteur de pieds dans le plat ». Ce terme est emprunté aux mémoires mêmes de Viel-Castel. Il déclare de temps à autre, à propos d'une anecdote bien épicée, « qu'il va mettre les pieds dans le plat ». Il est vrai qu'il aurait pu se dispenser de cette figure oratoire, car son livre tout entier n'est qu'une perpétuelle « mise de pieds dans le plat » !

Le volume qui vient de paraître à Berne, — car on sait que l'édition est interdite en France, — comprend trois années, de 1854 à 1856, c'est-à-dire l'époque de la guerre de Crimée et du traité de paix avec la Russie, qui porta si haut pour un moment le prestige de l'empereur et de l'empire. Viel-Castel raconte à peu près jour par jour tous les cancans de la cour et tous les bruits de la ville; comme il est surtout admis dans l'intimité de la princesse Mathilde, chez laquelle il dîne environ trois jours sur quatre, il entend là une quantité de commérages que chaque soir, en rentrant chez lui, il consigne sur ce qu'il appelle son livre noir. Il y a dans tout

cela beaucoup de fatras, de saletés surtout, et de racontars invraisemblables ; mais il y a aussi bon nombre de faits vrais sur lesquels Viel-Castel jette un jour inattendu, et des appréciations très souvent sincères et pleines de bon sens et de jugement. Il faut passer sur la forme du livre, qui est inacceptable ; mais il restera comme un ouvrage bon à consulter pour bien des traits particuliers et intimes qu'on ne trouvera que là. On lira un jour Viel-Castel comme on lit aujourd'hui Bachaumont ou Métra. Leurs mémoires ont maintenant cent ans de date ; dans cent ans nos arrière-petits-enfants ajouteront beaucoup plus de crédit aux indiscrétions de Viel-Castel que nous ne voulons leur en donner nous-même. Nous le répétons, deux causes nuisent et nuiront longtemps encore à l'autorité de ces trop piquants mémoires : leur forme absolument ordurière et leur trop prompte apparition.

Nous n'en voulons — et même nous n'en pouvons citer — pour le volume nouveau, que quelques passages, ceux qui sont à peu près inoffensifs ; le lecteur aura ainsi le ton des endroits du livre qui sont encore écrits dans un style à peu près possible.

13 janvier 1854.

Armand Bertin, directeur des *Débats*, vient de mourir. Ce gros journaliste représentait bien son parti. Il était d'un tel athéisme qu'après un dîner chez Véron, le vieux valet de cham-

bre du gérant du *Constitutionnel* dit à son maître : « Si M. Bertin doit encore dîner ici et y tenir les propos qu'il a tenus ce soir, je demanderai à Monsieur la permission de ne pas servir à table!... »

Bertin était cynique d'irréligion; son éloge devrait être prononcé par le sénateur Mérimée, qui n'est d'aucune religion et n'a jamais été baptisé.

27 février.

Il a plu à Fould, le ministre d'État, de retirer à Mlle Denain, sociétaire du Théâtre-Français, le rôle qu'elle joue dans le *Verre d'eau*, pour le donner à Madeleine Brohan.

Mlle Denain obtient une audience de Fould et réclame contre cette décision.

LE MINISTRE. Mademoiselle, je suis l'interprète du public, qui vous trouve insuffisante et même mauvaise dans ce rôle.

Mlle DENAIN. J'avoue, Monsieur le ministre, que j'étais loin de m'attendre à ce compliment; d'ailleurs ce qui se fait est contraire à mon droit et aux usages.

LE MINISTRE. Votre droit! les usages! Sachez, Mademoiselle, qu'il n'y a que ma volonté; les sociétaires du Théâtre-Français sont des serviteurs soldés; ils n'ont qu'à obéir.

Mlle DENAIN. Alors vous me placez dans la nécessité de faire reconnaître mon droit par les tribunaux.

LE MINISTRE, *riant*. Faites reconnaître votre droit par les tribunaux, gagnez votre procès, ma volonté ne s'en exécutera pas moins [1].

---

1. Mlle Denain intenta en effet le procès dont elle menaçait le ministre, et elle le perdit.

13 avril.

Dimanche dernier, j'ai entendu à la Madeleine le père Ventura. Je ne comprends pas sa réputation comme prédicateur; ce n'est, à mon sens, qu'un polichinelle ridicule. Voici une phrase de son sermon sur l'Eucharistie :

« Lorsque nous aimons bien une chose de tout notre cœur, lorsque nous l'aimons avec amour, nous la convoitons du regard, nous l'appelons de nos vœux, nous la saisissons, nous l'embrassons, nous l'approchons de nos lèvres, nous la dévorons de nos baisers... De même pour l'Eucharistie, mes frères : nous l'aimons d'amour, nous la convoitons, nous l'approchons de nos lèvres, nous la saisissons, nous la dévorons de nos baisers, et nous l'avalons. »

Toutes ces sottises sont débitées, et bien d'autres encore, avec le plus effroyable accent de Pasquin et des gestes à l'avenant.

13 novembre.

Mme Sand est un écrivain très remarquable; elle écrit mieux que personne, mais son talent est employé à faire prévaloir les plus mauvaises causes par les raisonnements les plus absurdes...

Et la princesse Mathilde répondait à cette attaque contre Mme Sand de la manière suivante :

« J'aime Mme Sand parce qu'elle m'amuse. »

25 avril 1855.

L'amour-propre des artistes dépasse toute mesure; la moindre atteinte à cet amour-propre est une calamité pu-

blique. Quelquefois il revêt une magnifique naïveté. Ainsi Diaz commençant un tableau s'enthousiasme, s'enflamme et se livre au monologue suivant :

« Allez donc, mossieu Ingres, allez donc voir si vous êtes fichu pour cirer mes bottes. »

Il donne un coup de pinceau.

« Enfoncé le père du gris! Jamais vous ne trouverez une figure comme celle-là! »

Second coup de pinceau.

« Hein! quels contours, quelle suavité, quelle hardiesse! Allez donc, vieux cornichon au vert-de-gris, allez donc prendre des leçons chez Diaz! »

Courbet consacre toutes ses toiles à la glorification de sa personnalité. Celle-ci a pour titre : *Atelier de M. Courbet.* Et en effet, M. Courbet y termine un paysage au milieu d'une foule composée de toutes les laideurs de la société humaine, de toutes les guenilles ramassées par les chiffonniers. Et aussi *Bonjour, monsieur Courbet!*

Paul Delaroche n'ose pas exposer, craignant les journalistes.

Ary Scheffer n'expose pas, un peu par crainte des journaux, un peu par orléanisme. Il joue le rôle d'Achille sous sa tente.

Ces messieurs pensent qu'ils produisent un grand effet; le public ne songe pas à eux.

16 mai.

Le comte Alfred de Vigny, espèce de Dorat musqué qui vise à la chevelure de Bernardin de Saint-Pierre, se pommade le visage, mouille ses lèvres pour les rendre plus roses et ressemble à une vieille femme habillée en homme, contrairement aux règlements de police.

De Vigny a eu de l'esprit, il n'a plus que de l'afféterie, il madrigalise, pince les lèvres pour préparer un mot qui n'arrive

plus, et débite des mièvreries. Il a au plus haut degré l'adoration de sa personne et se croit tellement important qu'en plein soleil il regarde son ombre pour se voir passer. Du reste, il n'écrit plus de peur d'un insuccès.

29 mai.

Le prince Napoléon se croit supérieur à tout le monde et capable de jouer tout le monde; il espère se grandir en méprisant ce qui l'entoure; et il se persuade que la France sera trop heureuse un jour de se réfugier dans ses bras.

Nous nous arrêterons sur ce petit portrait du prince Napoléon, lequel, dans ce volume, sert constamment de tête de Turc à Viel-Castel. En effet, le rôle joué par le prince en Crimée, son attitude au moment de la grossesse de l'impératrice et de la naissance du prince impérial, et sa situation comme président du jury de l'Exposition universelle de 1855, sont autant de sujets qui prêtaient à l'anecdote. Le livre en fourmille, mais il n'est pas possible de les reproduire. Des mémoires aussi libres d'allures, aussi crus, aussi grossiers, ne peuvent se lire en quelque sorte qu'en cachette; mais ils contiennent des aperçus bien ingénieux, des appréciations, hélas! trop exactes, et des portraits malheureusement trop sincères. Ces mémoires ne sont pas destinés à la réhabilitation du personnel de l'empire, tant s'en faut! L'auteur y déshabille à nu tout le monde,

l'empereur excepté. C'est, en effet, un impérialiste endurci ; mais, tout compte fait et toutes réserves maintenues, ses mémoires sont bien amusants !...

Bibliographie. — *Mémoires d'un fusil.* — Sous ce titre piquant, notre confrère Charles Diguet vient de publier chez Dentu une sorte de *vade-mecum* du chasseur, qui offre en ce moment un véritable intérêt d'actualité. Nous empruntons l'anecdote suivante à ce volume si utile et si bien renseigné :

« Un braconnier connaît la campagne sur laquelle il travaille comme un propriétaire son jardinet. Il nombre, sans se tromper, les arbres du bois. Il connaît tous les buissons de la lisière ; son coup d'œil est d'une sûreté infaillible.

« Les anecdotes plaisantes émaillent quelquefois cette vie d'imprévu, mais le drame a aussi souvent sa place. Les récits des tribunaux sont là pour nous en apprendre une partie. Ce réfractaire meurt souvent dans l'impénitence finale.

« Un prêtre reprochait un jour à un braconnier moribond son passé, et il le priait, si Dieu lui rendait la santé, de renoncer à son genre de vie.

« Que voulez-vous ? dit le mourant, j'ai un lièvre « dans le corps ! » Ce mot authentique dépeint parfaitement l'homme.

« Comme il terminait cette courte, mais instructive

profession de foi, son fils entra. Le père, dont la voix s'éteignait le fit approcher de son chevet, et lui montrant le fusil.

« Va ce soir au carrefour des Ifs : monte dans le « chêne, et tu verras un bouquin chercher après la *hase* « que j'ai tuée. »

« Le fils obéit. Il revint dans la nuit avec un lièvre.

« Maladroit! exclama le père en regardant la bête; « jamais à l'affût on ne doit casser la patte à un lièvre! »

« Il grommela encore quelques mots et s'affaissa. Il était mort! N'avait-il pas vraiment un lièvre dans le corps? »

NÉCROLOGIE. — *Henri Conscience.* — Ce célèbre romancier flamand est mort le 15 de ce mois, à l'âge de soixante et onze ans, étant né le 3 décembre 1812, à Anvers. Ses nombreux romans ont été popularisés en France, à dater de 1854, par la traduction qu'en a donnée M. Léon Wocquier, professeur à la faculté des lettres de Gand. Ils comprennent en ce moment cinquante-huit volumes dans la collection Michel Lévy, et ils ont presque tous obtenu une grande vogue.

Conscience n'écrivait que dans sa langue d'origine. Cependant il a des qualités bien françaises : la clarté du style, une grande finesse d'expression, un tour d'esprit très original. En 1858, *la Revue contemporaine* a publié de lui quelques articles écrits cette fois dans notre langue, sous le titre de *Mémoires*, et qui portent la

marque de ces qualités essentielles à tout bon écrivain français. Ses divers récits, bien conduits, d'une intrigue simple et rapide, doivent plaire à tout le monde, et bien que Conscience ait toujours persisté à les écrire dans cet idiome flamand qui avait toutes ses préférences, on peut dire qu'il appartient réellement à notre littérature.

THÉATRES. — *Frou-Frou.* — Mme Sarah Bernhardt vient de reprendre cette jolie comédie de MM. Meilhac et Halévy à la Porte Saint-Martin (17 septembre). Elle l'avait déjà jouée très-souvent à l'étranger et en province, et y avait remporté des triomphes et même obtenu des ovations considérables.

La comédie de *Frou-Frou* date du 30 octobre 1869. Le rôle principal, créé par Desclée, a révélé cette comédienne comme l'une des premières actrices de la scène française. Desclée dans *Frou-Frou* ç'a été l'idéal, la perfection.

Frou-Frou à la Porte-Saint-Martin a cessé d'être simplement une jolie comédie; c'est devenu un drame dans la force du terme, et cela est dû aussi bien au jeu des nouveaux interprètes qu'à la différence de la salle où la pièce se joue actuellement. Les trois acteurs principaux, Sarah, Lafontaine et Marais, ont donné de cette pièce une interprétation tout autre que celle dont le Gymnase nous avait laissé le souvenir.

C'est surtout dans le cinquième acte que Sarah Bernhardt s'est montrée admirable, et son triomphe nous a été une occasion de plus de voir la Comédie-Française toujours privée d'un aussi merveilleux talent. Mais la voilà maintenant vouée au drame à perpétuité, au drame genre *Fédora*. Ainsi on annonce déjà que l'éminente artiste va jouer *Macbeth*, puis un drame en vers de Richepin, et dans d'autres pièces également mélodramatiques qui figurent dans son programme. Nous souhaitons de tout cœur que la nouvelle Sarah retrouve dans cette évolution de son talent ses immenses succès d'autrefois.

— Mlle Adèle Isaac a débuté le 24 septembre à l'Opéra dans le personnage d'Ophélie de l'*Hamlet* de M. Ambroise Thomas. Elle y a complètement réussi ; il convient même de dire que cette cantatrice si éminemment douée, d'une voix si sûre, si distinguée, si classique, en un mot, est la meilleure Ophélie que nous ayons encore entendue à l'Opéra, en nous plaçant au seul point de vue musical. Mmes Nillson, Fidès Devriès, Heilbronn, Daram, de Reszké, Miolan-Carvalho, et quelques autres cantatrices de moins grande envergure, ont brillé au premier rang dans ce personnage difficile, Mlle Devriès surtout; mais il nous semble qu'elles n'y ont pas été aussi complètes que Mlle Isaac à laquelle notamment le quatrième acte a valu trois rappels successifs.

Cette brillante représentation d'*Hamlet* est la 201e depuis la création (mars 1868), ce qui donne une moyenne de treize représentations par année. Rappelons encore que la 100e était affichée le jour où la salle de l'Opéra, rue Le Peletier, a brûlé.

VARIA. — *Le Salon triennal.* — Le Salon du gouvernement, dit Salon triennal, a ouvert ses portes au public le 15 de ce mois. Il durera jusqu'au mois de novembre. On sait que pour ce salon, où le chiffre des œuvres reçues et exposées est fort restreint (800), l'État reste absolument et forcément impartial, puisqu'il ne donne aucune récompense. C'est donc au public d'apprécier et de formuler son jugement lui-même.

La section de peinture contient sept cent dix-sept numéros. On y retrouve la plupart des œuvres rendues célèbres par les derniers salons : le plafond de la Cour de cassation de Baudry, *Patrie* de Bertrand; *Job* et *le portrait de Cogniet* par Bonnat; *le Matin* de Jules Breton; des portraits de Cabanel; le *Barra* de Henner; *la Naissance de Vénus* de Bouguereau. Meissonnier et Jules Dupré, qui depuis longtemps n'avaient rien envoyé aux expositions, ont voulu prendre part au Salon triennal; mais on y regrette l'absence d'artistes de haute valeur, tels qu'Alfred Stevens, Gustave Moreau, Bonvin, Detaille, de Neuville. Quant à Manet, le jury lui a, paraît-il, fermé la porte.

Certains peintres n'ont pas gagné à réunir dans une même salle plusieurs de leurs œuvres, dont l'ensemble donne une impression de monotonie. D'autres sont sortis victorieux de cette épreuve, comme MM. Cabanel, Henner, Jules Dupré, Guillaumet, Butin. On avait fait grand bruit de la *rentrée* de M. Meissonnier, qui depuis longtemps peignait sous sa tente, sans plus rien envoyer aux expositions. La rentrée n'a pas été des plus heureuses, et les toiles qu'il a envoyées au Salon national ne donnent pas la note véritable de son immense talent. Après tout, M. Meissonnier est un heureux artiste : il aura, de son vivant, assisté à son apothéose, mais nous doutons un peu que la postérité ratifie complètement l'enthousiasme qu'il aura inspiré à ses contemporains.

Quant à M. Puvis de Chavannes, dont le talent plane sans doute dans des hauteurs inaccessibles à notre intelligence, nous ne voyons pas en quoi ni comment les toiles qu'il expose ressemblent à de la peinture.

La sculpture offre une réunion des œuvres les plus remarquables de ces dernières années : *l'Arlequin* et *le Génie de la Tombe*, de Saint-Marceau ; *les Premières Funérailles*, de Barrias, qui expose en même temps une nouveauté, son délicieux *Mozart enfant ;* puis des œuvres de Delaplanche, Falguière, Allar, Cain, Mercié, Frémiet, Guillaume, etc.

Les sections de gravure et d'architecture présentent

aussi des œuvres de premier ordre très habilement choisies et groupées, et parmi lesquelles il faut signaler les très remarquables pastels d'Emile Lévy, ainsi que la merveilleuse suite de dessins faite par Louis Leloir pour le *Théâtre de Molière*.

En somme, le Salon triennal, s'il n'offre à nos yeux que des œuvres en général déjà connues, nous montre en revanche les ouvrages les plus remarquables produits en ces dernières années par l'Ecole française, ouvrages dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre. L'organisation de cette belle exposition fait le plus grand honneur à M. Georges Lafenestre, qui l'a dirigée. Remercions aussi M. Williamson, le conservateur du garde-meuble, qui a emprunté aux riches collections confiées à ses soins d'admirables tapisseries très habilement disposées dans les endroits les plus apparents de l'exposition.

Le Dernier Portrait de Sarah Bernhardt. — Il est de Sarcey, et a été écrit à l'occasion de la reprise de *Frou-Frou* à la Porte-Saint-Martin.

« C'est un spectacle singulier que cet esprit toujours en mouvement; cette tête fumeuse de projets et de rêves, ce tourbillonnement de pensées et d'action où elle emporte tout un monde derrière elle. Il y a des personnes dont on dit que, lorsqu'elles entrent dans un salon, la température s'y élève; elles animent la con-

versation, elles échauffent pour ainsi dire l'atmosphère; Mme Sarah Bernhardt a reçu ce don de la nature, et elle le possède à un degré extraordinaire; autour d'elle tout se meut, s'agite et bourdonne; comment pourrait-on se laisser aller et s'endormir quand elle-même, debout, toujours au travail, toujours dans la fièvre, vient au théâtre dès le matin, fait répéter son monde tout en répétant elle-même, écoute, dans l'intervalle des scènes où elle ne joue pas, les pièces qu'on lui lit, les peintres qui lui apportent des maquettes, les créanciers qui réclament leur argent; et les donneurs de conseils et les simples gens du *high life;* lève la séance à six heures, rentre dîner à la hâte avec des amis qu'elle emmène ou qui la suivent, revient deux heures après à ce même théâtre, où elle est restée tout le jour, y demeure jusqu'à minuit, tenant tout ensemble l'emploi de capitaine et faisant la manœuvre; revient chez elle, fatiguée, exténuée, mais vaillante, soutenue par ses nerfs, des nerfs d'acier, solides et délicats tout à la fois, que cette vie de fatigues inouïes n'a pu ni briser ni user?

Quelle femme bizarre! Quand elle était au Théâtre-Français, il n'y avait pas moyen de l'avoir pour une répétition; elle faisait de la peinture, de la sculpture, écrivait des livres, montait en ballon, recevait tout Paris, tracassait dans mille occupations diverses; mais de répétitions — point! M. Perrin disait plaisamment : Je consentirais encore à avoir pour pensionnaire une

comédienne qui fît de la sculpture à ses moments perdus ; le diable, c'est que j'ai une statuaire qui joue la comédie pour se délasser de l'ébauchoir.

C'est ainsi qu'avec une imprudence absolument inexplicable elle était venue nous jouer ce terrible rôle de *l'Aventurière* sans l'avoir étudié, sans même en savoir précisément le texte.

Et, en ce temps-là, il n'y avait pas moyen de lui faire une observation ; aux répétitions, quand elle y assistait, elle était intraitable. Si on lui demandait de reprendre une scène, elle entrait dans des colères furieuses et envoyait tout promener ; promener est le mot littéraire. »

Le Bismarck chinois. — Nous empruntons à *la Tribune de Mons* les détails suivants sur le prince Li-Hung-Chang, commandant en chef des forces du Céleste Empire sur la frontière du Tonkin, et à qui sa haine des Français a fait donner le surnom de Bismarck chinois :

« Le prince Li-Hung-Chang a fait ses premières armes à Bruxelles, au régiment des carabiniers. Il y entra en 1867 comme soldat, en compagnie de deux de ses compatriotes. Il devint successivement, après les stages réglementaires, caporal, sergent, sergent-fourrier, sergent-major et adjudant sous-officier. Il logeait à la caserne, montait la garde et assistait à tous les services attachés à son grade.

Le prince était très intelligent, mais d'une paresse tout orientale. Son service fait, il se hâtait de quitter

la caserne, et y rentrait fort souvent après l'heure réglementaire. On fermait un peu les yeux sur cette infraction à la discipline, la seule d'ailleurs dont il était coutumier. Li-Hung-Chang sortait toujours avec ses collègues dont il s'était assimilé toutes les habitudes.

Il avait un cauchemar, le prince : c'était sa tresse. Elle lui joua plus d'un tour... Il ne la porta que peu de temps à la chinoise. Quelques mois après son arrivée à Bruxelles, il sollicita de son gouvernement l'autorisation de la couper. Cela lui fut refusé. Entre temps, il l'avait enroulée sur le sommet de la tête. Il ne se découvrait qu'à la caserne et lorsqu'il le fallait absolument. Il renouvela plusieurs fois sa demande. Il y apporta tant d'insistance et mit en branle tant de hautes influences qu'il finit par obtenir l'autorisation de se tailler les cheveux à l'européenne.

Le prince Li-Hung-Chang n'aimait pas la France, encore moins les Français. Il ne s'en cachait point. Jamais on ne l'entendit les nommer autrement que « chiens de Français ». Tout le monde perdit d'ailleurs son temps à vouloir découvrir l'origine de cette haine. Ses camarades les plus intimes mêmes n'en surent jamais rien. Quelques mots pourtant qui lui échappèrent un jour laissèrent supposer qu'un Français de passage à Pékin avait séduit une femme que le prince aimait. Mais ce fut tout.

Il quitta le régiment des carabiniers dans les premiers

jours de 1870 et passa au 1er régiment d'artillerie, qui tenait alors garnison à Malines. Il y resta jusqu'au jour où le régiment alla prendre position dans le Luxembourg, en fin juillet 1870, au début de la guerre franco-allemande.

Tel est, — d'après un de ses anciens collègues de régiment, — le prince Li-Hung-Chang, avec qui la France aura peut-être à compter un jour. »

Un Bon Toast. — A la suite des grandes manœuvres, le général Wolff, commandant le 8e corps, réunissait dernièrement dans un dîner, à Dijon, tous les chefs de corps qui avaient pris part aux manœuvres. Le général russe Dragomiroff avait été convié comme doyen des missions militaires étrangères.

Au dessert, le général Wolff ayant porté un toast à la Russie, le général Dragomiroff lui répondit en termes empreints d'une vive sympathie pour la France.

Tenant son verre après l'avoir vidé, le général russe s'écria : « A la France! Messieurs, et je brise mon verre, car je veux que personne n'y puisse boire après moi à une autre santé que celle de la France. » Et joignant le geste à la parole, le général Dragomiroff projeta violemment son verre sur le sol, où il vola en éclats.

C'est *le Gaulois* qui nous donne le récit de cette anecdote.

Une Légende russe. — A propos de la mort récente de Tourgueneff, le chroniqueur de *l'Univers illustré* nous rapporte l'histoire suivante, qu'il a un jour entendu conter par le célèbre écrivain russe, et qui est un véritable bijou littéraire.

« Un jeune seigneur quittait ses terres pour passer l'hiver à Pétersbourg. Il rencontra au bord d'une rivière une de ses serves, une fillette si jolie qu'il arrêta sa troïka pour lui dire adieu.

« Sophia Androwna, lui dit-il, je vais à la ville. As-tu envie d'un collier ou d'une parure de tête? Je te promets de te rapporter au printemps ce que tu m'auras demandé. »

Sophia répondit :

« Barine, je ne veux ni parure de tête ni collier. Mais rapporte-moi de la ville un peu de ce savon dont se servent les belles dames. »

Le barine ne pensa guère, tout l'hiver, à sa jeune esclave; mais, au moment de revenir sur ses terres, il se rappela le désir bizarre et simple de la jeune fille.

Il la revit au bord de la rivière où il l'avait laissée, et il lui donna ce qu'elle avait demandé.

Elle le pria d'attendre un moment et courut à la rivière, où elle se lava les mains avec le savon du maître. Puis, revenant auprès de la troïka :

« Maintenant, barine, dit-elle, baisez-moi les mains comme vous faites à vos belles dames. »

Vers d'album. — Les vers suivants, d'une forme très originale et inédits, sont dédiés à une jolie dame qui a bien voulu les communiquer à notre *Gazette*.

JE T'AIME

J'aimai dire : Je t'aime!
Le jour où je te vis,
J'aime dire : Je t'aime!
Plus encor que je dis.

Pourquoi dire : Je t'aime
Est si délicieux?
C'est que dire : Je t'aime!
Est écrit dans tes yeux.

Pour te dire : Je t'aime!
O mon charmant trésor,
Je cherche, tant je t'aime,
A dire mieux encor.

Je veux dire : Je t'aime
Et beaucoup, et toujours.
Je veux dire : Je t'aime
En finissant mes jours.

Je te dirai : Je t'aime,
Tout là-haut dans le ciel.
Car aimer tant je t'aime,
C'est l'amour éternel!...

La Mise en scène au XVIIIe siècle. — En relisant, ces

jours derniers, *la Nouvelle Héloïse,* ce roman par lettres de 650 pages, nous avons retrouvé une plaisante description de la mise en scène à l'Opéra, au XVIII[e] siècle. Ce n'est qu'une charge, mais une charge spirituellement enlevée, à laquelle les récentes discussions de la presse donnent un regain d'actualité.

Voici, d'après J.-J. Rousseau, ce qu'était la scène :

« Figurez-vous une gaine large d'une quinzaine de pieds et longue à proportion ; cette gaine est le théâtre. Aux deux côtés on place par intervalles des feuilles de paravent, sur lesquelles sont grossièrement peints les objets que la scène doit représenter. Le fond est un grand rideau peint de même, et presque toujours percé ou déchiré, ce qui représente des gouffres dans la terre ou des trous dans le ciel, suivant la perspective. Chaque personne qui passe derrière le théâtre et touche le rideau produit, en l'ébranlant, une sorte de tremblement de terre assez plaisant à voir. Le ciel est représenté par certaines guenilles bleuâtres suspendues à des bâtons ou à des cordes, comme l'étendage d'une blanchisseuse. Le soleil, car on l'y voit quelquefois, est un flambeau dans une lanterne. Les chars des dieux et des déesses sont composés de quatre solives encadrées et suspendues à une grosse corde en forme d'escarpolette; entre ces solives est une planche en travers sur laquelle le dieu s'assied, et sur le devant pend un morceau de grosse toile barbouillée, qui sert de nuage à ce magnifique

char. On voit vers le bas de la machine l'illumination de deux ou trois chandelles puantes et mal mouchées, qui, tandis que le personnage se démène et crie en branlant dans son escarpolette, l'enfument tout à son aise : encens digne de la divinité.

« Comme les chars sont la partie la plus considérable des machines de l'Opéra, sur celle-là vous pouvez juger des autres. La mer agitée est composée de longues lanternes angulaires de toile ou de carton bleu, qu'on enfile à des broches parallèles et qu'on fait tourner par des polissons. Le tonnerre est une lourde charrette qu'on promène sur le cintre et qui n'est pas le moins touchant instrument de cette agréable musique. Les éclairs se font avec des pincées de poix-résine qu'on projette sur un flambeau : la foudre est un pétard au bout d'une fusée.

« Le théâtre est garni de petites trappes carrées qui, s'ouvrant au besoin, annoncent que les démons vont sortir de la cave. Quand ils doivent s'élever dans les airs, on leur substitue adroitement des démons de toile brune empaillée, ou quelquefois de vrais ramoneurs, qui branlent en l'air suspendus à ces cordes, jusqu'à ce qu'ils se perdent majestueusement dans les guenilles dont j'ai parlé! Mais ce qu'il y a de réellement tragique, c'est quand les cordes sont mal conduites ou viennent à rompre; car alors les esprits infernaux et les dieux immortels tombent, s'estropient, se tuent quelquefois.

Ajoutez à cela les monstres qui rendent certaines scènes fort pathétiques, tels que des dragons, des lézards, des tortues, des crocodiles, de gros crapauds, qui se promènent d'un air menaçant sur le théâtre et font voir à l'Opéra les tentations de saint Antoine. Chacune de ces figures est animée par un lourdaud de Savoyard qui n'a pas l'esprit de faire la bête...

« ...Le nombre des gens occupés au service de l'Opéra est inconcevable. L'orchestre et les chœurs composent ensemble près de cent personnes : il y a des multitudes de danseurs; tous les rôles sont doubles ou triples; c'est-à-dire qu'il y a toujours un ou deux acteurs subalternes prêts à remplacer l'acteur principal et payés pour ne rien faire jusqu'à ce qu'il lui plaise de ne rien faire à son tour; ce qui ne tarde jamais beaucoup d'arriver. Après quelques représentations, les premiers acteurs, qui sont d'importants personnages, n'honorent plus le public de leur présence; ils abandonnent la place à leurs substituts et aux substituts de leurs substituts. On reçoit toujours le même argent à la porte, mais on ne donne plus le même spectacle. Chacun prend son billet comme à une loterie, sans savoir quel lot il aura; et, quel qu'il soit, personne n'oserait se plaindre; car les nobles membres de cette Académie ne doivent aucun respect au public : c'est le public qui leur en doit.

« On ne sait ce que c'est que des doubles en Italie :

le public ne les souffrirait pas ; aussi le spectacle est-il à beaucoup meilleur marché ; il en coûterait trop pour être mal servi. »

Un jour les amateurs de beaux livres pourront lire ce curieux passage dans une superbe édition de la *Nouvelle Héloïse*, en préparation à la Librairie des Bibliophiles, et pour laquelle l'aqua-fortiste Hédouin réserve une suite de ses meilleures planches. Cette édition, dont la préface sera due à la plume compétente de M. John Grand-Carteret, l'ingénieux organisateur de l'Exposition iconographique de Rousseau, fera partie de cette *Petite Bibliothèque artistique*, déjà si riche en œuvres hors ligne, et dont M. Jouaust a fait un véritable musée de l'art contemporain.

Errata. — Un chiffre, tombé lors du tirage de notre dernier numéro, nous a fait commettre une grossière erreur, que nos lecteurs ont d'eux-mêmes rectifiée (page 142). La duchesse d'Angoulême n'était pas fille de Louis XV, mais bien de Louis XVI.

— A la page suivante, nous avons fait mourir en 1865 la duchesse de Parme, qui est morte le 1er février 1864.

— On nous prie de constater que le roman de Jules Claretie, *Noris*, dont nous avons parlé dans notre dernière quinzaine, a d'abord paru en feuilleton dans le *Figaro*, avant sa publication en volume chez Dentu.

LES MOTS DE LA QUINZAINE.

Dans le ménage du comte et de la comtesse Z..., le baromètre marque « tempête » ; mais les époux, en public, cherchent à faire croire au calme plat.

« Mon mari et moi, minaudait l'autre jour la comtesse au Casino, nous comptons nous faire peindre ensemble pour le prochain Salon.

— Par un peintre de batailles ? » ricana à demi-voix une bonne amie.

Entre politiciens :

« Enfin, monsieur l'autoritaire, que feriez-vous si vous étiez roi absolu ?...

— Moi... je ferais pendre tous les membres de l'opposition !... C'est comme cela que je comprends l'*omnipotence !...* »

(*Gil Blas.*)

A la station d'omnibus du passage de l'Opéra, un voyageur dit à un de ses amis :

« Je voudrais avoir autant de mille livres de rente qu'il y a d'imbéciles qui demandent des numéros pour les Batignolles, quand ils vont à l'Odéon. »

S'adressant alors à l'employé :

« Un numéro pour les Batignolles.

— Mais, lui dit son ami, je croyais que vous alliez à l'Odéon?

— Tiens, c'est vrai! » (*Figaro.*)

Matinée d'enfants :

« Moi, je voudrais être reine.

— Moi, millionnaire.

— Moi, actrice.

— Moi, blonde avec les yeux noirs.

— Moi, brune avec les yeux bleus. »

Une toute petite, délicieusement gentille : « Moi, je voudrais être veuve... » (*Gaulois.*)

Entre boulevardiers :

« Eh bien!... cette vieille cousine qui était si malade ?

— Elle est claquée, mon cher.

— Alors, tu recueilles l'héritage?

— O homme intelligent!... si j'avais eu cette joie, je ne dirais pas que ma cousine est claquée, mais que Dieu l'a rappelée à lui. » (*Gil Blas.*)

Calino sort de service chez Mlle Plusieurs-Étoiles (du théâtre des Folies-Interlopes) pour entrer chez une bourgeoise.

« Mais, lui dit celle-ci, n'ayant servi que chez une

femme seule, vous ne saurez pas faire les chaussures de mon mari ?...

— Oh ! excusez, Madame... c'est moi qui faisais toutes les bottes chez mademoiselle. » (*Gaulois.*)

Un vieillard vient d'épouser une jeune fille.

On en parlait à Alexandre Dumas fils :

« Je le plains, dit-il... Quand on pourrait être le père de sa femme, on court grand risque de n'être point le père de ses enfants ! » (*Gaulois.*)

Un bohème entre chez un de ses amis, plus bohème que lui, et le trouve étendu sur son lit :

« Tiens, tu dormais ? A trois heures de l'après-midi !...

— Qu'est-ce que tu veux ? On ne peut pas toujours fumer... »

M. Alphonse passe sur le boulevard dans un élégant coupé, fort correct de tout point.

« Tiens, s'écrie X..., le voilà dans une voiture de maître... Fichtre !

—Pardon, dit Y..., vous voulez dire : dans une voiture de maîtresse ! » (*Gil Blas.*)

VARIÉTÉS

L'IDYLLE DE MONTMARTRE

On a souvent parlé, sans la bien connaître, d'une anecdote de Jules Janin appelée l'*Idylle de Montmartre*. Publiée autrefois dans l'ancien *Figaro*, cette fantaisie, dont Janin lui-même avait oublié le titre, et qu'il désignait sous le nom d'*Idylle de Montmartre*, a toujours échappé aux recherches des curieux. Dans la préface du tome V des *Œuvres de jeunesse* de Jules Janin, que publie la Librairie des Bibliophiles, M. de la Fizelière dit qu'un jour il finit, à force d'instances, par déterminer l'auteur de *l'Ane mort* à lui raconter cette historiette, dont voici le récit. C'est Jules Janin qui parle.

J'avais raconté naïvement, poétiquement, amoureusement, une aventure de ma jeunesse, me dit-il. Par un beau jour d'été, j'étais allé, avec un livre, faire une promenade à la butte Montmartre, qui avait encore des champs de blé et d'avoine, diaprés de coquelicots et de bluets. J'avais à peine ouvert mon livre, que je vis passer deux femmes : l'une vieille, l'autre jeune, la mère et la fille. Je ne m'occupai bientôt plus que de celle-ci. Elle était charmante, de la figure la plus gracieuse et la plus agréable, de l'air le

plus naïf et le plus modeste, une bergère des Alpes, comme les voulait Marmontel pour ses *Contes moraux;* elle avait les plus beaux cheveux, les plus belles dents, les plus beaux yeux du monde, et fraîche et rose comme un printemps embaumé; son costume de toile de couleur ne manquait ni d'élégance ni de coquetterie.

C'était une simple grisette, une petite ouvrière en vacances. La vieille dame qui l'accompagnait avait une tournure très décente, c'était un vrai porte-respect.

Je les suivis d'abord à distance, en les observant l'une et l'autre; puis je me rapprochai peu à peu, et je me permis enfin de leur adresser la parole. On m'examina, avant de me répondre, et je portais sans doute avec moi une si bonne recommandation d'honnêteté qu'on me répondit bientôt avec une aimable politesse.

Ici commençait l'idylle : la gentille inconnue cueillait des fleurs et attrapait des papillons. Je me mis à courir après elle, attrapant aussi des papillons et cueillant aussi des fleurs. Nous fîmes ensemble des bouquets et des couronnes. La mère (car c'était une vraie mère) nous regardait faire d'une façon tout encourageante. Elle semblait avoir deux enfants au lieu d'un. Nous causions, nous nous questionnions réciproquement, mais sans dépasser les limites de la discrétion et de la convenance. L'idylle continua de la sorte pen-

dánt deux ou trois heures! Quel charme! quelle grâce! quelle poésie!

« Ah! mon Dieu! s'écria tout à coup ma bergère, en entendant sonner quatre heures à l'église de Montmartre, j'avais tout oublié! on m'attend à cinq heures précises, et nous sommes bien loin! »

En effet, nous nous étions éloignés de la barrière tout en jouant, et mes deux compagnes se mirent à marcher d'une belle vitesse pour rentrer à Paris; je les suivis en portant les bouquets et les couronnes. Cependant la mère et la fille paraissaient embarrassées, elles chuchotaient entre elles, ne me parlaient plus, et me répondaient à peine. Elles doublaient le pas, se serraient l'une contre l'autre, et ne cherchaient pas à cacher qu'elles désiraient se débarrasser de ma présence. Quant à moi, je tenais bon, je ne pouvais me décider à ne plus voir ma charmante inconnue.

« Monsieur, me dit-elle en rougissant et en baissant les yeux, nous sommes flattées d'avoir fait votre connaissance, et j'espère bien que nous nous reverrons quelque jour, mais je n'ai plus une minute à perdre, si je veux arriver là où je suis attendue,... là où je suis forcée de me rendre exactement, et alors... » Elle me salua en souriant, et partit comme une jeune biche relancée par la meute et le chasseur.

J'étais resté immobile et un peu confus, la bergère avait disparu; je rentrai tristement dans mon garni

d'étudiant le cœur gonflé de regrets et d'espérances! je rapportais de cette journée charmante un doux souvenir d'amour, le premier qui me fût entré dans la mémoire du cœur.

Je pensais sans cesse à mon attrapeuse de papillons, à ma faiseuse de couronnes! Ces couronnes, on me les avait laissées, et elles ornaient, comme des trophées, les lambris de ma chambrette. J'étais amoureux à l'instar des bergers de Théocrite et de Virgile! Cependant, un soir que, pour me distraire de mes éternelles rêvasseries, j'étais allé au Théâtre-Français, je sortis dans un ent'acte, et en passant distraitement dans une allée noire, peu fréquentée, des galeries de bois du Palais-Royal..... »

(Jules Janin, dit M. de la Fizelière, s'arrêta et ne voulut pas continuer son récit, quoique je l'en priasse en lui disant que son silence, qui était presque une injure pour sa bergère, me faisait soupçonner aussi un dénouement qu'il n'avait certes pas rencontré dans les *Idylles* de Théocrite et les *Bucoliques* de Virgile. Et comme je lui témoignais le regret de ne plus voir qu'une fille perdue dans la poétique héroïne de son aventure des buttes Montmartre :)

« Où diable avez-vous l'esprit? s'écria Janin, la pauvre enfant était aussi honnête, aussi innocente que

possible. Elle eût mérité, j'en suis certain, la couronne de rosière, même au Palais-Royal! Seulement,..... seulement.....

— Seulement quoi ?

— Seulement, j'avais reconnu sa voix, sa douce voix, sortant d'un lieu suspect, et prononçant ces mots, avec un accent qui allait au cœur : « Monsieur, c'est trois sous. »

(Nous couvrîmes d'un éclat de rire prolongé le dénouement de cette singulière idylle, et Jules Janin se fit fort de réimprimer textuellement son article, si je pouvais lui en fournir une copie.

Depuis cet entretien, je me suis mis en quête d'une collection du *Figaro* de 1827 pour y chercher l'idylle de Jules Janin. J'ai pu découvrir, en quinze ans, trois exemplaires de cette collection rarissime : dans chacun de ces trois exemplaires, l'idylle de Montmartre avait été arrachée. Par qui? Pourquoi? Mystère!)

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 19 — 15 OCTOBRE 1883

SOMMAIRE.

La Quinzaine : La Réception du Roi d'Espagne; l'incident Maurice Bernhardt. — Théâtres : Odéon, Vaudeville, Palais-Royal, Renaissance.

Varia : Question d'opinions. — Lemierre député. — La Casquette du père Bugeaud. — Victor Hugo à Guernesey. — La Liste civile de la reine Victoria. — A propos de panoramas.

Les Mots de la Quinzaine.

Variétés : Lettres inédites de Rachel.

LA QUINZAINE. — *La Réception du Roi d'Espagne.* — *L'incident Maurice Bernhardt.* — Ce n'est pas, ce nous semble, parler politique que de dire ici notre avis sur le scandale auquel a donné lieu l'entrée solennelle et officielle du roi d'Espagne à Paris, dans l'après-midi du samedi 29 septembre. Rien n'a été à la fois plus inconvenant, plus absurde, et même plus inutile. Les intransigeants qui ont hué le roi Alphonse XII, et



qui, la veillé encore, nous assuraient que l'Espagne allait de nouveau se mettre en république, ont précisément agi contre les intérêts du mouvement insurrectionnel qu'ils voulaient encourager au delà des Pyrénées, puisque le jeune roi est rentré en Espagne, grâce aux manifestations regrettables dont il a été l'objet à Paris, plus populaire qu'il ne l'avait jamais été. En somme, cette triste aventure, sur laquelle le cadre de notre *Gazette* ne nous permet pas de nous étendre longuement, n'a fait de tort qu'au renom jusques alors immaculé de notre pays, comme le plus policé et le plus poli de l'Europe. Qu'Alphonse XII se soit fait nommer colonel de uhlans, que même il ait été nommé, peut-être malgré lui, à ce grade purement platonique, et qu'il ait dû l'accepter seulement par convenance et par étiquette, qu'importe ? Là n'était pas la question. Tous les princes de l'Europe sont plus ou moins colonels ou généraux honoraires en Allemagne ; on citait hier encore ce fait, que le roi Léopold II de Belgique a été créé l'an dernier colonel d'un régiment de cavalerie prussien, caserné à Colmar, tout comme le régiment d'Alphonse XII est caserné à Strasbourg. Qui le savait en France et qui donc l'a jamais fait remarquer ? La question vraie, et que les siffleurs du roi et les journaux avancés qui les ont encouragés, ont avec intention déplacée, est absolument celle-ci : Alphonse XII était-il, oui ou non, l'hôte de la France ? L'intérêt de la

France était-il de bien accueillir le jeune roi, ou de se brouiller avec lui au moyen d'un outrage cruel et lâche, qui d'ailleurs passait par-dessus sa tête? Eh! oui, là était toute la question, et véritablement la poser, c'est y répondre, et aussi la résoudre, sans plus de commentaire, dans un sens malheureusement défavorable.

— Il est dit qu'il ne se passera pas une semaine sans que Sarah Bernhardt fasse parler d'elle. Il est clair que cette réclame perpétuelle, faite autour du nom de cette grande artiste, entretient la curiosité parisienne et que les recettes de *Frou-Frou*, qui dépassent chaque soir 10,000 francs, — chiffre inconnu jusqu'à ce jour au théâtre de la Porte-Saint-Martin, — doivent forcément s'en ressentir. Comment, en effet, ne pas aller voir jouer une femme qui fait chaque jour retentir de son nom tous les échos de la chronique parisienne!

Cette fois ce sont les heureux débuts de son mari, M. Jacques Damala, au théâtre du Gymnase, qui ont motivé la nouvelle aventure dont la grande Sarah est indirectement l'héroïne. Donc, le 3 octobre, M. Damala a repris dans *le Roman parisien*, d'Octave Feuillet, le rôle de Henri de Targy, si brillamment créé par M. Marais. M. Damala n'y a pas moins réussi par sa distinction personnelle, son grand air, ses qualités physiques en un mot, plus encore que par son talent, qui, d'ailleurs, est toujours en voie de progrès. A propos de ce remarquable début les journaux ont parlé de nou-

veau du mariage de Sarah Bernhardt et quelques-uns, — *l'Événement* et *le Gaulois* notamment, — ont donné sur la vie privée de l'éminente comédienne certains détails qui n'ont pas été du goût de la nouvelle Frou-Frou. Aussitôt son fils, Maurice Bernhardt, l'ancien directeur de l'Ambigu, est parti en guerre pour venger l'honneur de sa mère outragée. Jusque-là rien que de très correct, et nous ne saurions trop louer M. Maurice Bernhardt de la résolution qu'il prend d'empêcher les journaux de s'occuper de sa mère autrement que pour la juger comme actrice. Aussi approuvons-nous — dans le fond — la lettre suivante qu'il a adressée aux journaux, et qui devient un document bon à conserver pour l'histoire intime de notre temps :

Monsieur le rédacteur,

J'ai recours à votre obligeance pour insérer dans votre prochain numéro quelques lignes rendues nécessaires par les dernières publications des journaux.

Plusieurs reporters de théâtre, dépassant la limite permise par les plus strictes convenances et par le droit de la critique, improvisent des calomnies révoltantes ayant trait à la vie privée de ma mère.

C'est à la suite de la publication d'un de ces articles que M. Besson, de *l'Événement*, a dû envoyer à ma mère la rectification suivante, sans laquelle j'aurais châtié son auteur comme il le méritait.

Pour éviter dorénavant toute polémique de ce genre, je vous prie de faire savoir aux amateurs de scandale que je suis décidé *à casser la figure* à tout individu qui, s'écartant

des droits de la simple critique théâtrale, se permettrait de s'occuper de la vie privée de ma mère.

Je vous prie, Monsieur le rédacteur, d'agréer d'avance tous mes remerciements et l'assurance de ma considération la plus distinguée.

MAURICE BERNHARDT.

En revanche, nous réprouvons absolument la forme de cette même lettre et nous voulons espérer que M. Maurice Bernhardt en a insuffisamment pesé les termes. Entre gens bien élevés, on ne « casse la figure » à personne. Et nous sommes même persuadés que l'irritation légitime de M. Maurice Bernhardt lui a fait outrepasser ses propres intentions : sa plume a été trop vite. Qu'il retire donc cette malencontreuse menace de « casser la figure » aux reporters qui pourront ne pas se surveiller suffisamment à l'endroit de la réputation privée de sa mère, et tout le monde lui donnera raison.

Voici maintenant la lettre de Sarah Bernhardt à laquelle fait allusion celle de son fils :

Mousieur Besson,

Je vous prie donc, ne m'insultez pas au delà des limites du possible. — Dites et faites pour M. Damala tout ce qui vous plaira de beau, de bien et de noble; mais vous qui avez lu les lettres écrites à Mme Minelli, vous qui savez que je les ai rachetées 30,000 francs pour éviter un honteux scandale, vous qui connaissez l'affaire Koning et qui savez très

bien que M. Damala ne vit en ce moment que de l'argent payé par moi pour son dédit; vous qui savez très bien toutes les choses infamantes qui sont à l'actif de M. Damala, ne me forcez pas, par des insultes trop violentes, à me défendre ; car alors je serais obligée de dire la vérité sur votre protégé. — Je serais obligée de montrer les preuves de son déshonneur, et je vous assure que le nombre de ceux qui lui tendent la main diminuerait encore.

Donc, je vous en prie, ne m'insultez pas au delà du possible.

Je vous en prie en mon nom personnel et au nom de celui que vous estimez.

SARAH BERNHARDT.

Enfin, voici la réponse adressée à cette lettre par M. Louis Besson :

Madame,

Rien n'est plus loin de ma pensée que de vous injurier, et je ne crois pas que vous puissiez relever dans aucun de mes articles autre chose que des boutades inoffensives ou des échappées de mauvaise humeur. — Ce n'est qu'au reçu de votre mot, en relisant les lignes qui ont paru ce matin, que je me suis expliqué votre sortie. — Il faut avoir quelque indulgence pour un malheureux journaliste forcé de noircir un peu au hasard ses feuilles de papier, après le spectacle.

Pourtant, permettez-moi de vous le rappeler, tout ce que vous me dites de M. Damala, c'est exactement ce que j'en disais jadis. Si j'ai tort aujourd'hui, c'est donc que j'avais raison alors.

Mais a-t-on jamais tort de faire appel à la générosité publique? Mon seul tort consisterait évidemment à le faire à

votre dépens, et je suis désolé, je vous assure, que vous vous soyez méprise sur mes intentions.

Ne croyez point que je suis le défenseur officiel de M. Damala, que je n'ai vu qu'une fois, pendant deux minutes, depuis votre séparation ; je vous en donne ma parole. Je suis d'ailleurs de nature trop indépendante pour m'inféoder à personne, et nul ne peut dire que j'aie jamais agi avec arrière-pensée ou dans un intérêt personnel.

Les journalistes sont presque aussi calomniés que les artistes dramatiques, Madame, et si je vous inflige ce long plaidoyer *pro domo mea*, c'est pour prouver combien je serais contrit si vous me pouviez croire capable d'une indélicatesse ou d'une méchanceté.

Je vous envoie, Madame, l'expression de mes sentiments les plus distingués et les plus respectueux.

BESSON.

Ajoutons, pour compléter l'historique de ce nouvel incident de la vie dramatique et privée de Sarah Bernhardt, que son fils ayant fait demander à M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, journal où les rapports de M. Damala et de sa femme avaient été également mal appréciés, une réparation par les armes, — sans qu'il ait cependant été question de lui « casser la figure », — M. Meyer aurait refusé de se battre avec ce jeune homme, par la seule raison « qu'il pourrait être son père ». Nous vous dirons plus tard si cette réponse ambiguë a suffi pour clore définitivement l'incident.

THÉATRES. — L'Odéon vient de donner une pièce

assez curieuse d'un M. Jean Marras, laquelle pièce n'est pas arrivée sans encombre à la scène. Reçue, répétée, puis abandonnée, reprise ensuite et abandonnée de nouveau, cette pièce infortunée, qui se nomme *la Famille d'Armelles*, drame en trois actes, en prose, a dû enfin recourir au papier timbré et se faire jouer un peu par autorité de justice. En somme, l'Odéon ne doit pas se plaindre d'avoir eu la main forcée; le drame de M. Jean Marras n'est pas un chef-d'œuvre, les deux premiers actes en sont un peu vides, mais le troisième contient quelques scènes vigoureuses qui ont produit une vive impression sur le difficile et tumultueux public de l'Odéon. Mlle Tessandier, dans un rôle insuffisant, M. Cosset et surtout M. Chelles, se sont taillé chacun, dans l'interprétation de ce drame, un succès personnel auquel tout le public s'est associé.

C'est par son dénouement que *la Famille d'Armelles* a réussi à l'Odéon, tandis qu'au Théâtre-Français c'est aussi par son troisième acte qu'en revanche *les Maucroix* de notre ami Albert Delpit ont failli sombrer (5 octobre). Mais avec ce diable de Delpit il faut s'attendre à tant d'imprévu, à tant de surprises, à tant d'heureux coups d'éclat et coups de théâtre, qu'au moment même où l'on peut croire tout perdu dans la plus aventurée et la plus osée de ses pièces, avec une scène bien faite, un mouvement théâtral inattendu et qui enlève toute une salle, il reconquiert tout son public haletant et en-

thousiasmé! C'est là l'histoire des *Maucroix*. La pièce soulève une foule d'objections que les critiques du lundi et les autres critiques de la semaine lui ont successivement faites. Qu'importe? Il faut finalement avouer que ces *Maucroix* ont empoigné le public avant qu'il ait pu réfléchir et raisonner sur le plus ou moins de vraisemblance de la pièce. Les deux premiers actes sont pleins d'émotion et fourmillent de mots surprenants et de scènes à l'emporte-pièce. Le dernier avait à dénouer une situation qui ne pouvait l'être sensément. Qu'a fait l'auteur? Il ne l'a pas dénouée du tout! Et malgré tout, succès de larmes, d'intérêt toujours croissant et palpitant; succès d'acteurs pour Worms, pour Lebargy et surtout pour cette adorable Reichemberg, qui est la première ingénue de tout Paris et qui ne se lassera jamais de l'être.

— Le 8 octobre le Vaudeville a renouvelé son affiche avec une grande comédie en quatre actes de MM. Gondinet et Pierre Véron, intitulée *les Affolés*. Cette pièce, qui a pour but moral de fustiger les financiers et les gens de bourse, a réussi comme étude fort plaisante et fort bien observée de la vie parisienne, et surtout du monde spécial qu'elle met en scène. *Les Affolés* ont été écrits, paraît-il, avant le fameux krack de la Bourse de 1882; on dirait cependant que c'est cet événement même qui a été l'occasion de la pièce, tant elle contient d'allusions frappantes s'appliquant absolument à ce célèbre acci-

dent financier. L'excellence de l'interprétation ajoute beaucoup à l'intérêt même de cette amusante comédie : Dupuis, Parade, Berton, Volny, Mmes Legault, Lesage, Depoix, Dayne-Grassot, forment un ensemble excellent; Dupuis surtout est parfait dans le personnage d'un général admirablement composé, plein de vie et de réalité et où il reproduit certains traits caractéristiques qui permettent de reconnaître l'un de nos officiers généraux de cavalerie les plus en vue.

— Au Palais-Royal, le 9 octobre, immense succès d'une comédie nouvelle, *Ma camarade*, de MM. Meilhac et Philippe Gille; le mot « immense » n'est pas hyperbolique : c'est la vogue de *Divorçons* qui recommence. Ici, encore, une jolie étude de la vie parisienne mêlée à une série d'aventures plus plaisantes les unes que les autres. Toutes les scènes portent; les mots heureux succèdent aux mots heureux. Voici le Palais-Royal désenguignonné; tout Paris voudra voir *Ma camarade* et applaudir, en même temps que cette amusante pièce, dont le comique est modéré et qui a su garder des allures littéraires très expliquées par le nom de leurs sympathiques auteurs, MM. Daubray, Raimond, Hyacinthe, la charmante Mlle Réjane, qui débutait, et surtout cette fantasque Mlle Lavigne, sorte de Grassot femelle qui a des ahurissements d'un grotesque irrésistible.

— La Renaissance a également renouvelé son spectacle avec une grande opérette du maëstro Hervé, *le*

Vertigo, écrite, paroles et musique, dans le genre ultra-bouffon du fameux *Œil crevé*. Musique folle et dansante, dont s'empareront les orchestres des bals publics et les orgues de Barbarie. M. Jolly est toujours le meilleur comédien de la Renaissance; c'est un des plus parfaits comiques lyriques de Paris, il lance le mot comme personne, et il n'a qu'à se montrer pour faire rire toute la salle. Une artiste de l'Opéra-Comique, Mme Thuillier-Leloir, débutait dans le principal rôle féminin de la pièce; elle chante agréablement, mais elle a encore bien à faire pour acquérir le diable au corps nécessaire au genre qu'elle vient d'embrasser.

Le même soir, première représentation d'une petite opérette en un acte *le Fou Chopine*, paroles de messieurs Erckmann-Chatrian, musique du chef d'orchestre de la garde républicaine, M. Sellenick. La pièce est une assez touchante « alsacerie » du répertoire qui nous a valu *l'Ami Fritz* et *les Rantzau;* quant à la musique, elle est l'œuvre d'un musicien expérimenté et habile, mais voilà tout.

VARIA. — *Question d'opinions.* — A propos de la réception et du départ précipité du roi d'Espagne, Jules Claretie expose en ces termes la différence qui existe entre les Français et les autres peuples en matière d'opinion politique :

« C'est le malheur de notre France que l'on y soit de son parti avant d'y être de son pays.

Les autres nations comprennent merveilleusement que devant l'étranger tout dissentiment doit se taire.

Une chose qui m'a toujours frappé dans mes voyages, c'est que lorsqu'on rencontre un Anglais, un Allemand, un Italien, un Espagnol, avant d'être monarchiste ou républicain, libéral ou rétrograde, il est Anglais, Allemand, Italien ou Espagnol. Vous n'avez pas affaire en lui à un homme de parti, mais à une unité détachée d'une nation. L'Allemand peut être Prussien, Bavarois, Saxon, Wurtembergeois, il vous dira avant tout : « Je suis Allemand. »

Tout au contraire, un Français s'affirmera, avant toutes choses, comme royaliste ou républicain, libre penseur ou croyant, bonapartiste ou intransigeant. La question d'opinion passe, chez lui, avant la question de nationalité. Il dira : « J'ai pour ami un tel... un bon royaliste... un bon républicain... un bon impérialiste... » Ce qui signifie que tout ce qui n'est pas cela est parfaitement exécrable. Quant à dire : un bon patriote, un bon Français, on n'y pense pas, même en voyage. C'est le *vieux jeu !*

Les Espagnols viennent, en ne voyant plus, carlistes ou libéraux, qu'un fils de l'Espagne dans le souverain raillé, de nous donner une leçon dont nous pourrions profiter, et, à tout prendre, si la sottise de quelques-uns

nous donne à réfléchir, l'aventure, pour avoir été absurde, n'aura pas été inutile. »

Lemierre député. — Si un jour on publie une nouvelle édition des œuvres de Lemierre, et qu'on donne la biographie du poète, voici une lettre inédite qui n'ajoutera pas beaucoup à la réputation de l'écrivain, mais qui servira à faire connaître l'homme et le citoyen. Si Lemierre l'eût voulu, il eût siégé sur les bancs de la *Convention nationale.* Nommé député, le 14 septembre 1792, par l'assemblée électorale du département de Seine-et-Oise, tenant ses séances à Saint-Germain, il refusa l'honneur dont il était l'objet par la lettre que l'on va lire.

Comment le pacifique Lemierre avait-il attiré sur sa personne l'attention des sept cent vingt électeurs? Ce n'est pas par la tragédie de *la Veuve de Malabar, Guillaume Tell* datait de 1766; mais l'amour de la liberté et de l'indépendance qui respire dans cette pièce l'avait rajeunie; et puis, Lemierre avait fait représenter en 1790 *Barnevelt,* œuvre d'actualité. Du reste, les électeurs de Seine-et-Oise cherchaient leurs députés dans les hommes de lettres, et si Lemierre refusa, Joseph Chénier accepta avec reconnaissance la députation qu'on lui offrait. Nous donnerons bientôt la lettre de remerciement que l'auteur de *Charles IX* écrivit à ce sujet à ses électeurs.

Voici le refus du poète Lemierre :

Monsieur le Président,

J'ai été très flatté, mais en même temps très étonné que des ouvrages faits il y a plus de vingt-six ans, aient attiré sur moi les regards de l'assemblée électorale. Je suis pénétré de la plus vive reconnaissance de l'honneur qu'elle me fait de me nommer député à la Convention nationale, mais je vais entrer dans la soixante et onzième année de mon âge, je suis languissant depuis quelque temps et ne puis accepter une place importante dont je ne me sens point digne, par le sentiment que j'ai de mon incapacité. Il y a bien loin d'un poète à un législateur; et n'ayant fait que des vers toute ma vie, je suis trop étranger aux objets de discussions; je n'ai ni les lumières ni l'activité nécessaires, et ce n'est pas à mon âge qu'on apprend à parler en public et sur-le-champ, et mes organes s'y refuseraient absolument.

Je supplie l'assemblée de décerner à un plus digne l'honneur de son suffrage. Je me ferais un trop grand scrupule de tenir la place d'un citoyen non pas plus patriote, mais plus éclairé et plus utile que moi.

Je m'incline, etc.

LEMIERRE.

Sur cette lettre, l'assemblée a nommé quatre commissaires pour aller témoigner au citoyen Lemierre le regret de la résolution contenue en sa lettre, et son désir de le voir déférer au vœu du corps électoral. Les commissaires rentrés ont rapporté que le citoyen Lemierre persévère dans les motifs qui s'opposent à son acceptation.

(Extrait des procès-verbaux de l'Assemblée électorale, siégeant à Saint-Germain-en-Laye, du 2 septembre 1792 au 18 du même mois.)

La Casquette du père Bugeaud. — On annonce un livre de contes militaires de M. Rabourdin. Voici une anecdote empruntée à ce livre et qui a trait au maréchal Bugeaud et à la chanson si connue dont sa fameuse casquette de général en chef fut l'objet dans l'une de ses campagnes d'Afrique :

« Un zouave nommé Jacob, — rien du rebouteux, — à qui ce refrain plaisait beaucoup, eut un jour l'idée assez originale de l'apprendre à un superbe perroquet vert qu'il avait élevé et qu'il emmenait partout en expédition avec lui. Il passa près de six mois à faire entrer dans la tête de son élève la chanson à la mode; à la fin, sa patience fut couronnée de succès. Mais notre zouzou, qui était enfant de l'Auvergne, avait conservé du pays un accent de terroir très prononcé auquel il ne prit pas garde.

Un jour donc que le maréchal, accompagné d'un nombreux et brillant état-major, passait à Mascara, dans le campement des zouaves, il aperçut l'oiseau des tropiques perché sur le sommet d'une tente et s'approcha pour le regarder. Aussitôt le perroquet se mit à chanter, avec le ton criard que l'on sait, le fameux refrain de la manière suivante :

As-tu vu la *cachequette*
La *cachequette*,
As-tu vu la *cachequette*
Au père *Bugeaud* ?

Le maréchal, stupéfait d'abord, fut pris ensuite d'un tel accès d'hilarité qu'il se tenait les côtes et en laissa tomber à terre un bout de cigare qu'il mâchonnait. « A qui donc, dit-il, appartient cet animal-là ? — A moi, mon maréchal », répondit un vieux zouave poilu comme un ours et bâti comme Hercule : c'était Jacob.

« Mes compliments !... Savez-vous que le gaillard a de l'aplomb et surtout qu'il chante bien ? C'est dommage qu'il ait *un petit accent !...* » Puis, avec cet air malin qu'il savait prendre quelquefois : « Dites donc, mon brave, vous n'êtes pas bien loin de Saint-Flour, n'est-ce pas ? — Non, mon maréchal, je n'en chuis qu'à une portée de fugil. — Je m'en doutais. » Là-dessus, l'illustre soldat fit une demie à droite, donna de l'éperon et partit au petit trot. Cinq minutes après, il riait encore du perroquet et de son professeur.

Quant au zouave, il était resté comme pétrifié par la dernière question du maréchal. « Hein !... dit-il à ses camarades en croisant ses bras sur sa large poitrine, quel homme tout de même que le père Bucheaud !... voir quelqu'un pour la première fois et deviner le nom de son pays !... quelle intelligence !... et comme on che chent petit à côté d'un bougre comme cha ! »

Victor Hugo à Guernesey. — Un rédacteur du *Figaro*, M. de Monteyremard, a raconté récemment avec d'intéressants détails le séjour de Victor Hugo à Guernesey pendant la durée de l'Empire. Nous avons trouvé dans cette relation quelques documents inédits que nous croyons devoir conserver dans notre *Gazette*.

En 1856, Victor Hugo se rend acquéreur, à Guernesey de la maison où il a si longtemps demeuré et qui est bien connue sous le nom de *Hauteville-House*. Voici l'acte authentique de cette vente :

Le 16 mai 1856, M. *Victor-Marie Hugo,* fils du lieutenant-colonel *comte Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo*, natif de Besançon, département du Doubs, a acheté de M. William Ozanne, fils James, de Saint Pierre-Port, et de dame Rosalie Torode, sa femme, une maison et jardin, situés à Hauteville, sur le fief Le Roi, désignée sous le nom d'*Hauteville-House*, pour le prix et somme de 51 quartiers 4 dénerels et 3 quints de froment de rente, équivalant à la somme de 1,020 louis guernesiais, ou 24,480 francs, sur laquelle il a de suite été payé 27 quartiers, équivalant à 580 louis guernesiais, ou 13,920 francs.

A la fin de cette même année, la femme du poète reçoit dans sa nouvelle résidence la belle lettre suivante de Béranger, lettre qui était jusqu'à ce jour demeurée inédite :

Chère et très honorable dame. — Il y avait longtemps que j'avais lu, relu et admiré les *Contemplations* de notre grand poète, quand M. Paul Meurice eut la bonté de m'apporter lui-même l'exemplaire que Hugo m'avait destiné, en me lais-

sant un papier blanc pour y écrire, je pense, les témoignages de mon admiration et de ma reconnaissance.

Au lieu de vous écrire, je dus donc attendre le retour de M. Meurice pour qu'il me dît en quelle forme il me fallait employer la feuille de papier. M. Meurice n'a pu revenir apparemment. J'attends en vain depuis six semaines. A tout hasard, je ne veux pas plus longtemps prolonger un silence qui ressemblerait à de l'ingratitude, et je viens, Madame, déposer à vos pieds le tribut de l'admiration que m'ont inspirée les deux volumes de Hugo. J'aime mieux vous charger que tout autre de transmettre à notre grand poète mes hommages bien sincères, bien affectueux pour ces nouvelles œuvres de son génie qui le placent plus haut encore, selon moi, que ne l'avaient fait tant d'œuvres qui les ont précédées. J'ai entendu faire des critiques, plusieurs peuvent avoir quelque justesse, mais, en réalité, que peuvent des remarques semblables contre des flots de poésie dont il abreuve nos gosiers desséchés! La postérité le vengera des sottes critiques. En attendant que j'écrive à votre immortel mari sur la feuille de M. Meurice, transmettez-lui, je vous prie, Madame, l'expression de tous mes sentiments, et surtout celle de ma reconnaissance pour la bonté qu'il a eue de penser à moi dans la distribution de ses exemplaires d'auteur. Il y aurait eu de quoi me rendre la santé, si elle ne s'obstinait à me fuir. Je m'affaiblis de jour en jour et les courses de plus d'une demi-heure me sont défendues. On voudrait même me défendre d'écrire, mais j'ai peu de respect pour les médecins; à soixante-seize ans on n'a que trop à perdre pour obéir ponctuellement aux docteurs. On m'a assuré que vous et tous ceux qui vous sont chers se portaient bien. J'en rends grâce au ciel. Tout paresseux que je deviens d'écrire, croyez, Madame, à tous les vœux que je forme pour vous et notre grand poète.

De vous et des vôtres, l'inutile ami, mais le plus dévoué,

BÉRANGER.

En 1858, est inauguré le télégraphe entre Jersey et Guernesey. Le 11 septembre, Victor Hugo recevait à Hauteville-House de ses amis de Jersey la première dépêche télégraphique privée; elle était ainsi conçue :

Unis par la science,
Anglais, Français, Belge, Russe, Germain,
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

BÉRANGER.

Victor Hugo répondit par la même voie :

L'hymne des nations s'accomplit. Passions,
Intérêts, mœurs et lois, les révolutions
Par qui le cœur humain germe et change de formes,
Paris, Londres, New-York, les continents énormes,
Ont pour lien un fil qui tremble au fond des mers.
Une force inconnue empruntée aux éclairs,
Bravant l'écueil, les vents, les vagues débordées,
Mêle au courant des flots le courant des idées.

VICTOR HUGO.

En 1859 Victor Hugo répondit au décret d'amnistie par la déclaration suivante qui ne put être alors insérée dans les journaux français,

DÉCLARATION

18 août 1859.

Personne n'attendra de moi que j'accorde, en ce qui me concerne, un moment d'attention à la chose appelée amnistie. Dans la situation où est la France, protestation absolue, inflexible, éternelle ! voilà pour moi le devoir. Fidèle à l'enga-

gement que j'ai pris vis-à-vis de ma conscience, je partagerai jusqu'au bout l'exil de la liberté.

Quand la liberté rentrera, je rentrerai.

VICTOR HUGO.

En 1860, Victor Hugo recevait d'un jeune homme dont nous avons déjà ici même raconté l'histoire, et qui est mort récemment dans les fonctions de gérant du *Rappel*, M. Adolphe Pelleport, la pièce de vers suivante, qui devint l'origine de relations affectueuses, qui durèrent jusqu'aux derniers jours du jeune poète.

A L'ILE DE GUERNESEY

Hugo, vois près de toi les flots noirs et sans nombre,
Ces vagues, qui, le soir, dans leur murmure sombre,
Heurtent l'humide écueil qu'elles font retentir.
Oh ! peut-être en est-il qui de leur molle haleine
Autrefois ont baigné le roc de Sainte-Hélène,
Qui gardait aussi son martyr.

Peut-être que ces flots, ces mêmes flots naguère
Ont écouté les cris du Titan de la guerre,
Lorsque ce torturé, songeait à ses victimes
Du tyran malheureux, du sublime héros,
Lorsque se rappelant ses exploits et ses crimes,
Colosse, de sa cage il rongeait les barreaux.

Et toi, roc isolé, lieu triste et solitaire,
Guernesey, sombre écueil que la libre Angleterre
Couvre de son vieux pavillon,
Garde Hugo jusqu'au jour de notre délivrance,
Où, revenant chez nous travailler pour la France,
Gravé sur tes rochers il laissera son nom.

De ton géant proscrit, ô Guernesey, sois fière !
Pour tes enfants qu'il soit un phare, une lumière !
Sache attacher ton nom à son glorieux sort !
Garde, comme un autel, sa gloire souveraine,
Guernesey, Guernesey, nouvelle Sainte-Hélène,
Mais Sainte-Hélène sans remord.

La Liste civile de la reine Victoria. — Voici à ce sujet de curieux détails donnés par M. Philippe Daryll dans un article sur la vie publique en Angleterre, publié par le journal *le Temps :*

« Une liste civile, votée au commencement de chaque règne, remplace les anciens revenus de la couronne. Cette liste civile est le salaire de la fonction royale, ce qui ne veut pas dire que le titulaire en ait la disposition sans contrôle. Sur les dix millions de francs environ (385,000 livres sterling) qui sont présentement affectés à la liste civile, la reine Victoria ne touche personnellement que dix-huit cent mille francs. Le reste va par chapitres spéciaux aux divers services de sa maison, aux frais d'entretien des résidences, aux pensions, etc.

Il est vrai que tous les membres de la famille royale sont inscrits au budget pour des annuités personnelles. Le prince de Galles, un million de francs, sans compter le revenu du duché de Cornouailles, qui est son apanage, et vaut environ seize cent mille francs par an. La princesse de Galles, sa femme, deux cent

cinquante mille francs. Le duc d'Édimbourg et le duc de Connaught, chacun six cent vingt-cinq mille francs; le prince Léopold, trois cent soixante-quinze mille francs; le duc de Cambridge, oncle de la reine, trois cent mille francs, plus ses appointements de commandant en chef des troupes britanniques; la princesse royale de Prusse, deux cent mille francs; la princesse Hélène (de Sleswig-Holstein), la princesse Louise (marquise de Lorne), et la duchesse de Cambridge, chacune cent cinquante mille francs; la princesse Mary (duchesse de Teck), cent vingt-cinq mille francs, etc., etc.

Ces dotations diverses ajoutent un total de 156,000 livres sterling, ou d'environ 4 millions de francs, aux charges publiques motivées par la liste civile.

En ajoutant à ces 14 millions nets l'intérêt du capital représenté par la valeur des résidences royales et la solde des troupes affectées à la garde du souverain (6,300 hommes), on arrive à la conclusion que l'office royal ne doit pas coûter à la nation britannique moins d'une cinquantaine de millions par an, — le revenu normal d'un milliard. »

A propos de panoramas. — C'est la grande mode aujourd'hui; on en ouvre partout, et à ce propos Claretie demandait dernièrement si on ne pourrait établir aussi dans le Jardin des Plantes une série de panoramas didactiques, les trois règnes de la nature représentés au

pinceau comme Delille les a chantés. Qui sait si les descriptions du vieux Delille ne seraient pas le meilleur catalogue explicatif pour de telles exhibitions?

Il parle souvent par rébus, ce pauvre Delille; mais il dit juste, et la lecture de son poème recèle des trésors de gaieté dont n'ont pas idée ceux qui méprisent ce poète simplement parce qu'il a vieilli.

Ouvrez-le, lisez-le, vous qui voulez sourire.

Le phoque, sous la plume autrefois si glorieuse de Jacques Delille, devient, parce qu'il est amphibie :

L'équivoque habitant de la terre et des ondes ;

le rhinocéros :

L'animal recouvert de son épaisse croûte.

L'araignée, plus difficile à décrire, exige du poète deux alexandrins :

Un insecte aux longs bras, de qui les doigts agiles
Tapissent les vieux murs de leurs toiles fragiles.

Le chocolat est moins malaisé à caractériser :

Le *moelleux cacao* s'embaume de vanille.

Le cidre :

Du *pommier neustrien* ainsi le jus brillant
Prodigue au moissonneur son nectar pétillant.

La bière, le *bock*, diraient nos réalistes :

Le houblon, froid rival de l'arbuste bachique,
Entretient des cafés le babil politique.

Et le thé, agréable adjuvant de la digestion, le thé est pour Delille :

Le feuillage chinois, par un plus doux succès,
De nos dîners tardifs corrige les excès.

Remarquez que *dîners tardifs* est déjà une périphrase pour dire soupers.

Ah! le bon Delille! Quel guide excellent dans un panorama scientifique! Savez-vous comment il s'y prend pour dire que parfois, aux heures d'ébriété, on se jette les verres à la tête? C'est bien simple, et Delille est toujours prêt aux aimables rébus :

Ce verre qu'en riant a rempli l'allégresse,
Trop souvent on le vit profané par l'ivresse,
Et, d'un bras forcené s'échappant en éclats,
La coupe des plaisirs servit d'arme aux combats.

Et ne raillez pas trop le vieux Delille, ô descriptifs à outrance qui nous donnez aujourd'hui du Delille tapageur, du Delille exaspéré, du Delille enragé! Delille eut, comme vous, sa gloire. Jussieu s'unissait à Cuvier pour annoter respectueusement les *Trois Règnes de la Nature* du poète immortel qu'ils nommaient le Virgile français!

LES MOTS DE LA QUINZAINE.

Un auteur dramatique vient de se marier, et, le lendemain de ses noces, un ami intime le rencontre tout consterné.

« Eh bien! tu n'es donc pas heureux? Déjà!...

— Mon cher ami, répond X..., la pièce a bien marché, mais (*d'une voix éteinte*) le lever de rideau n'était pas de moi! » (*Gil Blas.*)

En cour d'assises.

L'avocat plaide pour une femme adultère, laquelle est assise à côté de lui. Il essaye de défendre sa cliente et le complice, et, dans le feu de la péroraison, relève la voilette de la femme en s'écriant :

« Voyez, Messieurs, voyez si l'accusée est belle... C'est Phryné devant l'aréopage!

— Avocat, interrompt le président, ce n'est plus la plaidoirie, c'est l'exposé des motifs! » (*Charivari*).

Le domestique nègre du comte de X... porte toujours une cravate blanche.

Quelqu'un lui en demandait la cause :

« C'est, répondit le comte, pour que je puisse savoir où commence sa tête! » (*Gaulois.*)

Mme X..., qui a soixante-dix ans sonnés, est sur le point d'épouser un tout jeune homme.

« Mais il y a un père qui ne donnera peut-être pas son consentement...

— Lequel ?

— Le Père-Lachaise. » (*Gaulois.*)

Le baron Rapinau rencontre son ami le vicomte de l'Escarpe et se montre enthousiasmé du luxe déployé dans la maison où il a dîné.

« Figure-toi, lui dit-il, qu'on nous a servi au dessert des couverts tout en or.

— Fais voir », répond M. de l'Escarpe.

(*Gaulois.*)

« Qu'est-ce qu'un amoureux platonique ? demandait-on à la jeune comtesse de R...

— C'est un homme, répondit celle-ci, qui a de la religion, mais qui ne pratique pas. » (*Gaulois.*)

X..., un incorrigible suiveur de femmes, est rencontré un jour par un de ses amis au moment où il emboîtait le pas à une jeune brune fort gentille.

« Est-ce que tu vas la suivre longtemps, celle-là ! demande l'ami.

— Jusqu'à ce que je la perde ! » répond X... d'une voix sépulcrale. (*Gil Blas.*)

VARIÉTÉS

LETTRES INÉDITES DE RACHEL

Voici trois lettres inédites, ou que du moins l'on nous communique comme telles, et que Rachel a adressées, les deux premières à sa sœur Sarah, et la dernière à un de ses camarades de théâtre qui lui devait de l'argent. Comme on le verra, la première de ces lettres a une véritable importance.

I

A Sarah Félix.

Bordeaux, le 20 août 1841.

Tu vois qu'il y a sympathie et que je t'aime encore, grande folle, puisque ma lettre était déjà prête pour Paris, quand ce matin je reçois ton énorme paquet. Je ne m'en plains pas, veuille le croire. Au reste, s'il faut te l'avouer, je ne suis pas trop fâchée de te faire attendre et désirer mes lettres; tu verras au moins ce que c'est que d'attendre des nouvelles des gens qu'on aime. Voilà ce que j'éprouvais, juste il y a quelques jours, en ne voyant pas venir de lettre de ma chère Sarah; puisqu'enfin nous sommes quittes, nous allons voir celle qui écrira le plus souvent, le plus gentiment, etc., etc.

Je suis très heureuse, ma très chère amie, de te voir

remonter sur l'eau; vois comme on te demande, vois les invitations qui pleuvent pour toi; j'en suis très joyeuse, plus que tu ne pourrais le croire; mais c'est aujourd'hui qu'il faut te montrer digne et ne point te laisser aller à cet enivrement de la société; si tu peux le comprendre, ce monde, si tu fais en entrant chez lui les deux parts raisonnables, tu peux y gagner; si tu te livres au contraire, si tu as la faiblesse de croire vraies les roses artificielles qu'on jettera sur ta route, tu retomberas dans un gouffre abominable, la porte de fer retombera sur ta tête jeune encore; une palme glorieuse se montre à l'horizon pour toi; allons, chère sœur, dis-moi si c'est là le langage d'une femme qui va se perdre et qui est sur le même bord d'où je te détourne avec tant de chaleur! Moi me souiller, jamais! Moi finir, ternir une carrière que Dieu m'a ouverte si brillante; mais tu ne te souviens donc plus des causeries de ma petite chambre rouge, lorsque le soir tout reposait dans le monde, excepté nous deux; tu as donc oublié la mission que j'ai sur la terre et que je te confiais avec tant d'abandon et de joie. Eh bien! puisque tu les as oubliées ces heures délicieuses, viens, je vais te les redire, car depuis je n'ai pas cessé d'en être digne.

Le but de Rachel est la gloire sans doute; mais la gloire, la véritable gloire, peut-elle exister sans la pureté de l'âme, sans l'élévation du cœur? Non, non, elle

ne peut vivre alors, car enfin, qu'appelle-t-on la gloire, l'immortalité? Est-ce le bruit de quelques jours qui part de bouches de gens inutiles qui, ne sachant comment s'agrandir eux-mêmes, s'accrochent à quelque âme éteinte? Non, non, ce n'est pas là ce que je veux; c'est le langage de toute conscience honnête; c'est le père de famille qui rentre chez lui et qui dit à ses enfants : Voyez Rachel, prenez-la pour exemple, étudiez sa vie, ses actions; voilà, voilà ce que mon cœur exige de moi! Voilà la palme, celle qu'il me faut, chère amie; ne crois pas que je sois folle après avoir lu ces extravagances, comme on les appellerait aujourd'hui. Ah! si ma plume pouvait rendre les sentiments que j'éprouve, comme je les communiquerais souvent à mes petites sœurs, à mon cher Raphaël, et avec le cœur que je leur connais, ils me comprendraient déjà, j'en suis sûre. Ma lettre doit te suffire comme réponse à toutes les questions que tu m'adresses. Je ne veux pas souiller cette lettre par une justification; je marche avec la mission que j'ai reçue; que m'importe que quelques-uns me calomnient en me qualifiant de folle ou de toute autre injure!

Il faut bien en courant soulever la poussière,
Faites votre métier, je poursuis ma carrière.

Ces deux vers, quoique de Casimir Delavigne, me plaisent à répéter. J'aimerais mieux dire ceux de

Corneille, mais je ne veux pas trop monter dans les nuages.

Voici la lettre que tu m'as demandée; adieu, ma tendre et chère Sarah, travaille; la porte du bonheur s'ouvre pour toi, presse le pas, le vent peut la pousser, et alors il serait trop tard.

Oui, je t'aime; en douter un seul instant est des plus mal; si cela t'arrive encore, je te punirai sévèrement; *à la vie, à la mort*. Trouves-tu assez de force dans cette dernière, dis?

RACHEL.

II.

A Sarah Félix.

Bordeaux, 30 août 1841.

En effet, ta dernière lettre m'a laissée bien heureuse, comme tu le prévoyais. Je suis un peu confuse de celle que tu as montrée à M. J. J. Moi qui soigne si peu mes lettres, tu me condamnes désormais à mettre toutes les virgules. Alors je me soumets. Les peines que me coûteront ces points sont bien payées, je te l'assure, par le charmant accueil du fameux critique.

Mais ne t'abuses-tu point? N'est-ce pas cette amitié de sœur qui te fait me dire tant de jolies choses? Je suis si heureuse de te croire, que si ce beau discours n'était qu'un songe, le réveil serait trop cruel, je crois.

Bientôt je serai dans tes bras. Nous pensons être dans mon cher Paris samedi soir ou dimanche matin au plus tard.

Que veux-tu que je réplique aux brouillons que me fait à l'avance M. Véron? Peut-être s'est-il imaginé qu'il y avait certaine ressemblance avec celles (les lettres) de Mme de Sévigné, car je suis persuadée que s'il en avait lu quelques-unes de Rachel, il se garderait bien de les avoir écrites et de s'en vanter.

Au reste, chère amie, je voudrais te voir me parler de tes études, non des bruits qui se heurtent çà et là.

Je t'aime tout de même.

RACHEL.

III

A un de ses camarades.

Monsieur,

Quittant définitivement la Comédie-Française, je suis forcée de mettre quelque ordre dans mes affaires, par conséquent, il me plairait de savoir par vous l'époque qui vous conviendra le mieux pour me faire rentrer dans la somme de 6,400 francs que j'ai été heureuse de vous prêter quelques mois avant que vous ayez donné votre représentation à bénéfice. Il y a bien en-

core un petit arriéré d'argent prêté à votre famille; mais me rappelant vaguement le chiffre au juste, je n'ose vous réclamer que ce que je vous ai prêté à vous-même et donné en main propre.

Croyez, Monsieur, que ce n'est pas sans avoir beaucoup hésité que je me suis déterminée à vous rappeler ce service, que j'ai été très heureuse de vous rendre alors.

Veuillez agréer mes sentiments distingués,

RACHEL.

Post-scriptum. — On nous demande d'annoncer qu'une société d'encouragement littéraire, fondée en 1880, sous ce titre : *les Grillons*, vient, dans sa dernière séance, d'émettre le vœu qu'une statue soit érigée, par souscription publique, à Théophraste Renaudot, lequel, en mai 1631, fondait à Paris, rue de la Calandre, la première gazette, véritable type original du journal français. — Voilà la chose faite.

Un comité d'honneur, en formation, viendra s'adjoindre au comité de la société *les Grillons*. Toutes les communications doivent être adressées à Monsieur le Président de ce dernier comité, 36, rue Daubenton, Paris.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 20 — 31 octobre 1883

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Une Princesse au café chantant. — Gounod orateur. — La Politique de Fontenelle. — Affaire Vrain-Lucas. — Théâtres : Opéra, Théâtre-Lyrique, Bouffes-Parisiens, Ambigu. — Nécrologie : Trouvé-Chauvel, Privat-Deschanel, Auvray, Potémont, Cloëz.

Varia : Le Centenaire des aérostats. — La Convention au théâtre. — Comment fut payé Deutz. — Chanson d'automne. — Sand et Sandeau.

Les Mots de la Quinzaine.

Petite Gazette.

La Quinzaine. — *Une Princesse au café chantant.* — *Gounod orateur.* — Mme G. Pignatelli, princesse de Cerchiara, vient de débuter à la Scala, non pas à la Scala de Milan, comme vous pourriez le croire, eu égard à la haute situation sociale de cette grande dame, mais bien au café chantant de Paris connu sous le même nom. Ce n'est qu'à Paris, en effet, qu'il est possible qu'un aussi singulier événement se produise !



Cette princesse absolument authentique s'est ainsi montrée sur une scène déclassée à la suite de difficultés de famille et pour jouer un bon tour à sa famille même. Elle avait, paraît-il, à se plaindre de son beau-frère, le comte Nicolas Potocki, et, pour le bien « vexer », elle s'est amusée à traîner son nom illustre et son illustre blason sur les affiches d'un concert de cinquantième ordre, où se donnent généralement et exclusivement rendez-vous tous les amateurs d'absinthe et de bocks du boulevard de Strasbourg.

A l'avance, la princesse avait fait publier partout une sorte de manifeste dans lequel elle annonçait *urbi et orbi* que les nécessités de la vie et les ennuis que lui causaient les siens l'obligeaient à tirer parti de son talent et qu'elle allait débuter en public dans l'emploi des cantatrices légères, où elle avait tant réussi déjà dans le grand monde. On pouvait se demander tout d'abord pourquoi la princesse n'avait pas choisi une scène plus relevée pour cette exhibition. La vérité est qu'elle avait peut-être tenté de le faire, mais que ses tentatives avaient dû échouer devant les refus des directeurs des grandes scènes lyriques, qui s'étaient montrés tout naturellement moins indulgents pour le talent de la princesse que le noble auditoire en présence duquel elle chantait autrefois. Les douairières et les gommeux du faubourg Saint-Germain applaudissaient la princesse à tout rompre quand elle chantait dans leurs salons ; mais il est évi-

dent que M. Carvalho ou M. Vaucorbeil ont dû se montrer plus difficiles et moins encourageants. Puis, le scandale eût-il été aussi grand, dans le cas où la princesse eût débuté à l'Opéra-Comique ou à l'Opéra, au lieu de s'en aller parader sur une scène aussi médiocrement famée et aussi exotique que celle de la Scala ? Ce qu'a voulu la princesse, c'est précisément le scandale, rien que le scandale, pour mieux vexer, nous le répétons, son illustre famille, et tenter de l'amener ainsi à résipiscence.

Donc, le lundi 15 octobre a eu lieu cette fameuse exhibition de la princesse Pignatelli, annoncée, prônée et tambourinée quinze jours à l'avance. La salle de la Scala était bondée jusqu'aux combles et remplie d'un public des plus mélangés : on y voyait tous les reporters des journaux de Paris, de grands seigneurs en habit noir et en cravate blanche, des cocottes de haute et de basse lignée, des ouvriers et des grisettes, de tout un peu, en un mot, ce qui faisait une *olla podrida* de spectateurs des plus étranges. Enfin la grande dame a paru, très bien mise, ma foi ! très en beauté, un diadème au front, des diamants aux oreilles, et enfermée dans une robe rose. L'air de la princesse est hautain et assuré, assez crâne en somme, et surtont elle ne semble pas avoir peur. Elle attaque la romance de *Mignon* de l'opéra d'Ambroise Thomas :

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger?

C'est ici que la désillusion commence. La salle était en effet assez bien disposée, et si la princesse-cantatrice avait eu même la moitié d'un peu de talent, on lui eût fait sans doute un succès. Ce succès, elle l'a eu cependant, mais pas du genre de celui qu'elle attendait. On a ri, on a applaudi outre mesure, on a rappelé, bissé, crié, hué, hurlé, et finalement la princesse est revenue plusieurs fois saluer l'assemblée, sans bien prendre au sérieux, croyons-nous, le succès extravagant qui lui était fait. Elle a chanté ensuite le grand air de la *Fille du régiment,* et le public s'est mis aussitôt à en souligner et à en accompagner le refrain en le répétant lui-même. Cette fois la princesse avait une robe de satin rouge, sans doute pour flatter la partie avancée de son auditoire, lequel, pour la remercier, lui a jeté des bouquets tout comme s'il se fût agi de la Krauss ou de la Patti.

Et maintenant la noble famille de la princesse est-elle suffisamment vexée?... Va-t-elle pardonner? va-t-elle ouvrir ses bras à l'enfant prodigue?... Triste! triste! Il faut venir à Paris pour voir des équipées de ce genre, car nous n'en connaissons pas de semblables dans les autres pays de l'Europe. Paris, capitale du monde, a dit Victor Hugo. Eh! c'est bien aussi le foyer de toutes les folies et de toutes les excentricités. D'ailleurs, la princesse ne s'est pas tenue pour battue le premier soir; elle a recommencé une seconde fois son escapade avec le même genre de succès. La farce n'est pas finie... A

Paris, quand une farce commence, il est souvent difficile d'en prévoir la fin. Et que ne fera pas la princesse, si, après cette aventure, sa noble famille continue à lui refuser les satisfactions qu'elle désire, pour l'obliger à les lui donner? Dans des cas pareils, qui sont un peu du domaine de la médecine spécialiste, et à propos desquels on doit s'attendre à tout... il ne faut s'étonner de rien!...

— Le 20 octobre, séance publique de l'Académie des Beaux-Arts et distribution solennelle des prix décernés par cette haute compagnie. C'est M. Gounod qui a présidé la cérémonie, et le discours que l'éminent auteur de *Faust* a prononcé à cette occasion en a été le principal attrait. Ce maître illustre a décidément tous les genres de talent; il écrit avec beaucoup de clarté et d'esprit, et il lit à merveille. Voici quelques passages de son allocution, qui a été longuement applaudie.

« ... On se figure assez communément, et cela surtout dans la jeunesse, qui est l'âge où l'on ne doute de rien, parce que c'est l'âge où l'on ne se doute de presque rien; on se figure, dis-je, assez communément que ce qu'on nomme l'individualité c'est l'indépendance, et que l'indépendance c'est la liberté.

« C'est là une profonde erreur.

« Non seulement l'indépendance n'est pas la liberté, mais elle n'existe nulle part. Tout dépend de certaines lois; et si toute erreur contient et engendre fatalement une servitude, c'est précisément parce que la liberté

n'est pas autre chose qu'une soumission consciente et volontaire aux vérités immuables dont ces lois sont l'expression.

« Est-ce qu'un ivrogne est libre ? Il ne peut plus ni se tenir, ni se retenir de boire encore, tant il dépend de ce qu'il a bu par indépendance. La liberté repose donc sur la vérité ; elle est une pondération, un équilibre.

. . . .

« On ne meurt que d'avoir préféré l'existence à la vie.

« Et puis, ne courez pas après la gloire : c'est une vieille coquette ; elle n'a pas d'amour, elle n'a que de l'amour-propre, et ne fait que des rivaux qui se jalousent, au lieu de faire, comme la vérité, des émules qui s'aiment. D'ailleurs, c'est à elle à se déranger.

. . . .

« Si vous voulez devenir des maîtres, restez, toute votre vie, des disciples. Ne confiez pas votre avenir à la *facilité ;* à moins d'être la servante du génie et du savoir, elle amollit, le plus souvent, les ressorts de l'entendement et conduit, par la suffisance, au dédain et au dégoût de l'étude. Or, l'étude, c'est la charrue ; c'est la fécondation du champ de l'intelligence par le labeur de la pensée sous les rayons de la vérité, qui est son soleil.

« Ne vous laissez pas prendre à tous ces grands mots creux de Réalisme, d'Idéalisme, d'Impressionnisme, —

qui sait si nous n'aurons pas aussi, quelque jour, l'Intentionnisme? — Tous ces mots-là font partie du dictionnaire *nihiliste* de ce qu'on est convenu d'appeler l'*Art moderne*.

« Eh bien, il n'y a pas d'art moderne par la raison qu'il n'y a pas de lois modernes, ni du Beau, ni de quoi que ce soit; il y a l'*Art,* qui est éternel comme la Vérité.

. . . .

« Servez donc la vérité; il n'y a qu'elle qui donne la stabilité et la liberté. Servez-la généreusement, vaillamment, noblement.

« Livrez-vous à elle. Après tout, c'est votre devoir, par cela même que c'est son droit : mais elle est si divinement reconnaissante, qu'elle vous payera au centuple, en jeunesse inaltérable, les combats livrés pour elle pendant cette première jeunesse qui passe, et dont, seule, elle a le pouvoir de perpétuer les ardeurs dans la sérénité de la lumière. »

La séance a été terminée par l'éloge du peintre Lehmann, prononcé par M. Henri de Laborde, secrétaire perpétuel de l'Académie. On sait qu'Henri Lehmann dirigeait, au moment où il est mort, un des ateliers de l'École des Beaux-Arts.

La Politique de Fontenelle. — Sait-on bien que Fontenelle, dont la plume s'est exercée sur tant de choses,

a fait aussi de la politique ? Dans la préface d'une édition des *Œuvres choisies de Fontenelle*, qui va paraître bientôt à la librairie des Bibliophiles, M. J.-F. Thénard nous parle de certaines *Rêveries politiques*, écrites de la main de Fontenelle, qu'on trouva après sa mort, et dans lesquelles se rencontrent certaines idées qui même aujourd'hui paraîtraient quelque peu révolutionnaires. Nous laissons la parole à M. Thénard :

« On y lit ceci : « Il n'y aura ni nobles ni roturiers. « Tous les métiers seront également honorables, et on « en pourra également tirer les magistrats, du moment « qu'on y aura gagné le bien prescrit. » Car notre législateur ne veut confier les magistratures qu'à des citoyens possesseurs d'une fortune acquise par des moyens honnêtes et équitables. Ailleurs, il dit : « Tous « les citoyens seront soldats et obligés d'aller à la « guerre ; il y aura des temps réglés pour les exercer « tous, de sorte que l'on s'en pourroit servir en cas de « besoin. — Les généraux auront passé indispensable- « ment par tous les degrés. Leurs enfans ne pourront « jamais passer le degré de capitaine. »

« Autre article qui rappelle l'ancienne Sparte : « Les « filles n'auront rien en mariage. » Que dire de ceci ? « Les femmes pourront répudier leurs maris, sans en « pouvoir être répudiées ; mais elles seront un an après « sans se pouvoir remarier. » Pour que Fontenelle fût arrivé à formuler, dans son cabinet il est vrai, un

projet de loi semblable, il avait dû être le témoin de bien des désordres moraux, le confident de nombreuses plaintes conjugales. Il avait vu en effet la dernière période du siècle de Louis XIV, et, malgré le rigorisme de Mme de Maintenon, ce n'était pas l'époque la plus austère. Il avait vu dans l'intimité et la familiarité les neuf années de la Régence; il avait pu apprécier la funeste influence du ministère Fleury, et le règne de Mme de Pompadour n'était pas de nature à modifier ses premières impressions. Remarquons, d'ailleurs, que, d'après les dispositions prises par Fontenelle, ce n'est pas l'épouse qu'il met en cause, mais au contraire le mari qu'il semble rendre responsable de cette nécessité légale.

« Dans un autre endroit, Fontenelle recommande de « donner souvent des spectacles au peuple, opéras, « comédies, et quelques-uns aussi d'une espèce nou- « velle, comme de représenter un triomphe romain, un « sacrifice, de représenter aussi au vrai les choses les « plus pompeuses ou les plus extraordinaires des pays « étrangers : la fête d'Ali chez les Perses, le Mogol se « faisant peser. »

« L'auteur de l'*Histoire des oracles* reparaît dans ce plan d'éducation populaire; et de l'ensemble des quelques pages que Fontenelle a écrites sur la politique pure, il résulte que, « si l'illusion habitait en son sein », elle ne manquait ni de grandeur ni de bonté; c'était

peut-être un souvenir de ses relations amicales avec le bienfaisant et naïf abbé de Saint-Pierre. »

L'AFFAIRE VRAIN-LUCAS. — On n'a pas oublié la prodigieuse escroquerie dont le savant académicien Chasles fut victime, il y a quinze ans, lorsqu'il acheta de Vrain-Lucas une prétendue correspondance inédite de Pascal, que lui vendit à beaux deniers comptants cet habile fabricateur de faux autographes. Il reste d'ailleurs sur cette étrange affaire un document très curieux; c'est l'ouvrage de M. Prosper Faugère, qui crut devoir consacrer un volume entier à la réfutation de ces faux autographes. Mais avant la publication de ce volume intitulé : *Défense de Blaise Pascal, Newton, Galilée*, etc., *contre les faux documents de M. Chasles* (Paris, L. Hachette, 1868, in-8), les deux lettres suivantes avaient été adressées au crédule possesseur desdits autographes. Nous copions ces lettres sur un petit imprimé in-18, sans titre ni date, contenant trois pages d'impression.

A Monsieur Chasles

Membre de l'Institut à Paris.

Londres, 7 septembre 1867.

Monsieur,

On m'écrit de Paris qu'à la suite de votre refus de faire connaître l'origine des faux autographes de Pascal, que vous

avez présentés à l'Institut, vos amis, pour vous tirer d'embarras, ont osé prononcer et même imprimer mon nom, en s'efforçant de faire remonter jusqu'à moi la responsabilité de ces absurdes et sottes falsifications. Cette affaire, ajoute-t-on, fait bruit et scandale en France.

Personne ne sait mieux que moi combien on peut abuser de la crédulité des Parisiens. Cependant, après avoir été en 1848, par des motifs personnels, la victime d'une proscription contre laquelle l'Europe entière a protesté, et qui a eu pour effet de vous faire une place à l'Institut, il peut paraître étrange que, dix-neuf ans plus tard, je sois en butte à de nouvelles calomnies qui ont uniquement pour objet de mettre à couvert votre responsabilité. Dans le Vieux Testament, là où il est parlé de bouc émissaire, on ne dit pas que la même victime puisse servir deux fois; mais j'aurais tort de me plaindre d'une telle répétition, car l'absurdité des calomnies actuelles est une nouvelle preuve de l'absurdité des anciennes.

Dès l'origine, à la simple inspection des premiers documents que vous avez présentés à l'Institut, et que j'ai vus par hasard dans un journal de Bruxelles, *l'Indépendance*, j'ai compris que ces papiers n'étaient qu'une grossière fabrication. La lettre ci-jointe, d'un illustre savant, M. le professeur de Morgan, écrite originairement en anglais, et dont il a vu et approuvé la traduction, ne peut laisser aucun doute sur ce point.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que je suis toujours resté étranger à ces faux autographes, dont je n'ai appris l'existence que par *l'Indépendance*. Si je désire qu'on en connaisse l'origine, ce n'est pas pour moi, c'est pour vous, Monsieur, dont l'autorité scientifique serait fort amoindrie si vous tardiez davantage à faire connaître d'une manière indubitable comment ces papiers sont parvenus entre vos mains. Un homme qui écrit sur l'histoire des sciences est souvent dans le cas de citer des documents que le lecteur n'a pas le moyen de vérifier, et il lui importe plus qu'à un autre de ne pas laisser mettre en

doute l'authenticité des preuves sur lesquelles il appuie ses assertions.

G. LIBRI.

Lettre de M. de Morgan à M. Libri.

91, Adelaide road, N. W.

6 septembre 1867.

Mon cher Monsieur,

Vers le 10 août, vous m'avez montré *l'Indépendance* du 3, contenant deux lettres attribuées à Pascal. Vous avez fortement exprimé votre opinion que c'étaient des falsifications. J'ai pris le journal, en disant que j'enverrais un article à l'*Athenæum* sur ce sujet. Mon article a paru dans le numéro du 17 août. La remarque que 1652 serait une époque trop ancienne pour qu'on pût parler de cette façon du café, fut faite par vous. Depuis ce moment, nous avons eu plusieurs conversations sur ce sujet divertissant. L'assertion que cette falsification vous est due est une bêtise digne de figurer à côté des autres bêtises relatives à Pascal.

Votre sincèrement

A. DE MORGAN.

Un procès célèbre a mis en évidence la fausseté de ces lettres de Pascal, qui n'ont pas été fabriquées par un sot, ni par un ignorant, et il est resté prouvé que Vrain-Lucas, qui avait vendu les fausses lettres, n'était pas le faussaire. Il y avait alors à Paris un atelier de faux autographes, qui dénonçait de très habiles faus-

saires, que le procès de Vrain-Lucas a laissés dans l'ombre, peut-être avec connaissance de cause, quoique la fabrique de Letellier et compagnie eût cessé ses travaux depuis plus de vingt-quatre ans.

THÉATRES. — Plusieurs débuts importants ont eu lieu à l'Opéra durant cette quinzaine. Et d'abord celui du ténor Escalaïs, récent lauréat du Conservatoire qui s'est montré pour la première fois, le 12 octobre, dans le personnage d'Arnold de *Guillaume Tell*. Le nouveau venu, qui a très brillamment et même exceptionnellement réussi, a beaucoup des qualités et des défauts de l'illustre ténor Duprez. Il est aussi petit, aussi gros et aussi laid que l'était Duprez au théâtre. En revanche, comme chanteur dramatique, Escalaïs s'est montré tout à fait remarquable. C'est à coup sûr l'artiste le plus distingué que nous ait depuis bien longtemps présenté l'Opéra.

Escalaïs est un Toulousain, compatriote de Capoul. Il a eu le premier prix d'opéra aux derniers concours du Conservatoire. Sa voix est puissante, bien timbrée, et, en outre, l'artiste a déjà l'expérience d'un chanteur consommé. Nous le répétons, il a considérablement réussi, au point que son nom sur l'affiche fait déjà recette. Toutefois, quand ce ténor remarquable chantera les *Huguenots* avec Mme Krauss, le public se fera peut-être une singulière idée de ce que, au point de vue plastique,

pouvaient être les amoureux du temps des Valois!

Le 19, Mlle Adèle Isaac a continué ses brillants débuts dans la Marguerite de *Faust*, rôle qu'elle avait déjà souvent chanté à Lyon et à Bruxelles. Elle n'a pas moins réussi que dans *Hamlet*; elle chante dans la perfection; elle possède à fond l'art des nuances et elle file le son à ravir. Mlle Isaac serait donc la plus parfaite des cantatrices, si elle mettait un peu plus d'action et un peu plus d'âme dans son jeu. Il lui manque le diable au corps de la Krauss et la flamme dramatique qui anime et illumine cette éminente artiste.

Le même soir, Mlle Émilie Vidal, ancienne pensionnaire de l'Opéra-Comique, débutait dans le petit rôle de dame Marthe, la gouvernante de Marguerite, remplaçant ainsi Mme Nivet-Grenier qui se retire définitivement du théâtre. Elle a pleinement réussi. Mlle Vidal, dont la voix est bien timbrée, qui joue avec intelligence, a su donner à son personnage un peu de l'importance qu'il n'a pas. Rappelons pour mémoire qu'elle est née en 1849, et qu'elle avait déjà débuté une première fois, mais sans succès, à l'Opéra, au mois d'octobre 1873, — à la veille de l'incendie, — dans Dona Anna de *Don Juan*.

C'est M. Plançon, également un nouveau venu, qui chantait Méphistophélès. Belle prestance, grande habileté et véritable expérience de la scène, voix bien conduite, bien qu'un peu dure; telles sont les qualités qui

ne tarderont pas à faire de M. Plançon un artiste de premier ordre.

Mentionnons aussi le petit début de Mlle Mirane, de l'Opéra-Comique, dans le rôle de Siebel, où elle a remplacé sans désavantage Mlle Janvier.

— Le Théâtre-Lyrique populaire du Château-d'Eau, si activement et intelligemment dirigé par M. de Lagrené, a ouvert le 13 octobre sa nouvelle saison. On sait que M. de Lagrené postule pour obtenir la grosse subvention que la ville tient à la disposition du directeur qu'elle agréera pour diriger le théâtre populaire de musique qu'elle doit prendre sous son patronage. C'est, avec l'opéra de Mermet, *Roland à Roncevaux*, que M. de Lagrené a débuté. Un ténor du nom de Rouvière et une cantatrice déjà connue, Mme Boidin-Puisais, se sont fait remarquer dans l'interprétation de cet ouvrage bruyant, qui a d'ailleurs produit grand effet devant le public spécial du quartier du Temple. Le surlendemain, *la Traviata* prenait l'affiche. M. Paravey, baryton, a eu les honneurs de la soirée dans le rôle secondaire du père de Rodolphe. Belle voix, style excellent, diction remarquable, M. Paravey détonne un peu, par son réel talent, au milieu des artistes qui l'entourent. Cependant Mme Julia Costia est une Violetta acceptable, mais qui demande à n'être comparée à personne. Quant au ténor, M. Maury (Rodolphe), il vaut mieux n'en pas parler et l'ajourner à quelques années de travail et d'études.

— Le vendredi, 19 octobre, première représentation au Gymnase d'une comédie en cinq actes, en prose, de M. Hector Crémieux, tirée du volume : *Autour du mariage*, que Mme de Martel de Janville a publié sous le pseudonyme de Gyp. Ce volume ne se compose que d'articles parus d'abord dans le journal *la Vie parisienne*. Mme de Janville, ou mieux Gyp, a imaginé une société spéciale, qui n'est peut-être pas tout à fait à l'image de celle qu'elle a visée dans le monde réel, mais qui est fort amusante. Elle a donné à tous les personnages de ce monde factice des noms tout à fait drôles et qui sont admirablement trouvés, MM. d'Alaly, d'Hautretan, le général de Bellepoigne, le colonel du Helder, maître Lemondyn, la marquise de Glassocafé, le comte Gondolé des Entournures, le vidame Trousselacotte de Tabelmayre, etc. Tout cela, dans le livre, est fort joli, plein d'esprit et de fantaisie, car, en somme, la série intitulée *Autour du mariage*, n'a ni queue ni tête, ni commencement ni fin, mais elle se lit avec avantage en détail et par petits morceaux à la fois. Les lecteurs de Gyp ont été enchantés de son esprit un peu égrillard, et tout le monde s'est repassé son livre. Donc le succès du volume a été très vif, si vif même qu'il est venu à M. Hector Crémieux l'idée de le transporter à la scène. Malheureusement les récits de Gyp ne contiennent aucune action scénique, et il en est résulté que ce que l'affiche du Gymnase appelle une pièce n'est qu'une

suite de cinq tableaux sans liens entre eux, mais dont quatre surtout ont amusé le public. Il faut dire aussi que le talent très sérieux et plein de grâce de la séduisante Mlle Hading, qui débutait dans Paulette, la verve de Mme Desclauzas, le jeu si fin de Saint-Germain et de Landrol, n'ont pas peu contribué à enlever les bravos.

— Joli succès, aux Bouffes-Parisiens, le 20 octobre, d'une nouvelle opérette, *Madame Boniface*, de MM. Depré et Clairville neveu, et dont M. Paul Lacome a composé la musique. Pièce gaie, musique très scénique et pleine de mélodies et d'esprit. On a bissé plusieurs morceaux qu'ont fait valoir avec leur talent et leur succès habituels la mignonne Théo (rôle de Friquette) et MM. Piccaluga (Annibal) et Ch. Lamy (Fridolin).

— Citons encore pour mémoire les heureuses reprises, à l'Ambigu, du drame touchant des *Deux Orphelines* (Taillade, Lacressonnière, Laray; Mmes Fromentin, Honorine, etc.), et à la Gaîté, de *Monte-Cristo*, d'Alexandre Dumas et Maquet (Dumaine, Clément-Just, Talien, Romain; Mmes Duguéret, Julien, etc.).

— A l'Odéon, Mlle Léa Caristie, fille de l'excellent pensionnaire de la Comédie-Française, Caristie, dit Martel, a débuté le 15 octobre, dans le rôle de Marie-Stuart, de la tragédie de Pierre Lebrun. Elle y a très convenablement réussi, mais beaucoup plus dans les passages

de grâce que dans ceux où un déploiement de voix et de force était plus nécessaire. Elle a dit avec un grand charme les vers suivants, qui sont d'ailleurs les plus beaux et les plus poétiques du drame un peu vieilli de Lebrun :

Ah ! laisse-moi du moins,
Soulevant un moment la chaîne douloureuse,
Rêver que je suis libre et que je suis heureuse.
Ne respiré-je pas sous la voûte des cieux ?
Un espace sans borne est ouvert à mes yeux.
Vois tu cet horizon qui se prolonge immense?
C'est là qu'est mon pays... là, l'Écosse commence ;
Ces nuages errants qui traversent le ciel
Peut-être hier ont vu mon pays paternel.
Ils descendent du Nord ; ils volent vers la France.
Oh ! saluez le lieu de mon heureuse enfance ;
Saluez ces doux bords qui me furent si chers.
Hélas ! en liberté vous traversez les airs !

Très brillant lauréat aux derniers concours du Conservatoire, Mlle Caristie a pleinement justifié le choix qu'on avait fait d'elle pour le premier prix.

Mlle Lefèvre débutait aussi dans le rôle de la reine Elisabeth. C'est une artiste un peu raide de tournure, mais pleine de bonne volonté, ce qui la conduira à apprendre son métier de tragédienne, qu'elle ne sait encore que bien imparfaitement.

NÉCROLOGIE. — Le 14 octobre est mort, à Paris, le

dernier survivant des ministres du général Cavaignac en 1848, Jacques-Ariste Trouvé-Chauvel, âgé de soixante-dix-neuf ans. Après la révolution de février, Trouvé-Chauvel avait été successivement député à la Constituante, préfet de police, préfet de la Seine, et enfin ministre des finances. Il reçut le portefeuille de ce dernier département le 25 octobre 1848, et le quitta en même temps que Cavaignac céda le pouvoir au prince Louis-Napoléon Bonaparte.

— Augustin Privat-Deschanel, auteur de travaux scientifiques très connus et estimés, et proviseur du lycée de Vanves, est mort le dimanche 14 octobre. Il était né le 22 août 1821, et avait été successivement élève de l'École normale, professeur de physique en province et à Paris, et notamment à Louis-le-Grand, inspecteur d'académie, et enfin, en 1872, nommé proviseur du lycée de Vanves. Aimé de tous ses élèves et de tout le corps enseignant du lycée, M. Deschanel y a laissé de profonds et durables souvenirs, et il y sera difficilement remplacé. A ses obsèques, qui ont eu lieu à Vanves le 17 octobre, trois discours ont été prononcés, l'un par le vice-recteur, M. Gréard, résumant la carrière si remplie de Deschanel, le second, par le censeur du lycée, et le troisième par notre érudit confrère, M. Larroumet, professeur au lycée de Vanves. Ce dernier discours, plein d'élévation et de cœur et qui s'adressait particulièrement aux amis, aux élèves et

aux enfants même de Deschanel, a vivement ému le nombreux auditoire. Deschanel laisse une veuve et trois enfants, dont deux fils, qui porteront dignement le nom de leur regretté père.

— Notre confrère Louis Auvray, ancien administrateur des journaux *la France* et *Paris*, est mort le 15 octobre, à Saint-Germain en Laye.

— Le 17 octobre est mort à Paris, l'aqua-fortiste, Adolphe-Martial Potémont, né en 1828, et plus connu sous son second prénom, dont il avait fait son pseudonyme artistique. Martial a surtout gravé beaucoup de portraits. Il avait exposé au Salon triennal de cette année une planche, *les Cancalaises*, d'après Feyen-Perrin.

— Le chimiste François-Stanislas Cloëz, aide naturaliste au Muséum depuis 1846, est mort le 17 octobre, âgé de soixante-six ans. Il était en outre répétiteur à l'École polytechnique et professeur de chimie à l'École des Beaux-Arts.

VARIA. — *Le Centenaire des aérostats.* — Le vendredi 19 octobre, il y a eu juste un siècle qu'a eu lieu à Paris la première ascension en ballon. C'est, en effet, le 19 octobre 1783 que Pilâtre de Rozier et Giroud de Villette s'élevèrent les premiers dans les airs. A cette occasion Giroud de Villette adressa au *Journal de Paris*, alors

moniteur officiel, la lettre suivante qui retrouve aujourd'hui son actualité, et qui prouve, en outre, que son savant signataire avait prévu dès lors les immenses services que les ballons étaient appelés à rendre un jour aux armées en campagne :

Aux auteurs du journal.

Paris, le 20 octobre 1783.

Messieurs,

J'ai l'honneur de vous adrésser cette lettre comme amateur des arts, avec prière de vouloir bien l'insérer dans votre journal le plus tôt possible.

J'ai, Messieurs, beaucoup de satisfaction à suivre votre feuille ; je n'y ai encore rien remarqué qui constate l'utilité réelle de la machine de MM. de Montgolfier.

Hier, 19 du courant, en qualité d'adjoint de la manufacture royale de M. de Réveillon, j'ai obtenu de ces messieurs la gracieuse permission de monter dans la partie du panier opposée à celle où était M. Pilâtre de Rozier, pour lui servir de contrepoids. Je me suis trouvé, presque dans l'intervalle d'un quart de minute, élevé à 400 pieds de terre, suivant le rapport qu'on m'en a fait. Nous restâmes dans cette position dix minutes.

Mon premier soin, Messieurs, fut d'admirer, à la faveur d'un trou large de 4 pouces, le physicien intelligent que j'avais l'honneur d'accompagner ; son courage, son agilité, ses talents à bien manœuvrer et conduire son feu m'enchantèrent. En me retournant, je distinguais les boulevards, depuis la porte Saint-Antoine jusqu'à celle Saint-Martin, tout couverts de monde, qui me paraissaient former une plate-bande allon-

gée de fleurs variées. La rue Saint-Antoine, les jardins qui nous environnaient, me représentaient la même chose.

Ensuite, voulant m'occuper du sujet qui m'avait engagé à faire ce voyage, je promenai ma vue dans le lointain. D'abord je vis la butte Montmartre, qui me semblait être de moitié plus basse que notre niveau; je découvris facilement Neuilly, Saint-Cloud, Sèvres, Issy, Ivry, Charenton, Choisy et peut-être Corbeil, que le brouillard m'a empêché de distinguer. Dès l'instant, je fus convaincu que cette machine peu dispendieuse serait très utile dans une armée pour découvrir la position de celle de son ennemi, ses manœuvres, ses marches, ses dispositions, et les annoncer par des signaux aux troupes alliées de la machine.

Je crois qu'en mer il est également possible, avec des précautions, de se servir de cette machine.

Voilà, Messieurs, une utilité incontestable que le temps nous perfectionnera; tout mon regret est de n'avoir pas pensé à me munir d'une lunette d'approche.

Agréez, etc.

A. Giroud de Villette.

La Convention au théâtre. — La Librairie des Bibliophiles va faire paraître dans quelques jours la 12e livraison de la seconde série des *Comédiens et Comédiennes*, de Sarcey, laquelle livraison est consacrée à l'excellent acteur Adolphe Dupuis. Nous lui empruntons à l'avance l'anecdote suivante, pour en offrir la primeur à nos lecteurs.

« Dupuis étudiait *le Pour et le Contre*, qu'il devait jouer avec Mme Rose Chéri. On sait que *le Pour et le Contre* est la conversation de deux époux, le soir, au

coin du feu, avant de gagner leur lit. La convention dramatique exige qu'au théâtre elle ait lieu debout, à la rampe et face au public. Car, si l'on veut une cheminée sur la scène, ou il faut la placer au fond, et les acteurs, en ce cas, sont forcés de se montrer de trois quarts, et on perd de leurs paroles, ou l'on est obligé de la supposer soit à droite, soit à gauche, et la partie de la salle qui se trouve du côté où se meuvent les acteurs ne les voit ni ne les entend sans peine.

« Eh bien! disait Dupuis à son directeur, faites du trou du souffleur une cheminée; nous serons assis en face, nous étendrons nos pieds devant le feu, nous dirons avec plus de naturel. »

Et comme il me racontait l'histoire de cette proposition faite à Montigny, et qu'il ajoutait, non sans une nuance de regret, qu'elle avait été repoussée :

« Eh mais! lui dis-je en riant, le tuyau vous aurait singulièrement gênés.

— Quel tuyau? me demanda-t-il.

— Le tuyau de votre cheminée. Vous avez une cheminée et du feu dedans. Il faut un tuyau pour que la fumée sorte.

— Quelle plaisanterie! je supprime le tuyau par convention.

— A la bonne heure; mais ne pouvez-vous également, par convention, supprimer la cheminée? Il n'est pas plus difficile de se figurer une conversation devant

la cheminée, sans cheminée, qu'une cheminée pleine de bois qui brûle sans tuyau par où la fumée s'échappe. »

Comment fut payé Deutz. — La mort du comte de Chambord a ramené momentanément l'attention publique sur sa mère, la duchesse de Berry. A ce propos on a beaucoup épilogué, dans les journaux, sur le cas de Deutz, l'infâme personnage qui trahit et vendit la princesse moyennant une grosse somme d'argent. Alex. Dumas fils vient d'adresser, au sujet du payement de cette somme à Deutz et de la manière dont il eut lieu, l'intéressante lettre qui suit au directeur du journal *le Curieux*. Cette lettre devient, en effet, une sorte de document historique :

Monsieur,

J'ai eu pour camarade de collège et pour ami intime depuis, Henry Didier, député de l'Ariège sous l'Empire, mort en 1868. Il était le petit-fils de Didier fusillé à Grenoble sous la Restauration, à la suite d'une conspiration bonapartiste, et fils du Didier qui était secrétaire général au ministère de l'intérieur, quand eut lieu l'arrestation de la duchesse de Berry, sur la dénonciation de Deutz. C'est ce Didier-là qui fut chargé de payer au dénonciateur les 500,000 francs qu'il avait demandés.

Mon ami m'a raconté un jour, en me faisant promettre de ne livrer le fait à la publicité qu'après sa mort, que son père, le jour du payement, l'avait fait cacher, lui, enfant de dix ans à cette époque, derrière une tapisserie de son cabinet, et lui avait dit : « Regarde bien ce qui va se passer, et ne l'ou-

blie jamais. Il faut que tu saches de bonne heure ce que c'est qu'un lâche et comment on le paye. » Henry Deutz fut introduit. M. Didier était debout devant son bureau, sur lequel se trouvaient les 500,000 francs en deux paquets de 250,000 francs chacun. Au moment où Deutz s'approchait, M. Didier lui fit signe de la main de s'arrêter, puis, prenant les pincettes, il s'en servit pour tendre les deux paquets, l'un après l'autre, à Deutz; après quoi il lui indiqua la porte. Pas un mot ne fut prononcé pendant cette scène, que je vous raconte telle qu'elle m'a été racontée par mon ami, le plus honnête homme de la terre.

Voilà, Monsieur, tous les renseignements que je puis vous donner à ce sujet. J'ignore aussi la date de la mort de Deutz.

Recevez, etc.

A. Dumas.

Et à propos de ces renseignements donnés par M. Alexandre Dumas, M. Guyon, directeur de *la Patrie*, vient de recevoir la lettre suivante :

Cher Monsieur Guyon,

L'affaire Deutz, l'une des plus honteuses du règne de Louis-Philippe, ne s'est pas passée tout à fait ainsi que vous le rapportez dans *la Patrie* d'hier, d'après la lettre de M. A. Dumas. La voici telle que je la tiens de M. Thiers lui-même. Ce fut lui qui reçut ce moderne Judas dans son cabinet et lui remit les 500,000 francs. Après les avoir pris, Deutz lui demanda la décoration. « Misérable! répondit Thiers. Tes services sont de ceux qu'on paye avec l'argent et le mépris. Retire-toi ! »

Je suis certain que MM. Calmon et Mignet ont entendu comme moi le récit de M. Thiers.

Recevez, etc.

Chanson d'automne. — Un journal de province, *le Pays de Caux*, très intelligemment dirigé par son propriétaire, M. Narcisse Pichard, publie la jolie poésie inédite suivante sur le mois qui finit aujourd'hui.

CHANSON D'AUTOMNE

—

Octobre.

Octobre éclaircit les ramures
Et mêle à ses brouillards malsains
La bonne odeur des pommes mûres,
Des pressoirs et des sarrasins.

Les iris, le long des eaux jaunes,
Par les orages renversés,
Gisent épars au pied des aulnes,
Pareils à des sabres brisés.

L'herbe est pâle dans la prairie;
Aux brèches des fossés normands
Des bœufs à l'échine amaigrie
Beuglent vers les chaumes fumants.

Le vent s'aiguise aux branches d'arbre,
Les hêtres blancs au tronc veiné
Ressemblent à des fûts de marbre
Au seuil d'un temple ruiné.

O sourires mélancoliques
De l'automne sur les coteaux,
Cieux gris troués d'éclairs obliques
Allumant de lointains plateaux !

Bruits entendus des seuls poètes,
Fleurs rendant leurs soupirs derniers,
Manoirs déserts dressant leurs faîtes
Dans la pourpre des marronniers!

L'arbuste où le merle se pose
De ses fruits tache le hallier,
Pareils aux grains du corail rose
Dont Marie avait un collier.

Marie!... A travers les allées,
Je te vois accourir encor
Avec tes boucles envolées
Qui flottaient comme un brouillard d'or.

Oh! la valse sous les guirlandes,
De chèvrefeuille et de houblons,
Le vin du Rhin plein de légendes,
Sous les tilleuls pleins de chansons!

Rappelle-toi nos cavalcades,
Le parc où les saules flottants
Tombent en muettes cascades
Dans le silence des étangs;

Rappelle-toi le paysage
Que je crayonnai sous tes yeux
Quand le vent jouait sur la plage
Avec l'ombre de tes cheveux;

Songe à ces larmes que j'essuie,
Songe à nos larmes d'autrefois
Quand nous pleurions lorsque la pluie
Tombait sur les feuilles des bois!

CH. F.

Et pendant que nous y sommes, voici, pour la Toussaint, un sonnet de saison que nous envoie M. Alexandre Huré, et que nous offrons à nos lecteurs, sans crainte de les trop attrister.

Le Mort joyeux.

Bonheur! enfin je me délasse!
Il pleut, moi, je suis à couvert.
Pluton, as-tu mis mon couvert?
Hop! hop! j'arrive, de la place!

Mes héritiers font la grimace :
Mon testament vient d'être ouvert.
Hop! hop! moi, je vais être au vert,
Pendant qu'ils vendront ma paillasse!

S'ils sont mécontents de leur lot,
Tant pis! moi, je suis à mon aise.
Hop! hop!

Allons, cocher, un petit trot!
Gaîment jusqu'au Père-Lachaise!
Hop! hop!

Sand et Sandeau. — C'est notre confrère Auguste Marcade qui raconte dans le *Figaro* la très piquante anecdote qui suit, relative à ces deux écrivains dont le plus illustre se fabriqua son pseudonyme avec la première moitié du nom de l'autre :

« Retour des choses d'ici-bas. Il y a quelques années, Jules Sandeau, le premier en date des amis heureux et désespérés de l'illustre femme (Mme Sand), avait à parler au directeur de l'Odéon, qui, occupé à ce moment, le pria de patienter. L'aimable académicien pénétra dans un petit salon où se trouvait déjà une petite vieille, enveloppée dans son manteau. Il salua, s'assit à ses côtés, sans mot dire, et attendit. M. Duquesnel ouvrit la porte de son cabinet, et, s'avançant vers ses visiteurs :

« Bonjour, Madame Sand; bonjour, Monsieur Sandeau. »

Les anciens amants ne s'étaient pas reconnus. M. Duquesnel les présentait l'un à l'autre.

LES MOTS DE LA QUINZAINE.

Edmond Deschaumes terminait dernièrement sa causerie de la *Chronique parisienne* par cette jolie remarque :

« Pourquoi ne peut-on pas parler de corde dans la maison d'un pendu ?

« Ça doit pourtant lui être joliment égal ! »

~~~~~~

Les quêtes de charité ont commencé, en prévision de l'hiver qui approche. — Deux membres du bureau de bienfaisance se présentent chez M. X..., qui possède
~~~~~~

une douzaine d'immeubles dans Paris. — A la demande qu'ils formulent :

« Désolé de vous refuser, répond notre propriétaire ; mais s'il fallait donner dans toutes les maisons que l'on a !... » (*Le Gaulois.*)

Les Pauvres. — Au Marché aux Fleurs une jeune dame qui vient d'acheter une superbe azalée est sur le point de la donner à porter à un commissionnaire.

A ca moment, une pauvresse l'importune en implorant le petit sou traditionnel :

« Voulez-vous porter ces fleurs, ma bonne femme? je vous donnerai dix sous. »

La pauvresse, d'un air pincé : « Je vous remercie, Madame, ce n'est pas mon métier. »

Un Américain millionnaire, sur le point de rendre le dernier soupir, se tourne vers le pasteur qui murmure des prières près de son lit et lui dit :

« Croyez-vous que si je laissais 25,000 dollars à l'église presbytérienne, mon âme serait sauvée ? »

Le ministre réfléchit pendant quelques minutes, puis d'une voix onctueuse :

« Je n'ose pas vous assurer la chose, mais ça vaut bien la peine d'essayer !... » (*Gil Blas.*)

Une dame très jolie, mais d'une trop grande liberté de langage, et portant un corsage aussi décolleté que possible et une jupe à longue traîne, se promenait dans un salon.

Un monsieur marche sur sa traîne.

« Fichu animal ! s'écria-t-elle.

— Ah ! Madame, répond le monsieur, voilà un fichu qui serait mieux placé sur vos épaules que dans votre bouche. »

Rare exemple de galanterie :

Un monsieur, las de la vie, se précipite du cinquième étage. Au balcon du premier, une dame, très jolie, prend l'air.

En passant, le monsieur murmure rapidement :

« Charmante ! »

Et il continue. (*Le Gaulois*.)

PETITE GAZETTE. — On annonce le rappel en France de M. Viaud (Louis-Marie-Julien), lieutenant de vaisseau en Cochinchine, connu en littérature sous le pseudonyme de Pierre Loti, à la suite d'articles défavorables sur la campagne du Tonkin publiés dans le *Figaro* par cet officier de marine. Né le 14 janvier 1850, M. Viaud a déjà publié plusieurs ouvrages qui ont fait sensation, notamment *le Mariage de Loti* et *Mon frère Yves*.

— M. Bernard (Aristide-Martin), connu sous le nom de

Martin-Bernard, né à Montbrison en 1808, est mort le 22 de ce mois à la maison municipale de santé du faubourg Saint-Denis. Ami intime de Barbès et de Blanqui, il prit part avec eux à l'insurrection de 1839 et fut emprisonné jusqu'en 1848. Il devint alors député. Expulsé de France en 1851, il y rentra lors de l'amnistie de 1859, et depuis il est demeuré dans l'oubli.

— Le plus célèbre médecin accoucheur de Paris, le docteur Depaul, est mort le 21 de ce mois, à Morlaas (Basses-Pyrénées), où il était en villégiature. Il était membre de l'Académie de médecine depuis 1852 et professeur à la Faculté.

— On parle au Théâtre-Français des retraites possibles de Mmes Madeleine Brohan et Jouassain. Leur départ causerait un vide difficile à combler, et nous croyons savoir que ce n'est là qu'un bruit, peut-être même qu'un ballon d'essai. En revanche, la Comédie a remercié ou va remercier de leurs services Mlles Thénard, Bianca et Rosamond.

Le 22 octobre a eu lieu, à ce théâtre, l'intéressant début de Mlle Rosa Bruck dans Alcmène d'*Amphitryon*. Née le 13 septembre 1865 et fille d'une danseuse des Menus-Plaisirs, Clémence Bruck, la nouvelle venue, est parente de Sarah Bernhardt. Elle a eu un premier prix de comédie aux derniers concours du Conservatoire. Grande, jolie, bien faite, Mlle Bruck a tout l'extérieur du personnage qu'elle représentait; elle a, en plus, du charme, de l'intelligence, et, l'expérience aidant, elle tiendra un jour avec avantage les grands premiers rôles dans lesquels elle vient de débuter.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 21 — 15 NOVEMBRE 1883

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Alex. Dumas père. — Deux Portraits de Molière. — Théâtres : Trio d'opérettes : Nouveautés, Folies-Dramatiques, Gymnase.

Varia : Résurrection de Jules Vallès. — Les Archives de l'Opéra. — La Langue poétique. — Droits seigneuriaux. — Les Rôles « vécus » au théâtre. — La Correspondance de Desclée. — Rentrée de Thérésa. — Les Tableaux signés.

Petite Gazette : Nécrologie. — Représentation de Mme Fargueil.

Les Mots de la Quinzaine. — Poésies de M. Dorchain.

LA QUINZAINE. — *Alex. Dumas père. — Deux Portraits de Molière.* — Il n'est en ce moment question que d'Alexandre Dumas, — le père ; c'est le héros du jour. Ce grand homme de théâtre, ce romancier de génie, ce colossal amuseur et vulgarisateur qui a été presque entièrement oublié dans les dernières années de sa vie, est redevenu à la mode grâce à la statue qu'a faite de lui Gustave Doré, laquelle vient d'être érigée le dimanche

4 de ce mois, à Paris, sur le square de la petite place Malesherbes.

La cérémonie d'inauguration a été une véritable apothéose. Depuis plusieurs semaines les journaux y préparaient le public en insérant, à qui mieux mieux, dans leurs colonnes des articles sur la vie intime et privée du grand homme, sur ses qualités et ses défauts, sur ses folles prodigalités et ses invraisemblables bénéfices, rééditant enfin, à propos de ce prodigieux écrivain, toutes les anecdotes connues, inconnues ou oubliées qui ont circulé depuis quarante ans et plus sur son compte. Cette statue de Dumas, placée sur un socle élevé au pied duquel figurent d'un côté le légendaire mousquetaire dont il a popularisé les exploits, et de l'autre un trio de lecteurs du grand romancier, un étudiant, un ouvrier, une jeune fille, rappellera éternellement ce puissant et fécond inventeur auquel une justice entière, bien que tardive, est enfin rendue.

Eh ! oui, il faut rappeler à ceux qui admirent le plus aujourd'hui Alexandre Dumas, combien les dernières années de sa vie littéraire ont été difficiles, pénibles, humiliantes parfois. Ce grand Dumas n'était plus lui-même, il est vrai, et les libraires, comme aussi les théâtres, refusaient alors d'éditer ou de jouer les œuvres produites dans sa décadence. Alexandre Dumas faisait alors antichambre chez ces mêmes directeurs qu'il avait vus jadis et si longtemps à ses pieds; on n'acceptait

plus sa prose qu'avec dédain dans les journaux, et on ne la lui payait pas toujours ! Moins heureux que Victor Hugo, qui trouve encore moyen de gagner d'énormes droits d'auteur avec les œuvres inférieures de sa vieillesse, et qui se survit toujours à lui-même au milieu d'une gloire sans décroissance, Alex. Dumas a presque vu la misère frapper à sa porte, et, comme auteur dramatique de même que comme romancier, l'auteur de tant de drames illustres et de tant de romans immortels était tombé, au moment où il est mort, dans le discrédit littéraire le plus cruel et le plus complet.

Le voilà aujourd'hui replacé en pleine lumière, dans toute sa force, dans toute sa popularité, dans toute sa gloire. A cette cérémonie de réparation et de revanche on voyait autour de cette statue triomphante de Dumas le père tout ce que la littérature et les arts comptent de plus célèbre aujourd'hui. Puis, quand est tombé, au milieu des applaudissements, le voile qui recouvrait le monument dû au ciseau de Gustave Doré, plusieurs discours ont été successivement prononcés par des admirateurs et des amis du grand écrivain, qu'ils sont venus célébrer à tour de rôle : MM. Kæmpfen, directeur des Beaux-Arts, au nom du Gouvernement ; de Leuven, un des plus vieux amis et des premiers collaborateurs du maître ; Camille Doucet, qui représentait la Société des auteurs dramatiques, ne pouvant représenter l'Académie, laquelle n'a jamais voulu de Dumas ; Jules Cla-

retie, au nom de la Société des gens de lettres, puis Edmond About, Halanzier et enfin un délégué des ouvriers de Paris, représentant cette masse populaire et si nombreuse des lecteurs de Dumas qui ont tant fait pour l'immortalité de l'auteur des *Trois Mousquetaires* et de *Monte-Christo*.

Voici quelques traits empruntés à ceux de ces trois discours qui ont plus particulièrement ému et intéressé la nombreuse assistance :

« Ecolier encore aux beaux jours d'*Henri III* et d'*Antony*, a dit Camille Doucet, mais, comme la jeunesse d'alors, captivé déjà par la toute-puissance de cet enchanteur de génie, j'ai tout vu de l'homme et des œuvres; j'en ai tout admiré, tout applaudi, tout aimé.

« ... Jeune ami du père autrefois, de tout temps vieil ami du fils, qu'il me soit permis, sur le seuil de ce monument, de saluer en mon propre nom deux gloires chères aux lettres, deux gloires jumelles, qui, sans qu'elles s'y confondent, resteront à jamais unies dans la même immortalité. »

Dans son allocution, Jules Claretie nous a raconté la touchante histoire d'un rêve qui avait hanté l'esprit de Dumas mourant.

« Dumas fils avait trouvé, un matin, son père plus

attristé et plus pensif. Ce créateur du drame moderne était assombri comme un héros de tragédie classique.

Un songe! Se peut-on inquiéter d'un songe?

« J'ai rêvé, dit-il à son fils, que j'étais debout au sommet d'une montagne de pierre dont chaque bloc avait la forme d'un de mes livres. Drames, romans, mémoires, critique, poésie, il y avait de tout dans cet amoncellement de travaux, et, chose qui me causait une inexprimable angoisse, il me semblait, dans ce rêve persistant et tournant au cauchemar, que le bloc n'était pas solide et que ce socle d'ouvrages s'écroulait sous mes pieds et s'effondrait comme une montagne de sable. »

Alexandre Dumas fils regarda son père et se prit à sourire.

« Va, dit-il en passant sa main sur la robuste épaule du géant, ne pense plus à cela et dors tranquille sur ton bloc de granit. Il est haut à donner le vertige, et s'il est aussi colossal, c'est que ta large main l'a construit à sa taille. Mais il est solide, bien solide, durable comme notre langue immortelle, comme la patrie ! »

Enfin Edmond About a commencé son discours, — le plus fin, le plus charmant et le plus applaudi de tous ceux qui ont été prononcés, — par un portrait exquis de Dumas, portrait fantaisiste et exact à la fois et qu'il faut conserver.

« Cette statue, qui serait d'or massif si tous les lecteurs de Dumas s'étaient cotisés d'un centime, cette statue, Messieurs, est celle d'un grand fou qui, dans sa belle humeur et son étourdissante gaieté, logeait plus de bon sens et de véritable sagesse que nous n'en possédons entre nous tous. C'est l'image d'un irrégulier qui a donné tort à la règle, d'un homme de plaisir qui pourrait servir de modèle à tous les hommes de travail, d'un coureur d'aventures galantes, politiques et guerrières, qui a plus étudié à lui seul que trois couvents de bénédictins. C'est le portrait d'un prodigue qui, après avoir gaspillé des millions en libéralités de toute sorte, a laissé, sans le savoir, un héritage de roi. Cette figure rayonnante est celle d'un égoïste qui s'est dévoué toute la vie à sa mère, à ses enfants, à ses amis, à sa patrie ; d'un père faible et débonnaire qui jeta la bride sur le cou de son fils, et qui pourtant eut la rare fortune de se voir continué tout vivant par un des hommes les plus illustres et les meilleurs que la France ait jamais applaudis... »

Et plus loin :

« Enfin, cet écrivain fougueux, puissant, irrésistible comme un torrent débordé, ne fit jamais œuvre de haine ou de vengeance ; il fut clément et généreux envers ses pires ennemis ; aussi n'a-t-il laissé ici-bas que des amis. Le champ de l'avenir est le patrimoine des bons. Telle est, Messieurs, la moralité de cette cérémonie. »

La fête d'inauguration du monument d'Alexandre Dumas a eu aussi son écho dans les théâtres, et particulièrement à la Comédie-Française, à l'Odéon et à la Gaîté.

Au Théâtre-Français, le samedi 3, reprise de *Mademoiselle de Belle-Isle* qui atteint, ce jour-là, sa 395ᵉ représentation depuis l'origine. Débuts de Mˡˡᵉ Dejarny-Brindeau (Jeanne-Louise), fille de l'ancien sociétaire, et connue au théâtre sous le seul nom de Jeanne Brindeau. Née le 22 novembre 1860, Jeanne Brindeau a débuté au Gymnase le 3 décembre 1880. Elle y a eu de brillants succès, surtout dans Micheline de *Serge Panine* et Marcelle d'un *Roman parisien*. C'est une belle et grande personne, mince et pâle, très distinguée, mais un peu froide et même glacée. Elle devra prendre l'habitude de la maison, et il ne faut pas la juger sur ce premier début à demi réussi.

Le lendemain, dimanche 4, même spectacle accompagné d'une poésie de M. Jean Aicard, en l'honneur d'Alex. Dumas, excellemment lue par M. Delaunay. En voici les derniers vers :

Ton siècle finissant te consacre ce jour,
O Dumas, et Paris te couronne à ton tour;
Et nous, dans ce théâtre où Corneille à Molière
Parle d'une façon sublime et familière,
Où le tendre Racine à Marivaux sourit,
Où Beaumarchais, Voltaire échangent leur esprit,

Maître, nous te rendons cet honneur simple et juste
De suspendre la palme au socle de ton buste,
Et de sceller ton nom, dans le marbre incrusté,
Sur deux siècles de gloire et d'immortalité.

A l'Odéon, M. Porel est venu lire une pièce de M. Auguste Dorchain, dont voici les deux dernières strophes :

Ton œuvre est immortelle, ô maître triomphant!
Et toi-même, à cette heure où. près de ton image,
Nous sommes réunis pour un suprême hommage,
Il semble que tu sois toujours jeune et vivant.

Maître, nous t'apportons la couronne de gloire
Au nom de tant d'amis venus pour t'acclamer,
De tous ceux que tu sais consoler et charmer,
Au nom du vieux théâtre où fleurit ta mémoire!

Enfin, à la Gaîté, très ingénieuse et jolie pièce dialoguée de M. Charles Raymond qui se termine de la manière suivante :

. . . .

Mais toi, comme un aigle qui passe,
Épris de lumière et d'azur,
Tu cherchais, à travers l'espace,
Un air plus calme, un ciel plus pur.
Tu gardais ta beauté sereine,
Et, ne croyant pas à la haine,
Tu secourais tous les malheurs;
Tel un buisson de roses blanches

A l'enfant qui frappe ses branches
Jette la neige de ses fleurs!

LE COMÉDIEN

La France te salue, ô fière conscience!

LA FRANCE

L'œuvre de ton génie et de ta patience
Imposera ton nom à la postérité...

LE COMÉDIEN

Et tu meurs pour entrer dans l'immortalité!

A tous ces hommages ajoutons celui qu'a rendu à l'illustre auteur d'*Antony* et d'*Angèle* notre confrère et ami Henri de Lapommeraye qui, dans deux conférences très substantielles, et remplies d'anecdotes curieuses et inédites, a tracé du maître un portrait vif, amusant, exact et définitif.

— A l'Institut, dans la séance solennelle qui voit, chaque année, la réunion de toutes les académies, M. Emile Perrin, l'éminent directeur du Théâtre-Français, a lu une notice des plus intéressantes sur les deux portraits de Molière qu'il juge les seuls dignes d'une sérieuse estime.

On sait qu'il n'existe que deux ou trois signatures de Molière, mais qu'on n'a jamais retrouvé la trace d'une page, de quelques lignes même des manuscrits de ses nombreux chefs-d'œuvre. Eh bien, ce mystère, on le retrouve encore dans l'étude de ses portraits. Il en existe, paraît-il, d'après la nomenclature dressée par le

bibliophile Jacob, 183 peints ou gravés. M. Perrin n'en admet que deux comme à peu près authentiques :

1° Le *Molière jeune* de la Comédie-Française, qui n'est autre que celui du musée de Versailles, affublé du costume d'empereur romain et couronné de lauriers;

2° Le *Molière vieux* du château de Chantilly, appartenant au duc d'Aumale.

Le premier de ces portraits orne aujourd'hui le foyer intérieur de la Comédie-Française. Il a été acheté par Edouard Thierry, en 1868. On l'attribue généralement à Mignard; mais M. Perrin conteste cette attribution, bien que la tradition veuille que ce portrait ait été commandé par les artistes du théâtre eux-mêmes à cet illustre peintre. Alors comment se fait-il que cette toile soit sortie à un moment quelconque de la Comédie-Française, qui a été obligée de la payer de nouveau pour en reprendre possession? C'est là un point obscur de plus dans les nombreux incidents du même genre qui se rattachent à la vie du grand comique.

Quant au portrait de la galerie du duc d'Aumale, que grave en ce moment M. Henriquel Dupont, on l'attribue également à Mignard, ce que conteste encore M. Emile Perrin, à qui il rappellerait plutôt la manière et le faire de Sébastien Bourdon. Néanmoins M. Perrin estime que ces deux portraits sont les seuls qui, — à défaut d'une authenticité absolue, — doivent servir de types définitifs pour la reproduction de la personne et

des traits de l'auteur du *Misanthrope*. Il y ajouterait comme portrait sculpté, l'admirable marbre de Houdon qu'il appelle « le Molière de la postérité ».

L'intéressante étude de M. Emile Perrin a été publiée successivement dans le *Figaro*, dans le *Journal officiel* et en brochure séparée.

THÉATRES. — *Trio d'opérettes*. — Trois théâtres d'opérette ont renouvelé leurs affiches durant cette quinzaine. Le théâtre des Nouveautés a ouvert le feu le 26 octobre avec une charmante pièce de MM. Leterrier et Vanloo : *le Roi de carreau*, mise en musique par Th. de Lajarte. Le succès en a été très vif. La pièce est gaie, amusante, et la musique tout à fait en situation; c'est de la bonne folie tempérée par une pointe de sentiment qui a permis au musicien de montrer son talent sous toutes ses faces. Mme Vaillant-Couturier et MM. Brasseur père et fils, Vauthier, Scipion, etc., jouent et chantent les principaux rôles. N'oublions pas la piquante Mily-Meyer, qui a eu le succès de la soirée avec un air bouffe impayable qu'on lui a fait bisser.

— Le 7 novembre, à la Renaissance, première représentation de *la Clairon*, opérette de MM. Élie Frébault et Edouard Philippe, musique de M. G. Jacobi, l'excellent chef d'orchestre de Londres. Ici, la pièce ne vaut pas la musique, qui est fort jolie, et dont plusieurs morceaux ont obtenu un vif succès. Joly, Alexandre et

Mme Thuillier-Leloir sont les principaux interprètes de *la Clairon*, qui n'a pu cependant faire longue figure sur l'affiche, qu'elle a quittée après trois représentations.

— Enfin, le 9 du même mois, aux Folies-Dramatiques, première de *François les Bas bleus*, opérette de MM. Dubreuil, Humbert et Burani, musique de Firmin Bernicat. La pièce rappelle un peu *la Fille de madame Angot;* la musique est l'œuvre posthume d'un artiste d'avenir, mort, bien prématurément, dans la force de l'âge et du talent, et dont cette opérette conservera pour un certain temps la mémoire. Taillée sur le patron des œuvres à succès des Folies-Dramatiques, elle en aura certainement la vogue. M. Bouvet et Mlle Jeanne Andrée ont été très applaudis dans les principaux rôles.

— Au Gymnase, reprise très réussie de *la Petite Marquise,* de Meilhac et Halévy, qui n'a rien perdu dans son voyage des Variétés au Gymnase. Le succès avait été grand autrefois avec Baron, Dupuis et Céline Chaumont, qui jouaient un peu en charge. Avec l'interprétation plus sérieuse et plus étudiée qu'elle vient de trouver au Gymnase, la pièce prend une autre physionomie et acquiert plus d'importance. Aussi a-t-on de tout cœur applaudi l'incomparable Saint-Germain, ainsi que Noblet, qui se fait une place chaque jour plus importante parmi les pensionnaires de M. Koning, et l'ardente Marie Magnier, un peu trop grande pour une petite

marquise, et qui ne serre pas assez la bride à sa pétulance ordinaire.

Le spectacle est complété par cette amusante bouffonnerie de *Passé minuit*, merveilleusement jouée par Landrol et Saint-Germain qui, s'il ne fait pas oublier Arnal, ne le fait pas non plus regretter.

VARIA. — *La Résurrection de Jules Vallès.* — C'est comme journaliste et comme directeur d'une feuille spéciale, *le Cri du peuple*, que vient de reparaître M. Jules Vallès, dans la mêlée politique et littéraire. Ce *Cri du peuple*, qui sera, comme bien vous le pensez, à l'avant-garde des journaux les plus colorés du parti, publie dans son second numéro un article de Vallès, qui est bien, comme on dit, « de derrière les fagots ». L'écrivain n'a rien perdu, ainsi qu'on va le voir, de sa verve railleuse, et son style a toujours cette originalité populacière et voulue qui caractérise tout ce qu'il signe.

Donc, le nº 1 du *Cri du peuple* (29 octobre) n'avait pas, paraît-il, tout à fait satisfait Vallès, et c'est en ces termes que le rédacteur en chef gourmande son secrétaire de la rédaction, M. Massard, qu'il appelle galamment « l'accoucheur » de sa nouvelle feuille :

« .... C'est le diable pour mettre un journal au monde — avant terme surtout.

« Je l'avoue à ma grande confusion, j'avais mal pris mes dates, et le marmot nous a surpris. Le coquin, en

avance d'un mois, entre dans la vie comme un fils de soldat, lâché sur un tambour. Toute la chambrée se mêlant de fourbir et d'astiquer le poupon, — le papa ayant un peu perdu la tête, surtout s'il a les cheveux gris, tout fier du coup qu'il a fait, le gaillard! — il arrive que le moutard est fagoté de bric et de broc, que les épingles ne tiennent pas, que la bavette tourne sur l'épaule, que le maillot craque : et le gamin a le nombril au vent ou une joue de derrière à l'air.

« On prend alors ce qui vous tombe sous la main, pour que le môme n'ait pas froid. On l'enveloppera, au besoin, dans le lé pisseux d'une capote de Prussien pour que son petit prussien, à lui, n'attrape pas de rhume.

« Et tout le baraquement de rigoler ferme, quand on portera l'enfant pour le baptiser à la cantine. Quelques vieux Rabat-joie sont capables de se tirer la moustache et de sacrer dur contre le père, qui a fourré comme ça dans la peau de l'ennemi le filleul du régiment.

« C'est l'histoire du nouveau-né d'hier.

« Il nous a fait la farce de venir trop tôt, comme je vous l'ai déjà dit. Il en a supporté les conséquences, le nigaud : la layette n'était pas prête, le berceau n'était pas garni. Il nous a fallu, tous tant que nous étions, faufiler des langes, tailler des brassières, découper des béguins.

« Vous, mon ami, vous avez donné un coup de ciseaux de trop. Vos mains, faites pour le dur labeur des guerres

civiles, ont eu un geste brusque, et la chemise a eu un pan de moins. Avec des précautions infinies, vous avez remplacé le morceau abattu par une vieille page de Lakanal.

« N'y revenez pas !

« Dans cet emplâtre-là, il était question de la Normale, savez-vous bien? oui! de la Normale.

« A être assis là-dessus, votre pupille risquait gros, — Taine, Weiss, et les autres, tous des constipés!

« C'eût été dommage!

« Car, s'il y a des difficiles qui ont fait la moue devant le gosse, un faubourien de mes amis, un vrai lapin, m'a dit hier, en me poussant du coude et en clignant de l'œil devant la petite cotte relevée :

« Dites donc, camarade, hé! hé!... c'est un gas! »

JULES VALLÈS.

Les Archives de l'Opéra. — Notre savant confrère, Th. de Lajarte, vient de publier chez Calmann Lévy, sous le titre de *Les Curiosités de l'Opéra*, un livre plein de renseignements, bien curieux, en effet, et que personne n'était à même, vu sa situation à l'Opéra même, de donner aussi bien que lui. Nous recommandons surtout la première partie de cet intéressant ouvrage, qui concerne plus particulièrement la bibliothèque et les archives de notre grand théâtre lyrique.

Les archives de l'Opéra, c'est-à-dire la réunion pro-

gressive de tous les documents qui se rapportent à son histoire, ne remontent pas au delà de l'année 1735. Le plus ancien inventaire conservé, celui de 1748, constate qu'à cette époque même, il ne restait plus ni registres ni papiers antérieurs à 1721. En revanche, la bibliothèque musicale possède tout le répertoire du théâtre, pièces et partitions, et cela depuis le premier ouvrage représenté, *Pomone*, en 1672. C'est seulement en 1749 que les archives commencent à fonctionner avec quelque régularité; plus tard, sous l'Empire et sous la Restauration, elles furent surveillées et tenues plus régulièrement encore, mais fort négligées sous Louis-Philippe et sous Napoléon III, au moins jusqu'en 1865, où un arrêté ministériel organisa enfin les riches archives de l'Académie de musique d'une manière complète et définitive.

Nous renvoyons nos lecteurs au volume de M. de Lajarte, si rempli de précieux détails que notre cadre restreint ne nous permet pas d'exposer ici. Ajoutons seulement que la bibliothèque actuelle de l'Opéra, annexée aux archives, et récemment ouverte au public, contient 2,638 partitions ou morceaux (orchestre et chœurs); 12,387 parties d'orchestre proprement dites; 5,481 rôles et 10,674 parties de chœurs détachées; 58 cantates; 1,094 airs de ballets; 300 partitions piano et chant; 25 symphonies; 28,000 romances et pièces politiques. Dans le nombre, beaucoup d'œuvres sont manuscrites et n'ont jamais été représentées. La biblio-

thèque possède, en outre, une collection de morceaux autographes de la plus haute valeur : de Rameau, de Gluck, de Meyerbeer, de Rossini, etc..., sans compter des autographes musicaux ou autres de tous les compositeurs représentés à l'Opéra depuis plus d'un siècle.

Le volume de M. de Lajarte est complété par une dissertation sur les danses historiques, l'histoire des deux plus célèbres opéras de Spontini, *la Vestale* et *Fernand Cortez*, etc..., et orné de reproductions autographiques empruntées aux riches archives dont il raconte l'histoire.

Rappelons ici que le même M. de Lajarte a publié, à la Librairie des Bibliophiles, *la Bibliothèque musicale de l'Opéra*, formant deux beaux volumes grand in-8, ornés de huit portraits de compositeurs et d'une vue de la Bibliothèque.

La Langue poétique. — A propos de la récente reprise de la *Marie Stuart* de Lebrun, Sarcey nous cite un piquant passage de Sainte-Beuve, qui se rapporte aux deux vers suivants de cette tragédie :

Ces lettres, ces écrits, ces sacrés caractères,
De ses longs déplaisirs tristes dépositaires.

« On a blâmé la périphrase, dit Sainte-Beuve ; on n'oublie qu'une chose : en 1820, à la scène, dans une tragédie, le mot propre pour les objets familiers était

tout simplement une impossibilité ; il ne devint une difficulté que quelques années plus tard. Cinq ans après, dans *le Cid d'Andalousie*, le mot *chambre* excitait des murmures à la première représentation. *Le Globe* était obligé de remémorer aux ultra-classiques le vers d'*Athalie* :

> De princes égorgés la chambre était remplie.

Depuis, il faut en convenir, on a terriblement enfoncé la porte de cette chambre ; on a été jusqu'à l'alcôve. Mais avant 1830, en tragédie, chaque mot simple valait un combat et coûtait à gagner presque autant, je vous assure, qu'un député libéral à la Chambre durant le temps de la majorité Villèle. M. de Chauvelin nommé, ou un mot propre à travers toute une scène, c'étaient d'insignes triomphes. »

On s'est également égayé, ajoute Sarcey, des inversions nombreuses dont cette poésie est émaillée. Que voulez-vous ? c'était le goût du temps. On croyait qu'une inversion était une élégance. Il y en a d'inouïes dans la pièce de Lebrun :

> La reine de la voir est ici désireuse.

Une « reine de la voir ! » Comment pouvait-on jadis tenir son sérieux? On en a cité beaucoup d'autres tout aussi extraordinaires. Je ne les défends pas ; je dirai

même qu'elles me tourmentaient l'autre soir, pendant la représentation, comme des moustiques, un beau soir d'été, au jardin. »

Droits seigneuriaux. — Notre collaborateur, M. Emile Maison, qui a longtemps habité la Savoie, nous communique un fait très curieux, relatif à l'exercice d'un certain droit féodal dans les dépendances du Châtelard, château fort situé à quelques lieues de Chambéry, et dont quelques ruines sont encore debout. Il s'agit du droit du seigneur; seulement, cette fois, le seigneur appartient au sexe auquel Britannicus devait sa mère.

« En ce temps-là, nous écrit-il, c'était la maison de Lucinge qui possédait le Châtelard. Or, vers la fin du XVIIe siècle, certaine baronne de Lucinge, dame du Châtelard, s'avisa de rétablir dans son domaine, et à son profit, les jolis droits attribûés jadis au seigneur seulement et qui, depuis bien longtemps, étaient tombés en désuétude. Il va sans dire que la baronne modifiait à sa convenance le code féodal, et qu'elle entendait prélever ses droits sur les jeunes et robustes villageois le jour de leurs noces. Mais, le croirait-on ? un vassal récalcitrant s'est rencontré qui se refusa à l'insigne honneur que la baronne voulait bien lui faire, sans que l'on sache d'ailleurs au juste sur quel motif il basait cet acte d'inqualifiable rébellion. Mais la baronne était femme, et l'on sait le proverbe... Le vassal désobéissant fut

jeté dans une geôle et y resta jusqu'à ce qu'il... se fût amendé. »

Cette histoire, qui valait la peine d'être racontée, montre une fois de plus qu'en Savoie, comme en France, le XVIIIe siècle, s'il n'était pas tout à fait le siècle des bonnes mœurs, était bien celui des mœurs joyeuses.

Les Rôles « vécus » au théâtre. — A propos des actrices qui « vivent » leurs rôles au théâtre, Blaze de Bury cite la curieuse anecdote suivante dans l'important travail qu'il publie au *Figaro* sur la vie et les œuvres d'Alexandre Dumas :

« Meyerbeer, qu'il faut toujours citer quand on parle théâtre, faisait un jour répéter Valentine à la plus affectionnée de ses cantatrices. Il voulait absolument obtenir d'elle une note qu'elle pouvait donner, mais qu'elle ne voulait pas donner, parce qu'elle savait trop bien dans quel état elle allait être après. Elle finit par la donner, et, forcée de s'asseoir immédiatement avec de gros battements de cœur :

« Vous me tuerez, vous, lui dit-elle.

— Je le sais, répondit Meyerbeer, mais cela m'est nécessaire. »

« Quelque chose de pareil est arrivé, je crois, à Dumas fils avec Aimée Desclée à propos de *la Princesse Georges*. Mme Doche, dont le nom seul de *la Dame aux Camélias* évoque aussitôt le souvenir, fut une actrice

d'ailleurs assez médiocre, et pourtant jamais succès pareil au sien ne se vit dans ce rôle. C'est que l'actrice n'y était pour rien; c'était la femme qui vivait le personnage. Aussi n'avait-elle rien créé avant et n'a-t-elle, après, plus rien créé. »

La Correspondance de Desclée. — Il est question de publier un recueil de lettres de cette adorable comédienne, qui a jeté sur la scène du Gymnase un feu si vif et, hélas ! si vite éteint.

Jules Claretie nous cite, à ce propos, le fragment suivant d'une des lettres de Desclée, écrite dans un des moments de désespérance si fréquents de sa vie :

« ... La récapitulation de tout ceci, c'est que je finirai certainement sous une coiffe empesée. Je ne pense jamais à me tuer; je consens très volontiers à mourir. Au couvent, je deviendrai certainement extatique, j'adorerai mon Christ; peut-être me le rendra-t-il. Là seulement je serai enfin contente de mon sort; c'est peut-être une vocation contre laquelle je lutte. Personne n'a d'intérêt à ma conservation et ma suppression pourra du moins faire quelques heureux ou du moins quelques heureuses. Une place vacante !... A qui le tour ? »

Elle eut encore, ajoute Claretie, un mot terrible devant l'agonie. La maladie se prolongeait trop, avec des tortures inexprimables.

« On m'avait dit que j'allais mourir ! criait Desclée.

Pourquoi est-ce que je ne meurs pas ? Est-ce que la mort m'a encore trompée, comme la vie ? »

Toutes les lettres de Desclée sont écrites, paraît-il, sur ce ton triste et désillusionné. Nous croyons donc que le choix à publier devrait être fait avec beaucoup de discernement, pour ne pas être monotone, et surtout qu'il faudrait s'en tenir, de préférence, aux lettres dans lesquelles Desclée doit parler de son art, de ses rôles, des pièces où elle a brillé avec tant d'éclat. Cette correspondance aurait alors le double intérêt qui peut seul lui donner sa valeur.

Rentrée de Thérésa. — Voici Thérésa réapparue ! La grande cantatrice populaire vient d'opérer une rentrée triomphale dans cet Alcazar qui a été le berceau de ses succès. On sait que Thérésa, de son vrai nom Emma Valadon, est née le 25 avril 1837, et qu'elle a débuté dans les cafés-concerts vers 1863. Elle a été célèbre presque le premier jour, grâce à ses chansons populacières qu'elle disait avec tant de feu, et surtout tant de couleur locale, et qui s'appelaient : *le Chemin du moulin, les Hommes au cabaret, la Femme à barbe, C'est dans le nez que ça m' chatouille, Rien n'est sacré pour un sapeur,* etc. Un peu plus tard, grisée par ses immenses succès, Thérésa a voulu tâter du théâtre. Elle y a été inférieure ; très applaudie chaque fois qu'elle chantait quelques-uns de ses refrains intercalés dans une féerie

ou dans un drame, mais ordinaire quand il s'agissait de faire simplement métier d'actrice.

Aujourd'hui, mariée à un de ses camarades de théâtre, M. Donval, Thérésa a reparu à l'Alcazar en directrice (30 octobre) en même temps que comme première chanteuse. C'est son mari, en effet, qui est actuellement à la tête de ce célèbre café-concert auquel le retour de Thérésa va donner une nouvelle vogue.

Les Tableaux signés. — La fameuse affaire Corot-Trouillebert, qui a causé un si grand émoi dans le monde artistique, a remis en circulation les anecdotes relatives à la signature des tableaux. En voici une qu'on rappelait dernièrement :

Sous l'Empire, un monsieur se fait présenter à M. Villot, alors directeur du Musée du Louvre.

« Je viens, lui dit-il, vous révéler l'existence d'un chef-d'œuvre. — Oui, Monsieur, répond froidement M. Villot, habitué sans doute à ces révélations. — Je vous demande la permission de vous l'apporter. — Soit... Et de qui est-il ? — C'est un Albane ! — Il est signé, au moins? — Oh ! certainement et très lisiblement. — Oh alors, fait poliment M. Villot, ce n'est pas la peine de vous déranger, il est faux ! »

En effet, Albane ne signait pas ses tableaux.

PETITE GAZETTE. — Le 30 octobre a eu lieu, à l'église Sainte-Clotilde, le mariage de Mlle Mathilde-Marie Faidherbe, fille du général grand chancelier de la Légion d'honneur, avec M. Henri Brosselard, lieutenant d'infanterie. La cérémonie du mariage civil avait été célébrée le matin du même jour au palais de la Légion d'honneur. Beaucoup de notabilités civiles et militaires et d'hommes politiques ont assisté à la double cérémonie. A l'église, la musique de la garde républicaine a joué plusieurs morceaux.

— La fille du célèbre comédien du Théâtre-Français, Armand Dailly, Mme Rudler, vient d'offrir à la Comédie-Française un excellent portrait de son père, peint par Constant Desbordes, en 1825, au moment où le joyeux comique venait de débuter rue de Richelieu. Sociétaire en 1831, retiré en 1843, Michel-Armand Dailly est mort le 10 septembre 1848, à l'âge de soixante et onze ans.

NÉCROLOGIE. — Le 25 octobre est mort, à Paris, notre confrère Charles Sauvaître, dit Sauvestre, ancien rédacteur de *l'Opinion nationale* et l'un des fondateurs de la ligue de l'enseignement. Il était âgé de soixante-cinq ans.

— Louis-François-Clément Bréguet, membre de l'Académie des sciences, est mort le 27 octobre, à Paris. Petit-fils du célèbre horloger de ce nom, il dirigea plus particulièrement ses études vers les sciences physiques. Admis à l'Institut le 30 mars 1874, il fut fait officier de la Légion d'honneur le 20 octobre 1878. Il était né le 22 décembre 1814.

— Le cardinal Henri-Marie-Gaston Boisnormand de Bonnechose, archevêque de Rouen, primat de Normandie, est mort le 28 octobre, des suites d'une chute qu'il avait faite quelques jours auparavant, dans la gare Saint-Lazare, à Paris. Évêque de Carcassonne en 1847, transféré au siège d'Evreux en 1854, il devint archevêque de Rouen en 1858 et cardinal en 1863. Il avait quatre-vingt-trois ans.

— Le général de division de Maudhuy, qui commanda, pen-

dant le siège, la 2e division du corps de Vinoy, est mort le 29 octobre, à l'âge de soixante-quatorze ans.

— C'est également le 29 octobre qu'est mort à Pontlevoy (Loir-et-Cher) l'ancien représentant du peuple et publiciste Germain Sarrut, directeur du journal *la Tribune*, qui a eu de si nombreux et si retentissants procès sous Louis-Philippe. Sarrut avait fondé à la même époque, avec Saint-Edme, un recueil biographique très connu sous le titre de *Biographie des hommes du jour*, et qui a aussi donné lieu à beaucoup de contestations et de procès. Germain Sarrut était âgé de quatre-vingt-trois ans.

— Le capitaine Mayne-Reid, le célèbre romancier anglais, vient de mourir en Amérique à l'âge de soixante-cinq ans. D'abord journaliste, puis militaire, il devint ensuite et exclusivement romancier. Il s'était acquis à ce titre une grande réputation par la nouveauté et l'originalité de ses récits traitant de la vie guerrière et des mœurs des tribus indiennes.

— Le 30 octobre est mort le graveur Amédée Varin, qui a reproduit beaucoup d'œuvres très connues, entre autres *la Messe sous la Terreur*, *le Premier-né*, *les Accordailles*, *le Christ marchant sur les eaux*, etc.

— Le 8 novembre, une matinée extraordinaire a été donnée au Vaudeville, au bénéfice de Mme Fargueil, et pour sa représentation définitive d'adieux. On a joué plusieurs pièces ou fragments de pièces, et entre autres le deuxième acte du *Mariage de Figaro*, par les artistes de la Comédie-Française, avec Mlle Granier, de la Renaissance, dans le rôle de Chérubin. Mlle Sarah-Bernhardt a interprété avec un vif succès la scène du somnambulisme de *Macbeth*. Un intermède musical et dramatique a réuni ensuite Delaunay, les frères Coquelin, Faure, Talazac, Mmes Devriès et Van Zandt. Cette belle représentation a rapporté, grâce à la surélévation du prix des places, 39,045 francs dans une salle où la plus forte recette ordinaire ne peut dépasser 7,000 francs.

LES MOTS DE LA QUINZAINE.

C'était entre amis. — On disait du mal des absents, naturellement. On frappait dru sur notre confrère Y..., surtout.

« Il n'est pas sot, dit quelqu'un, mais il est d'une ignorance... C'est un esprit inculte...

— Sapristi! s'écria X..., ce n'est pourtant pas faute d'avoir été bêché! » (*Gil Blas.*)

Entre paysans :

« Et le notaire de chez vous, comment va-t-il?

— Hum! toujours désolé de ne pas avoir d'enfant!

— Et qu'est-ce que vous dites de ça, vous?

— J' dis qu'il devrait changer d' maître-clerc. »

(*Gaulois.*)

Dans un salon :

« Quel âge peut avoir la vicomtesse de B...? » demande un spectateur à une amie intime de la dame, la marquise de Saint-L...

L'amie, négligemment : « Mon Dieu, je ne sais pas... Mais avouez tout de même qu'elle est bien conservée! »

(*Gil Blas.*)

Dans un cercle... vicieux :

« Messieurs, fait le banquier aux pontes qui se plaignent, vous n'êtes pas ici dans la forêt de Bondy.

— C'est vrai : les arbres manquent! » (*Gaulois.*)

VARIÉTÉS

POÉSIES INÉDITES

Le savant publiciste et magistrat M. Charles Desmaze nous a fait communiquer, il y a un certain temps déjà, les deux pièces de vers suivantes d'un poète alors inconnu, sur lequel il ne possédait pas ou ne désirait pas nous donner de renseignements. Ce poète, M. A. Dorchain, s'est depuis affirmé par un volume de vers, et enfin, dans ces derniers jours, c'est lui qui a été chargé, ainsi que nous le disons plus haut, de célébrer Alexandre Dumas père dans la représentation solennelle de l'Odéon.

I

VEILLÉE DE NOEL

A François Coppée.

Vois comme la neige a couvert la plaine
Et les blancs coteaux, jadis diaprés,
Nivôse frileux a filé sa laine,
Sur l'arbre des bois, sur l'arbre des prés.

Sur ce doux tapis de floraisons blanches,
Qu'aucun pas humain encor n'a foulé,
La lune, montant derrière les branches,
Glisse un bleu rayon du ciel étoilé.

Qu'il fait froid dehors! Dans la plaine immense,
Pas le moindre vent, pas le moindre cri;
Plus d'un rouge-gorge est mort en silence,
Qui, dans la forêt, n'avait pas d'abri.

Ferme les rideaux, ma chère petite,
Et reviens t'asseoir auprès du bon feu,
Nous serons si bien! C'est moi qui t'invite,
Et d'abord il faut s'embrasser un peu.
O le cher reflet qui réchauffe l'âtre,
Et qui réjouit toute la maison!
Qu'il fait bon ici! la flamme folâtre
Glisse si gaîment, au bout du tison.

Nous allons veiller pendant bien des heures,
Nous allons veiller jusques à demain,
Et ces heures-là me seront meilleures
Si je puis garder ta main dans la main.

Et nous nous dirons de belles histoires,
Des contes d'amour faits pour enchanter.
Plus les nuits d'hiver sont longues et noires,
Plus l'histoire est belle et douce à conter.

Nous répéterons les divines choses
Que nous nous disions au printemps passé,
Et nous chanterons la chanson des roses;
Le sommeil fuira notre front glacé.

Tiens, je vais te dire une histoire ancienne,
Tu seras joyeuse, et je serai fou.....
Mais laisse d'abord ta main dans la mienne,
Et mets l'autre bras autour de mon cou;
Là, — plus près encor, chérie, — et dénoue
Cette blonde tresse aux reflets soyeux,
Et, sur mon épaule appuyant ta joue,
Reste là longtemps, en fermant les yeux.

Mais vois, il est tard; le vieux chat sommeille,
Le chien a fermé son œil abattu,
Et, voyant mourir la flamme vermeille,
Dans le coin du mur, le grillon s'est tû.

La lampe, à présent, nous éclaire à peine.
Partout, dans les champs, s'éveille le bruit;
Entends-tu tinter la cloche lointaine?
Quoi, sitôt partir! quoi, déjà minuit!

Nous sommes-nous donc dit les belles choses,
Qui font, sans fatigue, attendre le jour?
Avons-nous chanté la chanson des roses?
Avons-nous chanté la chanson d'amour?
— Non, pour apaiser notre chère fièvre,
Nous avons, dans l'ombre, uni nos genoux,
Tu posais, sans bruit, ta lèvre à ma lèvre,
Je mirais mes yeux dans tes yeux si doux;
Nous restions ainsi, ma bonne petite,

Écoutant nos cœurs battre à l'unisson ;
Alors la veillée a passé si vite
Que nous n'avons dit contes ni chanson.

II

— Quand je vois vos bouches s'unir
Et vos deux mains rester pressées,
Je sens, dans le cœur, me venir
De douces et tristes pensées.

Et d'abord, ô mes amoureux !
En vous regardant, il me semble
Que je suis déjà tout heureux
De vous savoir heureux ensemble ;

Mais si votre bonheur à vous
Rejaillit un peu sur moi-même,
C'est surtout que je vous sais doux
Et bons comme on l'est quand on aime.

Cependant, je suis soucieux
Et je vous parais triste encore,
Car ce que je lis dans vos yeux,
C'est un des bonheurs que j'ignore.

— Les mots qu'on se dit en s'aimant,
Vous les dites dans un sourire ;
Et moi, j'ai connu le tourment
D'aimer,... ne pouvant pas le dire.

A vous les baisers, sans souci,
Et les langueurs enchanteresses.
— J'ai chéri des femmes aussi,
Je n'ai point senti leurs caresses ;

Et pourtant, amis, si jamais
Quelqu'une me donnait son âme,
Dieu sait combien je l'aimerais,
O la chère petite femme !

Non, ce n'est pas la volupté
Qui me tourmente ou qui me grise ;
Elle m'a toujours attristé,
Je la redoute et la méprise.

Mais j'ai tant besoin, par moments,
D'une tendre et sincère étreinte !
J'ai tant soif de baisers charmants,
Dont mon front garderait l'empreinte.

Malgré tout, quand je sens mon cœur
Aimant et jeune, et plein de sève,
Au lieu de chercher ce bonheur,
O fou que je suis ! je le rêve,

Ce rêve de courir — à deux —
Par les plaines ensoleillées,
Ou l'hiver, — à l'âtre joyeux,
De longues et douces veillées !

Je sais si bien que je n'ai pas
Tout ce qu'il faut avoir pour plaire !
Je m'en suis plaint souvent, tout bas,
Sans amertume ni colère.

Toujours vers un rêve emporté,
Je ne vis pas, hors de moi-même,
Je n'ai ni grâce ni gaîté ;
Il ne se peut donc pas qu'on m'aime.

Pourtant, je ne suis pas jaloux
En voyant votre douce vie,
Et je suis même heureux par vous,
O mes amoureux que j'envie !

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 22 — 30 NOVEMBRE 1883

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Deux séances à l'Institut. — Les Pérégrinations du Théâtre-Italien. — Les Arts incohérents. — Les Lettres à Victor Hugo. — Théâtres : Comédie-Française, Odéon, Éden-Théâtre, nouveau Théâtre-Italien. — Nécrologie : Alfred Busquet, Heugel, Mme Person, Mlle Louise Rouvroy.

Varia : Recettes théâtrales : Opéra, Comédie-Française, Opéra-Comique, Odéon. — Droits d'auteur. — Un Quatrain inédit.

Petite Gazette : Nécrologie.

LA QUINZAINE. — *Deux Séances à l'Institut.* — Nous avons eu coup sur coup, dans cette quinzaine, deux séances bien intéressantes à l'Institut : le 10 novembre, la séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques, et le 15, la séance publique annuelle de l'Académie française.

La première de ces grandes réunions académiques a eu son principal intérêt dans l'audition d'une étude de



Jules Simon, secrétaire perpétuel, sur M. Guizot. Cet éloge, très substantiel, très fourni de renseignements anecdotiques et autres, a obtenu un grand succès devant l'assemblée nombreuse et choisie qui avait la primeur de sa lecture : il est rempli, en effet, d'allusions très fines, souvent discrètes et habilement dissimulées, plus souvent encore, très franches et très claires, et il a valu à M. Jules Simon des applaudissements répétés et sympathiques. Mais, en dehors de l'Institut, ce n'a pas été la même chose ; tout le monde sait, en effet, que M. Jules Simon n'est plus, comme homme politique, que le chef de ce qu'on appelle au Sénat les dissidents, c'est-à-dire de cette petite partie de la Chambre haute qui tient le juste milieu entre la gauche et la droite. Cette situation quelque peu ambiguë et difficile a mis M. Jules Simon dans un discrédit très grand, toujours au point de vue politique. Il en est résulté, même pour sa situation littéraire, un amoindrissement forcé. En effet, les journaux opposés lui font quand même la guerre à propos de tout ce qu'il dit ou de tout ce qu'il écrit, et ils ont été bien à même cette fois de « tomber », à l'aide de leurs meilleures plumes, l'auteur d'un Éloge où les allusions et les récriminations personnelles pouvaient donner lieu à tant de ripostes à la fois faciles et méchantes. M. Schérer, sénateur comme M. Jules Simon, mais d'un autre bord, est celui de tous les détracteurs du nouvel écrit de l'auteur de *l'Ouvrière* dont la critique a fait le plus de bruit,

nous dirons même de scandale. C'est un article aigre-doux, que *le Temps* s'est empressé d'accueillir, et qui se termine par un coup de patte des plus sanglantes :

« M. Jules Simon, conclut M. Schérer, après deux colonnes d'un éreintement habilement enguirlandé et nageant dans un plat rempli à la fois de fiel et de miel, M. Jules Simon ne nous a peut-être pas donné M. Guizot dans toute la puissance de cette grande et raide figure historique ; je crains que celui qui aura un jour le douloureux devoir de faire l'éloge de M. Simon lui-même n'ait plus de peine encore à fixer les traits de cette physionomie politique, la plus mobile, la plus insaisissable de notre temps. »

Infortuné Jules Simon ! Combien sa philosophie, qui a dû lui apprendre à connaître à fond l'histoire des vicissitudes humaines, peut lui servir aujourd'hui ! Combien dure, en effet, doit lui sembler cette impopularité imméritée et persistante qui le poursuit depuis si longtemps, et qui s'attaque à tous les actes de sa vie politique aussi bien que littéraire ! Clérical et réactionnaire ! Telles sont les deux épithètes qui ont cours aujourd'hui pour qualifier le caractère de Jules Simon, de ce même Jules Simon que les réactionnaires eux-mêmes accusaient, pendant le siège, d'avoir fait décrocher les crucifix des murs de nos écoles et chassé les religieuses des ambulances militaires. Triste retour des choses d'ici-bas !

A l'Académie française, la séancep ublique annuelle a

été beaucoup moins mouvementée. Elle était présidée par M. Rousse, et c'est M. Camille Doucet qui a lu le rapport sur le concours de l'année 1883. Nous avons déjà donné ici même les noms des lauréats (nº du 31 juillet 1883).

Du charmant et spirituel rapport de Camille Doucet nous extrairons le passage suivant, concernant Mme Ch. Bigot, femme de notre confrère du *XIXe Siècle*, et qui contient une révélation assez intéressante :

« *Le Petit Français*, par M. Charles Bigot.

« Écrit en bon style, ce petit livre est rempli, d'un bout à l'autre, d'une émotion saisissante qui remue les âmes et les rend meilleures.

« En vous annonçant tout à l'heure qu'une part du prix de Jouy était attribuée à l'auteur de *Marca*, à Mme Jeanne Mairet, je vous disais, Messieurs, rappelez-vous ce nom et ce livre! La plus légitime et la plus aimable des communautés veut que *le Petit Français* soit le frère de *Marca*, et le nom de Jeanne Mairet en cache mal un autre que j'aime à découvrir devant vous en dénonçant comme ayant, à notre insu, triomphé le même jour dans deux de nos concours, M. et Mme Ch. Bigot. »

Et plus loin, M. Camille Doucet, annonçant le prix accordé à Henri Dupin, le doyen de tous les auteurs français, ajoute :

« J'ai nommé M. Henri Dupin! Que dire de plus de cet aimable doyen de la Société des auteurs et compo-

siteurs dramatiques! Moins vieux à quatre-vingt-dix-sept ans que beaucoup de ses jeunes confrères, Henri Dupin est pour tous un modèle de bonne humeur comme de bonne santé. Collaborateur de Scribe pendant soixante-dix ans, il croit travailler encore avec lui en allant tous les jours s'asseoir à la table de famille que préside si dignement la veuve de son illustre ami. — « Je lui dois bien cela », me disait-il dernièrement. La dette est douce à payer.

« Pour la première fois de sa vie, à la veille d'être centenaire, et il le sera, personne n'en doute, lui moins que personne ; pour la première fois de sa vie, M. Henri Dupin est venu, cette année, frapper à la porte de l'Académie, en lui offrant un livre sur *Mazarin*. Le vaudeville et la chanson le recommandaient avant l'histoire, et c'est avec plaisir que, saisissant l'occasion propice, l'Académie a voulu donner à ce jeune doyen de toute la littérature un témoignage de sympathie... presque d'encouragement. »

M. Rousse a lu ensuite le discours d'usage, sur les prix de vertu. Le début en est assez piquant :

« Messieurs, M. de Montyon est mort depuis soixante ans. Depuis soixante ans, à cette place, soixante orateurs ont prononcé soixante discours consacrés à sa louange et à l'immuable panégyrique de la vertu. Des révolutions soudaines ont emporté des dynasties, des royautés, des républiques et des empires. Pas une seule

fois elles n'ont interrompu nos tranquilles anniversaires, et cette honnête mémoire a survécu, dans la reconnaissance publique, aux noms les plus éclatants qu'aient illustrés pour un jour les aventures changeantes de notre histoire... »

On ne saurait mieux dire, ni mieux prouver surtout, par la constatation de cette transmission ininterrompue de successifs anniversaires, que, dans tous les temps, même les plus troublés, la vertu a toujours trouvé des adeptes et des admirateurs.

Les Pérégrinations du Théatre-Italien. — L'ouverture du nouveau Théâtre-Italien vient d'avoir lieu, et nous croyons devoir retracer, à ce propos, le rapide historique des vicissitudes par lesquelles a passé ce théâtre depuis son origine jusqu'à nos jours.

Il n'est pas de théâtre ayant autant pérégriné que le Théâtre-Italien, qui vient de rouvrir de nouveau ses portes à l'ancienne salle lyrique de la place du Châtelet. Sa création est de très peu de temps antérieure à la Révolution, car l'opéra italien date, en effet, du 26 janvier 1789, et son inauguration a eu lieu dans la salle de spectacle du palais des Tuileries, alors délaissé par la cour. Son premier directeur — qui le croirait? — fut le coiffeur de la reine, le célèbre Léonard, qui s'adjoignit heureusement le fameux violoniste Viotti pour la partie artistique.

Les Italiens devaient rester moins d'un an aux Tuileries, d'où les journées d'octobre 1789 les chassèrent, en même temps qu'elles mirent la famille royale à la porte de Versailles. Louis XVI et Marie-Antoinette s'installèrent alors aux Tuileries, et les acteurs italiens transportèrent provisoirement leur théâtre dans une baraque de la foire Saint-Germain. C'est de là qu'ils passèrent directement, le 6 janvier 1791, dans une salle magnifiquement construite à leur intention par l'intendant Feydeau de Brou, riche mélomane dont une rue de Paris porte encore aujourd'hui le nom. Dix-huit mois plus tard, au 10 août, la chute de la royauté amène celle des Italiens, qui disparaissent pendant neuf années consécutives. Ce n'était pas pour cette musique-là, en effet, que se passionnaient les patriotes d'alors, et, jusqu'en 1801, il n'y eut pas de théâtre italien à Paris. A dater de cette époque, et jusqu'à leur entrée à la salle Ventadour, les acteurs italiens subirent bien des vicissitudes. Ils s'administrèrent un moment eux-mêmes, pour passer ensuite par des directions aussi variées que désastreuses : l'auteur dramatique Picard, nommé directeur, qui les conduisit à l'Odéon, afin sans doute que le Théâtre-Italien pût dire un jour qu'il avait successivement régné sur les deux rives de la Seine; puis Spontini, l'illustre auteur de *la Vestale*, compositeur de génie, mais fort médiocre administrateur; ensuite le musicien Paër; enfin la célèbre M[me] Cata-

lani, cantatrice de grand mérite qui ramena les Italiens à la salle Favart et qui ruina l'administration du théâtre au profit de ses ambitions personnelles. Un peu plus tard, directions de Laurent, puis de Robert, et enfin de Severini, avec Rossini comme directeur de la musique. C'est pendant le gouvernement de Severini que survient l'incendie de la salle Favart (13 janvier 1838) dont le malheureux directeur est la victime.

Enfin, le 2 octobre 1841, le Théâtre-Italien s'installe dans cette salle Ventadour où il devait parvenir au plus haut degré de sa prospérité artistique. C'est là que parurent Tamburini, Lablache, Mario, succédant à Rubini, à la Pasta, à la Malibran, à la Persiani, à la Sontag. C'est là qu'en 1842 débuta Mme Viardot; là encore que Verdi fit parler de lui pour la première fois avec son *Nabuco*, puis avec *Ernani;* là enfin que l'Alboni débuta avec un si foudroyant succès, en 1847, dans la *Semiramide*.

En 1848, le théâtre et sa fortune sont gravement compromis. C'est à ce moment qu'Henri Dupin, le doyen des littérateurs français d'aujourd'hui, en devient un moment le directeur. Mlle Caroline Duprez se produit alors avec son père, l'assistant pour ses brillants débuts dans la *Lucia de Lamermoor*. Deux ans plus tard, en 1851, débuts non moins brillants de la Cruvelli; puis, en 1852, première apparition de Graziani et de Mme de Lagrange; en 1853, débuts de la Frezzolini et de

Mme Borghi-Mamo; en 1855, de Mme Penco et de Zucchini; en 1859, triomphant succès de l'*ut* de poitrine de Tamberlick; enfin, en 1862, premiers débuts de la Patti (marquise de Caux).

C'est en 1863 que M. Bagier, le plus heureux directeur qu'ait eu le Théâtre-Italien, entra en fonctions. Sa direction dura jusqu'en 1870, et eut à son actif le développement successif du grand talent de la Patti. C'est également M. Bagier qui nous fit connaître le ténor Fraschini, et aussi ce joli ténorino qui devait plus tard partager si intimement la carrière artistique de la Patti, Nicolas, dit Nicolini....

Après la guerre, de vaines tentatives sont faites pour relever le Théâtre-Italien, notamment par la deuxième direction Bagier, qui produit pour la première fois à Paris la fameuse Albani. Vient ensuite M. Strackosch, qui ne fait que passer, et enfin, après l'incendie de l'Opéra, en octobre 1873, notre première scène lyrique s'installe momentanément à Ventadour. Le 30 décembre 1874, la salle redevient libre, et M. Bagier cherche encore à y restaurer le Théâtre-Italien, mais sans succès. Puis, vient la troupe du tragédien Rossi, qui se montre deux années de suite avec succès dans le répertoire de Shakespeare italianisé. Enfin, arrive M. Escudier, qui débute par un coup de maître comme directeur, en nous faisant entendre pour la première fois, à Paris, l'*Aïda* de Verdi. Mais ces belles soirées d'*Aïda* n'eurent

pas de lendemain ; la direction Escudier se traîna ensuite de reprise en reprise, donnant des opéras usés jusqu'à la corde, avec des interprètes sans autorité et sans valeur suffisante pour ramener la foule. Après deux ans et demi d'infructueux efforts, M. Escudier se retira et le Théâtre-Italien disparut de nouveau. Peu de temps après, le ténor Capoul, associé au baryton Gailhard, loua la salle pour y donner des représentations, qui furent très suivies, d'un opéra inédit du marquis d'Ivry, *les Amants de Vérone*. Enfin la salle fut vendue à M. de Soubeyran, qui la démolit en partie pour y installer une grande société financière.

C'est ce même théâtre que tente aujourd'hui de ressusciter, à l'ancien Théâtre-Lyrique, récemment encore Théâtre des Nations, un éminent artiste qui a trop peu de temps brillé à l'Opéra, le baryton Victor Maurel.

Si nous n'avons pas parlé, dans ce rapide historique, du répertoire de l'Opéra Italien, c'est qu'il est encore dans la mémoire de tous. Il s'est composé invariablement des chefs-d'œuvre, et même de beaucoup d'œuvres ordinaires de Rossini, Donizetti, Bellini et Verdi. Les œuvres de ces quatre maîtres illustres ont presque toujours défrayé successivement et exclusivement le répertoire. Peu de nouveautés, et encore, quand on nous en donnait, n'en avions-nous pas la primeur! L'Opéra italien n'a jamais, en effet, représenté que de seconde main les ouvrages des quatre maîtres que nous venons

de citer, ouvrages qui avaient d'abord vu le jour sur les grandes scènes de la Péninsule. Ce n'était donc que grâce à une interprétation hors ligne que le Théâtre-Italien pouvait se maintenir. La réunion de grands artistes qu'il a pu attirer pendant deux ou trois périodes de son existence a été particulièrement brillante; mais il faut dire que la mode s'en mêla. Espérons que, toute capricieuse qu'elle est, elle voudra s'en mêler encore.

Les Arts incohérents. — Le Salon triennal de peinture vient de fermer, et en même temps a fermé aussi un autre Salon, — Salon excentrique s'il en fut, — ouvert depuis le 15 octobre dernier dans la galerie Vivienne, sous le vocable d'*Exposition des Arts incohérents*.

Il nous est assez difficile de dépeindre et de caractériser cette dernière exposition, qui n'a été qu'une immense plaisanterie, — nous dirions plus justement une immense mystification, — dont le public, d'ailleurs, nous a semblé ne s'amuser que médiocrement. Ce n'était pas le renouvellement de l'ancien Salon des refusés, où l'on trouvait encore quelques toiles intéressantes, mais bien une exposition absolument unique en son genre et d'une extravagance cherchée, voulue, et tout à fait réalisée. Tableaux pour rire, toiles insensées, caricatures grotesques, sujets à double entente, c'est-à-dire une sorte de grand atelier composé à l'image du fameux

atelier du comédien Dupuis, dans l'immortelle *Cigale* du théâtre des Variétés. Voici, d'ailleurs, quelques extraits du catalogue de cette cocasse exposition, dont notre devoir est de conserver et de transmettre le souvenir :

ARTHUS (Albert-Louis), né à Van (Pays-Bas), élève des Sangsues à Paris, 81, rue Taitbout.

— *Mystère et couverture, ou un Drame à 40 mètres au-dessus du niveau de la mer;* appartient à M. D..., agent de change près la Bourse de Lyon.

— *L'As, cension*, maquette d'un tableau de 20 mètres superficiels pour la cathédrale de X..., appartient à la Société de navigation aérostatique de Funckal (Iles Uçons).

— *Frégate égyptienne donnant la chasse à des marsouins atteints de choléra.* (Appartient à l'Académie de médecine d'Alexandrie.)

— *Les restes de ma belle-mère après le passage d'un train de nuit à Mont-sous-Vaudrey.*

BILHAUD (Paul), né le 31 décembre. Pas marié. Élève de H. Gray, professeur de A. Erhard, 76, rue de Seine, au 1er étage (c'est une blague; mais ça pose toujours). — A un piano à vendre.

— *La Saint Papa :*

Papa, devine les cadeaux
Que je tiens derrière mon dos?
Tu vois, tu peux pas deviner,
Aussi je vais te les donner.

(Appartient à Lévy Dorville, qui me l'a acheté un prix fou!)

CÉSAR O'BINOCLE, né malgré lui et sans culotte, à Paris (près Pontoise). Se cache sous le nom de Colonna de Césari

(Raoul quelquefois). Fait des femmes, pose des lapins, élève d'Ejupon. Tient actuellement un entrepôt de fumisteries, 194, rue Lecourbe. Affranchir.

— *Drapeau national incohérent.*

— *Armes des seigneurs Alphonse de Marlouville*, en collaboration avec F. Bricage. (Acheté par la famille.)

— *La nouvelle Légion d'honneur* sous le règne de l'incohérence. (Sera à vendre ou à louer.) — Victor Hugo *invenit*, César O'Binocle *execuxit.*

COHL (Emile), né à Paris, demeurant, 36, boulevard Henri IV, élève des poules et des lapins en chambre.

— *On demande un vitrier*, trompe-l'œil.

— *Effet de neige, environs d'Irkoušk (Sibérie)*, curieux effet de plein air. L'artiste, trouvant son paysage suffisamment froid, n'a pas cru devoir le mettre sous glace.

— *Costume de voyage de Mme Sarah-Bernhardt*, obligeamment prêté par M. Worth.

— *Barra*, d'après le tableau d'Henner.

— *Saint-Entoile et son torchon.* Il suffit de regarder fixement Saint-Entoile pendant 24 heures pour voir les yeux se fermer. — N. B. Les vôtres, bien entendu.

— *Portrait flatté d'après photographie.* Il suffit de donner une photographie pour avoir un portrait aussi ressemblant que celui-ci. Prix : 53 fr. 35 c.

HUOT (Mme Hermance), brodeuse. Née à Paris. Élève de son mari. 15, rue Campagne-Première.

— *Que c'est comme un bouquet de fleurs!*

Enfin tu resplendis, ô gloire des chaussettes !
Tu ne vas plus aux pieds, mais l'art a ses hauteurs.
Sur ton vieux corps troué, tombé sous les pincettes,
Une main délicate a su broder des fleurs !

(DUFOUR.)

SAPECK (Marie-Félicien), né à Paris, le 11 mai 1860, à Villa-Sapeck à Bordighera,

— *La lune est le lorgnon d'un Dieu qui n'a qu'un œil.*

— *Lutte de poitrines.* (Appartient à M. Escalaïs.)

Toutes les toiles ci-dessus citées, et dont nous ne prolongerons pas inutilement la nomenclature, ne représentent le sujet indiqué que par une charge plus ou moins grotesque, plus ou moins réussie. Cette exposition ultranaturaliste nous montre, dans un tableau de marine, des harengs véritables, et, dans une nature morte, des oignons au naturel! Notre confrère Lapommeraye est représenté en conférencier, avec un verre d'eau réel et un sucrier plein de sucre non artificiel. Enfin « le clou » de ce Salon joyeux, ou qui, du moins, a cherché à l'être, n'est autre que « le clou » du plafond auquel aurait pu être suspendu un lustre destiné à l'éclairer!

C'est au profit des pauvres qu'a eu lieu l'Exposition des Arts incohérents; elle leur a rapporté environ 7,000 francs, et c'est là sa seule excuse.

LES LETTRES A VICTOR HUGO. — On vient de vendre à l'hôtel de la rue Drouot (26 novembre) une collection d'autographes de personnages contemporains, dans laquelle figurent surtout des lettres adressées à Victor Hugo. Comment un seul personnage a-t-il pu en réunir un aussi grand nombre, et comment surtout de telles

lettres, dont beaucoup sont des lettres intimes, ont-elles pu être mises ainsi dans la circulation ? Il n'est pas possible, en effet, d'admettre que ce soit Victor Hugo lui-même qui a vidé ses tiroirs pour en faire de l'argent !

Jules Claretie a épluché cette correspondance, et il nous cite les principales lettres ou billets mis en vente.

« Victor Hugo, dit-il, exerça toujours une « royauté littéraire », comme disait Gustave Planche, lui que ses électeurs veulent aujourd'hui faire comparaître devant eux en qualité de sénateur. Si M. Michelin lui demande des comptes, que de gens, en sa vie, lui ont demandé des services ! Il les a oubliés sans doute. A feuilleter cette collection d'autographes à lui adressés, on pourrait les lui rappeler et lui en faire honneur. Tous lui écrivent, les uns pour le féliciter, les autres pour le solliciter, et c'est autour de lui comme une réunion des noms les plus divers :

Lamartine, Babaud-Laribière, Arago, Paul Lacroix, Arsène Houssaye, Mme Ancelot, Armand Barthet, Mme de Girardin, Eugène Sue, Pongerville, Emile Deschamps, Alexandre Dumas, le marquis de Foudras—qui lui soumet des vers ! — d'Ennery, qui d'Étretat demande l'appui du poète pour obtenir du ministre la croix de la Légion d'honneur ; Granier de Cassagnac, qui réclame son intervention en faveur de son frère, l'abbé de Cassagnac.

Barbey d'Aurévilly lui-même, ce laird d'Ecosse né

par hasard en cette Normandie dont il se fit le Walter Scott, d'Aurévilly, le poète du dédain, Prométhée blessé qu'on ne peut bien connaître qu'après avoir lu ses admirables *Memoranda*, d'Aurévilly, qui se laissera plus tard emporter à écrire les articles sur les *Misérables*, réclame, dans une « lettre à une dame », l'appui de Victor Hugo auprès de M. Bertin pour faire paraître dans le *Journal des Débats* son article sur Innocent III.

« Ne pas vous voir, écrit au poète Roger de Beauvoir (juillet 1849), n'est-ce pas vivre d'une vie bien morte ? Aussi n'ai-je rien fait, ai-je à peine écrit et beaucoup souffert. De toutes mes tristesses, vous êtes la première : je ne vous vois plus. »

Le prince Napoléon, le 20 janvier 1851, rappelle à Victor Hugo sa promesse de venir dîner avec lui et quelques-uns de ses amis. La forme de l'invitation est presque câline : « Vous viendrez, n'est-ce pas, au milieu de ceux qui vous aiment et qui vous admirent ? »

On ne nous donne pas le texte d'une lettre de la princesse Bonaparte, la seconde femme de Lucien, mais elle devait avoir le même ton que celui du prince : autour du poète, les plus grands se font courtisans.

La Rochefoucauld-Doudeauville lui demande d'appuyer, dans *l'Événement*, sa candidature de député.

Angelo Brofferio, qui signera, quelques années après, l'*hymne* que chantera l'Italie affranchie, écrit de Turin pour proclamer que les ouvrages du poète ont fait le

charme de sa jeunesse : « C'est vous qui avez formé mon cœur et mon intelligence. » Et, parlant de la prise de Rome par l'armée française, Brofferio ajoute : « L'Italie, du haut du Capitole, délivrée et sanglante, a maudit la France, mais votre voix a réparé bien des torts, a fait renaître bien des espérances, et les deux nations, sous vos auspices, se sont embrassées encore une fois, et lèvent les yeux vers un commun avenir. Vous êtes avec nous, Monsieur, nous bénissons nos souffrances et nous attendons l'heure du réveil. »

La lettre est datée du 13 février 1850. Eh bien, elle a sonné l'heure du réveil, elle a sonné neuf ans après! Et quinze ans après est venue l'heure de l'oubli, l'heure du sommeil de la reconnaissance.

Alphonse Karr refuse ainsi de Mme Victor Hugo une invitation à dîner :

« Je ne dînerai pas à cette table, où on est si bien d'être si serré, à cette table où il me semble que je suis au milieu de la famille que je me serais choisie. »

M. Legouvé envoie des vers à l'auteur d'*Hernani* : « Je serais bien heureux si vous trouviez dans mes petites hirondelles un peu de cet amour maternel qui parle toujours si éloquemment dans vos vers et dans votre prose. »

Le duc de Luynes lui recommande (1849) « Pierre Droz, ouvrier bronzier littérateur. » Michelet le félicite du discours prononcé par lui dans le procès de son fils

20

Charles Hugo : « Le génie est un père pour les jeunes générations qu'il enfante sans cesse à la lumière. »

Niedermeyer lui demande l'autorisation de mettre en musique une partie de : *les Rayons et les Ombres.*

Henri Mürger, enfin, remercie Mme Hugo du secours obtenu du ministère de l'instruction publique : « Jamais, peut-être, votre bienveillante protection n'aura secouru misère plus complète que la mienne et relevé plus grand découragement que le mien. »

Édouard Plouvier, félicitant le poète d'un de ses discours (janvier 1850), s'écrie :

« Penser et parler comme vous, c'est n'être plus d'aucun parti, car parti est un mot misérable : c'est répandre du génie sur l'humanité en peine, c'est dominer out tpour le bien de tout, c'est s'associer à Dieu dans ses plus suprêmes volontés. »

Est-ce tout? Non. Voici venir les artistes dramatiques après les écrivains :

Mlle Fargueil, qui veut être engagée à l'Odéon et se heurte à des difficultés élevées par Bocage, fait appel (juin 1845) à l'extrême obligeance de Victor Hugo pour tout aplanir : « Je vois, dit-elle, M. Bocage semblable à tous les hommes : la reconnaissance, pour lui, est de courte durée. »

Graloppe d'Onquaire le supplie d'assister à la première représentation de son drame, *Jean de Bourgogne.* Léon Gozlan le remercie des félicitations qu'il lui a adressées

à l'occasion de sa nomination comme chevalier de la Légion d'honneur, et l'auteur d'*Aristide Froissart* s'écrie : « Ne dites pas que vous n'avez rien fait pour ma nomination. Si vous n'honoriez pas l'Ordre, est-ce que j'aurais aspiré à en être chevalier? Entre Napoléon et vous, il est encore glorieux de n'être rien. » (Mai 1846.)

Mlle Georges, pauvre et vieillie, le supplie, à son tour, d'écrire un mot à Charles Blanc. C'est un secours qu'elle demande. Si elle n'obtient rien, elle est perdue. Le prince Jérôme ne veut pas la secourir. Le prince Louis est muet. La famille de l'empereur devrait pourtant bien lui venir en aide.

« Écrivez à Charles Blanc. Je suis désespérée, je vous le jure : je n'ai plus de courage. C'est trop longtemps souffrir... Je deviendrai folle : ce sera un bonheur. »

Georges, cette admirable Mlle Georges, que Gérard avait peinte si belle et dont la suprême beauté avait séduit un César, Georges traînait, avachie, une vieillesse quasi misérable, et Victor Hugo ayant voulu déjà lui faire donner un privilège théâtral, quelques années avant cette supplique de la malheureuse, M. L. Vitet répondait au poète : « Mes démarches auprès du ministre (Duchâtel) n'ont pas abouti. M. Duchâtel reconnaît le grand talent, les services, le malheur, mais le don d'un privilège pour récompenser tout cela lui paraît une monstruosité administrative. »

Voilà pour la tragédienne en décadence. Mais la tragédienne en pleine gloire! Rachel demande à Victor Hugo de faire renouveler l'autorisation dont M. Lumley a besoin comme directeur du Théâtre-Italien (1853). « *Angelo*, dit-elle, a fait fureur. » Et elle termine sa lettre par ces mots : « Mille reconnaissances de votre à peu près *Tisbé*. »

On avouera, à lire les lettres qui pleuvaient ainsi il y a quarante ans, — et qui pleuvent encore, — chez Victor Hugo, qu'il y a de quoi se croire passé dieu!

Eh bien! non, — il faut bien que ceux qui ne le connaissent pas en prennent leur parti, — l'homme à qui l'on écrit tout cela est un bon homme avant d'être un « grand homme [1]. »

THÉATRES. — La Comédie-Française a repris, le 22 de ce mois, l'une des meilleures comédies de Scribe, *Bertrand et Raton*, dont la première représentation remonte au 14 novembre 1833, ce qui lui constitue également un cinquantenaire, à quelques jours près, tout comme pour *Le Roi s'amuse*. Voici comment étaient alors

---

1. La vente de cette collection d'autographes a eu lieu le 26 de ce mois; mais auparavant M. Victor Hugo avait exigé qu'on retirât de la mise aux enchères toutes les lettres à lui adressées dont parle le catalogue. Nous reviendrons prochainement sur les autres articles principaux qui composaient cette vente.

distribués les principaux rôles; nous mettons en regard la distribution actuelle :

		1833.	1883.
Bertrand de Rantzau.	MM.	SAMSON.	THIRON.
Comte de Falkenskield.		CH. MANGIN.	MARTEL.
De Goelher.		FIRMIN.	BOUCHER.
Colonel Kohler.		GEFFROY.	SILVAIN.
Raton Burkenstaf.		MONROSE.	BARRÉ.
Éric, son fils.		DAVID.	BAILLET.
Jean, garçon de boutique.		REGNIER.	DE FÉRAUDY.
La Reine Julie.	Mmes	BROCARD.	LLOYD.
Christine de Falkenskield.		A. NOBLET.	BARTET.
Marthe, femme de Raton.		ROSE DUPUIS.	GRANGER.

Le rôle de Raton ne fut joué que trois fois par Monrose, qui n'y réussit pas; Duparai le reprit aussitôt. De tous les créateurs de la pièce deux seulement survivent aujourd'hui. L'un est Geffroy, retiré à Nemours, dans la maison même où est morte, il y a quelques années, sa belle-mère, cette même Rose Dupuis qui a créé le rôle de Marthe Burkenstaf, et qui a été d'abord l'une des plus brillantes soubrettes de la Comédie-Française, tout comme Pauline Granger qui aborde également aujourd'hui les rôles de mère, et qui a obtenu dans cette reprise un succès personnel considérable. L'autre acteur de l'époque encore vivant est Regnier, toujours jeune et alerte, et qui avait trouvé dans le petit rôle de Jean, le commis de Burkenstaf, son premier grand succès à la Comédie-Française.

Il y avait longtemps qu'on n'avait donné *Bertrand et Raton;* personne n'avait joué le rôle de Bertrand depuis le départ de Samson. Sous l'Empire on reprit trois fois la pièce : le 5 juin 1853 avec la distribution suivante :

Bertrand de Rantzau.	MM.	SAMSON.
Raton Burkenstaf.		PROVOST.
Éric, son fils.		MAILLART.
Falkenskield.		MAUBANT.
Jean.		GOT.
La Reine Julie.	Mmes	NOBLET.
Christine.		REBECCA.
Marthe.		NATHALIE.

Il ne restait plus à cette époque que deux acteurs de la distribution ancienne reparaissant dans la nouvelle. Got fut charmant de verve et de gaieté dans le petit personnage de Jean.

Le 22 février 1856, nouvelle reprise, avec la distribution précédente, moins Mmes Rebecca et Noblet que remplacent Mmes Favart et Jouvante.

Enfin, en 1863, dernière reprise pour les représentations de départ de Samson. Le 1er mars, l'excellent comédien joue pour la dernière fois Bertrand de Rantzau, et depuis cette époque, c'est-à-dire depuis vingt ans, la jolie comédie de Scribe avait quitté le répertoire.

Eh bien, malgré ses cinquante ans d'âge, cette fine et brillante comédie n'a pas trop de rides encore, et elle contient des scènes toujours bien amusantes. Le person-

nage de Bertrand de Rantzau est admirablement conçu et complet d'un bout à l'autre; Thiron s'y est montré supérieur. Citons à côté de cet éminent comédien Barré, de Féraudy, Martel, Boucher, etc. Les rôles des trois femmes sont surtout remarquablement rendus, par Mme Lloyd, qui est une reine véritable, ou qui du moins en a la haute et souveraine attitude, par Mlle Bartet, pleine de charme et d'émotion, et ravissante sous la perruque poudrée qu'elle portait pour la première fois, enfin par Pauline Granger qui a donné au personnage de la mère d'Eric une importance inattendue. Le cinquième acte a été, pour la nouvelle sociétaire, l'occasion d'un triomphe véritable.

— A l'Odéon, François Coppée a remporté, lui aussi, un triomphe, et un triomphe indiscuté, avec son beau drame, quelque peu romantique, de *Severo Torelli* (21 novembre). C'est à la fois l'œuvre d'un auteur dramatique de premier ordre et d'un poète de la plus haute lignée. La candidature de Coppée à l'Académie française se trouve singulièrement renforcée par cet appoint littéraire et par ce grand succès. *Formosa* était déjà un beau drame; mais il y circulait peut-être moins d'idées généreuses et surtout de sentiment, que dans ce *Severo Torelli*, où éclatent successivement les pensées les plus viriles, les plus humaines et aussi les plus touchantes que puisse assembler un poète. Nous le répétons, le succès a été considérable, et l'Odéon va savoir enfin ce que c'est que

faire de grosses recettes et même refuser du monde!

Deux rôles, dans ce fier drame, sont particulièrement intéressants, celui du héros de la pièce, Severo Torelli, et celui de sa mère dona Pia. C'est le fils même d'Alex. Lambert, excellent comédien de l'Odéon, lequel joue également un rôle dans la pièce de Coppée, qui supporte tout le poids de ce rôle considérable de Severo Torelli. Ce jeune Lambert, qui n'a pas vingt ans, est un des derniers lauréats du Conservatoire. Sur lui reposait tout l'espoir de Coppée; son personnage mal rendu, la pièce pouvait s'effondrer; elle ne restait plus qu'un drame admirable pour la lecture, mais injouable au théâtre. Lambert fils a tout sauvé par la force et la vigueur de son jeu, par le charme de sa voix, par la souplesse vraiment étonnante de son talent né d'hier, et voilà comme quoi *Severo Torelli* a doublement triomphé. Très belle aussi Mme Tessandier dans le personnage de la mère. Il faut d'ailleurs citer avec éloge tous les artistes: Mounet, Raphaël Duflos admirablement grimé, Rebel, Brémont, et Mmes Malvau, Barété (une débutante à l'Odéon qui s'orthographiait jadis Baretti), Lefebvre, etc.

— L'Eden-Théâtre, après avoir joué plus de trois cents fois son ballet *Excelsior*, a renouvelé son affiche (21 novembre) et nous a donné un deuxième ballet des mêmes auteurs, M. Manzotti pour le livret, et M. Marenco pour la musique. Le titre en est *Sieba*, trois actes avec prologue.

Sieba offre un très beau et très brillant spectacle qui n'a que le tort de renouveler, d'une manière parfois monotone, les procédés qui avaient si bien réussi dans *Excelsior*. On se répétait tout bas, — et même tout haut, — que c'était un peu trop la même chose. Sujet enfantin d'abord ; musique un peu banale, décorations splendides ; épisodes chorégraphiques peu variés, tel est le bilan de cette soirée, qui en aura néanmoins beaucoup d'autres après elle. Il n'en est pas moins vrai que les habiles directeurs de l'Éden devront chercher le moyen de désuniformiser un peu leur spectacle.

— Le nouveau Théâtre-Italien a ouvert ses portes, dans la salle de l'ancien Théâtre-Lyrique, place du Châtelet, le mardi 27 de ce mois, par une représentation de gala à laquelle on n'était admis que sur invitation. La salle était admirablement et surtout « richement » remplie ; le Président de la République, accompagné de toute sa famille, assistait à cette représentation, où l'on a donné un ancien opéra de Verdi, *Simon Boccanegra*, joué pour la première fois, et sans succès, sur le théâtre de la Fenice, à Venise, le 12 mars 1856.

C'est M. Victor Maurel qui assurera, à lui seul, le succès de la reprise de cet opéra assez médiocre et jusqu'alors inconnu à Paris. Il le joue et le chante avec un grand talent à la fois de virtuose et de tragédien. On a beaucoup applaudi également Mlle Adler-Devriès, et le baryton Édouard de Reszké. Quant au ténor Nouvelli,

il a une jolie voix, mais il nous semble qu'on avait un peu surfait sa réputation. En somme, belle soirée, très brillante, et qui donne les meilleures espérances pour l'avenir, si la direction des nouveaux Italiens parvient à varier, et surtout à rajeunir son répertoire.

NÉCROLOGIE. — Le 19 novembre, est mort, à l'âge de soixante-deux ans, un poète un peu oublié de la génération actuelle, Alfred Busquet, gendre du libraire Pagnerre, dont il avait fini par diriger la maison. On a de lui un livre de poésies intitulé *les Heures*, et qui a eu de la célébrité. On y trouve de bien jolis vers, tels que ceux-ci, par exemple :

J'ai vécu ma libre jeunesse
Parmi les fleurs et les oiseaux,
Abandonnant à la paresse
Mes instants si courts et si beaux.
Tout me souriait ; c'était fête
Dans le ciel comme dans mon cœur.
Adieu, paniers ! Vendange est faite !
Mourir tôt, c'est mourir meilleur !

Dans ce recueil, Busquet a chanté tour à tour les animaux et les fleurs, les nuages et les ruisseaux, en un mot tout ce qui, dans la nature, inspirait sa muse délicate et gracieuse ; il a même chanté... la puce !

La puce est un caprice ailé,
Des cieux elle est la fantaisie ;

C'est un miracle ciselé,
C'est un bijou de poésie.

La puce aime l'éclat du jour
Et les pâleurs de la nuit blonde ;
Sa piqûre même est féconde,
Réveille-matin de l'amour !

— Le 12 novembre, est mort le célèbre éditeur de musique de la rue Vivienne, Jacques Heugel, l'ami intime d'Ambroise Thomas. C'était un homme très habile et très intelligent, et qui avait du flair en matière de musique. C'est lui qui a découvert et fait arriver au théâtre Mmes Bilbaut-Vauchelet, Van Zandt, Nevada, et beaucoup d'autres. Il était âgé de soixante-huit ans.

— Nous avons aussi à mentionner le décès de deux artistes qui ont brillé un moment d'un certain éclat : Mme Person, sœur de l'acteur Dumaine (de son vrai nom Person). Elle avait créé plusieurs rôles importants des grands drames de cape et d'épée d'Alexandre Dumas. Retirée du théâtre depuis plusieurs années, elle était devenue la femme de M. Godefroy, aujourd'hui directeur de l'école d'agriculture de Grandjouan (Loire-Inférieure). L'autre artiste, également disparue, est Mlle Louise Rouvroy, qui avait fait pendant quelque temps les beaux jours de l'ancien Théâtre-Lyrique du boulevard du Temple, où elle avait joué notamment, avec un vif succès, le rôle de Néméa dans *Si j'étais roi*, le joli opéra-comique d'Adolphe Adam.

Varia. — *Recettes théâtrales.* — On vient de publier, à propos de la discussion du budget, le rapport de M. Antonin Proust sur les théâtres subventionnés. Nous lui emprunterons quelques chiffres intéressants.

Opéra. Les recettes de l'Opéra ont été, dans l'année courante de 1882-83, de 3,066,348 francs, en diminution de 101,139 francs sur l'année précédente.

Le rapport de M. Antonin Proust fait connaître le chiffre des dépenses qu'ont coûtées les opéras montés depuis l'installation du théâtre dans le monument de M. Garnier.

28 ouvrages ont été montés depuis neuf ans que le nouvel Opéra fonctionne ; 15 l'ont été aux frais de l'Etat pour la somme de 2,526,031 francs ; 6 ont été montés par la direction Halanzier, pour la somme de 1,086,775 francs, et 7 par la direction Vaucorbeil, pour la somme de 1,029,357 francs.

Comédie-Française. Voici les pièces qui ont eu le plus de représentations pendant le dernier exercice :

Le Roi s'amuse, 48 ; *les Effrontés* et *les Demoiselles de Saint-Cyr*, 41 ; *Ruy-Blas*, 23 ; *l'Aventurière*, 18 ; *le Demi-Monde*, 16 ; *Mademoiselle de La Seiglière*, 21 ; *le Monde où l'on s'ennuie*, 31, etc.

Les recettes ont été moins bonnes que l'année précédente, qui a procuré 40,000 francs comme part de sociétaire, tandis qu'elle ne sera, cette année, que de 30,000 francs.

Voici, à ce propos, le tableau des parts de sociétaire depuis 1872 : 16,000 francs en 1872, 15,000 en 1873, 18,000 en 1874, 18,000 en 1875, 20,000 en 1876, 20,000 en 1877, 42,000 en 1878, 24,000 en 1879, 30,000 en 1880, 40,000 en 1881, 40,000 en 1882.

Les 42,000 francs de 1878 sont dus à l'Exposition universelle.

Opéra-Comique. Les recettes de ce théâtre ont été, pour l'exercice, de 2,171,898 francs contre 2,103,331 francs de frais, soit un bénéfice de 68,567 francs. Dans les frais figurent ceux des représentations populaires (dix dans l'année), qui ne rapportent que 2,500 francs en moyenne, et qui en coûtent 5,000.

Odéon. Situation financière peu prospère, mais grand zèle et grande activité de la direction. Les recettes, pour neuf mois, ont été de 375,000 francs, plus 100,000 francs de subvention. Or les dépenses sont de 515,000 francs au minimum, et de 565,000 francs au maximum. La troupe coûte 168,210 francs.

Droits d'auteur. — A ceux qui prétendent que la carrière des lettres ne mène... qu'à l'hôpital, on pourrait citer l'exemple de M. Henri Meilhac qui, pour les trente et un jours du mois d'octobre, a touché, comme droits d'auteur, une somme totale de 49,000 francs. En effet, voici les pièces sur lesquelles se répartissent ces droits, M. Meilhac n'ayant pas été joué sur moins de six

théâtres à la fois, pendant ce même mois d'octobre, savoir :

Palais-Royal, *Ma Camarade;*
Porte-Saint-Martin, *Frou-Frou;*
Opéra-Comique, *Carmen;*
Variétés, *La Vie parisienne* et *Mademoiselle Nitouche.*
Gymnase, *La Petite Marquise;*
Comédie-Française, *L'Été de la Saint-Martin.*

Un Quatrain inédit. — Nous trouvons dans *le Pays de Caux*, journal publié dans le diocèse du regretté cardinal de Bonnechose. la piquante anecdote suivante, dont nous lui laissons la responsabilité :

« Au moment de la guerre d'Italie, quand Napoléon III partit pour rejoindre l'armée, il institua sa femme régente de France.

Très peu de temps après, celle-ci eut à traverser la ville de Rouen.

A cette occasion, le cardinal-archevêque vint à elle, à la tête de son clergé, et lui fit une harangue où, rappelant le règne de saint Louis, il la comparait à Blanche de Castille, tout simplement.

Blanche de Castille pour Eugénie de Montijo, ça parut fort de café aux grandes dames royalistes du faubourg Saint-Germain. Se faisant l'écho de ces dernières, Emile Deschamps improvisa le quatrain suivant :

A MONSEIGNEUR DE BONNECHOSE.

Votre impératrice est gentille,
Elle est même Blanche, dit-on ;
Elle est Blanche, elle est de Castille,
Mais Blanche de Castille ? Non !

Et les grandes dames légitimistes mirent au crayon au bas de ces quatre vers :

Certifié : bonne chose.

PETITE GAZETTE. — Mlle Jeanne Brindeau a continué ses débuts à la Comédie-Française, dans le rôle de la Reine de *Ruy Blas*. Elle y a surtout obtenu un succès de tenue, de distinction et de beauté ; comme talent, la nouvelle venue est encore bien loin de Sarah Bernhardt, et même de Mlle Bartet ; mais, le travail aidant, Mlle Brindeau se fera, elle aussi, sa place sur une scène où se sont illustrés son père et son beau-frère.

— La clôture de la souscription nationale pour élever un monument à Gambetta vient d'être prononcée. Le chiffre des offrandes s'est élevé à 305,868 francs.

— Notre rédacteur Georges d'Heylli vient de publier chez Rouveyre et Blond, une nouvelle édition, en deux volumes in-18 elzéviriens, des *Chroniques des petits théâtres de Paris*, de Nicolas Brazier. C'est un recueil non moins curieux qu'amusant et où l'on retrouve l'histoire anecdotique de bien des théâtres disparus et de beaucoup d'acteurs célèbres au boulevard du Temple, où la plupart des petits théâtres de Paris étaient jadis exploités.

NÉCROLOGIE. — Un des plus célèbres financiers de Paris, M. Armand Heine, est mort le 10 novembre. Il était cousin du célèbre écrivain Henri Heine, et apparenté par ses alliances et celles des siens aux plus illustres familles de l'Europe, les Furtado, les princes della Rocca, les Richelieu, les d'Elchingen, etc.

— Deux sénateurs inamovibles sont morts dans cette quinzaine : le 13 novembre, M. Ferdinand Barrot, ancien ministre de l'Intèrieur du 31 octobre 1849 au 14 mars 1850. Il était sénateur de l'Empire avant de le devenir de nouveau sous la République (4 décembre 1877). Il allait atteindre sa soixante-dix-huitième année. — Le 14 novembre est mort le marquis Jules de Lasteyrie, sénateur inamovible depuis la création du Sénat actuel. Il était petit-fils du général Lafayette et beau-frère de M. de Rémusat ; né le 31 octobre 1810, il venait d'accomplir sa soixante-treizième année.

— Le 23, mort du sculpteur Aimé-Napoléon Perrey, surtout auteur de statues religieuses qui figurent dans les églises de Belleville, de Sainte-Clotilde, de la Sainte-Chapelle, de Saint-Augustin, etc. Il avait été trois fois médaillé.

— Le docteur Georges Homolle, médecin bien connu des hôpitaux de Paris, y est mort le 24 de ce mois.

— Le comte de Lagrange, le célèbre sportsman, vient de mourir. Il a été aussi homme politique, député, etc. Mais c'est surtout sur le turf qu'il a gagné son illustration. Il avait l'une des écuries les plus connues du monde entier, et l'on se souviendra toujours de ses nombreux succès à nos courses de chevaux, et surtout du triomphe remporté, avant la chute de l'Empire, par son fameux cheval *Gladiateur*. Les funérailles du comte de Lagrange ont été célébrées le 20 novembre, à Paris.

— Hortense Damain, ancienne et charmante artiste de l'Odéon et du Gymnase, connue surtout dans les concerts, où elle a joué si souvent en compagnie de Saint-Germain et de Coquelin cadet, est morte à Paris le 25 novembre. Elle était sœur d'une autre comédienne de talent, Élise Damain, qui lui survit.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 23 — 15 DÉCEMBRE 1883

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Académie française. — MM. de Mazade et Mézières. — Sorbonne : M. Caro. — Lettres inédites de Scribe. — Théâtres : Comédie-Française, Vaudeville, Variétés.

Varia : Procès du Monologue. — Un Nouveau Drame. — Les Femmes auteurs. — Napoléon et le général Ducrot.

Petite Gazette : Salon triennal. — Nécrologie.

Variétés : Une Vente d'autographes.

LA QUINZAINE. — M. Charles de Mazade est venu prendre séance à l'Académie française le jeudi 6 de ce mois. Il y remplaçait, comme on sait, le comte de Champagny. Il avait pour parrains le doyen de l'Académie française, M. Mignet, et M. Maxime Du Camp ; c'est M. Mézières qui a répondu au discours du récipiendaire.

Avec MM. de Mazade et Mézières, l'un courriériste



politique de la plus grande et de la plus estimée revue de l'Europe, l'autre député, en ce moment même dans l'exercice actif de son mandat, il n'est pas étonnant que la politique soit entrée tout à fait, pour un jour, en pleine Académie. M. de Mazade est aujourd'hui dans l'opposition, tandis que M. Mézières est un peu dans le gouvernement. Aussi, alors que M. de Mazade avait à louer, et a loué, en effet, dans les meilleurs termes, cet estimable et inoffensif M. de Champagny, M. Mézières, entrant d'un ton beaucoup plus agressif dans le vif même de son sujet, a successivement apprécié, exalté, porté au pinacle trois des hommes qui ont le plus marqué, soit à l'heure de nos dangers, soit au moment du laborieux enfantement de notre jeune république : Gambetta, Chanzy et M. Thiers. Les deux orateurs, — j'allais dire les deux jouteurs, — ont mis en présence, dans leur allocution, l'un, comme conclusion, l'antique France, celle même de Richelieu ; l'autre, la France moderne, contemporaine, actuelle, celle de Thiers, de Chanzy et de Gambetta. Ajoutons que cette lutte oratoire, si piquante et si intéressante à la fois, a été toujours courtoise, littéraire avant tout, digne en un mot de la haute assemblée et du grand public qui composaient le nombreux auditoire.

D'ailleurs, cette conclusion de M. de Mazade, qui a produit si grand effet, la voici :

« Oui, Messieurs, votre confrère aimait l'Académie,

comment dirai-je? pour les vivants qui l'honorent, pour les satisfactions d'esprit et de bonne compagnie qu'il rencontrait au milieu de vous; il l'aimait aussi, je dirai pour les morts, pour tout ce qui lui parlait du passé, pour la longue tradition que vous représentez. Il voyait ici, au milieu des révolutions qui ont ébranlé le monde, une de ces institutions qui ne périssent pas, parce qu'elles se renouvellent sans cesse, parce qu'elles sont comme la patrie continuée sous une de ses plus nobles formes. Il pouvait, par votre propre histoire, remonter le cours de l'histoire de la vieille France jusqu'à celui qui fut votre fondateur, qui, selon le mot de votre illustre doyen, « rechercha la gloire de l'esprit et se fit le chef des hommes de lettres » en même temps qu'il « étendait une de ses mains sur l'Europe et portait l'autre sur la France troublée..., préparant ainsi l'ordre et la fécondité du grand siècle ». Et si le nom de Richelieu revient ici, ce n'est pas seulement par un vieil usage, c'est qu'il y a des instants où une nation éprouvée sent plus vivement le besoin d'attacher ses regards sur l'image de ses grands serviteurs.

« Je me souviens d'avoir pu un jour voir de près, toucher avec une indicible émotion ce qui reste de la tête de Richelieu, le masque énergique et fin qui a eu autrefois la vie, sous lequel ont germé de si puissants desseins. Ce grand débris humain, perdu dans les révolutions, puis retrouvé, est déposé ailleurs; vous avez

ici, du moins, une part de la pensée du glorieux ministre, vous êtes une de ses œuvres. Il vous sied à vous, Messieurs, et vous n'êtes pas disposés à abdiquer cette mission, il vous sied de garder plus que jamais la mémoire et l'honneur de celui qui a tant contribué à faire la France, quand l'infatuation des partis prodigue les apothéoses à tant d'autres qui la défont. »

Du discours de M. Mézières, non moins favorablement accueilli, bien qu'il ne reflétât peut-être pas toujours l'esprit et les opinions de la majorité de l'Académie, nous extrairons les deux portraits qu'il a si bien tracés, l'un de Gambetta, le second de Chanzy :

« Gambetta avait des défauts pour lesquels il vous serait difficile d'être indulgents ; il appartenait à cette démocratie ardente dont l'agitation déconcerte un peu vos idées pondérées de conservateur libéral. Vous ne pouvez néanmoins méconnaître l'activité de son esprit, la séduction qu'il exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, l'ardeur patriotique dont il animait les populations, et l'ébranlement qu'il communiquait à toutes les parties du territoire. Avant qu'il fût arrivé à Tours, les grandes villes s'agitaient dans une impuissance fébrile, le reste de la province attendait les événements avec résignation, dans une sorte d'abattement mélancolique. Dès qu'il parut, il enflamma tout le monde du feu de sa parole, il releva les courages, il excita les dévouements.

« Qu'il y ait eu dans une série d'entreprises aussi ra-

pides et aussi multipliées bien des maladresses et des incohérences, est-ce une raison pour ne pas rendre hommage à l'indomptable vitalité de ce patriotisme? L'énergie et la durée de la résistance ne sauvaient-elles pas du moins ce qui nous reste encore aujourd'hui du patrimoine national, l'honneur d'un grand peuple? L'instinct généreux de la démocratie ne s'y méprenait pas. Les funérailles auxquelles nous avons assisté, l'émotion générale du pays, l'empressement des populations, les couronnes apportées, sur cette tombe ouverte trop tôt, de tous les points de la France, et plus particulièrement de l'Alsace-Lorraine, s'adressaient moins au politique qu'au représentant de la défense nationale. A une heure tragique de notre histoire, il avait passé dans l'âme de Gambetta quelque chose de l'âme même de la patrie; il en avait personnifié un instant les efforts et les espérances. »

Voici maintenant les principaux passages du portrait si bien peint et développé du général Chanzy :

« Le 1er décembre 1870, des colonnes d'attaque vigoureusement conduites enlevaient à l'ennemi plusieurs villages aux environs de Pithiviers, et le lendemain recommençaient le combat avec la même vigueur. C'était un nouveau général qui se révélait. Il arrivait d'Afrique pour prendre successivement, en quelques jours, le commandement d'une division, d'un corps d'armée et bientôt d'une armée entière. La rapidité de cette fortune

ne l'étonnait pas plus que la grandeur du péril ne l'intimidait. Son énergie croissait avec les difficultés. Après une première action brillante et heureuse, il se voyait séparé d'une partie de ses compagnons d'armes, forcé de battre en retraite et condamné à la redoutable tâche de composer, sous le feu d'un adversaire victorieux, une nouvelle armée avec les débris de plusieurs corps désorganisés.

« ..... La ténacité de Chanzy étonnait et déconcertait les vainqueurs ; on espérait toujours le saisir et l'envelopper dans un de ces mouvements tournants qui avaient si bien réussi au commencement de la guerre, détruire son armée d'un seul coup comme on avait détruit l'armée de Sedan. Mais il pénétrait le secret de la stratégie allemande ; il se dérobait aux étreintes dangereuses, et, jusqu'à la signature de la paix, il conservait une armée à la France.

« ..... Si les hommes manquèrent quelquefois à Chanzy, lui, du moins, ne leur manqua jamais. La France mesure la reconnaissance qu'elle lui doit, non à des victoires qu'il ne dépendait pas de lui de remporter, mais à l'énergie d'une résistance dont il était l'âme. Sans lui, sans ses lieutenants intrépides, la deuxième armée de la Loire se fût dissipée à la première défaite. Il la sauva d'elle-même et il illustra de glorieux souvenirs sa douloureuse histoire.

« Il nous inspirait la confiance dont il ne cessa d'être

animé jusqu'au dernier jour. Qui de nous ne s'est senti frappé en apprenant sa mort? La douleur publique ne s'est point exhalée en paroles bruyantes; nous n'avons point profané cette noble mémoire par un étalage de déclamations emphatiques. Mais au fond du cœur de tous ceux qui aiment leur pays s'est ouverte une blessure qui saigne encore. La France portera longtemps, dans le re cueillement qui sied aux grandes douleurs, le deuil d'un de ses plus généreux enfants, d'un de ceux qui, au milieu de nos désastres, sont restés les plus fidèles à la tradition de nos vertus militaires en nous donnant le grand exemple de ne jamais désespérer de nous-mêmes.»

— La vente Borniche vient de commencer. Qui ça, Borniche, allez-vous dire? Eh, mon Dieu! Borniche était un amateur de tableaux, un Mécène plus ou moins habile, plus ou moins connaisseur peut-être, dont on s'est moqué beaucoup en ces derniers temps, et dont, si la réelle justice était de ce monde, tous les peintres de notre époque devraient, à frais communs, exécuter le portrait! Ce Borniche n'avait qu'une passion ici-bas, les artistes et les tableaux. Le nombre qu'il en a acheté est incalculable; il s'élève à plusieurs milliers, près de vingt mille, dit-on! Cet amateur extraordinaire avait successivement chassé tous ses locataires de sa propre maison, pour y loger tous ses tableaux; enfin le nombre s'en augmentant toujours, et ses cinq étages étant devenus insuffisants, il avait fait bâtir au boulevard Henri IV

un immense musée où toutes ses richesses artistiques étaient venues trouver place. Une grande fête avait même eu lieu, l'an dernier, pour inaugurer ce musée, grande fête pendant laquelle Borniche avait pu jouir dans toute son étendue de son incommensurable triomphe !

Mais, hélas ! Borniche est mort, moins d'un an après cette apothéose dont il a bénéficié de son vivant. Et aussitôt chacun, dans la presse, de se moquer de sa monomanie, et de rire à l'avance des déconvenues que les enchères réservent à ses héritiers pour le jour où il leur faudra vendre tant de toiles surfaites et incomprises.

Mais pourquoi, en y réfléchissant bien, avoir tant conspué Borniche? Est-ce que les vingt mille tableaux qu'il a acquis de pauvres diables d'artistes ne leur ont pas valu du pain? Est-ce que ce brave et excellent homme, en encombrant ses cinq étages de toiles invendables, n'a pas procuré à leurs auteurs quelque soulagement momentané? Est-ce qu'on citerait beaucoup de Borniches en ce monde, achetant sans marchander, et souvent sans les voir sans doute, des croûtes plus ou moins épaisses qui n'avaient pour excuse que leur cadre plus ou moins richement doré ? Nous le répétons, ce Borniche a bien mérité, en somme, des arts et des artistes ; il a plus fait pour eux, avec sa monomanie, que beaucoup de richards millionnaires qui n'achètent que

des toiles de haute valeur, qu'ils sont toujours certains de bien revendre; il a acheté, lui, des tableaux aux peintres misérables et aux artistes malheureux. Donc, gloire à Borniche, et paix à sa cendre!...

— Le 10 de ce mois a vu la réouverture, à la Sorbonne, du cours de M. Caro, fermé depuis deux années et la rentrée de M. Caro lui-même! Cet événement littéraire et académique a eu de l'importance. Tout le monde sait, en effet, ce qu'était le cours de M. Caro il y a deux ans : une sorte de conférence spéciale à l'usage des grandes dames. Alors, il avait lieu à l'amphithéâtre de la place Gerson, le mercredi, dans l'après-midi, et l'on voyait toujours aux portes de la salle de longues files d'équipages armoriés, avec des valets galonnés sur toutes les coutures. Beau, bien fait de sa personne, soigné outre mesure, mis avec goût, M. Caro forçait, à tous les points de vue, l'admiration enthousiaste de sa clientèle, presque exclusivement féminine.

C'est au moment le plus éclatant de son triomphe que M. Caro s'est vu — ou s'est cru — attaqué dans la pièce de M. Édouard Pailleron, *le Monde où l'on s'ennuie*. Il y a, dans cette amusante comédie, un certain Bellac, professeur et conférencier aimé des dames, dans le personnage duquel, — à tort ou à raison, — tout le monde a voulu reconnaître M. Caro. Il paraît que M. Caro s'est, *in petto*, retrouvé lui-même aussi dans cette caricature spirituelle, ce en quoi il a eu grand

tort. Quoi qu'il en soit, son cours a cessé dès ce jour même où le bruit fait autour du *Monde où l'on s'ennuie* a été le plus vif, ce qui a semblé donner raison à ceux qui déclaraient avoir reconnu l'illustre professeur et académicien sous les traits de ce Bellac si bien pommadé et si beau parleur. Et pendant deux ans M. Caro a gardé le silence !

Ce silence, il vient de le rompre à notre profit. En effet, quoi qu'on puisse penser et dire de M. Caro au point de vue de l'élégance de sa personne et des soins extérieurs et méticuleux qu'il lui prodigue, on ne saurait nier son grand talent, l'élévation et l'ingéniosité de ses conceptions et de ses idées, et l'art très habile avec lequel il les expose. Seulement aujourd'hui M. Caro semble avoir voulu renoncer à son ancien auditoire enjuponné, ou du moins il a cherché à le déconcerter et à le faire fuir. Il a choisi l'heure de dix heures et demie du matin pour faire son cours, c'est-à-dire une heure matinale à laquelle aucune grande dame qui se respecte ne consentirait à sortir de son lit et de sa chambre chaude, surtout durant la saison hivernale. D'un autre côté, M. Caro s'est assuré, par ce changement d'heure, un auditoire plus sérieux et peut-être plus fidèle, et il en a été aussitôt récompensé. En effet, une foule considérable, composée surtout du sexe fort, a rempli jusqu'aux combles la salle où devait parler l'éminent académicien. On y remarquait les élèves de la Faculté des lettres, beaucoup

d'élèves de l'École normale, des universitaires, des professeurs, quelques dames aussi, mais en toilettes moins brillantes et moins tapageuses qu'autrefois. En somme, grand succès pour M. Caro, dont le cours va désormais avoir un public qui sera peut-être plus à même d'apprécier et de comprendre les grandes questions de psychologie et de métaphysique que le professeur va traiter et développer devant lui.

Lettres inédites de Scribe. — La reprise récente de *Bertrand et Raton*, à la Comédie-Française, a remis le nom de Scribe en vive lumière. A ce propos le *Figaro* a publié quelques lettres inédites de ce célèbre auteur dramatique. En voici deux particulièrement intéressantes.

Dans la première il raconte un projet de collaboration pour un livret d'opéra avec le roi Louis-Philippe, alors encore vivant à Claremont.

A M. Mahérault.

Londres, 26 mai 1850.

En arrivant ici, j'avais trouvé la carte de Christian Dumas. Deux jours après, j'ai reçu une invitation du roi d'aller avec Halévy dîner à Claremont. Ah! quel beau et triste séjour! Comme c'est vert et monotone... monotone comme l'exil, et que notre pauvre roi m'a paru changé! C'est à peine si je l'aurais reconnu sans la reine qui se tenait près de lui, l'entourant de ses soins, comme sa famille de ses respects.

Ils étaient tous là, excepté le duc et la duchesse de Montpensier, tous princes et princesses avec leurs enfants à côté d'eux, à cette immense table de famille où il n'y avait guère d'étrangers qu'Halévy et moi ; et encore quand je dis étrangers, on nous a reçus et fêtés comme des amis, des enfants de la maison, tant ils semblaient tous heureux de voir des Français et de pouvoir parler de Paris, de musique, de spectacle... d'autres choses enfin que de la politique, qui les attriste. La reine surtout tâche de l'éloigner de la pensée du roi qui y revient toujours. Aussi cette pauvre reine était-elle ravie parce que, depuis quelques jours, le roi, qui, comme tu le sais, aurait été un homme très remarquable dans tous les genres, avait eu une idée de grand opéra qu'il voulait me soumettre, dont il voulait causer avec moi. Et après dîner, dans ce grand salon de Claremont, le roi nous a tenus, Halévy et moi, assis dans un coin, près d'une heure, et il nous a expliqué, développé son sujet, où il y avait de fort belles choses, de beaux caractères, du spectacle et des situations très musicales. Mais il y manquait une pièce et surtout un dénouement. J'ai proposé quelques idées, que le roi a adoptées en renonçant aux siennes avec une abnégation et une facilité que j'aurais voulu, pour lui et pour nous, qu'il eût toujours eues. Depuis ce moment, il ne rêve qu'à *notre* pièce, à ce que m'a dit la duchesse d'Orléans, chez laquelle j'ai dîné quelques jours après. Et s'il n'était pas parti pour Saint-Léonard, la reine m'aurait prié d'aller de temps en temps passer une matinée à Claremont pour parler au roi de ce sujet qui lui plaît tant, et qui l'aurait, pour quelques instants, distrait de tous les autres. Mais j'ai bien promis que je ne partirais pas sans aller faire une visite d'adieu à mon illustre collaborateur. Et moi qui ai eu tant de collaborateurs, sans compter mon ami Mahérault, je ne m'attendais pas que le dernier serait de tous le plus célèbre et, probablement, le plus malheureux.

La seconde lettre laisse voir à quel découragement fut en proie le célèbre écrivain, sur la fin de sa vie. Lui aussi, — comme plus tard Alexandre Dumas père, — il fut délaissé par le public et par les directeurs; il n'était plus dans le mouvement! On lui faisait faire antichambre, et on faisait passer devant lui les nouveaux et les jeunes. Mais Scribe aura sa revanche un jour, comme Dumas vient d'avoir la sienne. Cette revanche a même déjà commencé avec le grand succès qui a accueilli la reprise de *Bertrand et Raton*.

A une Solliciteuse.

Paris, 13 mars 1859.

Madame,

Je n'ai pas le crédit que vous me supposez. Je l'avais autrefois, je ne l'ai plus maintenant.

Dans la situation littéraire actuelle, que vous ne connaissez pas, je le vois, j'ai grand'peine à faire admettre par les administrations théâtrales un ouvrage de moi. Tous les journaux, si vous en lisiez quelques-uns, vous diraient les clameurs qui s'élèvent contre un vieillard qui, après quarante ans de travaux, ose encore travailler. C'est à qui lui criera : « Tu es mort! Va-t'en te faire enterrer! »

Ils ont probablement raison, et c'est ce que j'ai de mieux à faire. C'est vous dire que, loin d'être utile à votre protégé, mon appui lui nuirait infiniment, et, dans son intérêt même, je dois m'abstenir de lire l'opéra-comique-féerie dont vous me parlez et qui provient de la succession de son père. Quant au temps et à la force nécessaires pour y travailler, je ne les ai plus, et je crois vous donner un bon conseil en vous

engageant à vous adresser à quelque jeune confrère actif, laborieux et dévoué comme je l'étais jadis.

Mon dévouement, il est vrai, m'avait peu réussi; car, parmi les collaborateurs dont j'avais presque entièrement refait, corrigé et fait jouer les ouvrages, bien peu m'en ont gardé la moindre reconnaissance; beaucoup d'autres ont souvent laissé dire, répété eux-mêmes et imprimé que je n'étais pour rien dans ces ouvrages et que je n'y avais mis que mon nom.

Je l'ai su, je ne m'en suis jamais plaint, mais je me suis promis que je ne recommencerais plus.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mon profond respect.

Eugène SCRIBE.

THÉATRES. — La Comédie-Française a représenté, le 7 de ce mois, une pièce nouvelle en un acte, *Une Matinée de contrat,* qui a pour auteur M. Maurice Desvallières, le petit-fils de M. Ernest Legouvé. Le sujet, l'intrigue et les développements de cette comédie, qu'on pourrait supposer avoir été empruntée au répertoire de Berquin, ont paru bien frêles, bien anodins, bien insuffisants, en un mot, pour la scène où elle se produisait. On y a applaudi surtout Le Bargy et la jolie Mlle Muller, qui forment à eux deux un couple charmant, tout plein d'entrain et de jeunesse.

Le même soir, un autre comédien, plus jeune encore, M. Henry Samary, a débuté dans le rôle de Dorante, du *Menteur.* Cet artiste est le fils du violoncelliste

Samary, et le frère des demoiselles Samary, dont l'aînée, devenue Mme Paul Lagarde, est aujourd'hui l'une des plus brillantes sociétaires de la Comédie-Française. Ce jeune Samary deviendra, lui aussi, sociétaire, et cela dans un temps qui nous semble devoir être très prochain. Il a, en effet, extraordinairement réussi, non moins par son habileté de comédien déjà consommé, que par l'élégance de sa personne, le charme de son organe, et surtout par cette qualité précieuse qu'il est, hélas ! appelé à perdre un peu tous les jours, par son extrême jeunesse.

— Le Vaudeville nous a donné, le 1er décembre, la première représentation d'une pièce nouvelle, *les Rois en exil*, tirée par M. Delair, et, — dit-on, — avec la collaboration anonyme de M. Coquelin aîné, du célèbre roman de M. Alphonse Daudet. Cette pièce, qui a le défaut de toutes celles qui ont été extraites de romans quelconques, c'est-à-dire qui présente d'inévitables obscurités, a donné lieu à de violentes protestations qui ont eu surtout pour point de départ son côté politique. La meilleure preuve en est que les sifflets, qui accueillent chaque soir certaines parties de la pièce, s'adressent précisément aux scènes les plus dramatiques et les plus intéressantes de l'ouvrage. L'auteur fait paraître, en effet, sur le théâtre, un roi exilé qu'il place dans des situations, en somme, très possibles et très humaines, mais où une certaine partie du public a voulu voir une

moquerie intentionnelle de la monarchie elle-même. De là lutte d'applaudissements et de sifflets entremêlés qui rappelle les houleuses soirées de *Rabagas*. *Les Rois en exil* ne méritaient pas ce déploiement de colères, d'autant plus blâmables qu'elles déconcertent forcément les acteurs, qui sont les premiers et les meilleurs du théâtre du Vaudeville : MM. Berton, Dieudonné, Nertann, et Mmes Pierson, Legault, Depoix.

— Le 30 novembre, les Variétés ont renouvelé leur affiche avec leur revue habituelle de fin d'année, sous le titre de *Pschutt et Vlan*, les deux mots d'argot d'un certain monde qui ont le plus cours aujourd'hui. Les auteurs sont MM. Blum, Toché et Albert Wolf; ce dernier ne s'est pas fait nommer. On a beaucoup ri, et bien que toutes les revues se ressemblent forcément un peu, on a applaudi quelques innovations curieuses, qui doivent surtout aux excellents acteurs des Variétés leur valeur relative. Citer Dupuis, Christian, Léonce, Baron, Lassouche, Cooper, Mmes May, Beaumaine, etc., c'est indiquer que ces comédiens hors ligne ont mis en relief, avec leur gaieté et leur excentricité habituelles, les plaisantes et spirituelles inventions des trois auteurs.

M. Cooper chante, dans cette revue, un très joli rondeau sur Alexandre Dumas père; nous croyons devoir le reproduire. Bob, le méchant gamin de la pièce, vient de parler de « vieux jeu » à propos des œuvres drama-

tiques du maître, et le grand-papa (Cooper) lui répond de la sorte :

Vieux jeu ?... d'accord, jusqu'à présent on ose
Traiter ainsi les souvenirs d'antan,
Mais ce vieux jeu valait bien quelque chose...
Le nouveau jeu peut-il en dire autant ?...

Chaque matin, nous buvions six colonnes
De ce vieux jeu qui nous plaisait ainsi.
Nous adorions les prouesses gasconnes
De d'Artagnan et du brave Bussy.

Servant gaîment leurs maîtresses chéries,
Ces chevaliers sans reproche et sans peur
Nous faisaient vivre en de douces féeries
Où tout était gloire, courage, honneur!

Je suis naïf?... et je te vois sourire...
Eh bien ! mon cher, nous allons voir un peu,
O jeunes gens ! ce qu'on vous donne à lire,
Et ce qu'on trouve en votre nouveau jeu !

Historiens des classes roturières,
Vous inventez de nouvelles façons...
Vive le bouge, où les coups de rapières
Sont remplacés par les coups de chaussons !

Reine Margot, adorable amoureuse
Dont les tourments faisaient couler nos pleurs,
Reine Margot, tu deviens blanchisseuse
Et ton amant a des accroche-cœurs.

Votre Antony vit aux crochets d'Adèle,
Vos d'Artagnan?... des piliers de comptoir !...
Vos Buridan partent pour la Nouvelle,
Votre Bussy fréquente l'Assommoir.

Des cabarets vous scrutez les mystères,
Tout vous attire et tout est révélé,
Charny se soûle, et vos trois Mousquetaires
Ont noms : Bibi, Mes-Bottes, Bec-Salé.

Ce romancier, dont le bronze te choque,
N'a pas volé sa gloire et son succès...
Nul plus que lui, dans aucune autre époque,
N'eut cette grâce et cet esprit français.

Il préférait le genre où l'on s'élève
A ces produits de votre abaissement;
Il nous mettait un peu trop dans le rêve,
Je le veux bien, mais rêver, c'est charmant!

Vieux jeu?... d'accord, jusqu'à présent on ose
Traiter ainsi les souvenirs d'antan!
Mais ce vieux jeu valait bien quelque chose...
Le nouveau jeu peut-il en dire autant?...

VARIA. — *Le Procès du Monologue.* — Nous trouvons dans la *Liberté* la piquante boutade qui suit et qui fait au monologue et aux monologuistes, si en vogue aujourd'hui, un procès de tendance auquel nous ne désirons cependant pas nous associer. Le monologue a du bon; le malheur est qu'on en abuse un peu en ce moment; mais il est à la mode, c'est tout ce qu'on peut dire pour sa défense. Quand cette mode passera, le monologue et les monologuistes disparaîtront, et ils seront peut-être remplacés par autre chose dont le succès semblera sans doute aussi excessif, sans avoir pour excuse son esprit et sa gaieté.

« Le monologue, dit la *Liberté*, est une manie, — une monomanie, — assez récente, mais encore en pleine vogue. Il exerce dans la bourgeoisie de France, haute et moyenne, presque autant de ravages que le piano, auquel il dispute le nom « d'art de désagrément », si joliment trouvé par MM. Emile Augier et Jules Sandeau, dans leur *Gendre de monsieur Poirier*.

« M. Louis Ulbach reproche au monologue de donner aux gens du monde le goût du cabotinage. Mais le monologue ne crée pas seulement des acteurs qui se croient autant de petits Arnals et qui s'abusent cruellement... pour les autres; il engendre aussi des *auteurs*. Hélas!

« La prétention littéraire qui remplit beaucoup de collégiens studieux, lauréats des concours, leur inspirait autrefois un volume de vers. A présent, on fait fi des vers. C'est dans le monologue qu'on aime à s'essayer. Le genre est aisé, le génie n'y est pas nécessaire. Point de sujet, un récit sur n'importe quoi, un titre à y coudre. Voilà qui est fait.

Prenons l'*Omnibus*.

Eh bien! merci! On m'y reprendra encore! — Hein?... Qu'est-ce que vous dites?... Ah! oui! Vous ne savez pas... J'en descends!... J'étais dessus!... Sur l'impériale, comme ils disent. L'impériale!... En République!... Enfin! ne parlons pas politique... Voilà qu'il me marche sur le pied... — Qui? Ah! pardon! c'est vrai! Vous ne pouvez pas savoir... Vous n'étiez pas dessus. J'y étais, moi!... à côté de ce petit

vieux... — C'était un petit vieux, — avec un petit ventre, — j'ai horreur des petits ventres, — un chapeau rond, — j'ai horreur des chapeaux ronds...

« Cela continue pendant vingt minutes.

« O bourgeois français, le bourgeois le plus, le seul spirituel du monde, — car c'est toi qui le dis ! — tu écoutes ces niaiseries, et tu te tords de rire ! Si le diseur a su attraper quelques-uns des gestes ou des clignements d'yeux de M. Coquelin cadet, tu te pâmes, tu t'effondres, tu te meurs. »

Un Nouveau Drame. — Les journaux ont publié la note suivante qui leur a été envoyée par Mlle Rousseil, et que nous reproduisons comme curiosité, le drame dont il est question dans cette note pouvant ne pas être représenté aussi prochainement que doit le désirer son auteur :

— « Mlle Rousseil vient de terminer un drame en un acte, en vers, intitulé *Elza.* Cette pièce est destinée à une de nos grandes scènes littéraires, et le nom de l'auteur lui donne évidemment un double attrait. Le compositeur Olivier Métra a écrit pour *Elza* la musique d'une chanson arabe que chante, au lever du rideau, l'héroïne en s'accompagnant sur la guzla. On a cité ces vers, très colorés et très mélancoliques, mais en les imprimant défectueusement. Voici trois strophes de ce *lamento* oriental :

Je voudrais prendre mon essor,
Fuir au pays du soleil d'or,
Au pays des douces chamelles,
Des ibis et des tourterelles !

O toi qui dois partir demain,
Veux-tu me montrer le chemin
Qui mène au pays des gazelles,
Colombe, et me prêter tes ailes ?

Quittant la robe de Nessus
Qui brûle mon corps et mon âme,
J'irai noyer ma sombre flamme
Dans les flots verts de l'Ilissus !

Les Femmes auteurs. — Nous en sommes aujourd'hui débordés. Autrefois elles se cachaient assez volontiers sous des noms masculins ; aujourd'hui elles arborent plus volontiers le jupon que la culotte. Ce mois-ci a vu deux comtesses (rien que cela !) faire acte de gens de lettres.

L'une, la « comtesse Luciane », dont nous ignorons le vrai nom, nous a offert un récit plus que décolleté dans lequel une jeune femme du plus haut monde se met toute nue devant un matelot, pour le remercier de lui avoir tué un goéland. L'auteur aurait mieux fait de ne pas révéler son sexe après avoir donné le jour à une œuvre de ce genre, dont un gendre permettrait tout au plus la lecture à sa belle-mère.

L'autre comtesse, plus calme et plus rassise, est une

comtesse très authentique, portant de naissance le nom d'un très authentique amiral, et qui se pseudonymise « comtesse Diane. » Sans doute, en prenant ce nom, elle a plus pensé à la Diane de la mythologie qu'à celle de Poitiers. Son livre, renforcé d'une préface de Sully-Prudhomme, a pour titre : *Maximes de la vie;* il est très honnête, ce livre, trop honnête, dirions-nous presque, car il nous offre des pensées de la force de celle-ci : « L'honneur n'existe que pour ceux qui ont de l'honneur. » Notre confrère Jean Morin, du *Clairon*, qui en a fait un très spirituel compte rendu, le résume en disant que c'est le livre de Mme Prudhomme, revu, augmenté et préfacé par M. Sully. Puis il lance lui-même à la tête de l'auteur plusieurs maximes, parmi lesquelles celle-ci : « Les femmes qui pensent sont d'ordinaire celles auxquelles on ne pense plus. »

Quoi qu'il en soit, si le sexe auquel M. Legouvé et tant d'autres doivent leur mère nous donne des œuvres de valeur, nous serons les premiers à nous réjouir du prurit littéraire qui circule actuellement dans les doigts féminins; mais nous attendons.

Napoléon et le général Ducrot. — On a publié récemment un volume relatif aux relations des frères de Napoléon Ier avec le terrible empereur; terrible, en effet, il l'était pour ceux des membres de sa famille qui ne voulaient pas plier sous ses ordres, témoin surtout

Louis et Lucien. Dans ce livre figure une lettre, jusqu'alors inédite, de l'empereur à son frère Joseph, en date du 8 février 1814, en pleine campagne de France, et qui se termine de la manière suivante :

« ... Le roi Louis parle de la paix, c'est donner des conseils bien mal à propos. Du reste, je ne comprends rien à votre lettre. Je croyais m'être expliqué avec vous ; mais vous ne vous souvenez jamais des choses, et vous êtes de l'opinion du premier homme qui parle et qui vous reflète cette opinion. Je vous répète donc en deux mots, *que Paris ne sera jamais occupé de mon vivant;* j'ai droit à être cru par ceux qui m'entendent. »

Or, Paris a été occupé du vivant de Napoléon, et ce n'est que sept ans plus tard que l'empereur est mort.

Cette vantardise épistolaire a eu son pendant en 1870 : le général Ducrot n'a-t-il pas, en effet, lui aussi, le jour de la sortie de Champigny, juré de ne rentrer que mort ou victorieux ? Et cependant il n'est rentré ni victorieux ni mort, pas plus que Napoléon en 1814, qui devait mourir avant de voir Paris occupé ! Ainsi l'histoire se renouvelle toujours ; c'est la seule conclusion à tirer de ce curieux rapprochement.

PETITE GAZETTE. — Le Salon triennal a fermé le 30 novembre. Il a duré soixante-seize jours, et a reçu 347,538 visiteurs. Les recettes ont été de 89,516 francs pour les entrées ; les autres redevances (buffet, catalogues, etc...) ont produit 22,000 francs, ce qui donne un

total de recettes de 111,510 francs. Les frais généraux s'élevant à 85,000 francs, il y a un bénéfice, sur les recettes, de 26,510 francs.

— Le conseil municipal a voté, en faveur de M. de Lagrené, directeur du Théâtre-Lyrique populaire, la subvention de 300,000 francs dont il dispose à cet effet. Une commission de surveillance artistique et administrative est imposée au directeur. M. Halanzier, ancien directeur de l'Opéra, a été désigné pour faire partie de cette commission, ce dont nous ne saurions trop féliciter M. de Lagrené.

NÉCROLOGIE. — A. Chambolle, qui fut l'un des fondateurs du *National* avec Thiers, Mignet, Armand Carrel et Paulin, est décédé le 4 de ce mois, à Paris. Il avait été successivement rédacteur en chef du *Siècle*, de l'*Ordre* et député. Il fut exilé après le coup d'Etat.

— Il vient de mourir, à Châtenay, près de Sceaux, un ancien ouvrier maçon, connu sous le nom de Jean-Michel Radot, qui n'était autre que Jean-Michel Badinguet, le maçon qui prêta sa blouse, son pantalon, sa casquette et jusqu'à sa pipe à Louis-Napoléon pour s'échapper du fort de Ham, en 1846.

Il était venu à Châtenay après la guerre de 1870, et il avait changé son nom pour éviter les ennuis qu'il aurait pu lui causer.

— Le père Ballard, l'un des plus anciens comédiens des théâtres de Paris, et qui depuis sa retraite a fait tant de métiers divers, est mort le 4 décembre, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Nous reviendrons un de ces jours, avec quelques détails, sur cette curieuse personnalité artistique.

— Le peintre Ulysse Butin est mort le 9 décembre, à l'âge de quarante-six ans. Il était né à Saint-Quentin. Il a compté de nombreux succès aux derniers salons, *l'Attente*, *le Départ*, *la Femme du marin*, *l'Enterrement*, etc.

— Le même jour, 9 décembre, est mort François Lenormant de l'Institut (Académie des inscriptions), à l'âge de quarante-sept ans. Il était, par sa mère, petit-neveu de Mme Récamier.

— Le 11 ont eu lieu les funérailles d'Auguste-Jacques Offenbach, fils du regretté compositeur de la *Chanson de Fortunio* et d'*Orphée aux enfers*. Agé de vingt et un ans, ce malheureux jeune homme est mort à Nice, le 8 décembre, des suites d'une maladie de poitrine.

— On annonce la mort, survenue le 10 décembre, du père David, qui fut chef de claque à l'Opéra pendant plus de quarante ans.

Le père David, qui s'appelait, de son vrai nom, Lévy-David Cerf, était né le 17 octobre 1793, le jour même de l'exécution de Marie-Antoinette. Conscrit pendant les dernières années de l'Empire, il prit part aux batailles de Lützen, de Bautzen et de Leipzig. Il était, par suite, médaillé de Sainte-Hélène. Il entra à l'Opéra comme chef de claque par la protection de Mme Stolz, et il le demeura jusqu'à la fin de la direction de M. Halanzier.

VARIÉTÉS

UNE VENTE D'AUTOGRAPHES

Nous revenons une dernière fois sur la curieuse collection d'autographes dont parlait notre précédent numéro, pour lui faire de nouveaux emprunts.

Mme Ancelot écrit à Victor Hugo, en 1849 :

« Quand votre nom si glorieux retentit autour de

moi, je sens qu'il y a dans l'âme du grand poète autant d'élévation pour le faire aimer que de génie pour le faire admirer. »

Suit une intéressante lettre de Babaud-Laribière, contre la peine de mort, adressée, le 14 juin 1851, à Victor Hugo, pour le louer de la défense éloquente de son fils, qu'il a présentée lui-même :

« Où en sommes-nous donc, mon Dieu, pour que cette infâme sauvagerie de la peine de mort puisse être encore défendue au grand jour de l'audience?... Oui, la conscience humaine proteste, et ils auraient condamné votre fils à mort qu'ils n'auraient pas légitimé cette barbarie de nos lois pénales. Le procès restera, j'en suis convaincu, malgré son déplorable résultat, comme une preuve saisissante de la nécessité d'abolir l'échafaud[1]. »

Barbey d'Aurévilly a un roman tout prêt pour les *Débats*.

« Je le crois digne d'y paraître, écrit-il à Victor Hugo, même après, mieux même que *Monte-Christo* et autres pacotilles industrielles! »

---

1. Nous trouvons plus loin une lettre de Paul Lacroix à Hugo à propos de cette même affaire : « Où en sommes-nous, bon Dieu! Aux haines et aux vengeances. C'est votre nom, votre nom illustre, qu'on a voulu frapper; on ne vous pardonne pas d'être le défenseur de tout ce qui est juste, de tout ce qui est honnête, de tout ce qui est grand. Votre génie, comme les rayons du soleil nuisent aux yeux faibles et malades, blesse et importune les esprits ténébreux et malfaisants de ce temps-ci. »



Sarah Bernhardt s'excuse auprès du grand poète de n'avoir pu l'aller voir; elle était malade.

« ... Mais demain je bondis chez le plus admiré et le plus aimé des maîtres. »

Superbe lettre de Chateaubriand après sa chute comme ministre, en 1820 :

« Ma chute fait votre triomphe, écrit-il à celui qui l'a remplacé; je ne pouvais pas être mieux vengé ! »

Importante lettre politique de Victor Cousin (3 septembre 1837) dans laquelle il apprécie les ministères du 6 septembre et du 15 avril.

« Vous semblez regretter, dit-il, que M. Thiers n'ait pas accepté les propositions de M. Guizot. Après la dernière session, toute alliance avec M. Guizot était impossible. Mais, comme vous, j'appelle de tous mes vœux un ministère sérieux, qui s'occupe enfin des choses et laisse là les petits moyens à succès qui sont aujourd'hui à l'ordre du jour. Quand ce ministère viendra-t-il ? Je l'ignore. Le roi ne se soucie pas beaucoup des gens qui ont une pensée et une volonté. La France est comme endormie. Reste la Chambre future. Il faut l'attendre... Quant à moi, le goût général de l'intrigue me rendant l'accomplissement de mes devoirs très pénible, je vais, pour me délasser des fatigues de cette rude année, ou faire une course ou m'enfoncer plus que jamais dans mes études philosophiques... »

Alexandre Dumas écrit une lettre « furieuse » à Vic-

tor Hugo, à qui on a refusé une loge dans son propre théâtre (1849).

« Cela prouve qu'on n'est pas plus poli au Théâtre-Historique qu'au Théâtre-Français, et que M. Hostein ne vaut pas mieux que M. Seveste. »

Jolie lettre de Dupin l'aîné qui contient une boutade toujours vraie relative aux flatteries inconscientes dont on abreuve trop souvent la populace :

« On a tant flatté les dernières classes du peuple que ceux mêmes qui se croyaient les plus en état de les modérer se voient débordés ou à la veille d'être méconnus. Depuis longtemps on devrait savoir que la foule crie aussi vite *à bas un tel* que *vive un tel.* »

Gavarni écrit à une demoiselle d'Orléans, qui lui a demandé conseil pour venir se fixer à Paris, qu'il lui sera bien difficile de donner aux démarches qu'elle le charge de faire l'apparence de sérieux et de grave qu'elles auraient au fond.

« Vous êtes jeune et jolie, mademoiselle, et je suis un homme, un homme d'assez mauvaise réputation par-dessus le marché, je le dois plus à mes œuvres qu'à mes mœurs, mais enfin ! »

Émile de Girardin, retiré sous sa tente, et à qui on offre, en août 1860, d'acheter le journal *le Courrier de Paris*, répond par ce refus, qu'il semblait alors ne devoir jamais démentir :

« Il faudrait de grandes circonstances pour me faire

sortir du cadre de réserve dans lequel je suis volontairement entré, après vingt-cinq années de service sous les drapeaux de la liberté. »

Une lettre de M. Guizot, datée de mai 1852, contient une bien charmante et curieuse appréciation des plus illustres ouvrages de Shakespeare :

« Quoi de plus vrai que l'amour de Roméo et de Juliette, cet amour si jeune, si vif, si irréfléchi, plein à la fois de passion physique et de tendresse morale, abandonnée sans mesure et pourtant sans grossièreté, parce que les délicatesses du cœur s'unissent partout à l'emportement des sens ! *Roméo et Juliette* est vraiment la tragédie de l'amour, comme *Othello* celle de la jalousie, et *Macbeth* celle de l'ambition. »

Pièce de vers manuscrite et signée de Victor Hugo, et dont voici le texte :

La rose dit : Tombeau sombre,
De ces pleurs je fais dans l'ombre
Un parfum d'ambre et de miel.

La tombe dit : Fleur plaintive,
De chaque âme qui m'arrive
Je fais un ange du ciel.

Jules Janin écrit, le 7 janvier 1841, une lettre à M. Nouguier, avocat général à la cour royale de Paris, en faveur de Célestin Nanteuil qui venait d'être condamné à la prison comme gérant d'un journal :

« Ce n'est pas un journaliste, c'est un peintre, c'est

un flâneur, c'est un très aimable garçon. Ayez pitité de lui ! Ne le faites pas aller en prison. Attendez, patientez. Il a des travaux pour le roi, et il va les perdre s'il est prisonnier trente jours. Comment faire ? Que devenir ? Nous nous jetons à vos pieds ! »

Une pièce de vers autographe de Lamartine, signée par lui et datée de 1837 :

L'humanité n'est pas ce bœuf à courte haleine
Qui creuse à pas comptés son chemin dans la plaine
Et qui, près du sillon, trace un sillon pareil ;
C'est l'aigle rajeuni qui change de plumage
Et qui monte affronter, de nuage en nuage,
Les plus hauts rayons du soleil !...

Victor Massé, l'illustre auteur de *Paul et Virginie*, refusant à Pierre Zaccone un livret d'opéra en un acte, lui donne très spirituellement les motifs de ce refus, sur lequel il s'est juré de ne jamais revenir pour personne :

« Si je continuais, je serais bientôt parqué dans ce genre comme Ziem dans les vues de Venise, Jacque dans ses cochons, Corot dans ses effets du matin... Quand Meissonier fait un tableau, malgré sa petitesse on connaît sa grande valeur ; il n'en est pas ainsi des opéras-comiques en un acte... Le public me croira bien plus fort maintenant que je quitte les soi-disant petites choses pour les grandes. En musique, le préjugé de la tragédie existe encore. »

Le 4 juin 1849, Merle, le mari survivant de Mme Dor-

val, écrit à Victor Hugo pour le supplier d'autoriser une reprise exceptionnelle de *Le Roi s'amuse*, au bénéfice des enfants de cette célèbre actrice, qui venait de mourir. On sait que Victor Hugo répondit par un refus à cette demande :

« Je vous demande en grâce de lever l'écrou de *Triboulet;* je vous le demande au nom de la gloire du drame moderne ; au nom du salut de la Comédie-Française, qui sera sauvée cet été par la reprise de cette œuvre admirable ; je vous le demande comme la dernière espérance de deux pauvres enfants ; je vous le demande enfin, au nom et en souvenir de votre *Dona Sol*, de votre *Marion* et de votre *Tisbé*. »

Curieuse lettre de M. Rouher, datée du 5 juillet 1879, et dans laquelle il donne son opinion sur la situation du parti bonapartise, au lendemain de la mort du prince impérial :

« Ce n'est point que je désespère de l'avenir. Je considère la dynastie napoléonienne comme la seule assez forte et assez populaire pour relever un trône en France. Il appartient à la branche collatérale de préparer l'avenir. Le sentiment de sa responsabilité l'éclairera sur la conduite qu'elle doit tenir ; elle maintiendra les faisceaux de nos forces. Les actes du gouvernement républicain ne contribueront pas peu à ce résultat. »

Pièce de vers autographe du comte Louis-Philippe de Ségur, dont voici la première strophe :

Tant qu'on est deux, on peut, ma chère,
  Fuir la fortune légère
    Et vivre heureux.
Nos jours s'écoulent sans nuages
Et le temps passe sans orages
    Tant qu'on est deux.

Amusante lettre du poète Viennet, prose et vers, à Victor Hugo, datée du 9 mai 1849. Elle contient les vers suivants, sur ce qu'il appelle « La République des lettres » :

Elle a bien ses rivalités,
Ses intrigues et ses cabales,
Ses passions, ses saturnales,
Et ses insulteurs brevetés.
Mais ce n'est point de sang qu'on inonde l'arène
Où luttent des partis la colère et la haine.
Leur guerre au genre humain ne coûte point de pleurs.
Et, loin de redouter qu'on s'y batte et déchire,
La galerie est toujours prête à rire
Et des vaincus et des vainqueurs.

Citons, pour finir, un billet de Francis Wey à Victor Hugo (10 septembre 1838) :

« ... On joue aux Français une pièce atroce de M. Empisse (*sic*); on y voit aussi une petite Rachel à qui il ne manque qu'un rôle... »

Rachel avait débuté au mois de juin précédent, dans *les Horaces*.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338





GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 24 — 31 DÉCEMBRE 1883

NOTRE PRIME

La *Gazette anecdotique* va entrer dans sa neuvième année. Pour reconnaître l'accueil que lui ont fait les amateurs, nous donnerons gratuitement, à partir du 1er janvier, à tout abonné d'une année, deux volumes[1] à choisir, quels qu'ils soient, dans les exemplaires à 3 francs de la *Nouvelle Bibliothèque classique* (p. 15 de notre catalogue), qui se compose des ouvrages suivants :

REGNIER, *Satires,* 1 vol. — MONTESQUIEU, *Grandeur et décadence des Romains,* 1 vol. — BOILEAU, *Œuvres poétiques,* 2 vol. — HAMILTON, *Mémoires de Grammont,* 1 vol. — REGNARD, *Théâtre,* 2 vol. — P.-L COURIER, *Œuvres,* 3 vol. — *Satyre Ménippée,* 1 vol. — MALHERBE, *Poésies,* 1 vol. — CORNEILLE, *Théâtre,* 5 vol. — DIDEROT, *Œuvres choisies,* 6 vol. — CHAMFORT, *Œuvres choisies,* 2 vol. — RIVAROL, *Œuvres choisies,* 2 vol. — RACINE, *Théâtre,* 3 vol. — LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes,* 1 vol. — MARIVAUX, *Théâtre,* 2 vol. — LA BRUYÈRE, *les Caractères,* 2 vol. — MOLIÈRE, *Théâtre,* 8 vol. — BOSSUET, *Oraisons funèbres,* 1 vol.

Nous envoyons d'ailleurs notre catalogue à tous nos anciens abonnés, et il sera également expédié aux per-

1. Ces deux volumes peuvent être pris même dans un ouvrage comprenant plus de deux volumes.



sonnes qui nous enverront désormais leur abonnement.

Notre prime sera délivrée aux abonnés qui la feront prendre dans nos bureaux, ou expédiée franco contre la remise de 80 centimes en timbres-poste pour frais d'envoi.

Les personnes qui voudraient avoir leurs exemplaires cartonnés devront nous remettre le prix du cartonnage, qui est de 1 franc par volume.

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Laprade, Henri Martin, Marie, Sarah-Bernhardt. — Théâtres : Opéra, Gymnase, Renaissance, *Pot-Bouille*.

Varia : Profession originale (une). — Une curieuse Prière.

Les Mots de la Quinzaine.

Petite Gazette : Nécrologie.

Table analytique de la huitième année.

La Quinzaine. — *Laprade.* — *Henri Martin.* — *Mario.* — *Sarah Bernhardt.* — L'Académie française a perdu, en deux jours consécutifs, deux de ses plus illustres membres : le 13 décembre, le poète Victor de Laprade, depuis longtemps souffrant d'une maladie dont l'issue était, hélas! trop certaine; le lendemain 14, l'historien Henri Martin, sénateur.

M. de Laprade était, de nos jours, à distance respectueuse de Victor Hugo toutefois, le plus illustre poète de l'Académie française. Il y avait d'ailleurs remplacé l'un des trois grands poètes de ce siècle : Alfred de Musset, le 11 février 1858. Depuis, il avait, pendant

toute la durée de l'Empire, vécu dans l'opposition, bien que fonctionnaire officiel de l'Université. Mais en 1863, une pièce de vers intitulée *les Muses d'État* et insérée dans le *Correspondant*, attira sur M. de Laprade les foudres gouvernementales. Il fut destitué avec éclat de sa chaire de professeur à la faculté des lettres de Lyon, et il entra de plus en plus dans l'opposition. Après 1870, les électeurs de son département l'envoyèrent siéger à l'Assemblée nationale (8 février 1871); mais la politique militante n'était pas son affaire : le poète négligea si bien ses fonctions de député que, deux ans plus tard, ses électeurs l'obligèrent à s'en démettre (mars 1873).

M. de Laprade avait des idées religieuses très-élevées et très-anciennes. Il y demeura fidèle jusqu'à la fin. Quatre jours avant sa mort, le 9 décembre, il adressait au directeur du *Mémorial de la Loire* la lettre suivante, qui prouve que le poète, se sentant près de mourir, ne voulait pas franchir la limite fatale de la vie sans avoir reçu les secours suprêmes de la religion qu'il avait toujours professée :

9 décembre 1883.

Monsieur et cher directeur,

Vous savez sans doute que je suis moribond et que, suivant le noble et touchant usage de l'Académie française, j'ai reçu, en cette qualité, la visite de notre évêque, Mgr Caverot, cardinal-archevèque de Lyon.

Ces visites portent souvent d'excellents fruits. Elles rappellent à quelques membres de l'Académie des sentiments

chrétiens qu'ils ont quelquefois un peu oubliés, et les amènent à faire une bonne et sainte mort.

Je n'avais pas besoin de la présence de mon pasteur bien-aimé pour désirer de mourir en étroite union avec l'Église de Jésus-Christ, mais sa parole m'a profondément consolé et encouragé pour ce moment redoutable.

Veuillez le dire à nos chers compatriotes, à qui vous parlez si souvent de moi avec tant de bienveillance.

Permettez-moi, en vous faisant mes adieux, de vous embrasser de tout cœur.

Le vieux poète forézien,

V. DE LAPRADE.

Né à Montbrison, le 13 janvier 1812, Victor de Laprade avait donc soixante et onze ans.

— Henri Martin est mort le lendemain 14. De ce jour il est entré dans l'immortalité avec le titre d'historien national, que tout le monde, dans tous les partis, s'est plu à lui conférer. Nous ne voulons pas discuter ici la question de savoir si l'histoire d'Henri Martin mérite vraiment cette qualification magnifique « d'histoire nationale ». C'est, à coup sûr, l'œuvre historique la plus consciencieuse, la plus complète et la plus laborieuse qui ait paru pour ce qui concerne la France; mais une histoire nationale doit, avant tout, être à la portée de tout le monde, c'est-à-dire être populaire. Or, l'ouvrage si estimable et si précieux d'Henri Martin ne s'adresse qu'aux érudits et aux savants : c'est un livre de bibliothèque meilleur à consulter qu'à lire, qui survivra long-

temps à son auteur et qui rendra, surtout aux historiens futurs de notre pays et de notre nation, les plus grands services par la sûreté et la variété de ses informations. L'histoire nationale de la France reste donc, pour nous, encore à écrire, mais le livre d'Henri Martin ne peut que fournir ses premiers et ses meilleurs documents.

L'histoire de France d'Henri Martin a eu trois éditions à peu près successives, et chaque fois entièrement refondues et améliorées par leur éminent auteur : la première parut en 1834 et fut terminée en 1836. Elle n'était, en réalité, que l'embryon des deux suivantes. La seconde, en dix-neuf volumes, fut commencée en 1837 et achevée en 1854. Enfin la troisième, commencée l'année suivante, 1855, ne fut terminée qu'en 1860. Elle a seize volumes. Depuis elle a été publiée en livraisons illustrées et continuée jusqu'à nos jours ; mais cette dernière suite n'a pas la valeur des précédents volumes.

Membre de l'Institut (Sciences morales et Académie française), député, puis sénateur, Henri Martin a reçu tous les honneurs publics que lui ont si justement mérités sa haute valeur littéraire et son caractère. Il présisidait, en outre, un grand nombre de sociétés diverses, charitables et humanitaires, et ses funérailles, qui ont été célébrées le 19 décembre, aux frais de l'État, ont eu l'importance d'un événement. Elles ont rappelé celles de Gambetta par l'affluence énorme du public et par le

nombre considérable des députations et des couronnes. Dix-sept discours — pas un de moins — ont été prononcés sur la tombe. C'est M. Cherbuliez qui a parlé au nom de l'Académie française.

Nous rappelions plus haut les opinions spiritualistes si vives et si fermes de Victor de Laprade. Henri Martin partageait ces mêmes opinions, mais d'une autre manière. Le dernier écrit où il en ait parlé est un codicille à son testament qui a fait un certain bruit. Catholique et le proclamant très-haut, Henri Martin a voulu être enterré selon le rite protestant. Cette renonciation posthume à la religion dans laquelle il avait vécu a donné lieu à des discussions de presse fort curieuses. Nous nous bornerons à citer le document qui a motivé ces polémiques, plus ou moins accusées selon la nature des journaux où elles se sont produites. Il est clair, en effet, que la *République française* et le *Temps* ont pleinement approuvé M. Henri Martin ou atténué, du moins, dans leurs articles le caractère de son testament religieux, tandis que la *Défense* et l'*Univers* en ont fait des gorges chaudes!

Voici le codicille de ce testament :

Pour ma femme et mon fils,

Cette lettre doit être considérée comme un codicille à mon testament.

Je n'avais pas dans mon testament pris de dispositions pour mes funérailles; je désire qu'elles soient simples et qu'on

donne aux pauvres, c'est-à-dire au bureau de bienfaisance et à la caisse des écoles, le surplus de ce qu'auraient coûté des obsèques d'une classe supérieure. Je ne fixe pas la somme, m'en remettant à ma femme et à mon fils.

Je ne veux pas de ce qu'on appelle enterrement civil, de peur d'équivoque sur mes sentiments religieux et quoique ces sortes de funérailles n'impliquent nullement une profession d'athéisme et de matérialisme.

L'enterrement catholique n'implique pas davantage, dans l'esprit de la plupart de ceux qui pratiquent encore ces rites de nos pères, l'adhésion aux doctrines de l'ultramontanisme et du concile de 1870; néanmoins, là aussi l'équivoque serait à craindre, et l'on pourrait supposer de ma part une acceptation tardive de principes que j'ai combattus toute ma vie et que je ne cesse pas de considérer comme funestes à tous les points de vue.

Voulant donc conserver à mes funérailles une forme religieuse et croyant à la transformation et non à la négation des grandes traditions de l'humanité; considérant que nous sommes issus du christianisme, comme il est issu lui-même des traditions du monde antique, et que nous ne devons pas renier cette origine, je veux qu'on appelle à mes funérailles un pasteur protestant et, de préférence, un pasteur protestant libéral, de ce groupe dont les idées et les sentiments sont les plus rapprochés des miens, puisque mes croyances personnelles n'ont pas d'organe constitué et que ceux qui les partagent, quoique nombreux, ne font pas corps.

Ceci est ma dernière volonté, que je confie à ma femme et à mon fils.

Paris, ce 30 mars 1883.

HENRI MARTIN.

M. le président de la République, qui est un ancien ami d'Henri Martin, a adressé, le jour même du décès,

la lettre de condoléance suivante à son fils, M. Charles-Henri Martin :

Monsieur,

J'ai reçu la lettre par laquelle vous me faites part de la mort de votre excellent père, pour lequel j'avais la plus haute estime et la plus vive affection.

M. Henri Martin était le patriotisme incarné; son cœur était l'ardent foyer de toutes les pensées généreuses. Il laisse un beau nom et de profonds regrets.

Je vous prie, Monsieur, d'agréer l'expression de toute ma sympathie et de mes sentiments les plus dévoués.

JULES GRÉVY.

Né le 20 février 1810, à Saint-Quentin, Henri Martin avait soixante-treize ans.

— Le célèbre ténor Mario est mort le 12 décembre, à Rome, à l'âge de soixante-quinze ans. Il a eu la carrière la plus longue et la plus brillante, ayant paru pour la première fois à Paris, en 1838, et chantant encore en 1872, — sa dernière année d'artiste, — au grand théâtre de Saint-Pétersbourg. Et quelle existence artistique merveilleuse! quel charme, quelle grâce dans le talent de ce chanteur exquis, admiré des dames, choyé par elles, applaudi jusque dans ses défaillances, demeurant toujours debout sur les ruines mêmes de son talent. Né en 1808, Mario avait déjà trente ans lorsqu'il a débuté à l'Opéra de Paris, le 30 novembre 1838, dans *Robert le Diable*. Meyerbeer avait, à l'occasion de ce début à sensation, ajouté un air à son célèbre opéra.

En 1839, Mario chanta le *Comte Ory;* enfin, le 6 janvier 1840, il créa le rôle du ténor dans le *Drapier*, médiocre ouvrage d'Halévy. En somme, Mario ne réussit qu'à moitié à l'Opéra ; l'idiome français le gênait pour chanter. Aussi, en octobre 1840, prit-il le sage parti de passer au Théâtre-Italien, où il parut pour la première fois dans le rôle de Nemorino de l'*Elisire d'amore*. Son succès fut considérable ; on le surnomma tout de suite le second Rubini ; quant à ses détracteurs, ils l'ont plus méchamment appelé le clair de lune de ce même Rubini! De ce jour, et pendant vingt années environ, Mario réussit partout où il lui plut de chanter, à Paris, à Londres, à Saint-Pétersbourg, à Madrid et jusqu'en Amérique. Pour ce qui nous concerne, nous avons commencé à l'entendre à Paris lors des premières représentations d'*Il Trovatore*, que le colonel Ragani, l'un des plus habiles et des plus heureux directeurs du Théâtre-Italien, venait de faire connaître aux Parisiens. C'est ce même colonel Ragani,—très bon administrateur, bien que colonel,— qui a également produit pour la première fois la Frezzolini sur la scène Ventadour ; c'est aussi pendant son règne que la Ristori a remporté ses foudroyants triomphes en 1855.

Mario avait fini par épouser la cantatrice Julia Grisi, dont il a eu six enfants ; deux filles seulement lui survivent aujourd'hui. Les funérailles de ce grand artiste ont eu lieu à Cagliari, sa ville natale.

— Sarah Bernhardt continue à faire parler d'elle ; on l'acclame chaque soir au théâtre de la Porte-Saint-Martin, mais cela ne suffit pas à l'extraordinaire activité d'esprit de cette grande artiste. Il faut qu'elle donne aussi la comédie, et même le drame, pendant le jour. Elle a été mêlée, durant cette quinzaine, à une aventure quelque peu scandaleuse, dont le résultat ne peut rien ajouter à sa renommée, si ce n'est pourtant à sa réputation d'excentricité. C'est le 12 décembre que le fait s'est passé, et le voici très-sommairement raconté.

Une amie de Sarah Bernhardt, comédienne comme elle, et qui l'a même accompagnée en Amérique, Mlle Marie Colombier, a publié, sous le titre de *Sarah Barnum*, un volume où l'héroïne de *Nana Sahib* est mise anonymement en scène d'une façon qui lui a semblé désagréable. Aussitôt Sarah met son fils en campagne; le jeune Maurice court chez Marie Colombier, la traite, devant ses propres amis, de « fille » et de bien autre chose encore, et lui défend de s'occuper désormais de sa mère. Sur ce, et au moment où la scène est le plus violente, Sarah Bernhardt elle-même se précipite, la cravache à la main, dans le salon de Marie Colombier, bousculant les meubles sur son passage, brisant les glaces, les pendules et la vaisselle, et voulant absolument, dans sa rage furibonde, défigurer son ancienne amie. Derrière elle arrivent deux de ses fidèles, au nombre desquels le poète Jean Richepin, qui cherchent

à empêcher la querelle de dégénérer en drame véritable. Mais Mlle Colombier, habilement dissimulée derrière le rideau, échappe aux recherches de Sarah Bernhardt, qui, ne trouvant plus d'aliment à sa fureur, prend le parti de se retirer.

Cette petite scène de famille a défrayé pendant deux jours la chronique parisienne. Mme Sarah Bernhardt a joué là avec son fils un nouveau rôle qui ne lui vaudra guère de bravos, et qui aura des conséquences absolument contraires à ce qu'elle devait désirer. Elle voulait se venger de l'auteur d'un livre que peu de personnes avaient lu, et que tout le monde aujourd'hui va vouloir lire ! Les éditions de *Sarah Barnum* vont s'enlever pendant quelques jours, et chacun connaîtra bientôt dans Paris tous les scandales de ce pamphlet biographique, qui serait oublié aujourd'hui si la grande artiste avait su être maîtresse de ses nerfs comme elle l'est du public.

THÉATRES. — L'Opéra a donné, le 14 décembre, un ballet nouveau en trois actes, *la Farandole*, de MM. Ph. Gille, A. Mortier et Mérante, musique de M. Théodore Dubois. Le succès en a été très grand ; sujet clair et original, mise en scène luxueuse et pittoresque, vues merveilleuses du Midi rendues avec une lumineuse exactitude, et enfin et par-dessus tout, Mlle Mauri, qui est aujourd'hui la première et la plus applaudie parmi les étoiles chorégraphiques de l'Opéra.

— Au Gymnase, le 15, grand, immense, incommensurable succès du *Maître de forges*, drame tiré, par M. Georges Ohnet, de son célèbre roman qui porte le même titre. Les romanciers qui mettent leurs romans au théâtre se font généralement aider par des auteurs dramatiques expérimentés; M. Ohnet a jusqu'à ce jour mieux aimé opérer lui-même, et bien lui en a pris. Le *Maître de forges* aura un succès d'émotion et de larmes plus grand encore que celui de *Serge Panine;* ajoutons que l'interprétation en est exquise, surtout pour les trois principaux rôles. Il n'est pas de théâtre de genre à Paris qui réunirait une semblable tête de troupe, Saint-Germain, Landrol, Damala, Mme Jane Hading. Le pseudo-mari de Sarah Bernhardt a surtout obtenu un succès particulièrement flatteur; on n'est ni plus distingué ni plus élégant. Quant à Mlle Hading, qui était une charmante diva d'opérette, mais sans voix suffisante, elle s'est transformée tout à coup en comédienne délicieuse, et vraiment de premier ordre.

— Le théâtre de la Renaissance nous a donné, le 12 décembre, une fort jolie opérette de MM. Burani, Hirsch et Saint-Arroman, *Fanfreluche*, représentée jadis à Bruxelles avec un succès modéré. Les auteurs ont retouché leur livret, qui est devenu beaucoup plus amusant. La musique est de M. Gaston Serpette; elle est vive et gaie avec une pointe d'émotion qui en varie très-heureusement la partie comique. Le principal rôle,

— un rôle à tiroirs, — est rempli par Jeanne Granier, qui est triomphalement rentrée sur la scène où elle a eu ses premiers succès. La charmante diva est plus jeune, plus brillante, plus en voix que jamais. Elle a extraordinairement réussi. Jolly, Morlet, qui vient des Bouffes, et Germain, qui est prêté par les Variétés, ont été également applaudis. Nous n'oublierons pas Mlle Silly, dont le jeu rempli d'excentricité et d'imprévu a toujours tant d'action sur le public.

— Nous arrivons à *Pot-Bouille*, grand drame tiré par M. Busnach du trop célèbre roman de ce nom, et écrit en entier, cette fois, sur la maquette de son collaborateur, par M. Émile Zola lui-même (Ambigu, 13 décembre). Tout le monde a plus ou moins lu ou parcouru *Pot-Bouille:* c'est une œuvre des plus risquées, qui ne semblait pas pouvoir être transportée au théâtre. Les deux auteurs n'y sont parvenus qu'en supprimant beaucoup de passages impossibles à la scène, ce qui a retiré à leur œuvre commune l'intérêt tout particulièrement spécial que le livre avait pu inspirer. *Pot-Bouille* n'est plus qu'un gros drame, ni médiocre, ni excellent, et qui suit des sentiers déjà bien connus et rebattus. Deux artistes distingués, M. Delannoy et Mme Aline Duval, ont été surtout remarqués dans l'interprétation de cette pièce sans caractère bien accusé, mais qui fera, comme ses aînées, sa centaine de représentations pour le moins.

Varia. — *Une Profession originalc.* — « Il existe à la Villette, nous raconte la *Presse*, un vieux brave homme qui a trouvé, pour vivre, un ingénieux expédient. Incapable depuis longtemps de faire un travail de force, il s'est institué « réveilleur ».

En quoi consistent ses occupations? Elles sont bien simples. Le « réveilleur » se lève tous les jours vers deux heures du matin, et, quelque temps qu'il fasse, s'engage bravement dans les rues tortueuses qui avoisinent les fortifications.

Il s'est chargé d'arracher au sommeil les ouvriers que leur métier oblige à partir de très bonne heure de chez eux pour se rendre à leur usine ou à la fabrique, et qui, dans cette saison, ne se sentiraient pas assez sûrs d'eux-mêmes pour avoir le courage de quitter le lit avant l'apparition de l'aurore « aux doigts de rose ».

Le « réveilleur » possède un petit calepin où sont notés les noms et les adresses de ses clients.

Il suit son itinéraire avec la même ponctualité qu'un facteur, pousse un cri convenu en passant devant chacune des maisons où on l'attend et ne s'en va que lorsqu'il a vu une fenêtre s'ouvrir ou qu'il a entendu une réponse.

Il fait payer un sou par jour à chaque ouvrier qu'il réveille de cette façon; mais on peut prendre des abonnements « à la semaine » ou même « au mois », et alors les conditions sont naturellement plus douces.

La bonne saison du « réveilleur », c'est le cœur de l'hiver, où les nuits sont longues et où on a le plus besoin de ses services. L'été, il est forcé de chômer et s'emploie alors aux petites commissions des ouvriers.

Que de chapitres nouveaux Privat d'Anglemont aurait à ajouter à son livre célèbre s'il vivait encore! »

Une curieuse Prière. — Charles Monselet nous donnait dernièrement le singulier renseignement qui suit sur le marquis de la Meilleraye, qui fut maréchal de France, et dont le fils a épousé Hortense Mancini, la sœur de la trop fameuse Mancini qui faillit devenir reine de France. Il est mort en 1664.

« Certains nobles sont dévots à leur manière. Quels combats comiques entre leur orgueil et leur effroi des peines éternelles! Ce n'est qu'après de longues hésitations qu'ils « daignent » se mettre à genoux.

Voici la prière de l'un d'eux, entendue jadis, et rapportée par un témoin véridique :

« Mon Dieu, vous voyez devant vous le plus grand pécheur du monde, monseigneur le maréchal duc de Mazarin, chevalier des ordres du roi, chevalier de la Toison d'or, grand d'Espagne de première classe, gouverneur pour le roi des gouvernements d'Alsace, de Brisach, de Philipsbourg, de La Fère et de Vincennes; baron de Laporte, comte de Ménard, marquis de La Meilleraye, marguillier d'honneur à Saint-Roch, don-

nant le pain bénit cinq fois par an et toujours du prix de cent livres; il reconnaît ses péchés, mon Dieu! il s'humilie devant vous; mais, ô mon Dieu! daignez prendre en considération sa noblesse et ses titres, et ne point l'envoyer dans le purgatoire des croquants! »

C'est ce même La Meilleraye qui ne communiait qu'avec des hosties à ses armes.

La folie nobiliaire ne saurait aller plus loin. »

LES MOTS DE LA QUINZAINE

On a prétendu, à tort, que c'était à l'initiative de Dumas fils qu'était dû le monument qu'on vient d'élever, sur l'avenue de Villiers, à la mémoire de son père. L'auteur du *Demi-Monde*, qui s'en défend, disait ces jours-ci à un de nos amis:

« Si mon père mérite un monument, c'est à *la* postérité et non à *sa* postérité, de le lui élever. »

Aux courses d'Auteuil un journaliste rencontre une actrice très connue qui porte au poignet gauche deux bracelets, l'un superbe, tout orné de gros brillants, l'autre beaucoup plus simple. En lui montrant le plus brillant des bracelets, il lui dit avec un sourire :

« Le prix du déshonneur ?...

— Oui, mon cher, » répondit la comédienne. — Et, désignant le bracelet modeste, elle ajouta: « Et voici l'accessit. »

A l'écarté, dans un salon du Marais :

« Une veine insolente, ce monsieur, Durand !

— Il jouerait maintenant toute la nuit, sans arriver à perdre...

— Oh ! le sommeil finirait bien par le gagner !... »

Dumas père sortait de dîner chez un ministre.

« Comment cela s'est-il passé ? lui demande-t-on.

— A merveille ; mais, sans moi, je me serais cruellement ennuyé. »

PETITE GAZETTE. — Le 21 décembre première représentation, à la Porte-Saint-Martin, de *Nana-Sahib*, grand drame en vers de M. Jean Richepin, joué par Sarah Bernhardt, Marais, Volny, Laray, etc. Il y a de fort beaux vers dans ce drame étrange, à la fois enfantin et solennel, et où manque l'intérêt : ce n'est, d'un bout à l'autre, qu'une longue « tuerie » successive de tous les personnages, dans laquelle Sarah Bernhardt aura bien du mal à trouver un succès qui approche de ceux qu'elle a obtenus dans la *Dame aux Camélias* et dans *Froufrou*.

— Le 22, débuts éclatants à la Comédie-Française, dans Célimène du *Misanthrope*, de Mlle Marsy, premier prix de comédie aux derniers concours du Conservatoire. Grand succès de beauté et de talent à la fois ; on ne reproche à la débutante qu'un excès d'expérience et d'aplomb. Elle a semblé trop parfaite et trop habile du premier coup. Même reproche au jeune Henri Samary, charmant dans Acaste, où il effectue son second début, mais où il montre un excessif contentement de lui-même. Que diable ! on ne saurait être un Got ou un Delaunay dès le premier jour !

— Le même soir 22 décembre, centième représentation de

Carmen à l'Opéra-Comique. La première représentation date du 3 mars 1875. Le rôle si important de Carmen n'a jamais eu que deux interprètes, Mme Galli-Marié qui l'a créé et l'a déjà joué quatre-vingt-trois fois, et Mme Adèle Isaac, qui l'a chanté dix-sept fois.

— Le Vaudeville a dû renoncer à jouer les *Rois en exil* après dix-sept soirées seulement, soirées tumultueuses, s'il en fut, et pendant lesquelles il n'a pas été possible de juger sainement la pièce. En attendant la reprise de *Diane de Lys*, actuellement en répétition, le Vaudeville a remis à la scène deux de ses derniers grands succès, *le Voyage d'agrément* et *Tête de linotte*.

NÉCROLOGIE. — Le 12 décembre est mort à Rouen M. Théodore Lebreton, plus connu sous le nom de « l'ouvrier poète. » Il était en effet un simple ouvrier tisseur, et il apprit lui-même le peu d'orthographe qu'il sut jamais. Il a réuni dans divers recueils : *Heures de repos d'un ouvrier*, *Nouvelles Heures*, *Espoir*, etc., des vers plus naïfs que fameux et qui lui ont valu un moment de notoriété, grâce à l'appui de Victor Hugo, de Lamartine, de Béranger et de Chateaubriand; il fut même élu, toujours grâce à ces hauts protecteurs, représentant du peuple en 1848. Il est mort à quatre-vingts ans.

— Le chanteur Joseph Lemaire, dit Darcier, est mort le 21, à l'âge de soixante-quatre ans, des suites de la paralysie dont il avait été frappé il y a un an. Il était le frère de Mlle Darcier, qui a un moment brillé d'un si vif éclat à l'Opéra-Comique. Darcier était à la fois chanteur et compositeur; il avait du goût, de la verve, du sentiment; mais c'était un artiste inconstant et nomade, qui aurait pu, sans ce besoin d'une existence un peu bohème, obtenir de sérieux et durables succès.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



TABLE ANALYTIQUE

DE LA HUITIÈME ANNÉE

Abel. Mariage de cet acteur avec Mlle Elluini, et ses suites, I, 1.

Académie française. (Voyez Institut.)

Aérostats (Les). I, 85; Centenaire de la première ascension, II, 244.

Alexandre III (de Russie). Fêtes à Moscou en l'honneur de son couronnement, I, 337.

Alphonse XII. A propos de sa réception à Paris, II, 194, 203.

Anecdotes. Tome I, Grévy et Musset, 112; Un panorama privé, 118; Un tunnel belge, 121; Légende du *Tannhauser*, 144; Une affiche de théâtre, 157; Histoire d'un tableau, 176; Sarcey meublant, 214; Toi et vous, 217; Beaumarchais fabuliste, 308; Le Tour du Monde, 347; La date d'une idylle, 374. Tome II, A propos d'amnistie, 14; Un mot historique, 15; La petite fête de Courbevoie, 16; Un crabe disputé, 89; Les vins des Tuileries, 90; Un bon toast, 178; Une légende russe, 179; La casquette du père Bugeaud, 207; La convention au théâtre, 246; Sand et Sandeau, 252; Les rôles vécus au théâtre, 276; Les tableaux signés, 279; Napoléon Ier et le général Ducrot, 342; Le réveilleur de nuit, 366; Une curieuse prière, 367.

Athéisme (A propos d'). Diderot, Paul de Saint-Victor et Victor Hugo, I, 306.

Auger. Pris pour Molière par un Russe, I, 342.

Autographes. Divers, I, 199; Lettre autographe de Delaunay, 370; Note sur le goût des autographes, II, 107; Lettres relatives à l'affaire des faux autographes Chasles et Vrain-Lucas, 234; Lettres à Victor Hugo, 302; Vente de divers, 345.

Balzac (H. de). Ses manuscrits, II, 109.

Balzac (Mme de). Histoire de son télescope, I, 52.

Barbier (Auguste). Loué à l'Académie, I, 226; Pièces de vers oubliées, 232, 296.

Barrias. Son groupe *la Défense de Paris*, II, 121.

Baudelocque (Dr). Note et lettre sur la grave accusation dont il fut l'objet, I, 203.

Bernhardt (Maurice). Incident relatif à des articles sur sa mère, dont il prend la défense, II, 195; Lettres relatives, 196, 197, 198.

Bernhardt (Mme Sarah). Ses dépenses, I, 26; Sa ruine, 73; Joue *Froufrou* à Paris, II, 170; Jugée par Sarcey, 174; Incident auquel est mêlé son fils, 195; Lettres relatives à cet incident, 196, 197, 198; Sa querelle avec Marie Colombier, 362; Crée *Nana-Sahib*, 369.

Berryer. Causes de sa mort et de celle de sa femme, I, 218.

Besson. Auteur d'un article sur Sarah Bernhardt, donnant lieu à une curieuse correspondance, II, 195.

Bibliographie. Tome I, la nouvelle revue de Mme de Rute, 19; *Mémoires de Viel-Castel*, 28; *Étude sur les dernières années de Molière*, 79; *Les Dernières années de Dumas père*, 147; *Les Annales du Théâtre*, 257; *L'Impeccable Théophile Gautier*, 261; *Refrains des belles années*, 268; *Figures d'hier et d'aujourd'hui*, 299; *La Légende des Siècles*, 379.

Tome II. *Souvenirs intimes sur Henri Heine*, 61; *Mes plagiats*, par Sardou, 66; Brochure de Dumas fils, sur la recherche de la paternité, 70; *Souvenirs* d'Auguste Barbier, 117; *Noris*, 129, 184; *Kéraban le Têtu*, 132; *John Bull*

et son Ile, 145 ; Le 3° vol. des *Mémoires de Viel-Castel*, 161 ; *Mémoires d'un fusil*, 168 ; *Les Curiosités de l'Opéra,* 271 ; *Chronique des petits théâtres*, de Brazier, 319.

Booth (Miss). Sa conférence sur l'œuvre du Salut, I, 353.

Borniche. Ses tableaux, II, 327.

Brune (Claire). Se disant collaboratrice de Scribe, II, 119.

Bugeaud (Maréchal). Anecdote le concernant, II, 207.

Buzenval. Un souvenir anecdotique sur cette bataille, II, 122.

Canards. Statistique de ceux des journaux, I, 211.

Caro. Réouverture de son cours, II, 329.

Caux (Mis de). Son état civil, II, 112.

Chaleur (La). Ses effets sur les Parisiens, II, 6.

Chambord (Cte de). Sa maladie, II, 37 ; Origine de sa claudication, 57 ; Sa mort, 105 ; Ses funérailles, 133 ; Son tombeau, 142 ; Lettre de Berryer sur ce personnage, 144.

Chanzy (Gal. Sa mort, I, 7. Loué par Mézières, II, 325.

Chartres (Duc de). Son état civil, I., 219.

Chasles. Lettres relatives à l'affaire de ses faux autographes, II, 234.

Chaulnes (Dsse de). Sa mort et ses funérailles, I, 101.

Chinois (Les). En quoi nous différons d'eux, I, 119.

Claretie (Jules). Sa comédie *Monsieur le Ministre*, I, 67 ; Son roman, *Noris* II, 129, 184.

Clésinger. Sa mort, I, 8 ; Son buste de la République, 24.

Coligny. Anecdote sur ce journaliste, I, 220.

Concurrence (La). Ses progrès à l'étranger, II, 103.

Coppée (François). Peint par lui-même, II, 9. Son grand succès de *Severo Torelli,* 311.

Courses. Le Grand Prix, I, 336.

Croizette (Mlle). Notice à propos de sa retraite, I, 12.

Delaunay. A propos de son projet de retraite définitive, I, 231, 232 ; Est décoré, 262 ; Fac-similé d'une de ses lettres autographes, 370.

Delille. Quelques-uns de ses

vers appliqués à un catalogue imaginaire, II, 215.

Desclée (Mlle). II, 276; Sa correspondance, 277.

Deutz. Comment il fut payé, II, 248.

Dieudonné. Résultats de la tournée dramatique dirigée par cet artiste, I, 59.

Divorce (Le). Opinions diverses, I. 183. Le divorce, en 1792, II, 126.

Droits seigneuriaux, II, 275.

Dumas (père). Ses dernières années, I, 147; Inauguration de sa statue, II, 257.

Dumas (fils). Sa brochure sur la recherche de la paternité, II, 70.

Dupin (aîné). Chanson sur ce personnage, II, 55.

Elluini (Gabrielle). Son mariage avec l'acteur Abel, et ses suites, II, 1.

Estafette. Origine de ce mot, I, 343.

Expositions. Le Salon de 1883, I, 263; Les portraits du siècle, 304; Le Salon triennal, II, 172; L'exposition des arts incohérents, 299.

Fables. Fable de La Fontaine rectifiée, I, 345; Fable nédite de J. Sigaux, 346.

Faidherbe (Mlle). Son mariage, II, 280.

Femmes. Les femmes auteurs, II, 17; Comparaison entre les femmes de France et d'Angleterre, 145.

Ferry (Jules), président du conseil, I, 98.

Fix (Mme D.). Vers d'Octave Lacroix sur sa tombe, I, 113.

Fontenelle. Ses rêveries politiques, II, 232.

Fontenoy. Note de F. Thénard relative à cette bataille, I, 344.

Gambetta. Sa mort, I, 1. Ses funérailles, 3; Lettre à Claretie, 5; Son état civil, 6; Un de ses derniers mots, 24; Relation de sa dernière maladie, 37; Son œil, 50; Souscription pour son monument, II, 319; Loué par Mézières, 324.

Genlis (Mme de). Son album, II, 154.

Goritz. Le caveau royal, II, 142.

Goupil (Jules). Article nécrologique sur ce peintre, I, 269.

Grammaires. L'ancienne et la nouvelle, II, 140.

Heine (Henri). Son ménage, II, 61.

Hongrois. Délégation d'artistes et d'écrivains hongrois à Paris, II, 44.

Hugo (Victor). Fête en l'honneur de l'anniversaire de ses quatre-vingts ans, I, 138; Le cinquième volume de sa *Légende des siècles*, 379; Son portrait, par A. Barbier, II, 118; Documents relatifs à son séjour à Guernesey, 209.

Institut. *Académie française*. Ses membres appréciés par Barbey d'Aurévilly, I, 206; Réception de Mgr Perraud, 226; Les lauréats de 1883, II, 50; Séance publique annuelle. Discours de Doucet et de Rousse, 291; Réception de M. de Mazade, 322; Décès de Laprade et H. Martin, 354.

Sciences morales et politiques. Jules Simon lit une étude sur M. Guizot, II, 290.

Beaux-arts. Distribution annuelle des prix, II, 229.

Réunion des Académies. Lecture d'une notice d'Emile Perrin sur les portraits de Molière, II, 265.

Janin (Jules). Ses premiers essais littéraires, I, 124; Une de ses querelles avec A. Dumas père, 309; Le cinquième tome de ses *Œuvres de jeunesse*, II, 188.

Jeu de paume. Inauguration, à Versailles, de la salle portant ce nom historique, I, 368.

Juives (Les) au théâtre, I, 25.

Junca, ancien artiste du Théâtre-Lyrique, II, 40.

Lacroix (Octave). Ses vers à Mme Fix, I, 113.

Lamartine. Jugé par Aug. Barbier, II, 117.

Légion d'honneur. Les comédiens décorés, I, 263; Les décorés de Juillet, II, 51; La croix de Louis Monrose, 85.

Lemierre. Son élection comme député, II, 205.

Lettres. Tome I. Gambetta à Claretie, 5; Louis Blanc à Ph. Gille, 9; Le même au directeur du *Journal officiel*, 10; Mme de Balzac, à propos de son télescope, 54; Damala au directeur du *Gaulois*, 74; S. Prudhomme à un poète, 82;

Dumas fils à Clésinger, 115; Louise Colet sur les *Effrontés*, 134; Gambetta à Claretie, 150; A. D'Artois à G. d'Heylli, 160; G. Sand à Flaubert, 179; A. Talma, sur la mort du grand Talma, 181; Corvisart à Napoléon Ier, 203; Le peintre Ch. Jacques, à propos du tableau de Delacroix : *la Barque de Don Juan*, 214; Barrière à Dennery, au sujet d'une collaboration commune, 216; H. de Chennevières sur les *qui* et les *que*, 246; Flaubert (Lettres inédites), 253; Barrière, sur le convoi de Musset, 276; E. Legouvé, sur sa *Médée*, 314; Veuillot à Sainte-Beuve, 328; Le même à Mgr de Mérode, 329; Voltaire, sur la liberté religieuse, 330, 331; Romanzoff à propos de Molière, 342.

Tome II. Coppée à un ami (sur lui-même), 9; Lettre à G. d'Heylli sur Junca et William, 40; Sardou à Uchard, à propos d'*Odette*, 67; Le capitaine Howes, sur le serpent de mer, 87; Maréchal Bosquet, sur la maison de Saint-Denis, 92; Le roi Jérôme sur le sobriquet de on fils, 110; Dumas fils à Sarcey, sur la mise en scène, 113; Claire Brune, sur sa soi-disant collaboration avec Scribe, 119; Berryer, sur le comte de Chambord, 144; Lettres de Sarah et Maurice Bernhardt et de Besson, relatives à des articles publiés par ce dernier, 196, 197, 198; Lemierre, sur son élection comme député, 206; Béranger à Mme Victor Hugo, 209; Trois lettres de Rachel, 219; Lettres de Libri et de Morgan sur les faux autographes de Chasles, 234; Giroud de Villette, sur les aérostats, 245; Dumas fils et un anonyme sur Deutz, 248; La correspondance de Desclée, 277; Lettres inédites de Scribe, 331; Laprade mourant, 355.

Lettres de faire-part. Leur origine, I, 222.

Librairie. Excès de sa liberté, I, 372.

Libri. Communication relative à son affaire, II, 76.

Li-Hung-Chang (prince). Notice sur ce général chinois, II, 176

Loti (Pierre), II, 255.

Louis-Philippe. Ses derniers moments, II, 134. Projet de collaboration théâtrale avec Scribe, 331.

Manifestations politiques et anarchiques, I, 161; Au lycée Louis-le-Grand, 164.

Martin (Henri). Sa mort; son testament, II, 356.

Meilhac (H.). Ses droits d'auteur, II, 317.

Menteurs (Les) au théâtre, II, 58.

Mérite agricole. Nouvelle décoration portant ce nom, II, 47.

Michel (Louise). Ses origines, II, 53; Poésie inédite, 54.

Mirabeau. Ses funérailles, I, 22.

Mise en scène (La). Lettre de Dumas fils à Sarcey sur ce sujet, II, 113; La mise en scène au dernier siècle, 180.

Molière. Banquet annuel en son honneur, I, 39; Toast de Paul Lacroix à ce banquet, 40; Stances à lui attribuées, 78; Supposé avoir été le Masque de fer, 80.

Monologue (Le). Son procès, II, 338.

Monrose (Louis). Sa mort, II, 33; Sa décoration, 85.

Montaiguillon (Seine-et-Marne). Importance des ruines de son château féodal, I, 195.

Monte-Carlo. La saison théâtrale d'hiver, I, 83.

Mots de la quinzaine. Tome I, 56, 86, 122, 158, 182, 223, 251, 282, 312, 348, 377.

Tome II. 60, 90, 125, 151, 185, 217, 253, 282, 368.

Musset (A. de). Son convoi, I, 275; Ses débuts littéraires, 308; Jugé par Latouche, 341; Son portrait, par A. Barbier, 118.

Napoléon (Prince). Son manifeste, I, 33; Son incarcération, 35; Origine de son sobriquet de Plomplon, II, 110.

Napoléon Ier. Légende russe le concernant, I, 70; Une lettre de lui en 1814, rapprochée d'une proclamation du général Ducrot, II, 342.

Nécrologie. Tome I. Gambetta, 1; Général Chanzy, 7; Clésinger, 8; Doré (Gustave), 35; Mme Niboyet, 49; Tronchet, 59, 278; Dr Sedillot; Général Lamotte-Rouge; Dr Lachenal, 89; Mme Rigaut; Delessart; L. N. Bescherelle, 90; R. Wagner, 98; Duchesse de Chaulnes, 101; Louis Veuillot, 210; Michel Masson, 238; Surville; Jules Sandeau, 239;

J. Goupil, 269; Manet, 270; Mme Jaluzot-Figeac, 271; Jules Amigues, 272; Louis Viardot, 302; Mme Drouet, 303; Henri Rivière, 322; Abdel-Kader, 323; Edouard Laboulaye, 326; Colonel Taillant, 327; Gust. Aymard, 364.

Tome II. Monrose, 33; Pagans, 34; Adrien Boïeldieu; Devienne, 35; Alphonsine; Monseigneur Lamazou, 36; Fr. Beslay, 37; William, 41; Le peintre Cot, 78; Dr Parrot, 79; Comte de Chambord, 105; Defrémery; Louis Breton, 106; Étienne Enault, 107; Tourgueneff, 137; Léon Halévy; Geoffroy, 138; Paul Siraudin, 140; Henri Conscience, 169; Trouvé-Chauvel; Privat-Deschanel, 243; Louis Auvray; Martial; Cloëz, 244; Martin-Bernard, 255; Dr Depaul, 256; Sauvestre; Bréguet; Cardinal de Bonnechose; Général de Maudhuy, 280; Germain Sarrut; Mayne Reid; A. Varin, 281; Alfred Busquet, 314; J. Heugel; Mmes Person et Rouvroy, 315, A. Heine, 319; F. Barrot; Perrey; Dr Homolle; Comte de Lagrange; Mlle H. Damain, 320; Chambolle; Badinguet; Ballard; Butin, 344; Fr. Lenormant; A. Offenbach; David-Cerf, 345; Laprade; Henri Martin; Mario, 354; Th. Lebreton; Darcier, 370.

Nesles-la-Reposte (Marne). Ruines féodales, I, 194.

Niboyet (Mme). Notice la concernant, I, 49.

Patti (Mme A.). Son état civil, II, 111.

Perrin (Emile). Son étude sur la mise en scène, I, 257; Sur les portraits de Molière, II, 265.

Pignatelli (Princesse). Cantatrice de café-concert, II, 225.

Pinchesne; Note sur ce poète oublié, II, 147.

Plagiat. Sardou accusé par Uchard, II, 65; Boutade de Sainte-Beuve sur la question du plagiat, 88.

Poésies. Tome I. Vers de Rollinat, 13; Louis Blanc poète, 77; Stances retrouvées de Molière, 78; Vers de Sully Prudhomme, 91; Vers d'album, 103; Vers inédits de Tony Révillon, 105; G. Roger, 106; Paul Arène, 107; Deux sonnets d'Oct. Lacroix, 114; Badinage en vers du même 153; Vers

inédits de Sully-Prudhomme, 156; Fable de Du Puget, 168; Chant de guerre anarchiste, 175; Vers copiés sur le livre des voyageurs de Montaiguillon, 197, 283; Vers d'Aug. Barbier, extraits de *Barnave*, 232; Récit d'un voyage de Nadaud fait en vers par lui-même, 243; Vers de Veuillot, 248; Enigme en vers, 250; Le Salon en vers, 273; Vers de Th. de Banville sur le *Charivari* (son cinquantenaire), 283; Vers d'Aug. Barbier (*s'il était feu!*), 296; *La Jument morte*, 310; Petits vers, 332; Vers d'Hugo appropriés à une réclame, 340; Vers de Coppée à l'adresse des Hollandais, 359; Poésies de Louise Michel, 376.

Tome II. Deux Sonnets de Vermersch, 38; Vers de Bornier en l'honneur de la délégation hongroise, 45; Vers de Louise Michel, 54; Chanson sur Dupin (aîné), 55; Allocution en vers de M. Chantavoine au lycée Henri IV, 75; Vers de Pinchesne, 147; Vers d'album, 180; Télégramme en vers signé Hugo, 211; Vers de Pelleport à Hugo 212; Chanson d'automne, 250; *Le Mort joyeux*, sonnet de A. Huré, 252; A propos de la langue poétique, 273; Poésies inédites de Dorchain, 283; Quatrain sur l'impératrice Eugénie, 318; Vers sur Dumas père, 337.

Portraits (Les) du siècle, I, 304.

Prix (Distribution des) aux lycées Louis-le-Grand, Charlemagne et Henri IV, II, 73.

Pschutt (Le). I, 81.

Quinzaine (La). Tous les articles publiés sous cette rubrique figurent à leur rang dans le présent *index*.

Rachel (Mlle). A propos de la date officielle de sa naissance, I, 154; Lettres inédites, II, 219.

Réclames, II, 42.

Renan. Son aversion pour les omnibus, I, 277.

Renan (Mlle Henriette). Anecdote la concernant, I, 75.

Renaudot (Théophraste). Projet d'une statue à lui élever, II, 224.

Rivière (Henri). Sa mort. I, 322; Sa dernière page, 350.

Rollinat. Ses poésies, I, 13, 60.

Rousseau (J.-J.). Relation de sa mort, II, 25; Nouvelle édition de sa *Nouvelle Héloïse*, 184.

Rousset (Camille). Reçoit Mgr Perraud à l'Académie française, I, 229.

Rousseil (Mlle). Son drame d'*Elza*, II, 340.

Salla (Mlle). Son mariage, I, 89.

Salon (Le). Celui de 1883, I, 263; Le Salon en vers, 273; Bilan du Salon, 371; Le Salon triennal, II, 172; Son bilan financier, 343.

Sand (George). Lettres à Flaubert, I, 179.

Sarcey. Sa querelle avec E. Perrin, I, 258; Historiographe du voyage de l'Odéon en Hollande, 356.

Sardou (V.). Sa querelle avec Uchard, au sujet d'*Odette*, II, 65.

Serpent (Le) de mer, II, 87.

Stock (le baron). Notice autobiographique, I, 19.

Sully-Prudhomme. Vers inédits, I, 156.

THÉATRES. — *Ambigu*. Tome I. *La Glu*, 47; *l'As de trèfle*, 173.

Tome II. Reprise des *Deux Orphelines*, 241; *Pot-Bouille*, 365.

Bouffes-Parisiens. Tome II. *Madame Boniface*, 241.

Châtelet. Tome II. Reprise de *Peau d'âne*, 81.

Comédie-Française. Tome I. Etat de ses sociétaires, 10; Leurs traitements, 11. Retraite de Mlle Croizette, 12; Mariage de Worms et de Mlle Barretta, 55; Mort de Tronchet, 59, 278; Débuts de Mlle Muller, 89; Reprise des *Effrontés*, 132, La retraite de Delaunay, 231, 262; Recettes des *Effrontés*, 245; Reprise des *Demoiselles de Saint-Cyr*, 300; *Toujours*, 334.

Tome II. *Mlle du Vigean*, 12; Reprise du *Bougeoir*, 13; Les Quarante dames auteurs de la Comédie-Française, 17; Représentation en l'honneur de la délégation hongroise, 45; Reprise du *Supplice d'une femme*, et histoire de cette comédie, 98; Les *Maucroix*, 200; Bruits de retraites de sociétaires et de pensionnaires; Débuts de Mlle Bruck, 256; Débuts de Mlle Brindeau et représentation en l'honneur

d'Alex. Dumas père, 263; Don d'un portrait d'Armand Dailly, 280; Reprise de *Bertrand et Raton*, 308; Bilan financier de l'année, 316; Mlle Brindeau dans *Ruy-Blas*, 319; *Une Matinée de contrat*; Débuts de Henry Samary, 334, 369; Début de Mlle Marsy, 369.

Eden-Théâtre (L'). Tome I. Ouverture de ce théâtre, 17; *Excelsior*, ballet, 18; Frais et recettes, 59.

Tome II. *Sieba*, 312.

Folies-Dramatiques. Tome II. *François les Bas bleus*, 268.

Gaîté. Tome I. Reprise de *Henri III et sa cour*, 334; Rapprochement entre ce drame et l'affaire des Fenayrou, 339.

Tome II. *Kéraban le Têtu*, 131; Reprise de *Monte-Cristo*, 241; Représentation en l'honneur de Dumas père, 264.

Gymnase. Tome I. *Monsieur le Ministre*, 65; *Le Père de Martial*, 237.

Tome II. Reprise du *Roman parisien* et débuts de Damala, 195; *Autour du mariage*, 240; Reprise de la *Petite Marquise* et de *Passé minuit*. 268, 269; *Le Maître de forges*, 364.

Italiens. Tome II. Pérégrinations de ce théâtre, 294; Sa réouverture avec *Simon Boccanegra*, 313.

Nations. Tome I. *Le Nouveau Monde*, 108, 160.

Tome II. *L'Orpheline de Sénillac*, 81.

Nouveautés. Tome I. *Le Droit d'aînesse*, 48.

Tome II. *Le Roi de carreau*, 267.

Odéon. Tome I. Reprise du *Drame de la rue de la Paix*, 15; *Les Papillotes*, 44; *Le Nom*, 68; *Formosa*, 169; Représentations de l'Odéon en Hollande, 356.

Tome II. *Le Bel Armand*, 140; *L'Exil d'Ovide*, 141; *La Famille d'Armelles*, 200; Débuts de Mlles Caristie et Lefèvre, 241, 242; Représentation en l'honneur de Dumas père, 264; *Severo Torelli*, 311; Bilan financier de l'année, 317.

Opéra. Tome I. Mlle Devriès dans *Hamlet*, 107; *Henry VIII*, 129; Débuts de Mmes Lureau et Duvivier, 365, 366.

Tome II. Reprise de l'*Africaine*, 79; Débuts de Plançon, 80; de Mlle Isaac, 171; d'Escalaïs, 237; Mmes Isaac, Vidal, Mirane, M. Plançon dans *Faust*, 238, 239; Retraite de Mme Nivet-Grenier, 238; Histoire des archives, 271; Bilan financier de l'année, 316; *La Farandole*, 363.

Opéra-Comique. Tome I. Reprise de *Giralda*, 45; Talazac et Van Zandt à Monte-Carlo, 84; *Lackmé*, 235; Reprise de *Carmen*, 236; Reprise de la *Perle du Brésil*, 289; Débuts de Mlle Névada, 294; *Mathias Corvin; Le Portrait*, 367.

Tome II. Bilan financier de l'année, 317; *Carmen*, 370.

Palais-Royal. Tome II. *Ma Camarade*, 202.

Porte-Saint-Martin. Tome I. Reprise du *Juif errant*, 108; *Le Pavé de Paris*, 237; Reprise de *La Faridondaine*, 336.

Tome II. Reprise du *Crime de Faverne*, 80; *Froufrou*, avec Sarah Bernhardt, 170; *Nana Sahib*, 369.

Renaissance. Tome I. *Ninetta*, 116.

Tome II. *Le Vertigo*, 202; *Le Fou Chopine*, 203; *La Clairon*, 267; *Fanfreluche*, 364.

Théâtre-Lyrique (Château d'Eau). Tome II. Réouverture avec *Roland à Roncevaux*, 239; Le Conseil municipal lui attribue sa subvention, 344.

Variétés. Tome I. *Mamzelle Nitouche*, 46; *Pschutt et Vlan*, revue, 336; Vers sur A. Dumas père, 337.

Vaudeville. Tome I. Les recettes de *Fédora*, 274.

Tome II. *Le Prétexte*, 142; *Les Affolés*, 201; Matinée au bénéfice de Mlle Fargueil, 281; *Les Rois en exil*, 335; Reprise du *Voyage d'agrément* et de *Tête de linotte*, 370.

Thérésa (Mlle). Sa rentrée à l'Alcazar, II, 278.

Tremblements de terre, II, 82

Tribunaux. — Affaire Abel Elluini, II, 1; Affaire Sardou et Uchard, à propos d'*Odette*, 65.

Tronchet. Notice nécrologique sur ce comédien, I, 59, 278.

Trouillebert. Tableaux de ce peintre pris pour des Corot, II, 48, 279.

Uchard (Mario). Querelle avec Sardou, au sujet d'*Odette*, II, 65.

Vallès (Jules). Son nouveau journal *Le Cri du peuple*, II, 269.

Viel-Castel (H. de). Ses *Mémoires*, I, 28; II, 161.

Van Zandt (Mlle) à Monte-Carlo, I, 84; Sa création de Lackmé, 235.

VARIÉTÉS. Tome I. *Les Mémoires à la mode*, 28; *Rollinat et le genre fatal*, 60; Vers de Sully Prudhomme, 91; Les commencements de Jules Janin, 124; Opinions diverses sur le divorce, 183; Lettres inédites de Flaubert, 253; Le cinquantenaire du *Charivari*, 283; Lettre inédite de Legouvé sur sa *Médée*, 314; La dernière page d'Henri Rivière, 350; Le cinquième volume de la *Légende des Siècles*, 379.

Tome II. Les quarante dames-auteurs de la Comédie-Française, 17; Relation de la mort de J.-J. Rousseau, 25; Le ménage d'Henri Heine, 61; La Maison de Saint-Denis, 92; A propos du divorce, 126; L'album de Mme de Genlis, 154; L'Idylle de Montmartre, 188; Lettres inédites de Rachel, 219; Poésies inédites de Dorchain, 283; Une vente d'autographes.

Ventes. De l'atelier d'A. Gill. I, 58; Des bijoux de Sarah Bernhardt, 73; D'autographes, 199; De la galerie Narischkine, 213; D'autographes, II, 302; De la collection Borniche, 327; D'autographes, 345.

Veuillot (Louis). Sa mort, I, 210; Ses débuts littéraires, 241; Ses poésies, 248; Deux lettres inédites, 328.

Victoria (La Reine). Sa liste civile, II, 213.

Wagner (Richard). Sa mort, I, 98; Caractère de ses œuvres, 99; Jugé par Mérimée, 178.

Weiss (J.-J.). Son portrait littéraire, I, 151.

Wilson (Mme). Naissance de sa fille, I, 98.

Zola (Émile). Chiffres de tirage de ses romans, I, 142.

A PARIS

DES PRESSES DE JOUAUST ET SIGAUX

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIII

